

**LETTRES
D'AMÉRIQUE**

1959-61

Table des matières

PRÉFACE	1
LES PERSONNES RENCONTRÉES	4
1. À BORD DE L'ITALIA	8
2. MONTRÉAL	13
3. EN ROUTE POUR COLUMBUS	18
4. INSTALLATION À COLUMBUS	20
5. INSTALLATION ADMINISTRATIVE À COLOMBUS	23
6. INSTALLATION ET DÉCOUVERTES	28
7. RENTRÉE SCOLAIRE	30
8. LE FOOTBALL AMÉRICAIN	37
9. UNE AIMABLE PROPRIÉTAIRE	40
10. LA FÊTE DU HALLOWEEN	43
11. DÎNER ET BRIDGE CHEZ LES MANN	46
12. L'IMPÔT RETENU À LA SOURCE	49
13. L'APPRENTISSAGE DE LA VIE AMÉRICAINNE	52
14. LE <i>POSTAL ORDER</i>	55
15. LA VIE CONTINUE	57
16. CHEZ LES KOVITZ ET LES WHITNEY	60
17. LE <i>THANKSGIVING DAY</i>	63
18. AMERICAN COLLEGES AND UNIVERSITIES	65
19. FIN DU TRIMESTRE DE L'ANNÉE 59	68
20. CLEVELAND ET NEW YORK	72
21. LE SÉJOUR À NEW YORK	74
22. UN DÉTOUR À WASHINGTON	79
23. DE RETOUR À NEW YORK	82
24. RETOUR À COLUMBUS	84
25. DE GAULLE ET L'INSURRECTION D'ALGER	89

26. RENCONTRE AVEC GEORGES BONNIN	93
27. LE PET DE LAPIN SAHARIEN	95
28. ENTRETIEN AVEC GEORGES BONNIN	97
29. POURSUIVRE AVEC R.C. BOSE?	101
30. UNE VOITURE EN AMÉRIQUE	104
31. UNE DODGE À NEW YORK	110
32. RETOUR À COLUMBUS AVEC BABY	115
33. DETROIT, CLEVELAND ET R.C. BOSE	121
34. UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE	124
35. UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE (II)	127
36. LES COUSINS DE FUCHS	129
37. UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE (III)	132
38. BATELLE ET LES DOUTES DU DR WHITNEY	133
39. L'AVION ESPION	135
40. LE VOYAGE AU CANADA	137
41. OTTAWA ET LES LAURENTIDES	139
42. QUÉBEC ET L'ÎLE D'ORLÉANS	141
43. ENFIN UN JOB D'ÉTÉ	143
44. RECHERCHE EN VISION	145
45. PROGRAMMATION	148
46. LE PROGRAMME TOURNE	152
47. LA CONVENTION RÉPUBLICAINE	155
48. ANNE RETOURNE EN FRANCE	157
49. ADIEU COLUMBUS	161
50. ARRÊT À NEW YORK	164
51. DE NEW YORK À CHAPEL HILL	169
52. L'INSTALLATION À CHAPEL HILL	172
53. MR. SCHÜTZENBERGER	175
54. FAUT-IL S'INSCRIRE?	180
55. L'INSTALLATION À CHAPEL HILL	184
56. LES FRÈRES ALGÉRIENS	190
57. UNE SUGGESTION DE FRANÇOIS VEZIN	195
58. VINGT-SIX ANS AUJOURD'HUI	198
59. MARCO ACHÈTE UNE AUTO	202
60. RÉFLEXIONS SUR L'AMÉRIQUE	205
61. LA VICTOIRE DE KENNEDY	209

62. THANKSGIVING VACATION	212
63. CHEZ LES BÉNÉDICTINS À CHARLOTTE	215
64. UNE FIN D'ANNÉE DIFFICILE	218
65. EST-CE LA FIN DES <i>LETTRES</i> ?	222
66. UNE RÉPONSE, SANS DOUTE : OUI	224
67. COMMENT ÉCRIRE UNE POSTFACE?	226
68. SUITE À LA POSTFACE ; TeX	229
69. LA COMBINATOIRE	231
70. CONCLUDING WORDS AT THE SURPRISE PARTY ON OCTOBER 17TH, 2024	232
INDEX DES NOMS	234

Préface : une introduction

Pourquoi va-t-on en Amérique ? Il y a une foule de raisons et c'est difficile de les énumérer et surtout de les classer. Au départ, on a une idée de ce qu'on peut y trouver, mais la réalité va être d'une autre nature. Il va falloir s'adapter, mais que veut dire s'adapter ?

Heureusement, l'idée m'est venue dès le début d'écrire régulièrement à mes parents, qui ont extrêmement bien réagi. Ma mère avait pieusement classé toutes mes lettres, que j'ai fini par retrouver plusieurs années après ; c'est Xavier, mon frère, qui les a trouvées dans les archives. Tous les événements auxquels j'ai été confronté y sont consignés.

C'est une demande qui peut paraître étonnante d'inclure ainsi le nom de ses parents dans un récit quotidien. Mon père avait le grade de commandant dans l'armée française, et avait séjourné dans plusieurs territoires du défunt empire colonial (Syrie (6 ans), AOF (4 ans), Indochine (3 ans)) et aussi fait parties des troupes d'occupation en Allemagne. Il avait beaucoup rédigé de textes administratifs.

Ma mère, qui avait été formée comme simple linotypiste, avait terminé sa carrière comme rédactrice dans la maison d'édition Taillandier. Elle est devenue ainsi extrêmement compétente en matière d'édition. Tous deux avaient au départ un simple certificat d'études, comme les gens de cette époque-là. En tout cas, je les ai beaucoup remerciés pour leur attitude attentive et conciliante.

Juste après avoir obtenu ma licence de mathématiques, sont apparus des modes de financement non prévus. Si on entreprenait des études de statistique auprès de l'*Institut de Statistique de l'Université de Paris*, on pouvait solliciter une « bourse de troisième cycle ». Il fallait écrire une thèse (dite de « troisième cycle ») sous la direction d'un professeur de Faculté. Il se trouve que l'on accordait deux ans pour le faire, et après deux ans, la bourse de troisième cycle devait s'arrêter. On devenait ainsi *Docteur de troisième Cycle*, ce qui correspondait exactement à trois années d'études après la licence.

Quand le financement s'est arrêté, j'ai eu la chance de pouvoir obtenir un poste au CNRS. À l'époque, il y avait plusieurs différents grades, que je voudrais citer car ils sont pittoresques : pendant une année, nous étions « stagiaire de recherche » et

l'année suivante « attaché de recherche ». Le financement n'était pas gigantesque et correspondait à une bourse d'études.

Lorsque je suis parti en Amérique en septembre 59, j'ai dû déclarer officiellement que je n'étais plus employé par le CNRS et le financement s'est arrêté, comme on le verra. Par la suite, j'ai eu la plus grande difficulté à maintenir mon rattachement à cette institution ; il a fallu bien plus tard que je demande ma réintégration, en fait en 1981.

Je ne me rappelle plus sous quelle forme il fallait faire la demande d'entrée au CNRS. De toute façon, la personne qui recevait ces demandes était la puissante Madame Plin ; je ne sais pas quel était son statut, mais c'est elle qui décidait de tout, en particulier du maintien de ma qualité de « chercheur » après un séjour en Amérique de plusieurs mois.

Les cours de troisième cycle portaient sur les thèmes classiques de la statistique et du calcul des probabilités, avec une étude très poussée sur l'analyse de la variance et les modèles tirés des extensions finies. Daniel Dugué, mon directeur de thèse, voyant que je m'intéressais beaucoup à tous ces problèmes, disons, de décomposition des formes quadratiques, m'a conseillé de lire l'ouvrage de H.B. Mann. On peut même dire que c'est la lecture cet ouvrage (Mann, H. B. *Analysis and design of experiments : Analysis of variance and analysis of variance designs*, New York, N.Y., Dover 1949) qui m'a convaincu qu'il valait mieux aller aux sources et travailler avec l'auteur du livre.

Par l'intermédiaire de Mann, j'ai pu me renseigner sur les postes rémunérés dans son université. L'Université en question était Ohio State University, Columbus.

Il ne restait plus que deux possibilités, soit de travailler quelques heures dans le laboratoire de statistiques en qualité de *Research Assistant*, soit de devenir *Graduate Assistant*, chargé des travaux pratiques. La rétribution était peu élevée, comme on le verra par la suite. En tout cas, c'est cette formation de statisticien qui m'a permis de travailler efficacement pendant neuf mois dans ce laboratoire, en étant à la fin du séjour beaucoup mieux payé.

Il faut se rappeler quand même que mon séjour aux États-Unis n'était au départ envisagé que pour une année, pour voir sous la direction de Mann, comment avancer les travaux de recherche. Ce n'était pas mon intention de rester deux ans. D'ailleurs, je ne savais pas ce qu'il fallait faire au sujet des diplômes à préparer, Ph.D. ou Master.

Le monde scientifique avait été pris de court, lorsque les Soviétiques ont lancé le 4 octobre 1957, le premier engin placé en orbite, qu'on a appelé *Sputnik*. Curieusement, il a fallu attendre 1959 pour que les disciplines scientifiques, dont les mathématiques, aient de nouveau un financement substantiel. Le crédit de recherche que m'a accordé Bose à Chapel Hill en 1960–61 est malgré tout une

conséquence de la réaction des Américains. On peut se demander d'ailleurs ce qui adviendrait maintenant avec Donald Trump.

Comme on pourra lire dans ce recueil de lettres, mon séjour en Amérique a duré 22 mois, de septembre 1959 à juin 1961. En revanche, ledit recueil ne relate plus rien des événements ayant eu lieu après la date du 6 janvier 1961. On ne peut dire qu'à cette dernière date l'Amérique a été découverte (re-découverte?). Plus simplement, la documentation s'y rapportant a disparu. J'ai résidé dans deux endroits différents : Columbus (Ohio) (septembre 1959 – août 1960) et Chapel Hill (North Carolina) (septembre 1960 – juin 1961).

Tout au long du récit, des références ont été faites pour décrire les actions du Général de Gaulle, dans son règlement du conflit algérien. On rappelle que de Gaulle a été nommé président de la République en 1958 et que le problème algérien n'a été résolu que 14 ans après, avec les accords, dits d'Évian, donc en 1962. Soit, pour moi, un an après avoir quitté l'Amérique.

Le livre commence par la liste des personnes rencontrées, (elles étaient toutes passionnantes à connaître) avec pour chacune d'elles une courte biographie. On trouvera également la liste des 70 chapitres (table des matières). Enfin, une postface, qui décrit la liste de mes activités après la date du 6 janvier 1961.

Les personnes rencontrées

GILBERT AMAT (1935-2017), maître de conférences à la Sorbonne, spécialiste en Spectrographie. Vient tous les ans à Columbus donner une série de conférences. A invité Antoine et moi au Faculté Club à déjeuner. C'est un grand ami de Mr. et Mrs. Kovitz.

BAO, l'aimable jeune Vietnamien rencontré à New York, durant mon court séjour fin août 1960. Avons beaucoup sympathisé et visité ensemble le Park Freedomland, dans le nord de New York.

BABY, connu comme tel, en réalité David FEINGOLD, a passé sa licence de mathématiques à Paris avec moi. Étant déjà engagé au Service des Études et Recherches de l'ÉDF à Paris, en qualité d'ingénieur de recherche, il a mal supporté le côté très scolaire de l'enseignement à l'Université Columbia à New York, et aussi le côté imbécile de l'Amérique. Était avide de rentrer après une année scolaire en juin 1960.

ANNIE BAUHOFFER, médecin autrichienne, que j'ai connue lors de mes camps de ski en Autriche dans les années 56–57. Je l'ai retrouvée à Cleveland, où elle devait faire un court stage hospitalier, mais qui y est restée... après avoir épousé un autre médecin, lui d'origine ukrainienne.

RACHID BENOUEMEUR, l'un des deux frères algériens de Chapel Hill, d'origine kabyle, a soutenu en 1962 une thèse de Ph.D. en Littérature comparée à l'University of North Carolina, sur le thème *Littérature algérienne : le roman contemporain de langue française*. Il n'est pas retourné en Algérie, est resté aux États-Unis, après avoir épousé une Américaine. J'ai appris qu'il était mort il y a bien des années. Je l'aimais beaucoup.

GEORGES BONNIN (1920–2008), historien, rencontré en février 1960 à Columbus, Ohio. Il me vendit sa voiture d'occasion, une Dodge 1951, que j'ai pu récupérer à New York, avant son départ pour l'Angleterre. J'ai pu retrouver très récemment sa trace, en lisant sa notice nécrologique, écrite par son fils Jean, dans le *Guardian*.

RAJ-CHANDHRA BOSE (1901–1987), professeur à l'University of North Carolina, Chapel Hill, a atteint la célébrité en démontrant qu'une des conjectures faite par Euler cent cinquante ans plus tôt était fausse. Il m'a généreusement offert un fellowship d'un an (1960–61), pour poursuivre mes recherches dans son département de statistique.

ROBERT C. ELSTON (1932–), d’origine britannique, statisticien-généticien, professeur émérite au Case Western Reserve University. Avec John Stewart il inventa l’algorithme permettant d’estimer la présence de tout génotype, un pedigree étant donné. Nous l’avions rencontré à Chapel Hill. Parle un superbe français.

VIOLETTE ELLSWORTH, la gentille dame américaine, qui m’a loué une chambre dans sa maison de Neil Avenue, durant mes douze mois passés à Columbus. C’était une farouche républicaine, qui a certainement voté pour Nixon en novembre 1960.

KURT ENDL (1930–2017), professeur de mathématique, Ohio State University. Est reparti au bout de deux ans pour l’Université de Giessen en Allemagne pour prendre un poste permanent. Il est l’auteur de nombreux ouvrages d’Analyse Mathématique et de Graphique.

JEAN-BAPTISTE FOATA (1905–1985), mon père, m’a gentiment écrit durant mon séjour américain. Ancien Commandant de l’Armée Coloniale Française, a vécu six ans en Syrie, cinq ans en AOF, trois ans en Indochine, deux ans en Allemagne.

GENEVIÈVE FOATA (1911–2003), ma mère. A pieusement classé mes lettres d’Amérique. On regrette qu’une partie de celles-ci (la fin) n’ait pas été retrouvée.

HAROLD HOTELLING (1895–1973), invité en 1946 à venir fonder le département de statistique à l’Université de Caroline du Nord, lui donnant un salaire légèrement supérieur à celui du gouverneur de l’État. La *statistique T* de Hotelling est d’un grand usage en Analyse Multivariée.

W. M. KINCAID, en 1960, professeur de mathématique à l’Université du Michigan, à qui j’ai rendu visite à Ann Arbor, et que j’ai privé, sans le savoir, d’une consultation rémunérée à la suite de mon job d’été dans cet Institut de recherche en vision.

ANNE LAUGEL, la jeune fille française de l’hôpital d’Ohio State University, celle qui allait devenir ma femme le 6 octobre 1962.

HENRY B. MANN (1905–2000), l’un des nombreux émigrés viennois chassés par le nazisme, théoricien des nombres, combinatoricien et probabiliste. Professeur à Ohio State, il m’a permis d’y venir, m’a pris en amitié, mais notre collaboration scientifique n’a pas été à la mesure de mes espérances.

WILLIE MACWORTER, mon bon copain de Columbus. Ayant passé son Ph.D. de mathématique à Ohio State, il y est devenu professeur. Il nous a accompagné, Anne et moi, dans notre périple autrichien pendant l’été 1961, en particulier au festival de musique de Salzburg.

JOSEPH MAOUAD (1939 - 2022), notre bon copain du Liban. A attendu vainement son admission à la Harvard Medical School. Finalement, a préféré poursuivre

ses études médicales à Paris, pour terminer cardiologue. Nous avons beaucoup admiré sa faculté d'adaptation pendant son court séjour en Amérique.

JEAN MILET (1922–2008), abbé, puis plus tard Monseigneur, un vieil ami de la famille. Son père et mon grand-père maternel étaient collègues tailleurs à Joigny. M'a très aimablement reçu à Montréal, par deux fois, dans son collège Stanislas. Docteur-ès-lettres de la Sorbonne, il a écrit plusieurs ouvrages de philosophie, et une thèse d'État remarquée sur Tarde.

DIJEN K. RAY-CHAUDHURI (1933 –), professeur de mathématique émérite, Ohio State University. Avec son étudiant de doctorat R.M. Wilson, il donna la solution la plus générale au célèbre « problème des écolières de Kirkman ». On lui doit la formation de 33 docteurs de mathématique à son université. Il est bien connu pour ses travaux en théorie des modèles et en théorie des codes correcteurs d'erreurs.

BACHIR SAÏD, l'autre frère algérien de Chapel Hill. Il avait commencé des études de médecine à Caen et s'était fiancé avec la fille d'un des professeurs de médecine. Poursuivait des études d'administrateur des hôpitaux à Chapel Hill. Garçon très doux, fragile, a fait une dépression nerveuse durant l'année 1961. Lors de l'indépendance algérienne, il est devenu le premier (?) ambassadeur d'Algérie en Inde.

MR. SCHENKER, le logeur de Baby durant son séjour à New York. Est venu m'attendre à mon arrivée. Baby n'a pas été toujours aimable envers lui.

MARCEL-PAUL SCHÜTZENBERGER (1920–1996), l'homme à qui je dois beaucoup ; rencontré pour la première fois à Chapel Hill, il est devenu le réel directeur de ma thèse d'État, lors de mon retour à Paris, après mon service militaire en 1963. Un être exceptionnel, sur lequel on a beaucoup écrit.

OTTO SIEBENMANN, la première personne rencontrée, dans le train Buffalo-Columbus, lors de mon entrée aux États-Unis. Le frère de Larry Siebenmann, directeur de recherche au CNRS à l'Université d'Orsay. Otto a été d'une grande aide pour mon installation à Columbus.

AMIRAL HUBERT J. VAN PEENEN (1903–1980), Lui et son épouse ont aimablement reçu Anne Laugel sur la base navale de Portsmouth en avril 1960. Nous avons revu l'Amiral et Mme Van Peenen en Californie, lors d'une visite en 1978. Ils reposent tous deux désormais au Cimetière National d'Arlington en Virginie.

MAVIS W. VAN PEENEN (1903–1990) (cf. Admiral Van Penn). J'ai pu une nouvelle fois rencontrer Mme Van Peenen à Portsmouth juste avant mon retour en France en juin 1961.

RICHARD S. VARGA (1928–2022), professeur de mathématique émérite, Kent State University, Case Western Reserve University, un grand ami de Baby, rencontré plusieurs fois à son domicile.

DONALD RANSOM WHITNEY (1915–2001), professeur à Ohio State, directeur du laboratoire de statistique de l'Université. Il m'a accueilli dans son laboratoire pour un travail rémunéré en qualité de *research assistant*. C'est aussi grâce à lui que j'ai pu obtenir un job d'été au laboratoire de l'Université sur la recherche en vision.

ANTOINE WILHELEM, diplômé des *Arts et Métiers*, venu à Ohio State faire un Master en métallurgie ; beaucoup fréquenté durant mon séjour à Columbus.

MR. AND MRS. WIZEMAN, les aimables oncle et tante de Werner Stauss, mon cher copain bijoutier du Württemberg. Ils m'avaient invité à Stringfield (Ohio), leur résidence, pour célébrer le Thanksgiving. Ils sont aussi venus plusieurs fois à Columbus m'apporter de savoureux sandwiches.

CHAPITRE 1

À BORD DE L'ITALIA

Lundi 7 septembre 1959

Jusqu'ici, la mer n'a pas été trop mauvaise. Si je n'ai pas encore le mal de mer, j'ai de temps en temps mal à la tête et prends aussitôt un cachet de dramamine. Dans ma cabine, j'ai comme compagnons de voyage un Canadien français, parfaitement bilingue, en fait un Acadien, de la province du Nouveau-Brunswick comme je l'apprends peu après, puis deux jeunes Canadiens anglais, Jim et un autre garçon aux lunettes, bons gosses, agréables compagnons. D'ailleurs, nous nous voyons assez rarement.

Avant-hier soir, j'ai rencontré au thé un Allemand, étudiant la médecine à l'Université de Toronto, avec lequel j'ai parlé, presque à regret, allemand toute l'après-midi. Je ne l'ai pas revu.

Hier, c'était dimanche. Je suis allé à la messe. Beaucoup de monde : tous les Canadiens français. L'après-midi, j'ai joué au bridge avec trois Anglais, dont un, Malcolm, qui s'avèrera être Américain, parlait avec un bel accent d'Oxford et avec lequel j'ai rendez-vous pour un autre bridge cet après-midi.

Ce matin, autre rencontre. Il s'agit d'un Français, Max Falque, que j'avais déjà aperçu à une assemblée générale du CIHM¹ à Paris, dont le frère, Henri Falque, fait d'ailleurs partie du Comité. Très sympathique garçon et déjà entouré d'un bon groupe de charmantes jeunes filles.

Cinéma aussi hier soir. Assez niais. Niveau huit ans, mais tout le monde y était. La vie en bateau a quelque chose d'agréable quand on est seul. On va voir les uns, les autres, on reste dans sa chambre, tout à sa guise. Mon anglais est encore bien hésitant. De temps en temps, je comprends tout et parle allègrement, puis peu après reste muet à une question. Le personnel du bateau est entièrement italien (cf. l'*Italia*).

En fait, l'Italia avait quitté le port du Havre le 5 septembre 1959, pour une traversée de neuf jours jusqu'à Montréal. Je m'étais pris un peu tard pour acheter un billet de bateau. Toutes les grandes compagnies, française (France et Flandre), américaine (le United States), anglaise (le Queen

1. Centre International de Haute Montagne.

Elizabeth), italienne proprement dite (aux noms évocateurs de Leonardo da Vinci, Michelangelo, Raffaello) affichaient complet. Je me suis donc replié vers cette petite agence de la rue Scribe à Paris, qui m'avait proposé une traversée de neuf jours, du Havre à Montréal, sur ce bateau Italia, appartenant à une compagnie gréco-panamaéenne. Les paquebots des grandes compagnies faisaient la traversée Le Havre-New York en cinq jours.

Il a fallu attendre le milieu des années soixante pour que les vols entre l'Europe et l'Amérique du Nord deviennent moins chers que les traversées en bateau. À la fin des années cinquante, un aller-et-retour en avion coûtait cinq cents dollars, soit l'équivalent de cinq mille dollars d'aujourd'hui, le prix d'un billet de première classe.

Mes parents m'avaient accompagné de Paris au Havre, dans le train-bateau (boat train). On passait la douane dans le train. J'avais dû déclarer très officiellement les trois cents dollars que j'emportais avec moi. Le contrôle des changes était bien réel. C'était bien ridicule de voir ce douanier me demandant, dans le train, de confirmer devant les autres braves canadiens qui retournaient dans leur pays de confirmer ma déclaration. On ne m'a pas fouillé tout de même !

Jeudi 10 septembre 1959

Aujourd'hui, la mer a été très mauvaise, malgré un magnifique soleil.

Le maître d'hôtel m'a dit que nous avons seulement éprouvé la fin d'une tempête et que les bateaux, qui étaient passés à l'endroit où nous sommes il y a trois jours, avaient dû être très secoués. Je suis donc resté couché toute la journée, par précaution et ne me suis levé qu'à six heures du soir, avec une courte interruption pour prendre le repas de midi. Demain, nous serons dans les eaux territoriales canadiennes, au large de Terre-Neuve.

Ces bateaux partant pour l'Amérique respirent l'émigration et l'immigration. Une forte colonie allemande qui rentre au Canada, quelques Français, des Canadiens français, surtout des Canadiens anglais et des Américains. La vie sur un bateau est des plus agréables.

On s'habituerait trop bien à ce luxe. La nourriture est excellente. Pas de menu, une grande carte, qui permet de commander ce que l'on veut. À ma table, il y a aussi un gentil Espagnol, partant tenter sa chance au Canada. Il parle relativement bien le français. Très discret et gentil, il récite chaque fois pour lui-même son benedicite avant de prendre son repas.

Samedi 12 septembre 1959

J'ai joué au bridge hier soir avec ce Malcolm, dont le nom est mentionné plus haut, contre deux dames américaines, de quarante ans, très distinguées. Comme

tous les trois jouaient assez bien, ce qui est assez rare sur ce bateau, ce fut très agréable. Malcolm est de Caroline du Nord, il est de retour d'un voyage aux Indes, où il est resté un an à l'Université de New Dehli, puis est revenu par l'Afghanistan, l'Égypte, la Turquie, etc.

Nous sommes dans les eaux territoriales canadiennes depuis hier matin. Nous avons même eu la surprise hier de voir un iceberg au large, puis une baleine ce matin. Pour se rendre compte de l'immensité de l'embouchure du Saint-Laurent, il suffit de dire qu'il faut trois jours pour aller de la côte nord de Terre-Neuve à Montréal.

Si jeudi, la mer avait été assez mauvaise, qui secouait gentiment notre petit bateau, nous avons depuis hier une mer (ou un fleuve !) d'huile.

L'ambiance générale sur le bateau est bonne. On me dit pourtant qu'elle est meilleure encore dans le sens Amérique-Europe ; les gens partent en vacances, n'ont pas de soucis et s'amuse comme des fous. On ne retrouve pas cette légèreté dans l'autre sens. Il y a les immigrants voulant dépenser un minimum et soucieux à la pensée de leur future vie et les Américains qui ont tout dépensé en Europe.

Il me semble que dans ces quelques jours, j'ai fait quelques progrès en anglais, mais reste cependant muet à certaines questions. Les langues étrangères, ce n'est pas si facile.

Cinq fois, nous avons reculé notre montre d'une heure, ce qui nous donnait le suprême avantage de dormir une heure de plus la nuit. Le cinéma à bord a donné *Le journal d'Anne Frank*. Je ne m'y suis pas rendu, l'ayant déjà vu l'été dernier. Il y a trois orchestres à bord, dans les différents salons, chacun de trois ou quatre musiciens, tous italiens. Certains jouent sur d'étranges instruments.

Hier soir, je suis allé pour la seconde fois participer à ces festivités d'ambiance et ai même gagné un prix, une espèce de breloque, à ce jeu stupide consistant à garder le plus longtemps possible une balle de caoutchouc entre le front de sa partenaire et le sien propre, tout en dansant. Ne participaient à cette soirée que de jeunes Américains, retournant chez eux après un séjour de trois mois généralement sur le Vieux-Continent et délivrés de tout souci. Les autres passagers n'osent pas se décontracter, comme si une joie débordante ne leur était pas permise, ayant dû sans doute payer avec grand'peine cette traversée.

J'ai un peu cet état d'esprit : que trouvera-t-on à mon arrivée ? Tous les jeunes Français, allant dans cette Amérique – il n'y en a pas beaucoup à bord, peut-être cinq – sont bien décidés à faire une fantastique traversée pour le retour, la tête pleine de souvenirs. Hier, on nous a remis un petit livre contenant la liste de tous les passagers et des officiers du bateau.

Lundi 14 septembre 1959

Le bateau devait arriver à Montréal à 10 heures ce matin du 14 septembre. Malheureusement, tous les moles du port de Montréal étaient occupés. Nous

avons dû attendre jusqu'à onze heures au large du port. Le bateau a maintenant accosté. Nous ne pourrons, toutefois, débarquer que vers 15 heures, après avoir effectué toutes les formalités.

Les gens patientent dans les salons. De braves passagers que l'on avait côtoyés durant ces quelques jours, se sont déguisés brusquement en sous-officiers de l'Armée canadienne. Les officiers sont, eux, en première classe.

Avant-hier soir, avant d'arriver à Québec, une vedette du Bureau de l'Immigration canadienne a abordé l'*Italia* et les officiers sont montés à bord pour le contrôle des passeports. Cela a pris du temps, de huit heures à minuit. Ces officiers sont très aimables, surtout pour les francophones. C'est bien une des rares occasions, où l'on voit la puissance de la langue anglaise laisser filtrer quelques bribes aux autres langues.

Étaient aussi montés à bord des représentants des chemins de fer canadiens. J'ai présenté à l'un d'eux le « billet » de chemin de fer Montréal-Columbus, que j'avais acquis à Paris. « Voulez-vous que je vous le cancelle ? » me demande celui-ci. *Canceler*. Il me faut me mettre à la langue de transition. « Certainement, pourvu que j'arrive à bon port. » Et je reçois un long billet avec le nom de plusieurs compagnies de chemin de fer. Espérons qu'il sera honoré par ses différents représentants !

Le lendemain, 13 septembre, le bateau arrivait à Québec à 10 heures et repartait à 13 heures. Avec quatre autres passagers, j'ai pris le temps de visiter la ville dans un de ces énormes taxis. C'était justement ce jour-là le deux-centième anniversaire de la reddition de Montcalm devant le général anglais Wolfe, donc l'abandon par la France du Canada, après la défaite de la bataille aux plaines d'Abraham, tout à côté de la ville du Québec. L'un des épisodes de la Guerre de Sept-Ans, perdue une nouvelle fois contre les Anglais. Dans cette ville de Québec, il y a beaucoup d'inscriptions en français, mais c'est déjà une ville américaine. Une première impression du Nouveau-Monde que de voir ces grosses voitures américaines, confortables, circulant paisiblement dans ces larges avenues aux maisons basses.

On nous annonce aussi la mort du « dictateur » Maurice Duplessis, en fait, du Premier Ministre de la province du Québec. Les Canadiens français en sont tout émoustillés.

J'ai su, bien après, que la mort de Duplessis sonnait la fin du régime ultra-conservateur de la province, dominée par le parti de l'Union Nationale. Dès 1960, on vit arriver au pouvoir les libéraux avec le gouvernement Lesage et sa révolution dite tranquille.

La ville de Québec en 1959 n'était pas encore la ville ultra-française que l'on connaît aujourd'hui. Il devait bien y avoir encore quelques anglais ! On ne parlait pas encore de « Québécois » à cette époque, mais de « Canayens » et d'« Anglais ».



13 septembre 1959 : l'arrivée à Québec, en compagnie de quatre autres passagers

Ce billet de chemin de fer multi-compagnie m'a permis de vivre ma seule expérience de voyage en train sur une longue distance aux États-Unis. Quelques années plus tard, toutes ces compagnies de chemin de fer devaient disparaître. Le train avait disparu en Amérique, à l'exclusion de quelques lignes et du fameux corridor New York-Floride, que le gouvernement fédéral a réactivé en créant la compagnie Amtrak.

CHAPITRE 2

MONTREAL

Vendredi 18 septembre 1959

Enfin, vers 15h30, nous avons pu débarquer. On a appelé d'abord les citoyens américains et canadiens, ensuite les résidents au Canada, puis les visiteurs – j'en fais partie – enfin, les immigrants.

À la descente du bateau, un immense hall très animé, avec des hommes à casquette partout, ces espèces de gens qu'on trouve dans un train international traversant plusieurs frontières, dont on ne sait ni l'appartenance, ni la fonction, pouvant être douaniers, employés de chemin de fer ou simples porteurs. Dans ce hall, beaucoup de monde, des bagages aussi. Où sont les miens ? Je demandai, par deux fois, à des hommes à casquette, mais ils parurent si surpris de ma question qu'ils ne me répondirent que par un vague mouvement du doigt m'indiquant le mur du fond. En effet, ce mur du fond affichait toutes les lettres de l'alphabet. Sous la lettre F, il y avait bien mes deux malles. J'ai eu, pour la première fois, l'impression d'être complètement perdu, surtout que les amis Français rencontrés sur le bateau, étaient déjà partis. Tout marcha très bien après.

J'appris encore, par un homme à casquette, avec CNR dessus, ce qui signifie *Canadian National Railways*, que mes bagages seraient transportés le même soir dans la consigne de la gare centrale de Montréal et que de là je pourrais passer la douane américaine, avant de les faire réexpédier à Columbus. Le premier homme à casquette auquel je m'étais adressé pour l'enregistrement de mes bagages était de la CPR (*Canadian Pacific Railways*). Quand je lui avais montré mes tickets de bagage, il m'avait répondu : « Mais vous n'avez pas vu ma casquette ? C'est CPR et non CNR. » En effet.

Je suis donc parti avec comme seul bagage ma serviette de cuir. Heureusement, les appareils téléphoniques ressemblaient aux nôtres. J'ai pu donc téléphoner au Collège Stanislas. On me répondit que l'abbé Milet était encore en cours, que j'étais attendu et que je n'avais qu'à venir au collège tout de suite.

En taxi donc, encore une immense voiture américaine. Passé par les bas quartiers du port aux rues étroites, puis quartier chic, des pelouses et des fleurs. Enfin, le collège, belle bâtisse. L'abbé Milet était là. Il avait tout combiné pour ma venue. De 17 heures à 20 heures, promenade en voiture à travers Montréal avec la voiture d'un ami, en compagnie de celui-ci. Puis dîner. Enfin, une chambre au collège, à savoir la chambre du prédicateur de service !

Il dispose d'un beau bureau au collège, rempli d'objets d'art que lui offrent ses élèves en fin d'année. Une immense bibliothèque. Il lui faudra un cargo pour rapporter toutes ses affaires en France lors de son dernier voyage !

Puis, l'ami est arrivé ; un professeur du collège, un Français de Toulouse, venu au Canada en même temps que l'abbé Milet. Ayant eu ensemble leurs premières émotions au contact du Nouveau-Monde et fait ensemble leurs premières expériences d'enseignement dans ce pays, ils sont restés très liés. N'oublions pas que l'abbé Milet n'avait enseigné qu'un an avant d'aller à Montréal.

Nous sommes d'abord allés sur le Mont-Royal, un immense parc dominant toute la ville. En fait, celle-ci est bâtie tout autour de ce parc aux grands arbres. Pour la première fois, j'ai vu ces petits écureuils, non effarouchés, que l'on trouve partout dans les forêts en Amérique du Nord.

L'Université de Montréal (c'est son nom) est adossée au Mont-Royal, aussi de grands couvents de religieuses, apparemment luxueux. Au loin, le Saint-Laurent. Il faut au moins avoir vu le Nil pour ne pas être impressionné par sa largeur. Trois ponts l'enjambent. Au sortir du dernier pont au sud, une autoroute, ou plutôt des autoroutes qui s'enchevêtrent, partant dans toutes les directions. Enfin, sur la rive droite, la fameuse canalisation du Saint-Laurent, terminée il y a peu de temps. Les bateaux de 30 000 tonnes peuvent l'emprunter. Justement il y avait deux bateaux dans l'écluse, un pétrolier et un cargo, presque aussi gros que l'*Italia*. En fait, l'*Italia*, qui ne fait que 21 000 tonnes, peut maintenant partir du Havre et gagner Chicago. Naturellement, les écluses sont à l'échelle. Il y a aussi un pont qui se lève pour laisser passer les voitures. La personne, qui fait marcher tout cela de sa cabine haut perchée, doit réaliser enfin ses vieux rêves d'enfant.

De retour dans la ville, j'expédie les bagages comme prévu, sous la conduite d'un douanier américain débonnaire. Puis dîner en ville au Queen Elisabeth, un immense bâtiment de vingt-huit étages. Nous dînons au rez-de-chaussée, dans ce restaurant très chic et aussi très anglais et prenons le café tout en haut au vingt-huitième étage.

De ce vingt-huitième étage, on a une vue féérique sur tout Montréal, qui est plus petit que le département de la Seine, mais plus étendu que Paris. À part les gratte-ciels du centre, on n'aperçoit que de petites maisons. À l'intérieur de ce vingt-huitième étage, c'est la pénombre, la lumière y est tamisée, ce qui semble plaire aux gens du Nouveau-Monde.

Nous revenons à pied au collège. Le lendemain, je prends le petit déjeuner avec les professeurs du collège. L'école est commencée, mais l'abbé Milet n'a pas de cours le matin et se propose de m'accompagner au train, qui part à 10h15. Je le remercie chaleureusement pour son accueil et lui promets de lui écrire lorsque je serai installé dans mon lointain Columbus.

Lorsque je suis retourné à Montréal par la suite, et y ai même résidé par deux fois, la ville m'a paru bien différente. Le Collège Stanislas était toujours là, mais l'abbé Milet rentré en France. Le Queen Elisabeth n'était plus le plus haut

gratte-ciel et s'appelait désormais le Reine Elizabeth ! Et puis, il y avait eu tous ces changements provoqués par la « Révolution tranquille » et l'avènement des Québécois. À l'époque, l'abbé Milet me disait que le collège formait la future élite francophone de la province. En effet, l'un des derniers premiers ministres indépendantistes, Jacques Parizeau, est un ancien élève du collège.

Lettre de Jean Milet

Montréal, le 1^{er} novembre 1959

Mon cher Dominique,

J'étais très heureux de lire ta lettre. Par la pensée, j'ai essayé de te placer dans ton cadre de vie, dans tes activités de jeune universitaire U.S.A., en ton nouveau royaume de Columbus. Que de découvertes tu as dû faire, et combien d'autres t'attendent... et je suis heureux d'avoir pu t'aider un peu dans ton entrée dans le Nouveau Monde (je n'oublie pas les heures charmantes passées avec toi...).

Te voilà donc installé au cœur de l'Ohio, quelque part dans le Middle-West. Tu dois te demander si tu ne vis pas un rêve ! Les choses doivent présenter pour toi un je ne sais quoi d'irréel, de flottant..., la vie prenant l'allure d'une sorte de vaste furie, au demeurant assez troublante. Si je me remémore mes premières impressions de vie nord-américaine (il y a 12 ans de cela, et le contraste au sortir de la guerre était encore plus violent entre l'Europe et l'Amérique), je me rappelle fort bien que pendant plusieurs mois, j'ai eu l'impression de vivre dans une sorte de fête foraine, de music-hall, et de spectacle préfabriqué. Nous venions de vivre les drames de la guerre, nous avons vécu les affres des bombardements, des privations, des haines,... et tout d'un coup je tombais au milieu d'un peuple hilare et joueur, insouciant et superficiel ; tous les employés d'administration me semblaient des Laurel et Hardy. Les chemins de fer (et leurs petites gares de bois) me semblaient des décors de Western ! Quoique les circonstances aient changé, tu as dû vivre un peu ces états de conscience. Pour tout Européen, nécessairement porté aux limites de la tension psychologique quoiqu'il fasse, la vie américaine présente pendant longtemps ce caractère de jeu gratuit, de fête foraine... « Rien n'est sérieux ! »

*Dans une seconde phase, lorsque tu auras, par contagion psychologique, participé à la « décontraction généralisée... » et que tu commenceras à t'abandonner (c'est, hélas, le mot terrible qu'il faut employer !...), tu commenceras à sentir percer en toi des doutes, puis de légers ressentiments, peut-être même un début de morgue à l'égard de l'Europe... On s'ouvre alors à la joie de vivre, et beaucoup s'effondrent alors, et se laissent couler dans l'American way of life et deviennent pire que les Américains. Mais sache qu'il y a au-delà un troisième stade (auquel je crois être parvenu depuis quelques années déjà) et où, déraciné de l'Europe (il faut bien l'avouer !), mais triomphant du naufrage américain, on sent naître en soi un homme nouveau. On se sent profondément **Occidental**, c'est-à-dire, qu'on retrouve à l'égard de l'Europe des sentiments « filiaux », et qu'on voue à cette vieille mère, si vénérable et si exaltante, un attachement qui confine à la dévotion et au culte ; mais on voudrait la faire revivre dans les splendeurs et les magnitudes du Nouveau Monde. Pour rien au monde, on ne voudrait plus dissocier l'amour qu'on voue à l'Europe et en même temps à l'Amérique. On a élargi les limites de sa patrie aux pourtours de l'Atlantique. On aime d'un égal amour les âmes profondes de la vieille Europe... et les immenses horizons de la nature nord-américaine. Tout vient se fondre dans une même personne vivante.*

*J'aime nos vieilles gens de Joigny, nos vieilles rues, ces types d'humanité pétris de vingt siècles d'histoires..., ces réalités apparemment mesquines, mais en vérité immensément agrandies par la dimension du Temps. Mais j'aime tout autant New York et son admirable baie et ses forêts de buildings ; et notre majestueux et grandiose St-Laurent... et nos forêts sans limites... Tout cela c'est cette merveille qu'on appelle l'**Occident** ; la plus belle réussite du génie humain de tous les temps, et que les Asiatiques et les Africains ne savent combattre qu'en s'y intégrant !*

*Mais tout cela tu ne le découvriras que peu à peu... Surtout ne brûle pas les étapes. Les états de conscience que je te décris ne naissent pas d'une conviction... Ils se développent peu à peu... On sent son âme changer, malgré soi... Laisse-toi conduire par l'expérience, et tu deviendras peu à peu un homme nouveau. Toutefois, je ne veux pas te cacher que cette transformation s'accompagnera d'une certaine amertume : tu sentiras peu à peu que tu t'es isolé de ton milieu naturel. Tes « proches » te paraîtront de plus en plus éloignés. Mais, dans le silence intérieur, la Foi toute pure et toute vive, tu auras su trouver ton refuge. Car, en toi-même, tu auras retrouvé l'**Homme**, l'homme intemporel et méta-géographique : cet être de chair et d'esprit, cet être qui sous toutes les latitudes est tout de même reconnaissable malgré les masques qu'il prend : l'homme, cet être qui sent, qui vit, qui aime, qui pense... et toujours cherche à croire ! Ton expérience nord-américaine finalement t'amènera là, mais dans plusieurs années... Tu te sentiras pleinement humain (et non pas français, anglais, ou turc !). Tu aimeras de plus en plus tes frères, les hommes, quels qu'ils soient, sans distinction de pays, ou d'origine. Tu te sentiras plus fraternel... et tu sentiras naître et se développer en toi une horreur irrésistible à l'égard de tout ce qui divise les hommes, comme les patries ou les classes sociales... Et c'est là peut-être que ta Foi viendra s'insérer dans ta vie... et tu ne pourras plus lire qu'un seul vrai livre, la Bible ; et l'Église te semblera le seul milieu naturel où tu puisses te sentir à l'aise, parce qu'elle n'a pas de frontière.*

Tu vois que bien des évolutions t'attendent. Accueille-les avec joie. Tu vis une expérience exaltante. Pour tout ce que tu me dis de ta vie pratique, je te remercie. Écris-moi dans quelques semaines pour me dire ce que tu deviens... Et j'espère bien te revoir dans quelques mois malgré la distance. Je ne t'oublie pas, et pense même souvent à toi... Tu sais bien toute l'affection que j'ai pour toi !

Au revoir, mon petit Dominique,

Et que le Ciel te protège !

Jean Milet

CHAPITRE 3

EN ROUTE POUR COLUMBUS

Vendredi 18 septembre 1959 (fin)

Dans le train, en route pour Toronto, je rencontre Max Falque, qui était avec moi sur le bateau. Il a passé la nuit à Montréal et s'en va à Queens University, Kingston, Ontario. C'est à mi-chemin entre Montréal et Toronto. Il descend bientôt. J'ai comme compagnon de voyage un canadien anglais très sympathique, à la conversation très intéressante.

A 18 heures, arrivée à Toronto. J'en profite pour envoyer un télégramme à Miss Ruth C. Bailey, la *Foreign Student Advisor* d'Ohio State University, pour lui confirmer l'heure et le lieu de mon arrivée. Ce qui est complètement absurde, car j'arrive juste le lendemain à 5 heures du matin !

A 18h30, correspondance pour Buffalo. La douane se passe dans le train. Je vois donc arriver encore un homme à casquette, à qui je demande s'il est américain ou canadien. Comme l'employé de la CPR, il me montre sa casquette. C'est la *United States Customs*. Où est donc la douane canadienne ? Il n'y en a pas dans le sens Canada-États-Unis. Il m'annonce l'arrivée de l'officier de l'immigration, qui doit regarder mon passeport et vérifier mon visa. Le voilà. C'est un gros bonhomme, bien gras, comme le gros du couple Laurel-Hardy. Bon enfant. Mes papiers lui conviennent. Il en garde deux, m'en donne un autre, puis fait une grosse astuce et se met à rire bruyamment.

Deux fauteuils plus loin, un jeune type, qui, entendant que j'allais à Ohio State, se présente : Otto Siebenmann, canadien de Toronto, d'origine allemande, allant dans cette même Université pour préparer un doctorat d'allemand. Un charmant garçon, qui devait beaucoup m'aider dans mon installation à Columbus.

Changement de train à Buffalo et train direct pour Columbus, avec une arrivée prévue à 5 h, avec plus ou moins du retard. Comme me le dit Otto, les trains ont souvent du retard. Ils appartiennent à des compagnies privées. Le Canada n'a que deux compagnies, la CNR et la CPR, mais il y en a environ deux cents aux États-Unis.

Le compagnon de voyage dans le train Montréal-Toronto m'avait raconté que dans la Nouvelle-Angleterre beaucoup de petites compagnies avaient fait faillite. Dans une grande partie de la région, la pénurie de train avait créé beaucoup d'ennuis à la population. Les trains qui roulent encore, comme le Buffalo-Columbus (qui appartient à je ne sais quelle compagnie) sont, en revanche,

très confortables, mieux que des premières en France. Comme dans les avions, on peut incliner le dossier de son siège.

Arrivée à 5h30 à Columbus, le 16 septembre 1959. Otto et moi attendons dans la gare. À 7h30, nous voyons arriver un jeune type, envoyé par Miss Bailey,. Nous prenons tous trois le trolley-bus pour l'Université.

Plusieurs années plus tard, j'ai pu questionner Larry Siebenmann, directeur de recherches au CNRS, en poste à l'Université d'Orsay et fin géomètre, s'il connaissait cet Otto Siebenmann, que j'avais rencontré à Columbus. Oui, c'était son propre frère ! Otto a fait sa carrière comme professeur d'allemand à Toronto.

J'avais aussi cru longtemps que la disparition des trains aux États-Unis s'était faite d'un coup. Le récit fait plus haut de la part de mon compagnon de voyage montre que ce fut un phénomène relativement lent, mais inexorable.

CHAPITRE 4

INSTALLATION À COLUMBUS

Samedi 19 septembre 1959

Le garçon, qui était venu nous chercher à la gare, nous emmène au bureau des inscriptions, puis au bureau des étudiants étrangers et s'en va. Sa mission est terminée. Nous nous demandons bien par quel bout il faut commencer. Finalement, nous entrons dans le bureau des inscriptions, remplissons un tas de formulaires, puis retournons dans les services de Miss Bailey, pour remplir encore d'autres formulaires.

Que fait-on de toutes ces paperasses ?

C'est évidemment la question qu'on se pose dès le début, et qu'on se reposera encore. Que fait-t-on de tous ces papiers à l'heure en particulier où tout devient électronique et qu'il faudra savoir comment reproduire et conserver les documents sous cette forme.

Pour le logement, il faut aller voir le service qui s'en occupe. Ce campus est si étendu qu'il faut marcher beaucoup. Finalement le *Pomerene Hall* abrite le service adéquat. On y peut lire une longue liste de chambres en ville, avec les prix, l'éloignement. Il n'y a plus de place dans les résidences. Pour les chambres en ville, il n'y a que l'embarras du choix.

Otto et moi repartons en chasse et voyons un grand nombre de chambres. Leur prix varie de 25 à 40 dollars par mois. En passant dans la West Frambes Avenue, tout près du campus, nous rendons visite à un Indien, du Département de chimie, dont José de Sam Lazaro (étudiant de doctorat à Paris, que j'avais quitté quelques semaines plus tôt) m'avait donné l'adresse et invité à aller le voir. Il vit là avec sa femme et nous offre un café succulent, comme il est encore impossible d'en trouver dans toute l'Amérique.

De nouveau à la conquête d'un gîte. Je commence à être très fatigué, car j'ai passé la nuit dans le train et ai assez peu dormi à Montréal. Il faut se méfier de la fatigue, qui provoque le découragement et l'envie de reprendre le premier bateau. Il vaut donc mieux se reposer. Nous prenons donc une chambre au YMCA local pour deux dollars et demi la nuit, petit déjeuner compris. Ce n'est pas cher.

Le lendemain 17 septembre, je dois passer les tests d'anglais à 10 heures et à 14 heures. À 9h30, je me rends pour la première fois au département de mathématiques. Il y a là plusieurs secrétaires. Je me présente : « Oh, yes » me répondent-elles. Mon nom est connu ; ce sont elles qui ont écrit les lettres.

Le chairman est là, jeune professeur très sympathique. Il me demande si je veux enseigner et trouve mon anglais suffisant. Je n'en suis pas aussi sûr. Le contact est vite pris en Amérique. Les gens que je rencontre m'appellent déjà « DHominique », avec une première syllabe très accentuée. Je prends rendez-vous avec le professeur H. B. Mann pour le 18 septembre.

À 10 heures, test de compréhension. On nous donne un cahier et une feuille. La personne chargée du test dit une phrase. Dans le premier test, il faut indiquer sur sa feuille la phrase dans le cahier, répertoriée A, B ou C, qui correspond au mieux à la phrase dite. Dans le second test, toujours après l'énoncé d'une phrase, il faut choisir entre trois dessins, toujours répertoriés A, B et C, celui qui illustre le mieux la phrase orale.

L'après-midi, test de grammaire, vocabulaire, prononciation. On a toujours un cahier et une feuille. En général, trois phrases sont à lire et une question est posée. La réponse est des plus diverses.

La question peut se rapporter à deux phrases, aux trois ou à aucune. Il y a donc sept réponses possibles, correspondant à 1, 12, 13, 2, 23, 3 ou rien. C'est, parfois, aussi bien un test de logique (quelque fois légèrement équivoque, avec la question *refers to* ?), qu'un test d'anglais. Il fallait aller le plus vite possible. Nous étions donc chronométrés. J'ai fini alors qu'il restait la moitié des étudiants, quelques Allemands, mais surtout des Indiens ou Pakistanais, Japonais, Chinois.

Pendant ce temps, Otto a trouvé une chambre et a repéré pour moi trois chambres. Finalement, je choisis la troisième, grande qui ne coûte que 30 dollars. La propriétaire, Mrs. V. Ellsworth, fort aimable, me fait très bonne impression. Le soir je retourne dormir au YMCA, la réservation ayant été maintenue.

Je reviens au secrétariat du Département vers 11h30 et la secrétaire me dit que deux filles me cherchaient. Sur le moment, j'ai trouvé cela bizarre. Je me décide à téléphoner à Springfield, Ohio, chez l'oncle de Werner Stauss (mon copain bijoutier du Württemberg) qui y réside et chez lequel séjourne Inge Stauss, la sœur de Werner.

Je parle allemand ; Inge est au bout de la ligne. Elle connaît déjà mon adresse. Ce sont ses deux cousines qui sont venues le matin au département et ont demandé mon adresse. Elle, ses cousines et les parents viendront dimanche à Columbus me rendre visite.

Entre temps, je vais chercher mes bagages. La malle verte a pris une belle bosse. Les voyages forment la jeunesse et déforment les cantines ! Installation dans ma nouvelle demeure. Ma propriétaire, Mrs. a perdu son mari il y a deux ans et vit seule dans sa grande maison, située donc au

*1394 Neil Avenue
Columbus 1, Ohio.*

Il faut s'habituer à ces numéros à quatre chiffres.

Si je trouve les conditions de travail excellentes et je crois pouvoir les trouver, je passerai un bon séjour. Il paraît qu'on met très longtemps à s'habituer à l'idée qu'on est en Amérique ; il me semble toujours que dans quelques jours, je serai de nouveau à Aubervilliers et tout sera comme avant. Je vis comme dans un rêve, comme si ce parachutage à Columbus était une farce absurde, dont je serai l'un des acteurs.

Malgré cela, je ne m'ennuie pas et je ne pense pas m'ennuyer. Bien sûr de temps en temps, je me demande bien pourquoi je suis venu ici, aussi loin, évidemment, mais comme dirait l'autre, « ça vaut le déplacement » et il faut attendre quelques semaines pour s'habituer.

Dans l'université, il y a trois cafétérias, mais il n'est pas possible d'y manger à moins d'un dollar ; ça ne fait rien, des sous, je vais en gagner, mais ce sera juste. Regarder : chambre 30, droit universitaire 30, nourriture 90, soit 150 dollars. Il me reste encore 30 dollars, c'est parfait.

CHAPITRE 5

INSTALLATION ADMINISTRATIVE À COLOMBUS

Dimanche 20 septembre 1959

Aujourd'hui dimanche. Beaucoup d'églises et de toutes les religions. Les plus nombreuses : les baptistes, les catholiques, les méthodistes. Il y a encore les adventistes, les apostoliques ; ce serait trop long à énumérer. Ma propriétaire m'a dit qu'il y avait une très belle église catholique, l'« Immaculée Conception ». J'y suis allé pour la messe, c'est au diable vauvert. Columbus est vraiment très grand : vous n'avez qu'à imaginer près de 500.000 personnes n'ayant que des demeures à un étage, entourées toutes par un jardin et vous réaliserez l'étendue. La ville est surtout très étendue dans la direction nord-sud, sur 14 miles soit 22 km, alors que de la Porte de la Vilette à la porte d'Orléans, il n'y a que 11 km, à titre de comparaison. Je vous enverrai plus tard un plan de la ville. Dans cette église de l'Immaculée Conception, il y avait plein de monde, la moitié des gens communient, c'est très fervent. Il faudrait savoir l'origine nationale de cette paroisse ; j'entends par là par quelle communauté nationale elle a été établie ; par exemple, pour les catholiques, par les Irlandais, les Italiens ou les Allemands. Le caractère d'origine se perd maintenant, évidemment.

Au retour, je m'arrête à l'Ohio Union, une des cafétérias de l'université. Le dimanche, tous les gens de Columbus peuvent y déjeuner et c'est plein de monde. Au premier étage de l'immeuble, il y a de grands salons où l'on peut lire, écouter de la musique dans des auditoriums aménagés. C'est très agréable. On y vend aussi des journaux. J'ai donc acheté le *New York Times* d'aujourd'hui. On m'a donné alors une pile de journaux de 10 cm d'épaisseur. J'ai d'abord cru que c'était une erreur. Mais non, c'est le journal du dimanche. Il pèse bien un kilo. Son format est celui du *New York Herald Tribune* qu'on vend à Paris, un peu plus grand que celui du *Monde*.

Le journal lui-même a 144 pages, puis à l'intérieur et de la même dimension, quatre autres *New York Times* spécialisés sur les finances, le sport, les voyages et les arts, faisant en tout 100 pages. Enfin quatre en revues de la taille de *Paris Match*, avec plus de photos, sur la mode, le théâtre *et cetera* (240 pages). En tout, 484 pages de lecture.

Naturellement, il y a de nombreuses pages de publicité, mais quand même c'est à l'échelle de l'Amérique.

Sont arrivés à 17h Inge, la sœur de Werner, et ses parents de Springfield. L'allemand, l'anglais, finalement je n'arrivais plus à parler aucune correctement. Inge s'en va samedi prochain par bateau.

Son oncle et sa tante sont très sympathiques. Tous les deux d'origine allemande évidemment. Dans leur famille, tout le monde parle les deux langues. Inge m'apprend qu'il y aura un petit Werner pour Noël et me montre les photos en couleur du mariage de Werner. Puis, tout le monde s'en va dans une longue voiture rouge pour Springfield.

Comment peut-on lire 484 pages ? La journée du dimanche est bien occupée. C'est presque une imposition que l'on fait subir aux gens. Combien y en-a-t-il qui terminent la lecture ?

Mercredi 23 septembre 1959

Je suis rentré aujourd'hui à midi à Columbus, après un voyage-séjour de 48 heures à « Camp Akita », situé à 50 miles de Columbus. En effet, du lundi 21 à midi au mercredi 23 midi, avait lieu la conférence pour les nouveaux étudiants étrangers, c'est-à-dire une semaine où des professeurs, des étudiants, des membres de la *staff* (lisez l'administration de l'Université) nous expliquaient les activités à Ohio State. Très apprécié et gratuit. C'est à souligner, car en Amérique il faut payer pour tout, parking, droit universitaire élevé, etc. Camp Akita est un immense parc au flanc d'une colline dans laquelle sont disséminées des petites baraques pour neuf personnes, une grande maison de bois pour les réunions et un centre pour les repas. Cela appartient à la YMCA. On y vient se reposer et faire des retraites. Il y a en plus un lac, où l'on a pu se baigner, faire du bateau et un grand terrain de sport. Sans devoir se répéter, c'est un endroit magnifique.

Tout d'abord, lundi à midi, déjeuner d'accueil à Ohio Union, la grande bâtisse de l'université pour la relaxation des étudiants, dans la grande salle. Au fond, une immense table où mangent des notables. Ce sont les membres du Kiwanis Club, un club de businessman, qui ont financé cette session. Déjeuner puis présentation, discours, remerciements. En Amérique on passe son temps à faire des discours et à se présenter. La France est battue. Puis, trois bus nous (c'est-à-dire les étrangers, quelques étudiants américains et de vieux étudiants étrangers) emmènent à Camp Akita. Installation. Relaxation. Puis de nombreux discours, beaucoup de répétitions dans toutes ces conférences. À 9h soirée distrayante, très boy-scout. Le sens du ridicule n'est pas donné à tout le monde.

Le lendemain re-conférence plus intéressante. Il y a à peu près une soixantaine d'étudiants étrangers à cette session surtout des Asiatiques et des Sud-Américains. Il y avait aussi un autre Français, Antoine Wilhelem, qui a fini les *Arts et Métiers* et vient passer un an à l'université. Très décontracté et très sympathique garçon. Autre détail : nous portons tous sur le revers du veston un petit carton épinglé avec notre nom et notre pays d'origine il y a même le prénom Cyprien à la ligne dans toute cette session. Vu beaucoup de monde mais n'aspire

à revoir personne. J'espère trouver quelque compagnie dans le D département de mathématiques, mais ça n'a aucune importance, je suis venu pour travailler.

Rentré donc aujourd'hui. Suis allé voir mes résultats des tests d'anglais. Comme ils ne sont pas suffisants, je dois suivre 6h de cours par semaine de perfectionnement. Tant mieux, c'est seulement pour le premier trimestre. Deux détails : j'ai rencontré un Indien (des Indes), qui doit aussi suivre 6h de cours d'anglais par semaine, alors que c'est sa seconde langue, étant gradué de l'Université de Bombay et a dû faire toutes ses études en anglais depuis au moins 5 ans. Il faut croire que ce n'est pas tout à fait la même langue et que le test est systématique.

Autre détail : lundi, j'allai voir le *chairman* et lui dis que je préférais travailler dans le laboratoire de statistique le premier trimestre, puis enseigner le second. Il était d'accord. C'est drôle, car si j'avais voulu, j'aurais enseigné les mathématiques en anglais, alors que pendant ce temps j'aurais suivi des cours dans cette langue pour insuffisance !

Tout ça s'explique très bien. Le département et l'administration sont assez distincts et l'anglais mathématique n'est pas forcément d'un très haut niveau littéraire. Donc pour le premier trimestre j'aurai 5 heures de travail au laboratoire de statistiques, 6h d'anglais, et 10 heures de cours de mathématiques. C'est beaucoup. Je ne raconte pas toutes les formalités d'inscription ; c'est long, compliqué et fatigant.

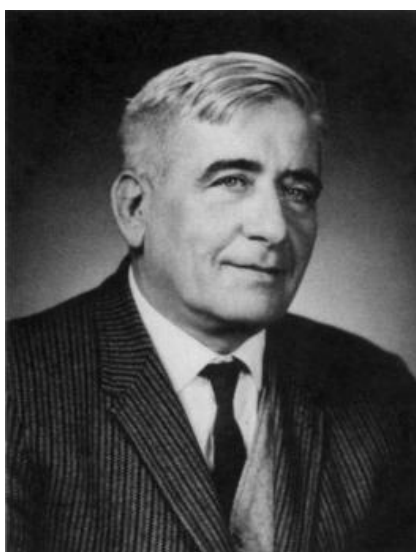
Quelle paperasserie !

Columbus, le jeudi 24 septembre 1959

Pour le premier trimestre, je dois suivre non pas 6h mais 8h de cours d'anglais. C'est normal, si je compare avec les autres étudiants étrangers. Par exemple, Antoine doit suivre 3 heures de cours chaque semaine et il parle très bien. Il a déjà fait un séjour de 3 mois aux États-Unis et l'an dernier pour les vacances, ainsi que plusieurs séjours en Angleterre. Les autres étrangers sont des Indiens, qui possèdent l'anglais comme langue maternelle ou des Africains, ou encore des gens de pays arabes qui ont étudié à l'université américaine de Beyrouth. Celle-ci a 12000 étudiants (j'ignorais son existence). Je ne luttais donc pas à armes égales. C'est un premier trimestre très chargé qui s'annonce, soit deux cours de 5h, 8h d'anglais, 5h de laboratoire et peut-être 3h de cours de statistiques, mais en auditeur libre. Je n'ai donc pas pris de cartes pour les matchs de football américain ou de théâtre. On verra pour le second trimestre. Tout ça est cher et ce matin j'ai dû payer 113 dollars de droit d'inscription, dont 8 dollars d'assistante d'assistance médicale dite gratuite. Je pense pouvoir atteindre la fin du mois d'octobre avec l'argent qui me reste.

Ce matin, j'ai rencontré le professeur Mann ; il est très gentil. Ma position actuelle est la suivante : je viens ici pour compléter mes connaissances en statistique et probabilité et commencer un sérieux travail de recherche, que je poursuivrai en France pour obtenir le Doctorat d'État. Je n'ai donc en ce moment pas

l'intention de préparer un Ph.D., c'est-à-dire le doctorat américain, non reconnu en France comme tel. M. Mann m'a déjà donné un article de lui à lire. Demain, j'ai rendez-vous avec le professeur Whitney, le directeur du laboratoire de statistique, pour mon travail. Une performance : j'ai pu finir aujourd'hui ma *registration*, c'est-à-dire l'inscription officielle. Que de papiers à remplir ! À titre purement statistique, j'ai dû aller, sans compter les erreurs d'aiguillage, dans 12 bureaux successivement pour obtenir ma carte définitive.



Prof. Henry B. Mann

Columbus, le 25 septembre 1959

On marche beaucoup dans cette ville et malgré la saison il fait encore très chaud le matin. Je travaille torse nu dans ma chambre. Vu aujourd'hui le professeur Whitney. Le vrai américain en chemise ; mais je crois être le seul à porter cravate et veste. Il m'a proposé la chose suivante : il me procure un bureau dans le département et de temps en temps j'y viendrai pour résoudre les problèmes qu'apportent les autres branches de l'université : sciences économiques, agriculture, etc. Cela risque d'être intéressant.

Aujourd'hui j'ai participé avec quelques étudiants étrangers à une visite guidée de la bibliothèque. Elle a 13 étages. Détail à préciser : les cinq derniers sont encore vides. Éduquer, c'est prévoir. Les moyens les plus modernes sont utilisés : des tubes contenant les fiches des livres réclamés par les lecteurs sont projetés dans des tuyaux à air comprimé et s'en vont dans les différents rayons. Tout est bien organisé. Nos guides nous expliquent tous les rouages avec beaucoup de bienveillance et de fierté. À ce propos, la facilité avec laquelle les Américains

prennent congé de vous n'a d'égal que la rapidité de leur accueil : « *My name is... Very pleased to meet you.* » Puis, tout de suite, on s'appelle par son prénom. De même, vous parlez avec quelqu'un, quand subitement, il vous quitte : « *Bye, bye, see you later.* »

Dans tous les édifices publics, il y a des appareils réfrigérateurs qui fournissent de l'eau glacée. Imaginez un frigidaire avec dessus un petit lavabo. Il y a un robinet. On presse un bouton, un filet d'eau gicle et l'on étanche sa soif. Tout le monde s'y arrête pour boire. C'est plus pratique que les robinets des cours d'école française, où il faut faire des acrobaties pour avaler une gorgée d'eau tiède.

Le lait, j'en bois beaucoup. C'est la seule boisson possible avec les jus de fruits, car le thé et le café sont très mauvais. Quant au vin, n'en parlons pas. Le lait est vendu dans des berlingots de papier cartonné de la contenance d'une demi-pinte (un quart de litre) ou d'un demi-gallon soit 2,27 litres. Je l'achète en demi-gallon et ça me fait deux jours. C'est très bon, homogénéisé, pasteurisé, rafraîchi, etc.

Je ne fais qu'un repas à l'extérieur à midi. Le matin, je déjeune dans ma chambre : Corn Flakes, tasse de café au lait, avec du pain, beurre et confiture. Quant au soir vers 6 h (j'ai déjà pris l'habitude américaine de manger très tôt le soir), je prends des fruits du lait, des Corn Flakes, du fromage et du pain. Une fois rentré à 5 h, j'ai la flemme de ressortir.

Les WC dans les établissements publics sont surprenants. Vous entrez par une porte avec l'inscription *Men*. Il y a là des lavabos, des urinoirs, mais aussi des petits compartiments sans porte, pour les plus grands besoins. Tout le monde peut ainsi admirer vos efforts. Et en chœur !

Savoir anticiper est une vertu américaine. On construit une bibliothèque certes, mais on a déjà prévu son agrandissement, elle sera pleine assez vite évidemment, mais quand même on aura fait ce qu'il faut pour prévoir.

CHAPITRE 6

INSTALLATION ET DÉCOUVERTES

Dimanche 26 septembre 1959

Le samedi, jour sacré. Les gens de Columbus assistent au match de football américain dans le grand stade de l'université : 80 000 spectateurs. Si vous n'y êtes pas, ça n'a aucune importance, vous savez quand même ce qui s'y passe de minutes en minute, car ceux qui restent à la maison font hurler leur poste de TSF. De plus, on entend de temps en temps de puissantes clameurs, à l'occasion, sans doute, d'un exploit local. Ohio State est une des toutes premières équipes de football des États-Unis. Tout le monde en est fier. Le match était à 14h, mais déjà l'ambiance de kermesse régnait à midi dans l'enceinte de l'université et dans le Ohio Union, résonnaient tous les chants locaux destinés à encourager le team local.

À 13h30 dans ladite maison, plus personne. Quelques rares originaux lisaient dans les immenses salons du premier étage, bien éclairés, à air conditionné. J'y ai même lu là dans le *New York Times* que de Gaulle avait défoncé une vitrine de Lens d'un coup de tête ! Le reste de l'après-midi j'ai donc travaillé, continué à lire l'article que Mann m'avait donné. Ce n'est pas simple.

Les agents de police, si ce n'est la casquette, ont tous l'air de shérifs de Western : allure dandinante, cartouchière à balles individuelles, un peu comme les ceintures de chasse en France, revolver dont le manche de bois émerge complètement de l'étui. Si par malheur ils règlent la circulation, comme ce fut le cas ce matin, en raison d'une panne d'électricité, ils donnent un si grand nombre de coups de sifflet, que j'ai cru tout d'abord qu'il y avait un accident ou une poursuite de vitesse. L'Université a sa police propre. Ou plutôt, les policiers ont une section spéciale dans l'université : la *Ohio State University Police*. Leurs membres portent cette inscription sur leurs casquettes.

Les shorts : des femmes, bien sûr. Ils sont très longs ; j'avais déjà pu les admirer sur le bateau. Je regrette de ne pas avoir pris mon appareil photographique dans la rue, car j'aurais pu obtenir un échantillon de jambes incroyables. Il semble que presque toutes les Américaines ont de vilaines jambes. Le malheur, c'est qu'elles les exhibent, et pour certaines, sans pudeur, avec des horribles shorts.

Dimanche 27 septembre 1959

Cette semaine, je me suis procuré une petite brochure intitulée *Religion at Ohio State*. Il contient d'abord la photographie de tous les gens de la *Religious Affairs Center*, organisme officiel des questions de religion dans l'université ; puis le nom, l'adresse, le programme, le but, de toutes les associations religieuses d'étudiants représentées à l'université, toutes les sectes protestantes : les frères Unis de l'Évangile, les baptistes, les luthériens, les méthodistes, etc., les juifs aussi et les catholiques. L'établissement de ces derniers s'appelle *Newman Hall*, du nom du célèbre cardinal américain plus ou moins béatifié ou canonisé. Je suis donc allé dans ce centre ce matin. C'était plein et la salle contient bien 500 personnes. Il y avait quatre autres messes au même endroit dans la matinée.

Sur les bancs, il y avait des petites boîtes, du format d'une carte de visite, de 3 cm d'épaisseur. Celles-ci contenaient 52 petites enveloppes plus 4 autres pour les fêtes d'obligation. Chacune d'elles portait l'inscription « use Sunday... », puis la date. Il y avait en outre le calendrier des principales fêtes de la semaine qui suit, un petit dessin et le texte d'un discours. Le plus souvent, ce dernier rappelle, dans un langage non toujours imagé, qu'il faut être généreux dans les offrandes. La première enveloppe porte même l'inscription : « *As a steward of the Lord, I promise to give to my church in the coming year, ... weekly.* » Ce qui signifie *comme serviteur du Seigneur, je promets de donner à mon église dans l'année qui vient tant de dollars et les fractions de dollars*. Puis, il y a une place pour écrire son nom et son adresse et enfin la phrase *your engagement is voluntary and you are free to change the amount of your offering, if that becomes necessary. In this case, send a note to the treasurer.* Sans commentaire. L'Amérique vit dans la statistique et le trésorier d'une paroisse veut évaluer l'argent qu'il aura dans l'année qui vient.

J'ai déjeuné à midi avec un Pakistanais, qui m'a demandé pourquoi les chrétiens et en particulier les prêtres ne portaient pas de barbe ou rarement. Lui en porte une. La seule réponse évidente : « Ils n'en ont pas envie ». Cependant, lui prétend au contraire que la religion chrétienne, ayant pour but d'améliorer la vie spirituelle de ses fidèles, devrait inviter ceux-ci à ressembler le plus possible au Christ, qui, lui, en portait une. Lui-même, en tant que musulman en arbore une pour ressembler au Prophète. Il est 20h30. On vient de sonner. C'était M. Wizeman, l'oncle de Werner de Springfield, qui m'apportait un paquet de délicieux sandwiches.

Peut-on encore parler de quête ? C'est très organisé. Si on fréquente une église, on se doit de faire une offrande chaque dimanche et chaque jour férié (à cette église). Du même montant ? Le « trésorier » attaché à cette église est sans doute capable de mesurer ce qu'il encaisse. Sa fonction est aussi de veiller au grain, et de faire les rappels, si nécessaire. Une sorte de police locale !

CHAPITRE 7

RENTRÉE SCOLAIRE

Lundi 28 septembre 1959

Aujourd'hui, rentrée scolaire. J'avais pour commencer un cours d'anglais de speech. On nous pose des questions, on nous fait lire des phrases : c'est bon. Puis, un cours de mathématiques par Herbert Ryser. Celui-ci écrit tout au tableau ; il est donc très facile à suivre. Ensuite, un cours de Mann. En bon Européen d'origine, il n'écrit presque rien. Avec lui, il est prudent de connaître le sujet auparavant. Tous les cours durent exactement 48 minutes. On a donc tout le temps de quitter une classe et d'être au début de la suivante, si cette dernière n'a pas lieu dans le même building. À 12h re-anglais mais pour l'étude de la langue. On nous fait passer un examen écrit pour pouvoir diviser les gens en deux groupes. Les résultats seront donnés demain. Enfin à 14h, cours de Whitney en statistique. Nous sommes que trois, quatre avec le professeur. Je pense pouvoir m'habituer assez vite à son langage. Je ne commence le travail au laboratoire de statistique que la semaine prochaine.

Aujourd'hui ma chambre a été nettoyée, les draps changés, les serviettes de toilette aussi. Tous les 10 jours, on n'a pas le temps d'être sale ! Mrs. Ellsworth m'a offert à mon retour vers 5h une tasse de thé et une crème glacée. J'ai de la chance d'être tombé chez cette aimable hôtesse. Mon état d'esprit : tout va bien, je sais que ma famille, mes amis, mes vieilles habitudes sont d'abord à Paris, mais je pense que ce sera pour moi très facile de les revoir. Ils ne me manquent donc pas. En somme, je sais qu'ils sont là, qu'ils existent, que je les retrouverai et cela me suffit. Je m'accommode très bien de cette vie de solitaire et ferai du bon travail.

Mardi 29 septembre 1959

Le luxe en Amérique peut se reconnaître à l'utilisation de l'eau chaude : dans chaque *public lavatory*, il y a des lavabos, avec toujours de l'eau chaude et froide savon et serviette, mais les waters ont rarement des portes !

Aujourd'hui j'ai bien travaillé. Mes cours finissaient à midi. Je suis allé déjeuner à l'Ohio Union, puis acheté au premier de cet établissement le *New York Times*, parce qu'on y parlait en première page de la réponse du FLN au discours du Général de Gaulle, ce qui est rare dans un journal américain, quand il s'agit d'événements de France. En général, il y a un entrefilet dans la 42^e page et il faut faire preuve de génie pour aller le lire ou en avoir vraiment envie !

Les cours sont bien naturellement commencés. Les Américains sont des gens pratiques : chaque cours a la référence du département impliqué, puis un numéro. Par exemple, le cours de math sur les nombres algébriques (*Algebraic Numbers*) porte la référence *Maths 880*. Le premier chiffre indique le niveau ; de 4 à 5 ou 7, il est destiné aux *Undergraduates* (les étudiants des quatre premières années) ; 7 et 8 pour les *Graduates* (ceux qui préparent un *Master* ou une thèse) ; le 9 indique seulement les séminaires organisés épisodiquement. Si un cours est donné 5 fois par semaine, c'est toujours à la même heure. Ainsi le cours de H. B. Mann porte la référence 880 (5) 11, c'est-à-dire qu'il est donné tous les jours (il n'y a pas de classe le samedi et le dimanche) à 11 h. Les cours anglais 408 et math 849 ne sont donnés que les lundis, mercredis et vendredis.

Théoriquement je n'ai pas le droit de suivre le cours 849, car j'ai déjà 18 h de cours et c'est un maximum. J'y vais donc en auditeur ; cela arrange le professeur, car nous ne sommes que trois. Il m'avait donc demandé de me faire inscrire (*register*) pour ce cours, mais le bureau des inscriptions n'a pas voulu, car mon programme est à son maximum. Cela signifie que je n'aurai pas le droit de passer l'examen relatif à ce cours. Ça m'est égal puisque je ne suis pas enregistré. Ce serait important si je préparais un Ph.D., car il faut un certain nombre de *credits* (validations de cours pris) avant de pouvoir présenter une thèse. Il y a toujours de bonnes incongruités dans tout système.

Ces deux derniers jours j'étais absorbé par un problème de statistique que Whitney m'avait donné. Je n'ai pas fini. Il s'agit d'un problème posé par des médecins de l'Hôpital de l'Université, qui ont expérimenté un médicament sur un certain nombre de malades et veulent obtenir des conclusions. La difficulté vient du fait que par les procédés classiques de test, on obtient, disons, un objet mathématique trop grand, pour être calculé par les machines. Il faut rechercher une astuce et ce n'est pas facile.

Je fais ce travail dans le cadre de mon *assistantship*, mais hier le professeur Mann m'a demandé si je pouvais l'aider dans ses cours de statistiques pour les étudiants *undergraduate*. Sa classe est trop nombreuse. Je vais donc à partir de la semaine prochaine enseigner deux fois par semaine le mardi et le jeudi à 14 h ; je vais voir. L'important c'est de s'adapter comme toujours, car on ne s'habitue jamais. J'entends par là qu'ayant reçu une certaine culture, on apprécie certaines choses et pas d'autres, ayant des goûts bien définis et certaines qualités intellectuelles. Si brusquement on est transplanté dans une contrée différente, on se bâtit une vie qui vous agréé : on s'adapte. Cependant, le reste, votre culture, vos habitudes, ne vous permettent pas de vivre intellectuellement comme les indigènes.

Vendredi 2 octobre 1959

Je n'ai pas encore fait beaucoup connaissance avec des collègues, c'est sans doute trop tôt. Le folklore viendra après. Pour l'entretien du linge, je me permets simplement de laver mes chemises en nylon. Pourtant, il reste quelques linges sales dans un sac, qui iront à la laverie à la fin du mois. En général, les gens

donnent le linge à une laverie, ou vont eux-mêmes le laver dans les grandes laveries publiques. Il y a des machines à sous : pour 5 ou 10 cents, le moteur se met en route, l'eau coule, etc. On introduit son linge ; au bout de quelques minutes, le moteur s'arrête et il faut, de nouveau, mettre une pièce de monnaie. Ce doit être très amusant.

Les cartons à la boutonnière portant le nom utilisé est très fréquent dans les milieux militaires français comme en Amérique, mais là c'est beaucoup plus répandu. D'ailleurs, comme les militaires français, on se présente d'abord avant de vous adresser la parole.

Jusqu'à avant-hier il faisait très chaud. Je dormais sans drap ni couverture. Cependant, hier il a plu et le temps aujourd'hui était très agréable. Dans ce pays à climat continental, le soleil est brûlant.

Je prends mes repas à l'Ohio Union, mais il n'est pas possible d'y avoir un repas, c'est-à-dire une assiette garnie, un dessert et un jus de fruit pour moins de un dollar. C'est moins cher qu'en ville quand même. Il faut estimer que l'on prend le dollar à sa valeur du change soit 500 francs. La vie était ici deux fois plus chère qu'en France, peut-être plus. Pourtant, les salaires sont beaucoup plus élevés, ce qui explique que les Américains soient si riches quand ils viennent en France. Mon salaire est en principe de 180 dollars soit 90 000 francs par mois, comme si je disposais de 45 000 francs en France. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est assez.

Samedi 3 octobre 1959

Comme mon travail est jusqu'ici mon seul univers, je dépends entièrement de lui, c'est-à-dire que mon humeur dépend ou non de sa réussite. Aujourd'hui, j'étais assez triste, parce qu'il y avait plusieurs points de l'article de Mann que je n'arrivais pas à comprendre. Il faudra cependant le reprendre plus tard.

Les Américains, apparemment, semblent avoir réinventé le jeu de quilles, qu'on appelle ici bowling. Tout est automatisé. C'est une installation probablement très coûteuse. L'importation de ce jeu en Europe a été limitée. Il faudrait savoir qui a pu réinventer ce jeu de quilles. En revanche, je n'ai vu, ni jeu de boules, ni pétanque.

Aujourd'hui, j'ai visité les sous-sols de l'Ohio Union, la célèbre maison de relaxation de l'université. Il y a le *bowling hall*, c'est-à-dire une grande salle où on joue aux quilles. C'est luxueux. On joue avec des grosses boules de 20 cm de diamètre, qu'on fait rouler sur une longue piste de bois, magnifiquement plane et reluisante, en direction des quilles. Celles-ci après chaque essai sont remises en place par un procédé électrique. Personne n'y touche. De même, les boules sont renvoyées toujours électriquement dans une rigole en direction des joueurs. Tout est savamment calculé. Un jeu de quilles scientifique en somme pour grands

enfants. Suivant le nombre de quilles que vous faites tomber, il y a des numéros qui s'allument, comme dans les billards électriques. C'est du merveilleux 20^e siècle. En revanche, je n'ai rien compris au marquage. Celui-ci doit être aussi savant que celui du tennis. Il doit bien y avoir 12 points dans un jeu et 5 jeux dans une partie ou quelque chose comme ça.

Ce soir, pour la première fois, je suis sorti non pas en ville (je ne sais pas où c'est vraiment, mais ça doit être très loin) mais à l'Ohio Union. Dans l'auditorium, j'ai eu le plaisir d'écouter en stéréophonie la troisième symphonie de Saint-Saëns et Pétrouchka de Stravinsky.

Aussi lu *L'Express*; très intéressante la politique : l'article de Mendès-France, la dernière pièce de Sartre, puis, l'évolution du duel FLN-de Gaulle dans le *New York Times* toujours dans l'Ohio Union. Dans ce même établissement, on donne le 7 octobre prochain la projection du film *Three coins in the Fountain*. Il s'agit de la *Fontaine des amours*. Déjà vu, c'est bien plaisant. D'autre part, la projection est gratuite; ces occasions de gratuité sont si rares dans ce pays. Il ne faut pas les rater.

Dimanche 4 octobre 1959

Aujourd'hui, il a fait encore très chaud. On étouffe si l'on porte une veste. J'avais mis mon complet bleu clair, celui dont le pantalon est à bretelles, ne pouvant pas donc sortir en chemise « messe » au Newman Hall, puis déjeuner à l'Ohio Union, puis de nouveau chez moi. J'ai lavé mes chemises en nylon, mes chaussettes et un caleçon. Le tout sèche dans une penderie dans ma chambre. Mes affaires sont dans une autre penderie, il faut le préciser. Les célibataires ont ainsi recours à des astuces ménagères : dans la penderie séchoir, on trouve le *New York Times*, acheté il y a quelques quinze jours. Ainsi le peu d'eau qui dégouline des chemises est absorbé sans souiller le parquet qui est très très beau. Il y a bien sûr un séchoir au bout du couloir, mais c'est souvent encombré.

J'ai écrit à l'abbé Milet hier. Il m'avait dit de lui écrire lorsque je serai définitivement installé. Cela m'étonnerait que je puisse aller le voir à Pâques prochain. Pas de vrais projets avant Noël. Le présent trimestre sera décisif sur la durée de mon séjour. Pour le moment j'attends.

Mardi 6 octobre 1959

Ce matin, ont eu lieu les obsèques du Dr Gautschi, *assistant professor* (maître de conférences) du Département de mathématique. Il n'avait que 31 ans, mais souffrait depuis de longues années d'une maladie de cœur, je ne sais laquelle exactement. Il est mort samedi soir subitement. Nous nous étions présentés l'un à l'autre vendredi dernier et j'ai été sans doute l'une des dernières personnes avec lequel il a parlé. Inutile de vous dire que rien dans son aspect extérieur ne permettait de dire qu'il souffrait d'une si grave maladie. Il était d'origine suisse d'ailleurs, Gautschi est bien un nom typique du pays des cantons. Il n'y avait donc

pas classe de mathématique ce matin. Je voulais aller à son enterrement, mais comme j'avais encore des exercices de préparation à faire pour l'après-midi, je suis resté travailler à la bibliothèque.

Mann m'avait demandé de corriger des exercices de probabilité et de statistique pour ses élèves, aujourd'hui à 14h dans une salle. J'y suis allé. Il y avait juste deux élèves à qui j'ai expliqué les exercices qu'ils avaient à faire et qu'ils n'avaient pas compris. J'irai voir Mann demain pour qu'il me précise exactement quel est mon travail !

Mrs. Ellsworth a aussi dans le même appartement un autre pensionnaire. Il s'agit d'une certaine Miss Mockridge, 50 ans. J'ignore quelle peut-être sa profession. En fait, je ne la vois presque jamais. Aujourd'hui, cependant, Mrs. Ellsworth, cette dite personne et moi avons discuté un peu. Elle m'a demandé de lui prêter *L'Express*. Elle lit un peu le français, bien sûr. Elle a même eu la délicatesse de me faire envoyer quelques gâteaux pour manger en travaillant.

Hier, Mrs. Ellsworth m'a offert un verre de *juice* très bon. C'est fait à partir de tomates, carottes, navets, et que sais-je encore. Je vais m'en acheter une grande boîte. Nous ne sommes que deux Français à l'université et hier soir j'ai reçu un coup de téléphone d'un Américain qui voulait prendre des leçons de français. Rendez-vous aujourd'hui à 1h. C'est un jeune noir, Jerry, qui a été en France pour son service militaire. Il parle déjà bien le français, mais je ne peux absolument pas trouver de temps libre pour lui donner des leçons, bien que, du point de vue budgétaire, cela m'aurait arrangé. Je lui ai donc proposé d'aller voir Antoine et d'autre part de venir le midi déjeuner avec moi à l'Ohio Union certains jours.

Jeudi 8 octobre 1959

J'ai reçu hier une longue lettre de Baby. Celui-ci est à New York, à Colombia University. Il y est arrivé le 28 septembre et a dû faire vite pour ses formalités, car il était peu avancé dans sa demande lors de mon départ. Il m'a déjà invité à passer Noël à New York. Les voyages sont cependant très chers – 18000 francs aller-retour par bus – et c'est moyen de locomotion le meilleur marché. Je verrai. Noël est encore loin.

J'ai réussi aujourd'hui à finir la partie théorique de mon problème de statistique pour Whitney. Cela rentre dans le cadre de mon assistantship et je suis très libre. Je peux aller jusqu'à maintenant au laboratoire lorsque ça me plaît.

Hier, j'ai vu Mann pour mes services d'exercices. Il m'a demandé de n'en faire qu'un par semaine et m'a précisé que le nombre de mes élèves irait sans doute en augmentant.

Il pleut depuis trois jours sans discontinuer. Il fait, ou un soleil brûlant, ou une pluie constante. Stupide climat. Hier, j'ai voulu aller au cinéma à l'Ohio Union, mais c'était archi-plein, bien avant le début de la séance.



David Feingold, dit Baby

Vendredi 9 octobre 1959

Le système des études à l'université est par trop scolaire. Pour substituer un cours à la place d'un autre, il en faut des démarches ! Pratiquement, je suis trois cours de mathématique : 880 Mann (5h), 864 Ryser (5h) et 849 Whitney (3h), mais officiellement je n'étais inscrit qu'aux deux premiers. La raison : avec les cours de speech et d'anglais, soit 8h, plus les cours 880 et 864, cela fait une durée de 18 heures de cours par semaine ; c'est le nombre limite pour un assistant. Je ne pouvais donc ajouter le 849. Or, comme Whitney voulait avoir trois élèves officiellement à son cours (il semble que ce soit le minimum pour ne pas avoir le cours supprimé), il m'a demandé de m'inscrire au 849. Dans ce cas je devais *droper* (laisser tomber l'un des deux autres. Alors, j'ai laissé tomber officiellement le 864 et pour ça il a fallu remplir un papier rose, le faire signer par mon *advisor* (conseiller d'études, en l'occurrence Mann), obtenir un papier de Whitney m'autorisant à prendre son cours, aller avec tout ça à la *Graduate School Office*, obtenir la permission du *Dean*, sorte de directeur des études. Là on m'a alors donné un autre papier avec lequel je suis allé au *Registrar Office*, qui m'a

changé ma carte d'immatriculation, moyennant 2 dollars (un par cours modifié).

Cette dernière surprise, je ne l'ai pas bien accueillie. Je change ma carte pour rendre service à un professeur et ça me coûte 2 dollars ! Décidément, tout se paye en Amérique. Mais sur le coup, n'étant pas très riche ce premier mois, j'ai eu l'impression qu'on me prenait le pain de la bouche. Enfin, si deux dollars me permettent d'être bien avec Whitney, c'est l'essentiel, d'autant plus qu'il me donne une liberté de travail qu'aucune autre personne du laboratoire n'a. Je viens quand je veux.

Aujourd'hui, cours d'anglais. Dans toutes les classes, il y a des tableaux sur les quatre murs ; c'est très pratique. Ainsi pour ce cours d'anglais, chaque élève a écrit sur un tableau différent un court paragraphe sur n'importe quel sujet. Dix minutes après, chacun s'est assis et le professeur a corrigé le paragraphe de chaque étudiant, en montrant quelle était la meilleure façon d'écrire telle phrase, etc. Excellente méthode, mais nous ne sommes pour cela que 14 ; ce ne serait pas possible dans une classe de 50.

CHAPITRE 8

LE FOOTBALL AMÉRICAIN

Dimanche 11 octobre 1959

Je n'ai pas revu ce monsieur Wizeman, l'oncle de Werner Stauss, qui m'avait apporté un paquet de sandwiches, qui étaient les bienvenus, bien qu'il faisait tellement chaud qu'on n'avait pas envie de manger ce jour-là. Depuis, j'ai reçu une lettre de sa fille Regina Wizeman, me disant qu'elle serait heureuse de m'aider, si j'avais besoin de quoi que ce soit. Elle me donnait son numéro de téléphone, mais déjà que je ne téléphone jamais en France cela m'étonnerait que je l'appelle. De plus, pour le moment, je n'ai besoin de rien. Je voulais quand même lui répondre vendredi soir, lorsque je rencontre l'une des deux cousines qui venait me proposer d'aller au match de football (*American Football*) le lendemain. L'une d'elles n'y allait pas. Comme on prend un billet pour tous les matchs de la saison, l'un de leurs billets n'aurait pas été utilisé. Pour une fois, je veux bien. En tout cas c'est très gentil de l'avoir proposé.

Le lendemain, c'est-à-dire hier, je me présente à 12h30 à Mack Hall, où habite Regina. Le match est à 1h30. À 2h45, on part en direction du stade. Régina me donne le billet de sa sœur. Ce dit billet comporte un tas d'indications : block 0, porte 13, section 1. Tous les matchs de la saison y sont indiqués. On a donc sa place réservée pour toute la saison. On arrive au stade, le billet est d'abord poinçonné à l'entrée une fois, puis à l'entrée du block 0, il est poinçonné en un autre endroit où l'on enregistre votre entrée et une troisième personne vous tamponne le dessus de la main droite, comme les bestiaux à l'abattoir. Il serait long de demander à quoi tout cela sert. Le bloc 0 est un de leurs blocks du stade, occupé par les supporters de l'équipe, supporters modèle américain comme vous allez voir. Sur nos bancs, il y a un grand sac de plastique contenant des carrés de carton de 50cm de côté, de couleur différente et un espèce de petit gilet de matière plastique rouge ou blanc selon les places. Rouge et blanc sont les couleurs de l'université. Peu avant le début du match on nous demande – je répète que je suis dans le bloc 0, celui des supporters – de mettre le gilet contenu dans le sac plastique. Me voilà donc avec un gilet blanc celui de ma voisine de gauche est blanc aussi, mais Regina, ma voisine de droite, en a un rouge. Alors tout le monde dans le stade applaudit, car ainsi ça fait un O – cf. Ohio – rouge sur fond blanc. L'autre block forme aussi un O. C'est joli. Me voilà donc devenu supporter de l'équipe de football.

Puis les équipes rentrent, celle de l'Ohio State en rouge et blanc et celle de l'Illinois (prononcer *élénoye*) tout en blanc. Il y a bien 50 ou 60 joueurs dans

chaque équipe. Lorsque l'équipe de l'Ohio State rentre sur le stade, elle est précédée par la fanfare de l'université. Au moins 120 musiciens et des espèces d'énergumènes, 8 en tout, en pull-over blanc avec un immense O rouge et un pantalon rouge ou une jupe rouge, selon les cas.

C'est comme au cirque, ils font des cabrioles, hurlent je ne sais quoi. Ce sont les *cheer boys* et *cheer girls* (*to cheer* : encourager, supporter, hurler,...). Ils vont diriger le chœur des supporters. Ils sont certainement les plus fatigués le soir du match. L'un d'eux a à sa disposition un micro et baragrine de temps en temps dedans. Tout autour de moi, tout le monde se met à hurler en mesure : *go* ou *O*, *Etch*, *Aïe*, *O* de plus en plus vite, en suivant les indications des 8 énergumènes qui se balancent en cadence en sautant en l'air. Effarant, mais tout cela est bien nécessaire car un match de football américain est horriblement ennuyeux.

Le match est joué avec 11 joueurs dans chaque équipe, mais les remplacements sont permis. Les joueurs portent des casques en je ne sais quelle matière, ont les épaules rembourrées et des pantalons corsaires. Ce qui leur donne l'aspect de martien, si l'on en juge par les dessins qu'on nous montre des habitants de cette planète. Le ballon est ovale, plus petit que le ballon de rugby. Le jeu consiste essentiellement à courir, en faisant croire qu'on a la balle et à bousculer un adversaire qui n'est pas porteur de balle. J'ai bien mis les trois quarts du match à comprendre des règles. Je demandais bien à Regina, mais elle n'est pas très fixée sur certains points. Ce qu'il y a d'horriblement ennuyeux c'est que la partie n'est pas continue. C'est une succession de jeux qui durent 10 secondes pendant lesquels tout le monde se bat, se bouscule, jusqu'au moment où on a trouvé quel était le joueur qui portait le ballon et jusqu'au moment où il a été plaqué au sol. Puis le jeu s'arrête. Chaque camp tient un conciliabule de 20 secondes au cours duquel la prochaine combinaison de jeu était élaborée et on reprend. Il y a parfois des blessés. Ce n'est pas étonnant. Hier, il y a eu trois blessés et des gens bien sonnés.

Malgré les efforts des énergumènes, le team de l'Ohio a perdu 9 à 0. Il avait déjà perdu la semaine le samedi précédent dans son déplacement en Californie par 17 à 0. Tout le monde dit que le nouveau coach – le directeur de l'équipe – est mauvais, car les années précédentes Ohio State ne perdait pas un match.

À la fin du premier quart de jeu, on nous a fait – du moins les gens du bloc 0 – lever en mesure un des carrés de carton de couleur de notre sac, d'après l'indication d'une feuille verte numérotée, qui nous avait été distribuée et dont le numéro correspondait au numéro de notre place. C'est bien organisé ; ce devait être joli ce qu'on produisait là tous ensemble.

J'ai oublié de dire, qu'au début du match, on avait hissé au mât du stade un immense drapeau américain – immense est le mot car 8 soldats étaient au service de la montée des couleurs. Alors tout le monde s'est levé, moi aussi, et a chanté – pas moi – l'hymne américain, accompagné par la fanfare, qui après cela a fait des évolutions sur le terrain, bien réglées comme un ballet.

À la mi-temps, on a eu l'histoire des États-Unis par les drapeaux. Une centaine de soldats étaient munis de drapeaux. Le speaker raconta d'abord que le sol

des États-Unis avait été occupé au 18^e siècle par différents pays et on a vu les drapeaux de ces pays. Il y avait le drapeau français. Puis, on a assisté à la formation des premiers états, d'où drapeau de ces états et de l'union de ces états. Au cours de cette présentation de drapeaux, la fanfare faisait de savantes manœuvres sur le terrain. Du spectacle ! Le match de football, c'est en réalité un ensemble d'attractions, dont l'une est le match lui même. C'est aussi le cas pour les tournées des *Harlem Globe Trotters*. Ils sont entourés de champions de ping-pong, de danseurs, etc. C'est donc une bonne expérience d'aller là au moins une fois.

À la lecture de *L'Express* que j'ai reçu, je ne suis pas très optimiste sur l'évolution de la politique algérienne. *L'Express* est toujours très intéressant. Il y a en ce moment de quoi voir à Paris, en film et en pièce de théâtre. Une excellente rentrée. Cela me fait regretter de ne pas y être. Vu de Columbus, quelle richesse, quel déploiement de talent. Quittez donc Paris quelque temps et vous verrez que vous saurez l'apprécier à votre retour. Ici, je fais des maths et je m'en porte bien ; je mange aussi bien, mais il faudra faire attention à ce que l'on dépense.

CHAPITRE 9

UNE AIMABLE PROPRIÉTAIRE

Lundi 12 octobre 1959

Finalement, j'ai pu acheter cette grande boîte de jus de fruits appelé V8 (*eight vegetables*) que Mrs. Ellsworth m'avait recommandée. Elle contient près de deux litres ; c'est très bon et pas cher du tout : 35 cents, c'est-à-dire 19 francs. J'ai aussi acheté une grande boîte de jus d'orange et bois un verre tous les matins avant le petit-déjeuner. C'est la méthode américaine. À l'Ohio Union j'ai demandé une espèce de légumes qui semblait être des grandes carottes. Ce sont des patates douces (*sweet potatoes*). Je n'apprécie pas et je n'en reprendrai pas.

Mrs. Ellsworth s'occupe de vendre des maisons. Elle doit appartenir à une agence immobilière et circule donc beaucoup en ville pour établir des rapports sur les maisons à vendre. Son téléphone fonctionne aussi souvent. Quand elle n'est pas là et que le téléphone sonne, je réponds de temps en temps car il y a assez peu de chance que ce soit pour moi. Si je réponds, c'est du *Mrs. Ellsworth is not at home. She will be back at 6 o'clock*. On raccroche après un *Thank you, ok, ou I'm sorry..* Une fois, j'ai même eu un grincheux qui voulait des détails : où Mrs. Ellsworth travaillait et qui suis-je ? je lui ai répondu que ma qualité de pensionnaire ne me permettait pas d'avoir d'en dire plus sur la vie privée de ma propriétaire. Maintenant, je ne réponds presque jamais ; d'ailleurs les gens sont assez pressés après quatre sonneries ils raccrochent.

Dimanche on a sonné, pas le téléphone, mais l'entrée. C'était Mrs. Wizeman. Même processus : elle m'a donné un paquet contenant des sandwiches, quatre pommes et des petits gâteaux. Ce sont m'a-t-elle dit des restes de leur repas de dimanche. Ils font en effet une grande promenade chaque dimanche et emportent leur casse-croûte. Je ne refuse pas, j'ai bien fait ; il n'y a pas de pâté et le temps est plus frais (cf. ma précédente lettre). C'est très gentil de leur part et je la remercie, puis l'habituel *Cold weather, isn't it, ja, bitte, auf Wiedersehen* et tout le monde s'en va. Je vais leur écrire cette semaine une gentille lettre.

Du point de vue financier, ça marche. Il faut savoir s'arranger et vivent les jus de fruits ! Non, je ne suis pas submergé pour cette vie intense, pas du tout. Il y a la vie de Dominique Foata et celle des autres habitants de Columbus. Ceux-ci ne se soucient guère de moi et réciproquement. Mes petits problèmes quotidiens ? J'ai maintenant la technique, ça va : tel jour, le lait, le pain ; tel autre jour, lessive. Bonne ménagère en somme.

J'entretiens d'excellents rapports de voisinage avec Mrs. Ellsworth. Son frigidaire est à ma disposition, j'ai de l'eau chaude quand je veux, pour mon café, etc. Sans

compter la salle de bains avec bain à toute heure, mais je n'en prends qu'un par semaine. J'ai reçu les photos et les ai montrées à Mrs. Ellsworth, qui les a beaucoup admirées. Il ne faut pas se replier sur soi-même, pas du tout. Il y a à aimer la solitude et se replier sur soi ; tout être est un paradoxe. Si je suis exubérant, il y a assez peu de gens qui aiment la solitude autant que moi. Ici je suis heureux. Mon travail me plaît, je lis, j'écris, je me promène, fais un maximum de choses dans une journée. Pas de souci. Seul me manque une culture qui était autour de moi pendant ces 25 premières années. Je me console en disant que mon stage est provisoire. En fait, j'ai toujours eu l'impression du caractère provisoire de tout. Par exemple, une autorité l'est toujours. Votre adjudant à l'armée n'a de l'autorité sur vous que pendant votre seul service militaire. Même si certaines choses ne sont pas provisoires, on leur donne dans son esprit un tel caractère. Par exemple, Rose est mariée, elle est définitivement partie de la maison, elle aura des enfants – c'est fait – sera grand-mère, etc. J'ai quand même inconsciemment l'impression qu'elle reviendra dans le cadre que j'ai toujours connu : *la maison*. Cela rejoint mon vieil adage : *on s'adapte, mais on ne s'habitue jamais*. Si je devais par hasard rester définitivement ici – je ne le pense pas – je m'adapterai à cette situation, mais en pensant toujours qu'elle serait provisoire. Maman, elle-même ne s'habitue pas, puisqu'elle entend toujours du bruit dans l'escalier.

Jeudi 15 octobre 1959

Rose a suggéré de m'envoyer des colis, mais je pense que c'est parfaitement inutile. Avec l'argent dont je vais disposer et avec ma technique acquise après un mois, j'aurais bien assez d'argent. Et il ne faut absolument pas dépenser d'argent en frais d'envoi. Bien sûr, si vous pensez à quelque chose d'original qui me ferait plaisir, n'hésitez pas ; mais absolument rien de systématique. Je ne le veux absolument pas. Ce ne serait pas la peine d'être dans le pays le plus riche du monde !

La petite fille de Marie-Rose semble être un chef-d'œuvre. Pourquoi cet éventuel revirement de ses parents au sujet du vouvoiement ? Dira-t-elle aussi « vous » en parlant de l'interjection habituelle de Zazie ? Éternels parents qui pour leurs enfants font toujours les plus beaux projets qu'ils n'ont eux jamais réalisés.

J'ai réfléchi et pense que je vais me rendre à New York pour Noël. D'abord, il paraît que pendant cette période, la ville est magnifique, décorée et illuminée. Ensuite, nous avons 17 jours entre les deux trimestres. Je ne résisterai pas à 17 jours de Columbus sans université. Enfin par le bus ce n'est pas vraiment excessivement cher.

Hier, je suis allé au cinéma à l'Ohio Union. Les séances du mercredi sont gratuites. On donnait *Un Américain à Paris*, que je n'avais jamais vu. Il y avait moins de monde que la dernière fois et chacun a pu trouver une place. Un détail pratique : je n'avais pas fait de cadeau à l'occasion du mariage de Louis Joinet et de Germaine. Pourrais-je vous demander de leur faire parvenir 3000 francs, car il y a un cadeau collectif organisé.

Ici, le système est assez scolaire et les professeurs interrogent les élèves, chose impensable en France pour les cours dits magistraux. On avait donc à faire pour le cours de Mann des exercices pour les séances d'après. J'avais griffonné sur un bout de papier quelques trucs et il m'a demandé d'aller corriger au tableau un de ces exercices, mais n'ayant pas de note, c'était assez difficile d'expliquer. Par comparaison, les autres élèves américains écrivent soigneusement tout sur une feuille et le recopient scrupuleusement au tableau. Je ferai pareil la prochaine fois. C'est plus simple.

Mardi, à ma séance d'exercices, j'ai eu 5 élèves. Chaque jour, de 9h à 10h, heure à laquelle je suis au laboratoire de statistique, il y a toujours un de ces élèves qui vient me trouver parce qu'il a *some trouble* dans tel ou tel exercice. Je suis ainsi obligé d'expliquer 36 fois la même chose.

Dimanche 18 octobre 1959

Hier, la longue lettre amusante de Rose et la photo de Maman et Xavier, puis hier *L'Express*. J'ai particulièrement apprécié l'article de François Mauriac – tiens, nous avons presque le même jour de naissance – et la conférence de Raymond Aron, Kennan, et Oppenheimer, surtout ce que dit ce dernier sur le langage commun.

Je crains m'être mal exprimé dans ma précédente lettre. Ce que je voulais faire comprendre, c'est qu'au début d'un séjour dans une ville étrangère, on dépense beaucoup d'argent par manque de technique et les surprises désagréables qui vous arrivent ont du mal à être digérées tout de suite. Cependant, pour mon cas, je ne suis vraiment pas à plaindre et m'en sors très bien du point de vue budgétaire. Mon mois d'octobre sera bouclé d'une manière impeccable.

Il est parfaitement inutile pour moi d'utiliser du papier par avion, puisque le poids maximum pour le premier tarif est d'une demi-once, soit 14g alors que pour vous il est de 5g.

CHAPITRE 10

LA FÊTE DU HALLOWEEN

Dimanche 18 octobre 1959

Cette semaine, à l'Université, avaient lieu les grandes fêtes de l'*Halloween*, avec l'élection de la reine de l'Université. Du lundi au mercredi, entre 11h et 13h, des voitures décapotables contenant chacune une candidate circulaient dans l'*Oval* (le rond-point central du campus) en faisant hurler leur klaxon. Sur chaque voiture, il y avait aussi une grande pancarte avec le nom de la candidate. Celle-ci faisait des signes à ses supporters, souriait bêtement. Puis jeudi, ont lieu les élections. C'était très sérieux. Ceux qui voulaient voter devaient aller dans une salle spéciale de la bibliothèque. La reine a été couronnée à la mi-temps du match de football de samedi.

Il y avait aussi un grand bal vendredi à l'Ohio Union. Le bal lui-même était payant, mais l'entrée dans l'Union était libre. J'y suis allé vers 10h30 du soir, après que Mrs. Ellsworth m'ait emmené en voiture dans toutes les rues voisinant le campus. En effet dans le cadre de ces festivités, un concours de *tableaux* était organisé. Le thème était : *Méfiez-vous Purdue* (c'est l'université qui a joué samedi contre Ohio State en football) *vous ne gagnerez pas contre Ohio State*. Ces tableaux étaient faits avec des grandes poupées de papier mâché, représentant souvent des personnages de Walt Disney. Ces poupées avaient souvent deux ou trois mètres de haut. Quelques tableaux étaient vivants comme les vitrines des grands magasins du Louvre avant Noël. On pouvait voir par exemple un Mickey représentant un joueur de football de l'Ohio en train d'enterrer un *Donald* de Purdue ou une locomotive de Purdue arrêtée par un gros ballon de football américain de l'Ohio State.

Tous les clubs, les associations, les résidences avaient monté un tel *tableau* devant leur demeure. Ces *tableaux* étaient surtout nombreux dans le quartier Nord-Ouest du campus entre la 14^e et la 17^e avenue. C'est, en effet, le quartier des associations religieuses, mais aussi des *fraternity houses*. Ces dernières, fort nombreuses, sont des clubs pour les étudiants à la manière des clubs chics de la haute société anglaise. Elles sont assez fermées ; on y joue aux cartes, de grandes discussions y sont organisées, des parties aussi. Sauf pour les soirées dansantes, ces *fraternity houses* sont réservées aux seuls membres du club ; tous masculins. Il y a aussi des *sorority houses* pour les jeunes filles. Avec Mrs. Ellsworth donc et sa fille, nous avons visité toutes ces attractions. Il y a eu parfois assez d'astuces, mais toutes avaient dû nécessiter un gros travail.

À 10h30, Mrs. Ellsworth m'a laissé à l'Ohio Union, où je suis allé faire un petit tour d'inspection. J'ai remarqué que tous les jeunes gens allant au bal étaient tous accompagnés d'une jeune fille. Détail pittoresque : si vous payez l'entrée aux salles de danse, on tamponne le dessus de votre main droite comme au Stadium. Cependant, ce tampon n'est que pour les jeunes gens. Les jeunes filles doivent donc pouvoir entrer librement, ou ne pouvoir pénétrer dans la salle que dûment accompagnées. Enfin je suis allé prendre un sandwich dans une des salles du premier étage. À une table voisine, une jeune Américaine m'a demandé si elle pouvait s'asseoir à ma table. Bien sûr, elle est du Wisconsin et prépare un master en anglais. Elle me dit qu'elle trouvait les étudiants d'ici pas intéressants, complètement fermés (*sic!*) et qu'elle ne connaissait absolument personne. Je lui alors dit que ça m'étonnait, car les Américains étaient très *friendly* et que, s'il était toujours difficile de se faire des amis, les *acquaintances* (connaissances) ne manquaient pas. Elle trouvait aussi le système de l'Ohio State trop scolaire. Puis, nous avons parlé de l'opportunité de savoir les langues étrangères, du système d'éducation, de l'enseignement des langues, de l'intérêt de lire les auteurs dans le texte original. Discussion en somme assez intellectuelle. Je l'ai quitté à minuit. Elle souffrait évidemment du mal de son pays ; en l'occurrence, le Wisconsin !

Samedi, le jeune noir américain, Jerry, qui étudie le français, m'a invité à dîner le soir. Il habite avec l'un de ses amis dans un appartement dans le centre-ville. Il a tout chez lui, frigidaire, télévision, tourne-disque. C'est très grand, deux chambres, un salon, une cuisine. J'ai écouté la musique du film *Sait-on jamais ?* par le Modern Jazz Quartet. Jerry m'a raccompagné en voiture avec la voiture de son frère, une superbe Chevrolet, aussi longue qu'une maison, la même d'ailleurs que celle de ma propriétaire.

Aujourd'hui, je n'ai rien fait d'intéressant, à part d'aller à la messe à Newman Hall, où le curé nous a recommandé de mettre au moins un dollar à la seconde quête, pour les missions. Ce que j'ai très bien compris en ne mettant rien du tout. Les messes américaines sont fatigantes, on est toujours à genoux, à part pour l'*Évangile*, le *Credo* et le *Sanctus*.

Hier, j'ai fait aussi du courrier ; j'ai répondu à mon élève de la place Pereire qui a échoué au bac à cause d'un $5\frac{1}{2}$ en français, à Baconnet pour une question de chorale, à Baby, à Mr. et Mrs. Wizeman. Tout ça, avec la lecture de *L'Express* et des Arts m'a pris la journée ; je n'ai fait qu'une heure de mathématique.

Hier, en première page du journal du soir de Columbus, on annonçait l'attentat manqué contre Mitterrand et le renforcement de la garde de de Gaulle et des principaux ministres. Ça doit être important pour être en première page dans le journal ici. J'ai nettement l'impression, qu'après ces tentatives d'extrême-droite, celle-ci va être complètement discrétisée et que la paix en Algérie est proche. C'est le chant du signe des extrémistes. Enfin, ils sont contre de Gaulle, ou plutôt celui-ci s'est placé enfin en retrait de leur désir. Je n'ai pas encore écrit à Annie à Cleveland, mais vais le faire cette semaine, ainsi qu'à cet ami américain Jim, qui habite New York.

Mercredi 21 octobre 1959

Au sujet de mon travail : une impression de ne pas travailler aussi vite qu'en France. Pourtant j'ai les mêmes livres. Je ne sais si je travaille beaucoup parce que mon esprit est moins rapide qu'en France, ou si, en France, je travaille vite parce que je travaille peu !

J'ai reçu une lettre de Baby qui parle déjà de passer les grandes vacances en France. Au contraire, rester ici est une occasion unique de gagner quelques sous, puisque les étudiants ont la possibilité d'exercer un travail rémunéré pendant les mois d'été. Reçu aussi une longue lettre de Pierre Carlier. J'y répondrai samedi, car je me dois de faire une réponse à toute lettre envoyée de France, sans avoir moi-même précédemment écrit. Pourtant, je ne peux le faire pour chacun à l'instant. Je n'ouvrirai le feu que plus tard, novembre ou décembre.

Le professeur Mann enseigne les *nombres algébriques*, cours que je suis. Il commente essentiellement son livre en suivant les chapitres un à un. À la fin de chacun d'eux, on y trouve des exercices. Hier, il était arrivé au bout du chapitre 6 et n'avait pas précisé s'il fallait résoudre les exercices s'y rapportant. En lisant le livre, j'avais griffonné sur mon livre au crayon la solution de plusieurs d'entre eux, mais seulement pour m'assurer que j'avais ainsi bien assimilé le contenu du chapitre. Aujourd'hui, ne voilà-t-il pas qu'il demande à quelqu'un s'il a fait tel exercice. Si la réponse est non, il demande au suivant. Ainsi, je deviens le candidat pour résoudre les exercices 3 et 4. Pas de problème, je savais les faire et suis allé au tableau donner les solutions, avec plus de facilité que la fois précédente. J'aurais été honteux de dire à Mann que je n'en avais résolu aucun. Il faut donc se tenir prêt à toute éventualité. On est si peu habitué en France à aller corriger des exercices au tableau avec le professeur ? Que voilà une excellente méthode !

CHAPITRE 11

DÎNER ET BRIDGE CHEZ LES MANN

Vendredi 23 octobre 1959

Hier, le professeur Mann m'avait invité à dîner pour le soir. Je l'ai donc attendu devant la maison, puisqu'il devait me prendre en voiture vers 6 heures. Il est arrivé vers 6 h 15 dans une belle voiture, américaine évidemment. Une jeune étudiante chinoise était aussi invitée à dîner. Le père de celle-ci avait fait plusieurs années d'études à Ohio State, avait travaillé longtemps avec lui et enseigne maintenant à l'université de Manille aux Philippines. Mann avait donc pris cette demoiselle chinoise avant et ils ont tous les deux pour me prendre.

Sa demeure est située au nord-est du campus, à deux ou trois miles, dans un quartier des plus agréables. C'est une jolie maison blanche, en bois, avec les fondations en brique. Bien sûr, pelouse devant, jardin derrière, un garage, une voie privée qui mène de la rue au garage. Par comparaison, nous en France nous nous entassons dans des appartements ! Mme Mann nous a accueilli très gentiment. C'est la femme d'un professeur et elle a été bien choisie. Nous avons parlé un peu, bu un verre de jus de tomate en guise d'apéritif.

Pendant ce temps, est arrivé leur fils, un grand garçon de 19 ans, pas intellectuel pour deux sous. Il travaille au Stadium, comme manager des joueurs de football ou comme chargé des équipements, je ne sais pas au juste. Il nous a montré son diplôme de la High School (entre le brevet et le bac) et la photo de sortie d'école. Pendant ce temps, son père souriait discrètement. Quelle bonté chez cet homme. Je ne pense pas qu'il regrette, comme le ferait un intellectuel français, que son fils ne soit pas professeur, ingénieur ou médecin. En Amérique, par définition, il n'y a pas de sous-métier, la frontière entre travail manuel et travail intellectuel n'est pas aussi sensible que chez nous. En tout cas, ce n'est pas cette différence qui engendre les classes sociales, comme cela tend à se faire en France. Ici, les classes sociales proviennent surtout des différences de culture et de richesse des groupes ethniques d'une région. Par exemple, une personne d'origine italienne a du mal dans l'Ohio à être considéré comme citoyen à part entière ; j'entends par là que nombre de clubs très anglo-saxons lui resteront fermés.

Puis, nous nous sommes passés à table tous les cinq, c'est-à-dire que chacun a s'est muni d'une assiette, est allé prendre différents plats sur la *serving table*, puis est venu s'asseoir à la table. Repas très simple. Sur notre assiette, une viande panée, de la salade, pommes de terre sautées, haricots verts et sans doute un autre légume. Mon professeur a voulu nous faire honneur, car il est allé chercher une

bouteille de vin de Californie et ma foi il était excellent. Je dois signaler qu'il est peu fréquent de boire du vin à table car même le vin californien est cher. Puis nous avons eu des fruits, suivi, d'une pâtisserie et d'une tasse de café.

De nouveau dans le salon. H.B. Mann est d'origine autrichienne, de Vienne même. Il est arrivé en Amérique en 1938. Leur fils, né à New York, est complètement américain et ne parle même pas allemand ; il le comprend du moins. Je ne sais de quelle nationalité est Mme Mann, peu importe, sans doute autrichienne. Elle parle français, ce qui est le signe en Amérique d'une personne cultivée ; la langue française étant le *noble language*.

À ce propos, dans le laboratoire de statistique, travaille un jeune Noir. Il prépare son M.Sc. (*Master of Sciences*, notre licence de mathématique). C'est Willie. J'ai été surpris de voir qu'il prenait plaisir à lire du Baudelaire et du Stéphane Mallarmé. Il a un dictionnaire Larousse, s'intéresse à Émile Zola. Certes, il ne parle pas couramment français, mais le lit très bien et sans accent. Il veut faire déjà son voyage en France en 1961 du moins intellectuellement et va s'inscrire l'an prochain au cours de langue pratique des Français.

Bien sûr, les Américains comme Willie sont rares. Beaucoup viennent en Europe pour avaler le plus grand nombre possible de kilomètres sans souvent avoir une idée même vague de la culture des pays qu'ils traversent. Les gens comme Willie montrent à quel point le rayonnement de langue française est grand.

Mme Mann parle donc français. H.B. Mann regrette de ne pouvoir parler que l'anglais l'allemand et l'italien. Il nous a raconté que lors de son arrivée aux USA, on lui a demandé à l'office d'immigration quel était le produit de 3 par 5 et combien faisait $8 + 7$, alors qu'il était destiné à enseigner dans une université du Massachusetts.

Il était visiblement heureux d'apprendre que je connaissais assez bien l'Autriche. Il m'a invité à faire dimanche une grande randonnée à pied dans le sud-est de l'Ohio, du moins si le temps le permet, car il a plu sans arrêt aujourd'hui. Nous partirons le matin en voiture puis laisserons la voiture pour une longue promenade. Il est très sportif et va souvent nager, fier de dire que le département est le meilleur en natation de tout le campus, car les professeurs gagnent toujours la couronne de natation, organisé entre les différents départements. Imaginons un moment mes professeurs de France à la piscine. Ah mon Dieu, quel spectacle !

Il est d'autre part très ami avec Michel Loève, qui était notre professeur l'an dernier à Paris. Rappelez-vous, ce professeur de Californie, qui a fait toutes ses études en France. Il est considéré comme un Français et Mme Mann a rapporté le fait suivant : « Quand M. Loève est venu un jour dîner ici, nous avions préparé un bon repas le sachant très fin gourmet. Après les fruits, j'apportai, le fromage, alors M. Loève, en bon français qu'il était, a répliqué : *Mais Madame, le fromage après le dessert, vous n'y pensez pas !* »

Il était alors 10h10 et la jeune fille chinoise devait rentrer, car elle habite dans un *dormitory*, c'est-à-dire un foyer de jeunes filles, qui ferme à 10h30. Le fils Michael est allé la reconduire. Je voulais m'en aller aussi mais M. et Mme Mann m'ont demandé de rester si je n'étais pas absolument pressé. Oh non. Nous avons

attendu le retour du fils pour jouer un robre au bridge. J'ai expliqué à H. B. Mann la convention du « Deux sans atouts » (*2 No trumps*) en France et ses différentes réponses. Ça n'existe pas en Amérique. Je vais lui prêter mon gros livre sur le bridge d'Albarran que j'ai emporté de France.

Retour de Michael. Bridge. Je suis avec H. B. Mann. Naturellement, il joue très bien. J'avais peur de faire des bêtises, mais non ça a été très bien. J'ai fini par un chelem de 6 cœurs. Facile, j'avais 23 points. J'annonce deux cœurs ; réponse 3 cœurs, 4 no trumps, 5 carreaux, et je conclus pour 6 cœurs. Nous avons tous les rois, mais il nous manquait un as. Nous avons gagné ce robre par 20 points, madame et son fils n'ayant réussi qu'un contrat partiel et ayant chuté deux fois. J'étais content, car c'est quand même impressionnant de savoir votre partenaire être l'un des plus grands mathématiciens.

Je prends congé à minuit ou 11 h 30. Michael me raccompagne. C'est drôle, car il est au courant de toutes les différentes publications de son père, du contenu de tel théorème, sans être lui-même mathématicien.

De retour dans ma chambre, j'étais vraiment très heureux et me rappelais cette agréable soirée avec une joie presque enfantine. Pensez donc, il y a quelques mois, H. B. Mann n'était pour moi qu'un monsieur de quelque part en Amérique, qui avait trouvé plein de résultats en probabilité et statistique. Comment était-il ? quels étaient ses goûts ? Tout ça est drôle.

Cependant, il me faut travailler sérieusement car je serais tellement navré, si je le décevais. Pour moi c'est une grande joie, mais c'est aussi une grande responsabilité morale.

CHAPITRE 12

L'IMPÔT RETENU À LA SOURCE

Mardi 27 octobre 1959

Je tiens une grande correspondance avec Baby, qui est à New York. Nous nous envoyons mutuellement des cours manuscrits et des photocopiés.

La sortie de dimanche prévue avec H.B. Mann a été annulée à cause de la pluie. J'étais presque content, car j'avais encore du travail pour ce dimanche. S'il fait beau dimanche prochain, nous essaierons de nouveau. Cependant, le temps s'annonce froid maintenant ; on prévoit 30 degrés pour cette nuit (en Fahrenheit zéro centigrade vaut 32 degrés Fahrenheit). Il va donc un peu geler, mais j'aime cette température surtout s'il n'y a pas de vent.

Hier, Mrs. Ellsworth m'a donné un bol de soupe au poulet. Elle avait été très contente de goûter le camembert que Rose m'avait envoyé. Celui-ci est bien arrivé malgré tous les contrôles sanitaires.

J'ai été, évidemment, très content d'être invité par mon professeur, mais ce n'est pas à cause de mes mérites pour répondre à mon père. Les professeurs ont l'habitude de recevoir leurs élèves et j'ai pu, ainsi dire, bénéficier de cette coutume. Peu importe d'ailleurs j'étais bien content. J'ai envoyé hier à Mrs. Mann une carte de remerciement, l'ai montrée avant à Mrs. Ellsworth. Celle-ci me dit que c'était vraiment très aimable et que cela ferait très plaisir à sa destinataire. Elle-même se réjouirait de recevoir une telle lettre. En Amérique, comme en France, remercier par lettre est une coutume qui se perd, mais on est toujours agréablement surpris d'en recevoir une.

Samedi, j'ai reçu *L'Express* et le même jour j'ai lu dans le *New York Times* que *L'Express* avait été saisi à Paris, ainsi que *l'Observateur*, ou du moins les dernières éditions. L'article du *New York Times* était moins intéressant que le précédent. Il s'agit toujours de suivre cette sourde lutte entre les éléments extrémistes de droite et le gouvernement, les *Rightwing elements*, comme écrivent les journaux américains. Les intentions de De Gaulle (ici *dighol*) semblent bonnes mais son entourage est bien assez compromis ou même pourri. On sent dans les journaux d'ici une pointe d'amertume contre le grand Charles, qui veut reculer la date de la conférence au sommet et qui, récemment, a annoncé son désaccord sur les mesures prises pour aménager le continent transatlantique.

Si le crayon disparaît en France, il est ici en pleine expansion. Tout le monde écrit au crayon, toujours muni d'une gomme. Tel étudiant qui prend tous ses cours au

crayon, je le vois toujours en train de gommer. Un tic. Il y a donc, dans tout lieu de travail, bibliothèque, laboratoire, salle de travail, des taille-crayons à manivelle. Ces appareils sont pour toutes les tailles. J'en rapporterai un, c'est bien pratique.

Vendredi 30 octobre 1959

La langue. Bien sûr, de temps en temps, je suis découragé, soit parce que je n'ai pas tout à fait compris mon interlocuteur – c'est quand même de moins en moins fréquent – soit que je n'arrive pas à m'exprimer comme je le voudrais et que mon interlocuteur fronce le sourcil. Il y a trois stades dans la familiarisation avec une langue étrangère. D'abord se faire comprendre et comprendre un minimum, ensuite comprendre assez bien, mais ne pas arriver à s'exprimer pleinement, enfin le stade de la possession de la langue. Je crois bien n'être encore qu'à la fin du premier stade. Je n'aurais pas imaginé que l'anglais fut aussi difficile. Il est vrai que l'on exige un très haut niveau ici pour les étrangers. Je prends plaisir à suivre les cours d'anglais.

Quant à la nourriture, j'ai fait une nouvelle découverte : Pommerene Hall offre des repas moins cher que dans l'Ohio Union. J'y déjeune donc les mardis et vendredis, les autres jours, à Ohio Union avec Jerry.

Mon travail me prend du temps. Depuis la rentrée, je n'ai pu trouver un moment suffisant pour finir la lecture de l'article de H.B. Mann. Tout d'abord les cours de celui-ci sur les nombres algébriques est difficile. Cela vient du fait que souvent je ne tire pas grand-chose du cours oral, car H.B. Mann a toujours un accent allemand plus ou moins prononcé. C'est aussi une gêne pour les élèves américains. Ensuite, son livre est assez condensé et je suis seul à l'étudier. À Paris j'avais Baby : quand je ne comprenais pas, il comprenait et réciproquement. Tout cela me prend du temps. Ainsi, aujourd'hui, on est arrivé à la fin d'un chapitre. Il s'agit de faire les exercices pour la prochaine fois. Sur les six proposés trois m'échappent, on y arrive toujours, mais ça prend du temps.

Pour le cours de Whitney en statistique, nous ne sommes que trois. Pour la semaine prochaine, je dois exposer un article de l'*American Statistical Association*, qui n'est pas très difficile. Une fois par semaine, j'ai la composition écrite en anglais. Au moins 2 heures. Je fais toujours autant de fautes dans les devoirs. D'un côté, je trouve que mon anglais est très faible, d'un autre côté, je suis étonné de savoir tant de mots et d'expressions, ayant appris cette langue presque dans les courants d'air.

Hier, nous avons reçu nos *schedule cards* pour notre inscription au prochain trimestre. La semaine prochaine, il va donc falloir recommencer la même comédie, cette promenade dans tous les bureaux, avec déjà un peu d'expérience toutefois ! L'ennui c'est que nous devons dès maintenant savoir les cours que nous suivrons. J'aurais préféré attendre la fin du trimestre.

Il me restait 4 dollars quand j'ai reçu mon chèque pour le mois d'octobre aujourd'hui. Toujours des surprises : au lieu des 181 dollars prévus, seulement 158 sont arrivés. En effet, nous devons payer 23 dollars de taxe (impôt). Le chairman

aurait pu me l'écrire avant mon départ. Toute personne qui gagne plus de 600 dollars dans une année est imposable. Devant donc gagner 550 en dollars pour 1959, je ne dois rien payer. Oui, mais c'est retenu d'avance et je dois faire une demande pour récupérer cet argent, qui me sera, je crois, restitué le 1^{er} janvier 1960, après les démarches adéquates.

Tout ça m'ennuie, car je comptais sur cet argent pour aller à New York à Noël. Je vais donc m'arranger autrement. J'ai encore à payer une centaine de dollars, plus le loyer de ma chambre (30 dollars le 18 novembre). Avec quoi je vais vivre ? Il me faut donc aller au département d'aide aux étudiants pour emprunter de l'argent. Enfin et surtout, je vais en parler à H.B. Mann. On ne peut pas étudier, si on a des soucis d'argent. Peut-être une double charge de travail au laboratoire de statistique sera nécessaire.

CHAPITRE 13

L'APPRENTISSAGE DE LA VIE AMÉRICAINE

Mardi 3 novembre 1959

Je vous raconte tout ça pour vous renseigner, non pour vous inquiéter. Surtout ne dites pas : *Oh, ce pauvre Dominique, il a des soucis d'argent, etc.* Non, il y a des situations qui vous sont favorables ou non et il importe de réagir devant elles. Comment pouvait-on deviner qu'on allait me retenir 23 dollars et me faire payer des droits d'inscription pour le second trimestre, dès le mois de novembre ? Mon budget avait été bien calculé avec 180 dollars par mois. Il faut donc agir autrement. Jusqu'ici, après sept semaines, je me suis très bien défendu. C'est une expérience intéressante. Avoir la chance d'étudier une ou deux années aux États-Unis vaut bien quelques soucis d'ennuis, qui nécessairement vous arrivent.

Ici, c'est le royaume des banques. Après avoir reçu mon chèque du Department of mathematics, je suis allé le toucher à l'Ohio National Bank. Les chèques sont ici des cartes IBM perforées, avec des renseignements supplémentaires écrits dessus à la machine. C'est aussi vrai pour les *schedule cards*, qui sont des cartes IBM de différentes couleurs. L'université peut ainsi procéder à un tas de statistiques : calculer le nombre de presbytériens dans le département d'anglais, ou bien, qui sont les originaires de la ville de Cleveland, ou bien encore, quel est l'âge moyen de l'étudiant en Sciences Politiques ? Cet après-midi, coiffeur pour la première fois ; ça va vite, un quart d'heure 1.75 dollars, soit 875 francs pour une simple coupe.

Surtout, n'allez pas penser que c'est une chose importante que d'aller au tableau. Cela me rappelle ma première interrogation à la Sorbonne devant 300 étudiants. C'était autrement plus impressionnant. Ici, seulement 9 élèves ; rien de comparable.

Hier soir, H.B. Mann m'a téléphoné pour m'inviter de nouveau à jouer au bridge ce soir chez lui à 8h15. Je vais y aller et essayer de ne pas faire trop d'erreurs. Ce serait idéal que Baby sois là : il pourrait faire une belle démonstration de sa science du bridge.

Coup de téléphone aussi hier soir. Mrs. Lange de l'*International Office* me demande si je veux faire une petite conférence devant le club français de Capital University, une autre université de Columbus. Les sujets souhaités : façon de souhaiter les anniversaires en France, le Noël en famille, les rendez-vous entre jeunes, les activités des jeunes en dehors de l'école. Expérience intéressante ; je vais y aller. Le club français est une association à l'intérieur de l'Université, fréquentée par tous les étudiants qui étudient cette langue. Il se réunit une fois

par mois et est réservé aux *undergraduates* (les gens en cours de licence). À Ohio State, il y a aussi un club français, un club hispano... je ne sais quoi, un *Graduate Club of Mathematics*, etc. Tout cela reflète l'importance de la vie sociale en Amérique : on invite, on se réunit, on discute, on fait les discours, on se pose des problèmes, on va au Club.

J'ai vu Antoine aujourd'hui. Il avait mauvais moral et s'ennuyait. Je lui rendrai visite demain et lui apporterai quelques journaux, *Arts* en particulier. Merci pour tous ces envois.

Mercredi 4 novembre 1959

Vendredi dernier, le 29 octobre à 20h 15, bridge chez les Mann. Il y a là Monsieur, Madame et un ami dans les 50 ans. Le fils est parti à une soirée dansante. Nous voilà donc partis pour un bridge sérieux. Le monsieur est sans doute aussi d'origine germanique ; il est bijoutier à Columbus.

Il est mon premier partenaire et me fait une fausse annonce un *cue-bid de Deux cœurs* sur le *Un cœur* de Mrs. Mann. Nous finissons à 4 *Piques*, contrés par H.B. Mann. Comme le jeu de mon partenaire ne correspond pas à une enchère de *cue-bid*, je fais 4 de chute. Je suis après sur mes gardes, mais ça n'empêche pas Monsieur et Madame Mann de gagner le premier robre par 17 points. Le robre suivant, je suis avec H.B. Mann et ne fais pas de faute. Nous gagnons par 19 points, puis je gagne 16 avec Mrs. Mann au troisième robre. Deux autres robes suivent et pour finir Mrs. Mann marque + 23, H.B. Mann + 18, moi + 5 et le bijoutier est entièrement négatif. Ce fut une partie très intéressante avec plusieurs contrats contrés mais je pense que Michael, le fils, joue encore mieux que leur invité.

À minuit et demi, Mrs. Mann apporte un *supper*, lait, café, *juice*, avec pain, fromage et charcuterie. À 1h15 je prends un congé en même temps que le bijoutier, qui me raccompagne en voiture. Il ne faut pas oublier que H.B. Mann habite bien à 5 km de chez moi et c'est toujours à Columbus.

Nous ne pensons pas faire cette sortie dans le sud de l'Ohio à cause du temps incertain. J'ai prêté le livre de bridge que j'avais emporté de France, à savoir l'encyclopédie de bridge par Albarran. Ça l'intéresse.

Samedi et dimanche, je suis donc resté chez moi. *L'Express* est bien arrivé samedi. S'il est émis depuis une grande pause de Paris le jeudi matin, il est susceptible d'arriver le samedi à Columbus.

Pour cette question d'impôt retenu sur mon salaire, je me suis renseigné auprès de l'un des économes de l'*Administration Building*. Il m'a dit que je pourrais récupérer cet argent prélevé, car je n'excède pas 600 dollars pour 1959, mais cet argent ne me sera rendu qu'en janvier ou février prochain, une fois que les finances américaines auront bien noté que mon revenu pour 1959 n'est que de 543 dollars. D'autre part, si l'inscription pour le trimestre prochain doit être faite cette semaine, le paiement des droits peut attendre décembre. Demain j'ai rendez-vous

avec HBM et veux voir avec lui s'il est opportun de prendre une double charge d'enseignement pour le trimestre prochain et quels cours il faut choisir.

Mardi matin, j'ai passé les tests de cours de speech, le *midterm* (milieu du trimestre). Selon les résultats, on nous dira si oui ou non nous devons suivre le cours de speech le trimestre suivant. Ce matin, on nous donne les scores obtenus. Il s'agissait d'un test de compréhension semblable à celui que j'avais subi le 16 septembre, lors de mon arrivée à Columbus. Le professeur lit une phrase et nous devons cocher A, B ou C sur notre feuille. J'ai obtenu 77 points et pour être excusé, c'est-à-dire dispensé pour le trimestre prochain, il faut 78. Je vais sans doute être repêché. N'importe comment, nous devons passer un troisième test à la fin du trimestre. Celui-ci était plus difficile que le test du 16 septembre ; les phrases étaient beaucoup plus longues. Mon résultat du test de septembre était 68. Je me suis donc amélioré ; en tout cas, je n'ai pas l'intention de suivre des cours de speech le trimestre prochain ; c'est une perte de temps, ce qu'on y apprend n'a aucune mesure avec ce qu'on exige de vous en anglais. Ce qui est fort déplaisant est la manière dont les professeurs de speech présentent leur cours. Ils nous rappellent toujours que si notre niveau est bon nous serons dispensés de cours, sinon, nous devons rester. Une fois cela dit, c'est inutile de le répéter. Ils semblent vouloir nous punir de notre déficience. Quel enfantillage ! La décontraction est un mot français, brillant aussi. Ce sont nos deux qualités et nous ne les trouvons pas nécessairement hors de la culture française.

Aujourd'hui, j'ai fait un exposé dans le cours de Whitney. L'article s'y rapportant n'était pas très intéressant. Aucun mal à parler pendant les 40 minutes au tableau. Il est vrai qu'il n'y a pas lieu d'être impressionné : nous ne sommes que quatre à ce cours, en comptant le professeur.

En coopération avec un élève américain, je dois exposer un article d'une revue française et en faire la synthèse avec un article allemand, pour le cours de H.B. Mann. Je n'ai pas encore eu les papiers et ne sais pas de quoi il s'agit. Cela va être un excellent exercice de traduire l'allemand mathématique en anglais mathématique.

H.B. Mann Mann m'a dit que les élèves américains étaient souvent bêtes. Il pensait sans doute à son cours de statistique élémentaire, dont je reçois les élèves, qui ont des *troubles* dans leurs problèmes. Je lui ai répondu que comme votre système d'éducation est meilleur, ça ne fait aucune différence en sortant de l'Université.

Mr. et Mrs. Wizeman m'ont invité pour la *Thanksgiving Vacation*, les 26, 27 et 28 novembre. J'ai accepté, car Mrs. Wizeman m'a assuré que je pourrai travailler un peu à Springfield pendant ces trois jours. Je ne pouvais refuser. Ces gens pensent me faire plaisir en m'apportant des sandwichs de temps en temps, en toute simplicité. Ce n'est pas déshonorant et je suis bien content. Il faut parfois laisser sa fierté dans un coin. Dimanche, par exemple, j'ai reçu un nouveau sac, le troisième, contenant des brioches, des sandwichs, trois pommes, des petits gâteaux.

CHAPITRE 14

LE *POSTAL ORDER*

Dimanche 8 novembre 1959

Abondant courrier aujourd'hui. Les lettres expédiées lundi sont là ; le délai entre Paris et Columbus est capricieux : deux ou trois jours. Il y avait une lettre d'un Monsieur de Visa, *Liberté*, New York. Elle contenait un *postal order*, à mon nom, de 40 dollars. J'ai d'abord pensé que c'était une astuce de Baby, qui m'avait dès maintenant retenu une place sur le *Liberté* avec un dépôt de 40 dollars. J'ai ensuite imaginé une société de bienfaisance d'aide aux Corses en difficulté. Le nom de de Visa ne ressemble-t-il pas à un nom de là-bas ? J'ai eu enfin l'explication dans la lettre de maman et me suis en effet souvenu qu'un collègue d'elle avait un fils qui travaillait sur le *Liberté*. Beaucoup d'astuces, maman et merci. Je vous rappelle que ce n'est pas indispensable ; il y a ici, comme on dit, beaucoup d'*opportunités* pour gagner de l'argent. C'est cependant très gentil de votre part. Dois-je vous dire que ce moyen est peut-être le seul pour envoyer de l'argent de France en Amérique. Je ne l'espère pas vous en envoyer plus tard.

Rose m'a envoyé hier du papier à lettre et des enveloppes par avion. J'utilise les enveloppes ; quant au papier, il est beaucoup trop fin, si mes lettres doivent être manipulées par plusieurs personnes. Enfin, je répète que pour 15 cents (75 francs) la lettre peut peser jusqu'à 14g une demi-once.

Le bleu de Bresse est arrivé vendredi, dans de bonnes conditions, mais devait être mis au frais, car il était déjà assez avancé. Devant établir cette semaine mon *schedule* pour le prochain trimestre c'est-à-dire la liste des cours à suivre, il me fallait la décision de préparer un Ph.D. ou non. Finalement, j'ai opté pour la seconde solution car le Ph.D. ici consiste essentiellement à suivre un certain nombre de cours, à passer tous les examens et à rédiger une dissertation, qui tient lieu de thèse. Parfois, celle-ci est excellente, mais on exige rien de génial. Préparer un Ph.D. ici consisterait à recommencer mes études avec ce système. Il vaut mieux avancer un sujet de recherche et présenter plus tard en France mon docteur d'État, pour lequel on exige une thèse sérieuse, mais pas de travail scolaire à côté. J'ai quand même été formé par le système français, même si je pense que le système américain est bien meilleur. Enfin, combinant la méthode française de recherche personnelle et la méthode américaine pour sa qualité de *guidance*, je pense pouvoir faire quelque chose d'intéressant. Bien sûr j'en ai parlé à H.B. Mann, qui m'a dit que dans ce cas j'étais complètement libre en ce qui concerne l'assistance au cours, etc. Il m'a donné pour le prochain trimestre

une série d'articles à lire et m'a demandé de voir si son dernier article ne peut pas se généraliser *pour un entier n plus grand que 2*. C'est donc un intéressant travail devant moi. H.B. Mann m'a proposé pour les vacances d'été de venir avec lui dans le Wisconsin à Madison, qui est situé au sud du lac Supérieur et au bord de la clinique Michigan et d'enseigner aux *Mathematica Research Center, United States Army*. Nous aurons l'occasion d'en reparler ; il me faut surtout durant cette période gagner une bonne somme d'argent.

Hier, la secrétaire du département de math m'avait demandé de venir déjeuner à l'Ohio Union avec sa fille et son gendre, professeur de français dans un collège de Cleveland. J'ai donc parlé français avec la dite personnes ; elle parle remarquablement bien pour une personne qui n'est jamais venue en France. Ils m'ont invité ensuite à aller au match de football, car ils avaient un billet en supplément. Je me suis laissé faire. Même chose que pour la première fois, avec un match encore moins intéressant (Indiana Ohio State, 0 à 0). Les marches de la fanfare sont toujours merveilleusement effectuées. Un vrai ballet. Il faisait froid : 30 degrés Fahrenheit (-2 centigrades).

Enfin, le soir j'avais pris un billet pour la *Dance-orama*, organisé par l'*International Student Association*, qui avait lieu dans les grandes salles de danse de l'Ohio Union. Quelques attractions exécutées par les étudiants étrangers. Antoine y a fait un numéro de mime, à la manière du mime Marceau, très réussi. Il y a eu des danses grecque, coréenne, indonésienne et philippine. Ensuite, bal, mais, d'une part, il y a beaucoup plus d'étudiants étrangers que d'étudiantes étrangères ; ensuite, il y avait très peu d'étudiantes américaines, car celles-ci ne veulent pas courir le risque de côtoyer des gens de couleur, africains ou asiatiques. D'où manque évident de danseuses. Je suis donc parti juste après les spectacles, surtout venu pour encourager Antoine.

CHAPITRE 15

LA VIE CONTINUE

Lundi 9 novembre 1959

Il y a un assez grand nombre de Noirs américains à l'université, mais Jerry m'a dit qu'ils s'abstenaient d'aller dans les bals organisés par l'Ohio Union. Dans cet état du Middle-West, il n'y a pas discrimination comme dans le sud, mais chacun s'évite.

Avant-hier soir, est arrivé le fils de Mrs. Ellsworth, qui habite Canton (Ohio), un peu aussi de Cleveland, avec sa femme et ses deux enfants. Il m'a entrepris sur les voitures et nous avons discuté depuis 4h de l'après-midi heure à laquelle je suis revenu du match de football, jusqu'à 7h. Lui-même a acheté une *Poujhu* (Peugeot), une 403 et il en est extrêmement content. Il trouve que les voitures américaines consomment trop et il préfère ce genre de petite voiture ! À ce propos, on voit ici quelques *Rino-dhophines* (Renault Dauphines), mais très rarement et quelques autres voitures françaises.

Mardi 10 novembre 1959

Hier, j'ai reçu *L'Équipe*, le *Monde* et le *Canard Enchaîné*, envoyés de New York par Baby. Je suis donc au courant avec quelques semaines de retard. *L'Express* est aussi régulièrement arrivé samedi.

Demain, 11 novembre, c'est congé. Cela ne s'appelle pas *jour de l'Armistice*, mais *Veterans Day*, c'est-à-dire, *Jour des Anciens Combattants*. On ne célèbre pas aux États-Unis le 8 mai, mais on veut par un seul jour dans l'année, le 11 novembre, rendre hommage à tous les anciens combattants et ne pas fabriquer d'autres fêtes. À raison d'une par guerre, on aboutirait au congé perpétuel !

Tout à l'heure je vais aller laver moi-même mon linge dans une laverie automatique ; on va bien voir si je sais faire marcher toutes ces machines automatiques.

L'autre soir, j'étais à la *Library* (Bibliothèque de l'université) et lisais une revue mathématique. Il y a de longues tables et des chaises, comme dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, et de nombreuses salles de lecture. Cette bibliothèque est vraiment une merveille. En face de moi, vinrent s'asseoir deux étudiantes américaines. Toutes deux prennent un livre et au bout de cinq minutes, l'une tombe de sommeil et son livre tombe même par terre. *Are you sleepy*, lui dit

l'autre et elle lui donne une tablette de chewing-gum, afin qu'elle se trouve éveillée. J'ignorais que le chewing-gum avait une vertu anti-dormitive.

Jerry a un livre de *French Civilization*, qui contient des morceaux choisis d'auteurs français, modernes et contemporains. Vu le nombre de notes en bas de page, ce ne doit pas être facile à comprendre par un étudiant américain. On y trouve, en particulier, un texte de Georges Duhamel *La Civilisation*, dans lequel celui-ci termine son histoire par la phrase : « Si la civilisation n'est pas dans le cœur de l'homme et bien elle n'est nulle part. » Le texte est le récit de l'aventure de Duhamel pendant la guerre de 1914, lorsqu'il était infirmier. Naturellement, l'auteur donne quelques échantillons du langage troupier, en particulier, l'exclamation « Foutre de foutre », prononcé par l'un des personnages. Allez donc traduire cela en américain ! Je me suis bien gardé de dire à Jerry ce que ça signifiait ; d'ailleurs les mots anglais m'auraient manqué. La note en bas de page indiquait *vulgaire*, puis une exclamation américaine très polie. Pauvres étudiants américains !

Antoine me disait l'autre jour que les langues vivantes sont apprises ici comme chez nous, on apprend le latin et, en effet, souvent les Américains ont lu et commenté de nombreux auteurs français, mais sont incapables de parler la langue. Chez nous, c'est un peu pareil, avec la différence que chacun s'efforce de temps en temps de baragouiner quelques mots d'anglais ou d'allemand en sortant du lycée.

Je dois dire aussi qu'en France il n'y a pas de cours de langue élémentaire dans l'enseignement supérieur. Quand vous entrez en Faculté pour faire une licence d'allemand, par exemple, on considère que vous avez étudié cette langue pendant six ans et que vous la parlez correctement. On va leur vous enseigner la littérature, le vieil allemand, des choses un peu difficiles. Ici, on peut commencer à étudier une langue étrangère à l'université sans l'avoir étudié au lycée auparavant. C'est ainsi qu'Otto Siebenmann, par exemple, qui prépare son Ph.D. en allemand, enseigne à des élèves débutants.

Vendredi dernier, j'ai reçu une longue lettre de l'abbé Milet., racontant comment l'Amérique peut arriver à transformer un pur Européen, devant y séjourner plusieurs années et qu'elles sont toutes les valeurs que ledit Européen peut gagner au contact de ce Nouveau-Monde. Peut-être vous enverrai-je cette lettre.

Le temps qui tendait à devenir hivernal la semaine dernière, s'est réchauffé depuis dimanche, et je travaille cet après-midi la fenêtre de la chambre ouverte. Déjà six semaines de classe. Il en restera plus que cinq pour ce trimestre. Il y a congé du 18 décembre au 4 janvier.

Mrs. Ellsworth est depuis dimanche soir chez son fils à Canton, le fils à la 403. Savez-vous à ce propos que de Columbus il est plus facile d'atteindre Canton par avion que par train, alors que les deux villes ne sont distantes que de 190 km. Par train c'est long et peu pratique, on doit changer deux fois ! Les services réguliers de transport aérien ont ici une importance incroyable. En somme, on prend, ou sa voiture particulière, ou l'avion.

Vendredi soir prochain, toute la classe d'anglais (de langue et non de speech, je précise) est invitée chez Mrs. Kovitz, notre professeur. Je vais, bien sûr, y aller. On ne peut imaginer en France l'importance de la *social life* ici.

Mercredi 11 novembre 1959

Hier, je suis donc allé affronter les machines à laver automatiques. D'abord, la *Laundry* est une grande salle avec une trentaine de machines à laver, les unes contre les autres, donnant l'aspect d'un grand comptoir. On choisit alors sa machine, puis on met de la lessive et au fond son linge. À ce moment, on introduit deux pièces de monnaie de 10 cents dans une tirette, on pousse et l'eau se met à couler. Auparavant, on avait choisi son eau par l'auxiliaire d'un bouton rouge *hot* ou *warm*. Quand la machine est pleine d'eau au trois-quarts, on rabat le couvercle et tout se met en route. On a alors 25 minutes à attendre ; la machine fait tout : 10 minutes de lavage, 10 minutes de rinçage et 5 minutes d'essorage. Les phases nécessaires se font sans aucune intervention. À la fin du temps prescrit, la machine s'arrête et vous retirez votre linge humide, mais ne gouttant pas et propre.

Il y a dans la même salle des machines à sécher pour 10 cents. Ce sont des espèces de grands paniers qui tournent, à l'intérieur desquels règne une grande chaleur. Vous voyez ainsi slips, mouchoirs voltiger, comme emportés dans une grande valse lingère. Ces machines sont en effet transparentes.

Jusqu'ici, j'avais lavé mes slips dans la salle de bains, mais sans les faire bouillir. Il fallait bien un jour ou l'autre faire leur lessive. Je suis donc reparti mardi soir avec tous mes slips, mouchoirs et maillots de corps propres. En trois quarts d'heure et pour 30 cents, j'ai eu mes 9 slips, mes maillots de corps et mouchoirs lavés et secs. Demain, sans doute, j'irai laver mes chemises de coton et mes pyjamas en mettant le bouton rouge sur *warm*.

Dans la soirée de mardi toujours, je suis allé à l'Ohio Union, ayant l'intention de jouer au billard mais n'ai pas trouvé de partenaire à l'intérieur. J'y ai rencontré Hassan, le Syrien, le président de l'association des étudiants internationaux. Il était entrain de fabriquer un meuble pour le courrier pour le bureau de l'association. Il faut dire que dans l'Union il y a aussi un atelier, où tout étudiant peut venir bricoler, menuiserie, travail du fer, peinture, etc. Il y a de nombreux outils, des perceuses, des limes, ... C'est là que Hassan fabriquait son meuble.

Nous avons un peu parlé français. Il parle assez bien, étant resté 4 ans à la Mission laïque française de Damas. Son anglais est excellent, il entame en effet sa septième année ici. Quand il ne sait pas le mot français, il traduit, ou plutôt transcrit, de l'anglais. Cela donne ; par exemple, « je rente cet appartement » pour « je loue ». Il habite avec un autre étudiant, américain celui-là, mais d'origine libanaise, un petit appartement près de l'université. Je suis allé prendre un café chez lui ; on a parlé, regardé la télévision, ... et j'en suis sorti à 1 h du matin. Il est vrai qu'il n'y avait pas classe aujourd'hui.

CHAPITRE 16

CHEZ LES KOVITZ ET LES WHITNEY

Samedi 14 novembre 1959

Avec H.B. Mann, nous parlons, bien sûr, anglais. Il est depuis vingt ans aux U.S.A. Imaginez un moment un Russe, naturalisé français, vivant depuis 20 ans en France. Quelle langue parlerait-il vraisemblablement avec une personne étrangère pouvant parler français et sachant quelques mots de russe ? D'ailleurs, Mr. et Mrs. Mann s'efforcent de parler toujours anglais, même entre eux, à cause de leur fils qui, d'ailleurs, ne sait même pas parler allemand !

Le temps est frais ces jours-ci, le thermomètre marque de 0 à 5 degrés centigrade. On me dit qu'il faisait très froid ici l'hiver et que le thermomètre pourrait descendre jusqu'à -5 degrés Fahrenheit, c'est-à-dire -15° C.

Ce n'est pas la peine de m'envoyer des affaires, j'en ai assez. Il me manque seulement une grande veste chaude et pratique, pour mettre tous les jours. Il y en a dans les magasins de Columbus à 20 dollars ; ce n'est donc pas cher je m'en procurerai une. Enfin, je m'achèterai une coiffure d'hiver, je ne sais de quelle espèce. Les étudiants ne portent rien sur la tête en général, quelques uns des chapeaux, des casquettes, des bonnets. De la diversité !

Hier soir, je suis allé à une party organisée par notre professeur d'anglais, Mrs. Kovitz. Tous les étudiants de la classe étaient là. Voici l'échantillon des nationalités : 7 Indiens, 1 Japonais, 1 Péruvien, une Canadienne française, 2 Allemands, 1 Chinois, 1 Philippin ! Mrs. Kovitz habite dans un charmant petit *home* de pierre, dans le quartier de Mann. À cette party, il y avait aussi le Dr Kovitz, son mari, ses deux filles et quelques amis de celles-ci. Nous avons écouté de la musique indienne, japonaise et française alias l'Orchestre des Beaux-Arts, qui s'ingénie à jouer faux ! La partie débutait à 7h30 et un buffet avait été préparé. Chacun se promenait donc avec sa tasse de café, son assiette de sandwiches, ... ; puis tout le monde est parti à 11 h30.

Ce matin, je me suis donc levé très tard, d'autant plus que la veille, je m'étais couché à minuit, rompant ainsi mon *principe* : mais qu'est-ce donc un principe ? N'est-ce pas justement une prescription à suivre *en principe* ! ?

Lundi 16 novembre 1959

On vient donc me chercher à 6h30 pour que je fasse une conférence devant le Club Français de Capital University. Cette université, petite (1500 étudiants),

est située au diable, 25 minutes en voiture, et toujours à Columbus. Le sujet de ma conférence : coutume française dans la célébration des fêtes, anniversaires, rendez-vous entre jeunes, ... Il y a là 20 étudiants, dont seulement trois garçons. On me présente ; une jeune fille dit : « Voici Dominique Foata, en 1956 finit sa licence de mathématiques à la Sorbonne, puis en 1959, etc. » Je réponds : « Vous êtes très renseignée. » Ils ont dû avoir tous ces renseignements au bureau des étudiants internationaux. Je commence alors en français, très lentement et très distinctement, mais m'aperçois que beaucoup ne me comprennent pas. Sur les vingt, seuls la professeur et six ou sept étudiants semblent suivre. Qu'importe je continue. Des questions : « est-ce que les Français font..., ou sont... » Impossible de répondre, on trouve toutes les espèces chez nous. On nous apporte les *refreshments*, c'est-à-dire une bouteille de *Seven-Up*, une eau gazeuse, avec deux pailles et quelques gâteaux secs. Moi qui pensais dîner là, ignorant les habitudes de ce genre de club. Tous, en effet, semblaient avoir bien dîné. Ce sont les surprises, une manière d'apprendre, de connaître, de savoir. Tout n'est pas dans les livres. À 8h30 on me ramène en voiture. De nouveau seul, bon casse-croûte avant de travailler et dormir.

J'ai une idée pour l'an prochain si je reste à Ohio State ; me mettre à apprendre le russe : il y a un cours pour débutants. Ma dernière ambition serait de savoir aussi quelques mots d'italien. Pourvu que j'aie le temps de réaliser tout ça. Je n'ai pu rester à la maison et suis venu pour vous écrire dans le *Musical Lounge* d'Ohio Union. On y joue *La Gaité Parisienne* d'Offenbach. J'apprécie. Il est bientôt 10h et on va fermer ; je me réfugie alors au *Bowling Room* qui ne ferme qu'à 11h, voir les exploits des boulistes.

J'ai vu Antoine à midi. Il dit qu'il s'ennuie et se demande ce qu'il est venu faire dans ce pays. Ayant dit ça à ses parents, ceux-ci lui ont répondu qu'il l'avait bien cherché et qu'il était enfin arrivé à ce qu'il avait désiré pendant trois ans. C'est un peu le drame des gens comme nous, qui ont fini officiellement leurs études et veulent trouver un bon complément en Amérique. Sachant que nous ne sommes absolument pas obligés d'étudier ici, nous avons des périodes où nous nous disons que ce n'était pas nécessaire de venir aussi loin.

Je ne voudrais pas faire la prière du pharisien, mais me trouve vraiment chanceux d'avoir un caractère qui me permet de ne jamais m'ennuyer. Bien sûr, de temps en temps, j'ai les mêmes soucis qu'Antoine, mais je les résous en changeant d'activité, le plus souvent en écrivant mon courrier. J'écris beaucoup en effet. Franchement, je me trouve heureux ici. Il faut seulement que mon travail aille bien et que je travaille vite. C'est mon seul problème.

Je devrais avoir d'intéressantes discussions à Noël avec Baby. Il est drôle de constater comme les gens réagissent différemment. Baby, qui voulait rester plusieurs années aux USA, repart sans doute définitivement en juin prochain.

Demain, nous sommes invités, c'est-à-dire tous les étudiants gradués en *Probabilité et statistique* par D.R. Whitney, le directeur de laboratoire de statistiques à une partie chez lui. J'y vais.

Samedi 22 novembre 1959

Party chez le professeur D.R. Whitney. Le professeur Shapiro, qui enseigne le calcul des probabilités, nous (c'est-à-dire Willie, le jeune Noir admirateur de Mallarmé, un étudiant de Singapour, qui travaille au laboratoire de statistique, Pu, et un autre étudiant de Thaïlande, dont je ne peux absolument pas retenir le nom) prend à 8h en voiture devant University Hall. Le professeur Whitney habite loin, au nord de Columbus. On ne pouvait certainement pas aller chez lui sans avoir une voiture.

Nice home. Mrs. Whitney, charmante hôtesse. C'est une famille de joyeux lurons à l'image de notre directeur. Quand nous arrivons, il y a déjà M. et Mme Martino. Lui est officier dans l'Air Force et suit les cours de statistique de Whitney. C'est l'un des trois élèves ! Présentations d'usage : *How do you do. Make yourself comfortable. Very pleased to meet you.* Arrive un autre couple dont le mari est statisticien, enfin Mr et Mme Mann. Discussion sur la longueur du Service Militaire en Thaïlande et en France (!) Souvenir d'officier de marine de D.R. Whitney. Appréciation du film *Le Tour du Monde...* par Mike Todd. Puis Whitney nous propose une partie de ping-pong *on the basement* ? Je reste au salon pour parler avec Mrs. Mann, qui est vraiment une délicieuse personne. Lorsque tout le monde était là, c'est toujours elle qui relançait la conversation.

H.B. Mann dit : *Maybe, we could have a robre* ? Mrs. Whitney acquiesce et nous voilà partis dans une bonne partie de bridge. Je suis avec H.B. Mann contre les deux dames Mann et Whitney. Nous gagnons les deux premiers robres, mais perdons le dernier, après que H.B. Mann ait imprudemment contré un chelem, demandé par son épouse, et réussi. Pendant ce temps, le ping-pong suédois occupait le reste des invités, suivi par un jeu inventé par Whitney, qui devait être très amusant, si l'on si l'on en jugeait par les explosions de rire, de la pièce voisine.

À 11h buffet, et nous voilà tous nous promener avec une tasse de café ou de juice, une l'assiette de pâtisserie, charcuterie ou fruit, en essayant de ne rien faire tomber ; ce n'est pas si facile. À minuit, tout le monde part. *Thank you for this nice evening, We had a lot of fun...* C'est le statisticien dont je connais pas le nom qui me raccompagne chez moi. En prenant congé, Mrs. Whitney me dit qu'elle voulait m'inviter à un bridge un jour prochain, et Mrs. Mann à dîner pour le *Thanksgiving Day*. Malheureusement, j'ai dû décliner, devant aller à Springfield.

CHAPITRE 17

LE *THANKSGIVING DAY*

Dimanche 23 novembre 1959

Rien de particulier, sauf, avec Antoine, nous avons exploré la bibliothèque de l'Université et découvert la salle des périodiques, qui reçoit les principaux journaux du monde avec quelques jours de retard. Il y a là, en effet, *Le Figaro*, *Le Monde*, *L'Humanité*, avec 18 jours de retard. Aussi, *La Pravda*, *La Frankfurter Allgemeine* et d'autres.

Lundi 24 novembre 1959

Je prépare avec Dave, un étudiant de la classe 880 de H.B. Man, l'exposé d'un article en Allemand, que nous devons présenter mardi prochain en classe. J'ai eu quelque mal au début à traduire en anglais, car Dave connaît très peu d'allemand. Maintenant, nous sommes prêts à affronter le public des neuf personnes de la classe.

Mardi 25 novembre 1959

Retour au Laboratoire, toujours pour résoudre ce problème posé par les bactériologistes. J'ai trouvé une méthode, agréée par Whitney, et suis certain de finir les calculs à la machine à calculer.

Mercredi 26 novembre 1959

Composition écrite d'anglais dans la classe de Mrs. Kovitz. Je dis au Dr Chang, du Pérou, qui suit les cours avec moi, de Mrs. Kovitz de passer un soir chez moi ; il habite tout près sur King Avenue. C'est un charmant garçon, dont la famille est d'origine asiatique. Il poursuit sa pratique médicale à l'hôpital de l'Université.

Mercredi toujours. Mr. Wizeman doit me prendre vers 7h30, mais Regina me téléphone qu'il passera plus tôt vers 6h30, et moi qui suis en train de faire ma lessive car tous mes pyjamas sont sales et je dois au moins en emporter un propre à Springfield. Mrs. Ellsworth me dit qu'au lieu de laver mon linge à la Laundry, je pouvais utiliser sa machine à laver dans le sous-sol. Elle me montre comment il faut utiliser tous ces boutons. Elle a aussi une machine à sécher le linge. J'ai

ainsi pu laver tout mon linge de couleur. Mrs. Ellsworth s'est même proposée de recoudre les poches d'un de mes pantalons qui sont trouées. À 6 h 30 mon linge est sec et suis prêt à partir, quand Mr. Wizemann sonne.

À 8 h, nous sommes à Springfield. 1 h 15 de voiture. Gentille maison de bois. En Amérique, pourquoi presque toutes les habitations particulières sont en bois ?

Jeudi, Thanksgiving Day. Il est d'usage de manger une dinde ; ce que nous faisons. Mrs. Wizeman cuisine très bien. L'après-midi, tour de Springfield en voiture. Nous visitons l'Université Luthérienne de Springfield (6000 étudiants) bâtie sur une petite colline avec une magnifique église luthérienne. Une carte de Werner Stauss nous apprend la naissance de Thomas. Il demande de lui communiquer mon adresse. Je lui écrirai dès mon retour.

Les Wizemann voulaient me garder jusqu'à dimanche et me ramener en voiture à Columbus en même temps que leurs filles. Je ne peux malheureusement accepter, ayant rendez-vous à 2 h avec Dave pour notre conférence à préparer. Je prends donc congé et Mrs. Wizemann me donne un casse-croûte pour le voyage ! Bus à 11 h 30 à Springfield, devant arriver à 1 h à Columbus, très confortable, air conditionné, pour un coût de 2 dollars ; puis encore 1 h de bus à Columbus jusqu'à Neil Avenue. Un abondant courrier m'attend.

À 6 h, Mrs. Ellsworth m'invite à prendre le thé et une part de gâteau de Thanksgiving et à 10 h Miss Loughridge, l'autre pensionnaire, me prête son poste pour que je puisse écouter le concert donné par le New York Philharmonic Orchestra avec Zino Francescatti. Cinquième Brandebourgeois, concerto de Bartok et concerto pour violon de Beethoven. Tout le monde a de délicates intentions pour moi ; Seigneur, de quoi me plaindrais-je ? J'ai même peur parfois de trop bien m'adapter. Heureusement que je ne prépare pas le Ph. D. ici, car ce serait une raison pour me faire rester.

CHAPITRE 18

AMERICAN COLLEGES AND UNIVERSITIES

Lundi 3 décembre 1959

Aux États-Unis, n'importe qui, en principe, peut monter une Université c'est-à-dire, dans le langage d'ici, un *College*, un *University College* ou une *University*. C'est évidemment un établissement scolaire où sont donnés des cours d'un niveau supérieur à celui des *High Schools*, nos collèges et lycées de France. Un tel établissement peut donc se réduire à l'enseignement de la géographie et de la biologie, par exemple, et ne pas comporter toutes les branches de l'enseignement (lettres, sciences, droit, sciences de l'ingénieur, médecine, musique, etc.)

Ainsi Columbus possède trois telles institutions. D'abord, Ohio State, partiellement financé par l'État de l'Ohio ; d'où son nom. On y trouve toutes les disciplines. Ensuite, deux autres établissements privés : *Capital University* et *St Mary of the Springs College*, financés, respectivement, par les églises luthérienne et catholique. La première n'a que 1 800 étudiants et ne possède pas tous les départements d'enseignement. On n'y enseigne, d'ailleurs, que jusqu'au niveau du B.A. ou du B.Sci. (couronnant les quatre premières années d'études). Pour préparer le Ph.D., les étudiants doivent donc aller soit à Ohio State, soit dans une haute grande université. *St Mary of the Springs College*, est dirigée par des sœurs Dominicaines, donc un établissement catholique, réservé aux jeunes filles. 600 étudiantes environ. L'enseignement doit donc y être très très partiel. Il va sans dire que chaque université a ses propres locaux et son indépendance.

Mon voyage à New York se précise. 36 dollars aller-retour par bus, ce n'est pas très cher. Songez que la distance de Columbus à New York est d'environ 1000 km ? Je passerai par Cleveland pour rendre visite à Anny et repartir aussitôt. Avant le 19 décembre, je serai donc à New York chez Baby. Voici son adresse :

*Mr. Baby Feingold
c/o Mr. L. Schenker
390 Riverside Drive
New York 25, N. Y.*

Le N. Y. après *New York 25*, est curieusement l'indication de l'État : New York. Je compte y rester jusqu'au 2 ou 3 janvier. Jim à qui j'ai déjà écrit de ma pas encore répondu. Juste maintenant Mrs. Ellsworth m'apporte une part de gâteau. Oh, merci.

Hier et aujourd'hui, j'ai présenté l'article allemand dans la classe de H.B. Mann. Hier, j'avais écrit tout soigneusement au tableau, en recopiant scrupuleusement mes notes à la manière américaine. C'est fastidieux et on perd le fil de la démonstration. Aujourd'hui, j'avais décidé de présenter la fin de l'article sans papier, par cœur et ça a été beaucoup plus facile. J'ai ainsi pu répondre facilement à toutes les questions. J'étais content.

Vendredi 4 décembre 1959

Ce matin, H.B. Mann m'a invité à jouer au bridge ce soir. On viendra me prendre vers 6 h. Ce matin, d'autre part, la secrétaire du Département of mathématique m'a remis un papier contenant l'adresse d'un certain M. O'Bowen demeurant à Renton, Washington, au bord du Pacifique, à la frontière canadienne. Ne pas confondre avec Washington, D.C., la capitale fédérale. Ce M. O'Bowen voudrait obtenir le concours d'un math-satisticien pour un travail durant les vacances d'été. Ramona, la secrétaire m'a donné son nom, car elle savait que je restais ici pendant les vacances d'été. Ce monsieur appartient à la *Transport Division* (?). C'est sans doute très bien payé, soit plus de 500 dollars par mois. Apparemment, il faut obtenir du bureau de Miss Bailey la permission de travailler pendant les vacances, car je n'ai qu'un *F-student visa*. Cela, m'a-t-on dit, s'obtient sans difficulté. N'importe comment, le monsieur en question viendra à Columbus en février prochain et je pourrai le voir. Il reste toujours cette proposition de H.B. Mann d'enseigner à l'*U.S. Army Mathematics Research Center*, dans le Wisconsin. Je verrai en février prochain ce qui est le mieux.

J'ai lu dans le journal de Columbus hier soir, que le barrage au-dessus de Fréjus avait éclaté en deux points, provoquant la mort de 300 personnes. Cela a dû être affreux. Pourquoi donc les ingénieurs n'ont pas prévu un tel désastre ? Le fait d'une saison excessivement pluvieuse ne peut expliquer un tel accident. Les calculs ont dû être très mal faits lors de la construction, car les ingénieurs ont l'habitude de prendre des mesures de sécurité phénoménales ; ce qui faisait dire à Jean-Bernard que les ingénieurs des Ponts calculaient leurs barrages, puis multipliaient tous les résultats par 20, pour être plus sûrs.

Hier soir, j'ai regardé à la télévision le match de basket au Ohio State contre Memphis State. Ce match avait lieu à Saint John Arena. L'intérieur de ce palais des sports peut contenir 14000 spectateurs. Les joueurs de Ohio State jouent remarquablement. Le plus petit mesure 6 pieds, 2 pouces, soit 1.88 m et la moyenne est de 6 pieds, 5 pouces soit 1.98 m. Il y a un nouveau match samedi soir contre Pittsburg. Je vais le regarder à la télévision chez moi, évidemment. Je pense avoir dit que Mrs. Ellsworth avait évidemment la télévision. Toutefois, je ne la regarde que très, très rarement, peut-être quatre fois en tout depuis mon arrivée à Columbus.

Mercredi 9 décembre 1959

Vendredi dernier le 4, je suis donc allé chez H.B. Mann pour dîner. C'est le monsieur qui jouait au bridge la fois précédente, qui est venu me prendre en voiture. Poulet et Mosel Wein. Les deux seules fois que j'ai bu du vin en d'Amérique, c'était chez les Mann. On a parlé de l'Autriche. Monsieur et Madame Mann se sont mariés en 1935 et ont fait leur voyage de noces à Halstatt. C'est un charmant village d'Autriche, à 5 km de Krippenau, où nous étions l'hiver dernier. Puis nous avons joué au bridge.

Premier robre avec H.B. Mann. Pas de jeu, nous perdons. Deuxième avec Mrs. Mann ; rien, nouveau négatif. Le troisième avec ledit monsieur. Je ne pourrai jamais gagner avec lui, même avec du jeu ; il a toujours des surprises dans les annonces. Un nouveau robre avec lui : négatif. Puis, avec Mrs. Mann, de nouveau rien. J'étais à moins 44. Enfin avec H.B. Mann, nous gagnons +16 et perdons le second robre -9. Finalement, je perds -37. Gros gain pour H.B. Mann. J'aurais dû gagner au moins un des deux robes avec ledit monsieur. Je découvre, en fait, qu'il est le frère de Mrs. Mann.

H.B. Mann me dit qu'il était content de mon *report* (exposé) de la semaine dernière. Les différents *reports* constituent les examens pour le cours concerné. Pour le cours du professeur Whitney en statistique, nous aurons, chacun des trois élèves, à présenter un article la semaine prochaine.

Je passe un examen mardi prochain en anglais. Nous aurons à écrire une composition. Je fais beaucoup moins de fautes ; d'ailleurs, Mrs. Kovitz m'a mis un *good*. Restent les cours de speech qui réellement m'énervent. Nous passerons les tests lundi prochain. Pour ce cours de speech, il ne faut pas écrire de composition en anglais, mais se transformer en machine à *checker*.

Vendredi soir, la classe d'anglais est invitée à une party de fin d'année chez Mrs. Kovitz. J'ai fait le bilan de ces invitations et remarqué que depuis le début de novembre, j'avais été invité à une party au moins une fois par semaine.

Le temps. Neige à la fin de la semaine dernière. Temps frais, mais mais hiver et aujourd'hui très beau soleil et une chaleur printanière. À part cette pointe à moins -13, il n'a pas encore fait réellement très froid. Tant mieux et vivent les caleçons longs !

Reçu lundi une lettre d'un membre du comité du CIHM, qui voudrait avec l'aide d'un père américain dominicain de Washington, qui avait participé à un camp CIHM l'été dernier, organiser un camp de montagne aux États-Unis. L'idée est originale, mais peu sûre est la réalisation d'un tel projet, à moins de disposer de 700 dollars. Je lui ai répondu dans ce sens, en lui disant qu'il était peut-être malvenu de transporter l'idée CIHM aux États-Unis, que c'était réellement une idée européenne et même alpine. Que serait en effet le CIHM sans les Alpes ? Enfin, à la question « les jeunes Américains sont-ils amateurs de montagne ? », j'ai répondu que pour ce qui étaient des habitants de l'Ohio, les montagnes étaient à plus de 1000 km. Les Belges sont-ils amateurs de montagne ? La réponse serait sans doute bien différente si le garçon s'était adressé à un étudiant de l'Université du Colorado. Les distances sont grandes aux États-Unis. Il ne faut pas ramener les États-Unis à l'échelle de la Bretagne.

CHAPITRE 19

FIN DU TRIMESTRE DE L'ANNÉE 59

Lundi 10 décembre 1959

Donc dimanche soir le 6 décembre, je suis allé écouter le *Messie* de Haendel au Mershorn Auditorium. C'est la chorale de l'Université qui chantait (350 exécutants). Chœur excellent. L'orchestre, formé par les professeurs de la School of Music et les meilleurs élèves, excellent aussi. Un professeur dirigeait ; rien à dire. Restent les solistes : le ténor très pauvre, la basse inexistante, beau timbre chez l'alto et jolie voix chez la soprano. En somme, *not too bad*. Deux séances étaient données, une à 3h, l'autre à 8h, gratuites ; ce qui est rare aux États-Unis, il faut donc ne pas manquer.

Mercredi 12 décembre 1959

Samedi, Mrs. Ellsworth y était allée aussi avec ses deux filles, qui habitent Columbus. Nous avons donc tous été en chœur à la séance du soir. Archi-plein on a refusé du monde. Après le célèbre *Hallelujah*, tout le monde s'est mis à applaudir ; c'était la fin du concert. En effet, à Noël on ne joue que la première partie du *Messie* ; la seconde est donnée à Pâques. J'étais presque déçu de ne pas entendre plus, mais il me semble que les plus beaux morceaux du *Messie* sont après l'*Hallelujah*. Ainsi donc, je me suis retrouvé le seul assis après ce célèbre morceau et voyant tout le monde quitter la salle j'ai tiré la conclusion que je devais partir ! Il faut préciser que nous avons eu les dernières places, et que je n'étais pas assis à côté de Mrs. Ellsworth et ses filles. Le *Messie* reste très populaire dans tous les *english speaking countries*. Tout le monde connaît peut prétendre chanter l'*Hallelujah*, c'est comme pour le Français moyen pour le célèbre : *L'amour est enfant de Bohème*.

Jeudi 10, je suis allé travailler à la Bibliothèque l'après-midi après les classes et à 9h30, j'avais assez faim, n'ayant pas mangé depuis 1h, à part le thé de 4h que nous, les professeurs et les assistants, avions pris dans le secrétariat du département. Il y a en effet un thé de ce genre une fois toutes les trois semaines et tout le monde se promène avec sa tasse de thé et son cookie, en essayant de raconter quelque chose d'intelligent. Suit une conférence par un professeur à laquelle généralement personne ne comprend rien excepté les spécialistes.

À 9h30 donc, je sortais de la bibliothèque et me dis que j'allais essayer de prendre un repas en ville. Une fois n'est pas coutume. Je suis donc allé pas

loin, au carrefour de Neil Avenue et de la 10^e Avenue ; dans un restaurant *Beverlak*. J'ai commandé un *Bev-steak*. On m'a apporté alors une assiette avec un énorme beefsteak, grand comme les deux mains, avec des frites et des espèces de bricoles dessus, une petite assiette de salade et deux ou trois différentes sauces en bouteille. J'ai en plus pris un grand verre de jus d'orange ; je me suis régalé. C'était la première grillade que je mangeais depuis mon arrivée aux États-Unis. Ça m'a coûté 1.65 dollar, soit 825 francs, mais ça valait la peine. J'ai même laissé 25 cents de pourboire, ce qui est assez inhabituel à Columbus. Tout dépend du moins du restaurant. Il faut donc manger sobrement afin d'être capable d'apprécier un bon repas de temps en temps ; comme pour le vin boire de l'ordinaire est un non sens, il vaut mieux de l'eau et une bonne bouteille de temps à autre.

Jeudi matin, H.B. Mann m'a demandé de lire un article en français, publié dans les *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, article qu'il venait de recevoir et dont il ne comprenait pas la signification du théorème, inventé par son auteur, Mme Lafont. Je la connais ; elle a passé son docteur d'État en 58 avec le professeur Dugué. J'ai donc lu l'article, me suis torturé les méninges pour comprendre ce que cela signifiait et ai fini par voir que l'énoncé du théorème était inexact, ou plutôt imprécis. En somme, à partir de ses données, on pouvait reconstruire un théorème *consistant*, comme les Anglais disent. Je ne pense pas que ce résultat d'ailleurs soit de grand intérêt. J'ai fait part de mes réflexions à H.B. Mann le lendemain, qui m'a remercié d'avoir mis ça au point. Ce n'est pas tout de même une publication sérieuse pour les *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*.

Vous me demandez de vous rappeler les personnages de ma vie à Columbus. À la manière d'une pièce de théâtre, j'imagine. Cela risque de faire beaucoup d'acteurs. D'abord,

- H.B. Mann, à l'origine de ma venue ici, sa femme et son fils ;
- D.R. , le directeur du laboratoire de statistique ;
- R.G. Heckel, le chairman, jeune professeur extrêmement sympathique, m'ayant plusieurs fois demandé, lorsqu'il me rencontrait si je m'habituais bien ;
- Mrs. Ellsworth, ma charmante logeuse ;
- Otto Siebenmann, rencontré dans le train, qui prépare un Ph. D. en allemand ;
- Willie, le jeune Noir, lisant Mallarmé et travaillant avec moi au laboratoire de statistique ;
- Jerry, l'autre jeune Noir, étudiant en français et en sociologie, avec lequel je parle français trois fois par semaine ;
- Antoine l'autre Français de l'université ;
- Mrs. Kovitz, notre professeur d'anglais ;
- Dr. Chang, étudiant en médecine du Pérou ;
- Steven, le quatrième joueur de bridge chez les Mann ;

plus naturellement toute la troupe des figurants, des utilités, sans oublier les machinistes !

Hier soir, seconde party chez Mrs. Kovitz. Elle a invité les étudiants de ses trois classes d'anglais, sa classe d'étudiants étrangers, plus ses deux classes de *freshmen* américains. Seulement cinq de sa classe d'étrangers étaient là. Il est vrai que les examens débutent lundi prochain. Il y avait de jolies filles, ce qui est rare à Columbus.

À propos d'examen, lundi matin, j'ai examen de *speech*, mardi après-midi examen d'anglais et mercredi matin exposé d'un article de statistique pour la classe de Whitney. Cela tient lieu d'examen. Conséquence : je prépare mes affaires mercredi après-midi, prends le bus jeudi matin à 8 h 15 pour Cleveland, où j'arrive à 12 h 15, rends visite à Anny, visite la ville, reprends le bus à 11 h le soir pour New York, où j'arrive à 11 h le lendemain. J'ai déjà mon billet circulaire : Columbus-Cleveland-New York-Columbus ; le tout pour 38 dollars. J'ai écrit à Baby pour qu'il vienne me chercher à la Bus Station de New York.

Mercredi 16 décembre 1959

Les bus ; il y a un réseau de bus à travers tous les États-Unis. Ce sont les fameux *Greyhounds*. On peut aller de New York à Los Angeles en les utilisant. Pour avoir une idée de ce qu'ils sont, où il s'arrêtent... il faut aller voir le film *Bus Stop*, avec Marilyn Monroe. C'est même un bon film.

Je ne suis pas allé à Saint John Arena, mais vais essayer d'y aller un jour, car cela semble un magnifique bâtiment. Quand l'équipe de basket d'Ohio State y joue, le match est toujours télévisé. Il y a pas moins de 5 chaînes de télévision à Columbus. Mrs. Ellsworth et moi, nous nous installons chacun dans un bon fauteuil au salon pour regarder le match. Ohio State a gagné son dernier match par 99 à 66. Ils sont très forts cette année. Il ne me semble pas, par exemple, que l'équipe de France de basket puisse les battre et pourtant le plus vieux joueur ici a 21 ans.

Ce dimanche 13 décembre, je suis allé avec Mrs. Ellsworth à l'office méthodiste. Le chœur, en effet, et un orchestre, devaient y donner une cantate de Noël de Ron Nelson. Le chef de l'orchestre et du chœur était justement le professeur, qui avait dirigé le *Messie* la semaine dernière au Mershorn Auditorium.

L'église méthodiste est tout à fait un club, au sens non vulgaire du terme. On rentre, laisse son manteau au vestiaire, est accueilli par un monsieur faisant fonction d'ouvreur. Celui-ci vous donne le programme du jour, vous souhaite la bienvenue et vous place dans l'église. Comme Mrs. Ellsworth le connaissait, elle me présente : « How d'you do ? Very pleased to meet you. » Puis, tout le monde arrive, s'installe, parle plus ou moins à haute voix. L'organiste joue du Daquin. Enfin, le chœur rentre en procession, suivi par le pasteur. Le chœur est un ensemble mixte de chanteurs, évidemment. Ils portent tous une sorte de chasuble violette et une grande étole blanche.

Tout le monde se lève, se met à brailler (oh ! pardon à chanter) un hymne *Christians awake !* (chrétiens réveillez-vous). Devant moi, un bon petit père en met un bon coup *et ouvre un large bec, mais ne laisse rien tomber !* Puis, il y a des méditations et tout le monde alors se met à baisser la tête et à ne plus bouger. Des

annonces, puis des prières. Un commentaire du pasteur. La quête, qui noblement ici est appelée *the Offering*, c'est-à-dire l'offrande. Pour terminer la cantate. C'est bien. De la trompette, des timbales, du trombone, du chant, du parler, un récitant, ... puis tout le monde s'en va. Ça ne dure pas longtemps en Amérique. Tout va vite.

Lundi speech. Il faut de nouveau *checker*. Je m'en suis sorti : un score de 92 (?) pour seulement 4 fautes sur un total de 60 questions demandées. Pourtant, j'ai depuis quelques jours que mes oreilles se sont débouchées à l'anglais. Il faut aussi lire un texte d'anglais devant un professeur, parler sur un sujet avec un autre. Là, j'ai obtenu B, c'est-à-dire, bien. Aujourd'hui, je cherche le résultat et le professeur me recommande de prendre le cours 410D le trimestre prochain, cours réservé aux étrangers, où l'on apprend à parler l'anglais très distinctement, soi-disant. D'accord, surtout que les horaires de ce cours sont le mercredi et le jeudi de 7 h 30 à 9 h le soir. Si réellement j'y apprends à parler presque sans accent, ce ne sera pas du temps perdu. En effet l'homme de la rue, auquel je demande un renseignement de temps en temps, ne me comprend pas toujours, alors qu'à l'université, tout le monde me comprend parfaitement. C'est donc que mon speech n'est pas parfait.

Mardi, examen d'anglais de composition. Le sujet proposé ne m'inspire guère. Peu importe c'est seulement destiné à voir si l'on écrit l'anglais correctement. Je ne sais encore le résultat. Enfin, ce matin, présentation d'un article de statistique pour le cours de Whitney. Aucune difficulté. L'article était facile. J'ai donc fini avec les examens. Le trimestre prochain, je suivrai donc la suite du cours de Mann sur les nombres algébriques et participerai au séminaire de Mann-Whitney sur les processus stochastiques. C'est tout, car je veux travailler réellement les articles que H.B. Mann m'a conseillé de lire. Je l'ai rencontré ce matin au département ; il voulait m'inviter au bridge pour vendredi prochain. J'ai dû décliner, à cause de mon départ pour New York. C'est dommage, une autre fois ; il aime vraiment jouer au bridge, et sa femme aussi.

CHAPITRE 20

CLEVELAND ET NEW YORK

Samedi 19 décembre 1959

Jeudi à 8 h, je quitte Columbus par le bus. Air conditionné, confortable, rapidité. On s'arrête à Mansfield un quart d'heure et je prends mon petit-déjeuner dans le Bus Station de cette ville. À midi et demi, me voilà à Cleveland. La station est immense ; je laisse mon bagage à la consigne et téléphone à Annie. Elle est en service ce jour-là ; je vais donc la voir à son hôpital. Ce n'est pas facile de trouver le bon bus. Finalement, je trouve le trolley-bus, qui circule dans tout Broadway Avenue, puis la rue de l'Hôpital. Ces trolleys sont très rapides, avec des accélérations brutales. Annie habite au diable. Le trolley emprunte un immense viaduc au-dessous duquel se trouve tout le quartier industriel. Beaucoup de cheminées, du gris, du noir. Une impression de puissance ! Voilà l'hôpital. Des statues, des images pieuses partout ; c'est un hôpital catholique. Dans les couloirs on diffuse une musique douce.

Annie arrive tout en blanc. Ici le médecin-homme porte veste et pantalon blanc ; ce qui les fait ressembler à des peintres en bâtiment. Le costume de leurs consœurs est semblable avec jupe et gilet blancs. Annie peut encore parler français ce qui est remarquable. C'est une banalité de dire que l'hôpital est ultra-moderne ; pour 350 malades il y a presque 500 personnes pour les soins (médecins et infirmières). Annie s'est mieux adaptée, mais se sent parfois très isolée. Elle pense pourtant rester deux ou trois ans. Vaste programme !

À Cleveland, on trouve un bon musée, des grandes orgues,... mais en un après-midi je n'ai pas le temps d'en profiter. Annie s'est libéré deux heures et nous partons dans le centre-ville. Quelques grands immeubles, une grosse rue commerçante, des grands magasins qui mettraient les *Galleries Lafayette* au rang d'épicerie de quartier. C'est bientôt Noël, les vitrines sont vivantes, illuminées ; on entend des chants de Noël *Stille Nacht*,... Puis, Annie retourne dans son hôpital. Il est 6 h et mon bus ne part qu'à 11 h ; alors je vais au cinéma ; on y donne deux films dans la même séance. Assez chanceux, on donne un western supportable et un autre film en couleur avec Victor Mature sur la conquête de l'Inde par les Anglais, *Kazan*.

À 11 h, le bus part ; il est à deux étages. Je loue un oreiller et me voilà en bonne position pour dormir. Il y a des WC dans le bus, c'est un vrai wagon roulant. Toutes les deux heures, il s'arrête un quart d'heure dans un de ces fameux *Bus*

Stops. On peut prendre un casse-croûte, écrire une lettre... Le bus emprunte la célèbre *Pennsylvania Turnpike*, une immense autoroute à péage, qui traverse toute la Pennsylvanie (500 ou 600 km). Des ponts, des routes qui s'enchevêtrent, des croisements de ponts. On ne compte pas. Pauvre autoroute de l'Ouest à Paris en comparaison. Le bus file à toute allure ; les voitures sont doublées. Cleveland-New York en 12 heures, sans doute 900 km par la route.

Philadelphie dans la brume à 8h du matin. La ville semble belle on ne s'y arrête que 5 minutes, puis de nouveau le Turnpike à travers l'état du New Jersey. Alors commence la valse des autoroutes et des voies de chemin de fer. On franchit une autoroute, puis on passe au-dessus d'une ligne de chemin de fer, au-dessus de rivières aussi, ou de bras de mer qu'on franchit sur de grands viaducs.

New York. Nous arrivons par le Lincoln Tunnel, qui débouche dans la 34^e rue. Baby m'attend dans la *Bus station*, avec M. Schenker, son propriétaire. Celui-ci est un homme d'affaires, veuf, 60 ans, d'origine russe. Il me souhaite la bienvenue. Baby a un peu maigri, mais il est resté le même. Avant de prendre Lincoln Tunnel, nous avons eu une vue dans le brouillard de Manhattan et sa forêt de gratte-ciels, comme dirait l'abbé Milet. C'est magnifique, mais comme dirait Baby, après avoir vu cette immense silhouette de New York, on a tout vu.

Ce vendredi 18 j'arrive donc à New York. Le métro a des express et des omnibus. Il est très rapide et très sale. Baby prétend qu'il sent l'urine. Son logement est situé au bord de l'Hudson, du moins à 100m du bord. C'est un grand immeuble de 14 étages avec je ne sais combien d'appartements à chaque étage. Au rez-de-chaussée, deux portiers ; l'un distribue le courrier et il en a pour la journée ; l'autre reste en-bas et attend les visiteurs. Il y a une boîte aux lettres dans l'immeuble et on peut même poster ses lettres à l'étage.

Ce soir, Baby est invité chez l'un de ses professeurs, Lajos Takács, un réfugié de Hongrie, et m'emmène avec lui. On rencontre un autre jeune professeur de Columbia, anglais celui-là. Nous avons parlé de 8h30 jusqu'à 2h du matin. Baby me dit que ces genres de party finissent toujours très tard. Curieux département de statistique : le seul cours du matin pour tout le département est un séminaire à 11h15 et tout le monde trouve que c'est trop tôt ! Cette université vit la nuit.

CHAPITRE 21

LE SÉJOUR À NEW YORK

Samedi 8 janvier 1960

J'ai été très heureux de retrouver mon ami Baby et de partager avec lui la découverte de ce monstre portuaire. Pourtant, il a déjà son billet de retour pour le 28 mai 1960. Il n'aura pas apprécié son stage à Colombia. Peut-être à Ohio State serait-il resté deux ans. Il faut dire aussi que la vie à New York est excessivement chère et que, comme toutes les villes cosmopolites, il faut toujours être sur ses gardes. Des surprises toujours désagréables vous y attendent.

Je reprends le récit de mes aventures à New York en cette fin d'année 1959 et le début de la suivante.

Le lundi 21 décembre 1959

Nous sommes en route pour le pavillon de l'ONU dans le quartier Est de Manhattan, près de Brooklyn Bridge. Nous emmenons avec nous une jeune Américaine, qui suit les cours de statistiques de Baby et qui est, selon lui, la moins bête de ses élèves. Joan, c'est son nom, est en effet assez jolie et pas trop bête.

Le pavillon de l'ONU est une boîte de verre, haute comme un demi gratte-ciel. La visite guidée n'a pas tout le charme des fameuses visites guidées des Châteaux de Blois ou de Chenonceaux, mais le/la guide est plus joli/e. On visite la salle du Conseil de Sécurité, de l'Assemblée Générale, du Conseil Économique, etc. La fresque dans la salle du Conseil de Sécurité est d'une grande splendeur. Les commentateurs se bornent à faire l'énumération des dons, du genre : *Les sièges ont été fournis par la Suède, 14 millions de dollars*. En Amérique, il faut toujours des statistiques, parfaitement hors de propos d'ailleurs. J'imagine volontiers un guide américain pour le château de Blois. Nous saurions sans doute la capacité exacte de la salle d'armes et de combien d'oxygène un visiteur peut disposer quand il se trouve dans la chambre à coucher du duc de Guise. Nous avons eu aussi un long discours sur l'impartialité de Monsieur H., et toujours par notre charmante (j'allais écrire *ouvreuse*) guide, l'explication théorique du pendule de Foucault oscillant dans le grand hall d'entrée.

En bons touristes, nous nous sommes rués vers les cartes postales et les timbres spéciaux. C'eût été intéressant d'assister à une séance plénière de l'ONU, mais la dernière s'est déroulée il y a un mois avec la question algérienne.

Nous raccompagnons ensuite Joan à son *dorm*, alias *dormitory*, alias foyer de jeunes filles.

Puis, je téléphone à Jim Berry ce jeune Américain, ami d'Yvan, qui était venu l'an dernier nous rendre visite pendant notre camp de montagne à Lanchâtra. Celui-ci nous donne rendez-vous pour le soir même à Greenwich Village, le quartier dans le sud de Manhattan, réputé pour ses cafés littéraires et son ambiance intellectuelle. C'est vrai, nous retrouvons des cafés sympathiques comme au Quartier Latin à Paris. Dans l'un, on ne joue que de la musique classique (enregistrée). Nous trouvons Jim, n'ayant rien oublié de son français ; ce n'est pas si facile même pour des natifs comme Bobby et moi, qui sommes nés dans l'actuelle République Arabe Unie, lui en Égypte et moi en Syrie. Nous prenons plaisir à parler de Paris, des amis, etc. Baby commence le récit de sa vie de joueur de cartes qu'il a menée de 20 à 25 ans pour payer ses études ; cela intéresse particulièrement Jim. Finalement, nous sortons et rentrons à Riverside Drive vers 2h du matin, heure de dormir, qui deviendra habituelle pour le reste de mon séjour à New York.

Mardi 22 décembre

Ce matin-là, je ne puis me lever que vers 11h et encore avec grand mal. Nous rendons visite à un jeune ménage belge dont le mari Jacques suit quelques cours à Colombia. Puis, arrivent deux amis grecs de Baby, Theophilos et un autre, avec lesquels nous allons dans un restaurant grec. Il faut prendre du temps, mais on peut tout trouver à New York, encore qu'un peu d'argent est bien utile ! C'est cosmopolite. Baby m'assure même que l'on ne peut pas se faire comprendre dans certains quartiers, si l'on ne parle pas yiddish ou italien.

Le soir à 7h, nous allons à Radio City Music Hall. C'est très connu pour ses 48 danseuses, appelées *Rockets*. En effet, elles sont excellentes. Une scène immense, mais bien et joliment remplie pendant le spectacle. Un spectacle spécial pour la période de Noël : on voit d'abord la crèche, les bergers, les rois mages. Avec quoi ne ferait-on pas de music hall en Amérique ? Tout ça n'est pas très intéressant, mais le numéro des Rockets est sensationnel, ainsi que le ballet qui suit. C'est impressionnant de les voir rythmer leur danse sur une seule file. Je retournerai à Radio City, car cela peut être encore beaucoup mieux quand ce n'est pas un spectacle de Noël. Enfin un film long et bon enfant, mais très, très bon enfant *Operation Petticoat*. Peu intéressant.

Nous sortons... Nous sommes dans la 40^e rue, près de Rockefeller Center, un ensemble de gratte-ciels dont l'un est presque aussi haut que l'Empire State Building. Nous décidons de nous payer le voyage jusqu'en haut, 95 cents (475 francs). On en arrive à ne plus trouver ça cher. Un ascenseur vous prend et emmène directement jusqu'au 65^e étage à la vitesse de deux étages par seconde. Nous prenons ensuite un autre petit ascenseur pour les 6 derniers étages jusqu'au 70^e qui est la terrasse. Il est 11h du soir, pas de brume. Nous voyons tout New York et même au-delà. Rockefeller Center est un peu à l'écart des autres gratte-ciels et la vue qu'on y a est sans doute meilleure que ce que l'on peut voir de

l'Empire State. D'abord, il vaut mieux voir le plus haut édifice du monde. Pour la descente, l'ascenseur va aussi vite et on a des bourdonnements d'oreilles.

Mercredi 23 décembre

Je ne me rappelle plus ce qu'on a fait ce jour-là. Il est vrai que notre journée commence à midi par le petit-déjeuner ; à 6 h nous avons le lunch et à minuit souper ! Ce soir-là, nous décidons d'aller voir le film anglais avec Simone Signoret *Room at the top*. Ce n'est pas si bien que je l'aurais cru d'après les articles sur le cinéma. On y illustre le traditionnel problème du jeune homme pauvre, qui épouse une femme riche, très sensuelle, en l'occurrence Simone Signoret. Ce n'est pas si extraordinaire. En sortant, nous allons prendre notre plat de spaghettis dans un restaurant italien de Times Square. Cela deviendra habituel.

Jeudi 24 décembre

C'est la veille de Noël. Je veux emmener Baby dans la cathédrale Saint-Patrick de la 5^e Avenue. Nous partons vers 11 h et prenons au passage André le médecin indien de la Guyane Hollandaise. Il y a une queue qui fait le tour de la cathédrale. Nous restons là et voyons que presque tous les gens ont des tickets et rentrent d'abord. Après une heure de queue, pendant laquelle André a attrapé froid aux pieds, nous sommes toujours là. Il était tombé le mercredi 23 un bon mètre de neige sur New York, ce qui ne s'était jamais vu depuis de nombreuses années. Il fait assez froid et comme il vaut mieux ne pas tomber malade car cela coûterait trop cher en Amérique, nous décidons de partir. Tant pis pour la messe avec le cardinal Spellman. Il devait y avoir de beaux chœurs. C'est quand même un drôle de pays, où il faut louer trois mois l'avance pour aller au théâtre ou à la messe de minuit.

Nous nous promenons alors et arrivons à Time Square dans un cinéma où l'on joue un film racontant l'invasion de la Terre par les Martiens. Ceux-ci sont des cerveaux à l'état pur, avec une moelle épinière et des yeux dans ledit cerveau. Ils se meuvent en agitant leur moelle épinière à la manière des spermatozoïdes. Je me refuse d'aller voir une telle imbécillité, contrairement à André et Baby. Je préférerais voir *Hélène de Troyes*, que je n'avais pas pu voir à Paris. Nous avons décidé de rester ensemble et finalement d'entrer dans le cinéma d'à côté. Mauvaise solution de compromis. On y jouait deux films dont la stupidité dépassait toutes les bornes ; nous arrivons au milieu de la projection de l'un et repartons au milieu de la production de l'autre ; le premier, franchement idiot et le second un film pornographique dont le seul souci était de montrer des femmes nues. Public presque entièrement masculin. Cette expérience est très utile, elle mesure à quel point les Américains sont des refoulés sexuels. J'aurai d'autres exemples à donner.

Pour continuer sur ce chapitre, on se demande où sont les belles femmes ? La plupart ont des sourires figés et d'horribles jambes. Des mantes religieuses,

comme dirait Pierre Carlier. Allez donc penser avec ça que le mâle américain trouve son bonheur ; alors il se rue sur les collections de photos pornographiques, ne peut plus regarder Marilyn Monroe sans attraper de complexes et achète toutes ces petites choses plus ou moins obscènes que nous avons vues dans les magasins de New York. Vous trouvez, par exemple, des bouchons de porcelaine représentant une femme nue, des stylos en forme de jambes féminines (ça ne doit pas être très pratique pour écrire), des cravates sur la doublure intérieure desquelles est peinte une magnifique pin-up. Il y a même des disques intitulés *for men only*, où la luxueuse enveloppe porte une grande photo en couleur d'une femme nue, cachant son sexe avec un violon. Sans commentaire. Comme dirait le *Canard Enchaîné* : *le mur du çon est dépassé*.

Vendredi 25 décembre

Le soir, nous sommes allés de nouveau au cinéma et avons vu *Hélène de Troie* et *La terre des pharaons*. J'avais vu dans dans *L'Express* que le *Tombeau hindou* était un bon film et j'ai emmené André et Baby pensant voir ledit film, mais je l'avais confondu avec *La Terre des pharaons*, que j'ai ainsi vu deux fois. Il s'agit de la construction des pyramides. Disons que c'est le genre de film album illustré pour grands enfants.

Samedi 26 décembre

Nous avons eu droit à quelques excentricités du propriétaire de Baby, Mr. Schenker, « le petit vieux », comme dit Baby. Ayant entendu dire qu'une personne de l'immeuble avait attrapé un cafard, il a fait désinfecter tous l'immeuble de haut en bas, 14 étages et Baby raconte que ça lui coûter 80 dollars. Non content de ça, chaque soir il s'amusait à asperger de DDT toutes les pièces de son appartement. Chaque soir, en effet, quand on rentre, on trouve que la chambre où l'on dort, qui avait été aérée toute la journée, sent la vieille poussière d'un tapis qui n'aura pas été épousseté depuis dix ans. C'est l'odeur du DDT du « ptivieux ». Celui-ci est très riche ; il dépense des 100 dollars pour désinfecter sa maison, a une femme de ménage, qui vient tous les jours – ce qui est un luxe en Amérique, mais, en revanche, son sac de thé qu'on plonge dans une tasse d'eau bouillante pour avoir sa « *cup of tea* », il la conserve une semaine en rangeant précautionneusement dans le frigidaire le dit sac après usage ! Enfin, dans cet immeuble du quartier résidentiel de New York, Baby est obligé de calfeutrer tous les soirs sa fenêtre avec de vieux chiffons, parce que celle-ci ferme mal. Pour ma part, je ne me plains pas : il m'a donné une superbe cravate de soie (avec de saines couleurs) et deux chemises en flanelle, qu'il va falloir que j'apprenne à laver.

Nous avons réussi à voir un bon film *Pillow Talk*, traduit en français (cf. *L'Express*, *Confidence sur l'oreiller*). Si vous aimez les bonnes comédies américaines, allez-y. On sait d'avance ce qui va se passer, bien sûr, mais on a plaisir à s'en assurer ; c'est bien enlevé, il y a de bonnes astuces

cinématographique entre autres cette conversation au téléphone à trois personnes. Doris Day, la célèbre chanteuse américaine est excellente dans le rôle de la perruche offensée et Rock Hudson est un vrai jeune premier, un grand et beau type. Aucun rapport avec les *minus habens*, Jacques Charrier ou Alain Delon.

CHAPITRE 22

UN DÉTOUR À WASHINGTON

Dimanche 27 décembre 1959

Nous partons pour Washington, en prenant au passage Jacques, le monsieur belge, sa femme et leur bébé et tous les cinq nous voilà dans le Greyhound Bus Station, attendant le bus pour Washington. Nous prenons l'express, dont le terminus est New Orleans. Le bus prend de nouveau les *turnpikes*, où l'on paie chaque fois avant d'entrer, comme également avant chaque pont important qui franchit un vrai bras de mer comme le *Delaware Memorial Bridge* ou avant chaque souterrain comme le *Baltimore Tunnel*. Le chauffeur paie le droit de passage également, quand on quitte le *New Jersey Turnpike*, pour prendre le *Delaware Turnpike*, où il faut encore payer. Baby se demande pourquoi ils (?) n'ont pas construit une autoroute avec seulement des ponts et des souterrains ; « ils » auraient sans doute ramassé une fortune. New York-Washington, c'est 220 miles, en 4 h 30 de temps, soit 75 km à l'heure, de moyenne en comptant le stop de 20 minutes. C'est donc très rapide.

À Washington, nous allons à la *YMCA Hotel* et c'est une bonne surprise de voir les *double rooms* (ou chambres à deux lits) ne coûter que 4 dollars (2000 francs) la nuit. Nous accompagnons Jacques et sa femme à leur hôtel que leur a réservé l'ambassade de Belgique. Avec le plan de Washington de Baby, nous marchons beaucoup. Finalement, nous décidons de prendre un taxi pour aller à l'hôtel. La course dure 5 minutes, 1 dollar 10, rien à dire, mais en retournant à pied du point où nous avons pris le taxi jusqu'à l'hôtel, il n'y a que 200 mètres. L'ingénieux chauffeur « nous voyant arriver » a dû faire un bon détour ! À titre de comparaison, l'hôtel de Jacques est un hôtel assez luxueux, avec garçon d'ascenseur et tout le confort ; il coûte 14 dollars la nuit.

Je m'aperçois que je deviens comme les Américains, qui évaluent tout en dollars. C'est ainsi que Mr. Schenker me disait que son gendre avait donné à sa fille un cadeau de Noël de 25 dollars, mais que lui ne pensait pas mettre plus de 20 dollars pour le cadeau à sa fille.

Le soir, je téléphone à cette amie américaine de Washington, que j'avais rencontrée aux sports d'hiver de Pâques (si on peut dire) à Samoëns, l'an dernier. Elle s'appelle Lise. Elle me propose de nous emmener faire un tour dans Washington en voiture le soir même. Nous ne refusons pas. Sa sœur l'accompagne. La conversation est en français car toutes deux sont de mère française. Alors nous partons ; là, le Département of commerce, là le Capitole, là le Pentagone, etc. Les

viles américaines sont mal éclairées et tout se ressemble. À un moment, on entend une sirène ; c'est une voiture de la police qui a déterminé par radar que nous roulions trop vite. La vitesse est, en effet, limitée à 25 miles dans le District of Columbia. L'amende est de 25 dollars. C'est quand même beaucoup, ce qui fait dire à Baby que le droit de promener deux jeunes garçons français avait coûté 25 dollars à deux jeunes Américaines.

Lundi 28 décembre 1959

Après une bonne nuit au YMCA Hotel, nous décidons d'aller au Congrès de Statistique, au moins pour voir. Ce Congrès avait lieu à Shoreham Hotel. Imaginez une luxueuse bâtisse, grande comme quatre fois l'hôtel Lutetia, en hauteur et en largeur, avec un grand parc autour ; à l'intérieur, de grande salles, une poste, un restaurant, une cafétéria, évidemment des chambres aux étages. Tout le monde se promène bien sûr avec une étiquette au revers, montrant son nom et la société ou l'université qui l'emploie. Nous voilà errant là dedans. Finalement, je rencontre D.R. Whitney, qui me dit qu'il y a eu d'excellentes conférences le matin-même – nous étions arrivés évidemment à 11 h 30 et après beaucoup d'efforts – et que pour se faire inscrire il suffisait d'aller au bureau d'inscription. Évidemment, à se promener au milieu de tous ces gens portant des étiquettes, on finit par attraper le complexe de pas en avoir une. On est en Amérique, l'inscription qui ne donne droit en fait qu'à l'étiquette portant votre nom et l'obtention d'une petite brochure donnant la liste des conférences ; ou la *registration* comme on dit ici, coûte encore 2 dollars. D'où le dialogue : « Baby, tu penses assister à une des conférences ? » « Non et toi ? » « Je ne pense même pas revenir, alors la *registration* est inutile. » Nous allons faire un tour chez les éditeurs qui présentaient leurs derniers livres de statistique et partons visiter Washington. Nous ne fîmes ainsi qu'une apparition au congrès, qui était pourtant l'objet de notre déplacement.

La raison profonde de tout ça, c'est qu'on n'est pas sûr de revenir un jour à Washington, alors qu'il est très possible d'obtenir un papier des conférences qui sont données. En fait, sont rares les gens qui y vont pour l'intérêt même des conférences. Je m'explique : c'est, en réalité, un marché aux esclaves : chaque chairman vient pour vendre ou acheter quelques professeurs pour l'année suivante. Il ne faut pas oublier que presque toutes les universités sont privées. Le chairman *so and so* se dit : « Celui-là a fait une bonne conférence ; je vais lui faire des propositions pour l'an prochain, car j'ai tellement besoin d'un type dans le domaine des processus stochastiques, par exemple. »

Durant cette petite apparition, nous avons cependant eu le temps de rencontrer le professeur Lukacs de la Catholic University of America, située à Washington, qui nous a dit attendre *Dougoué* (pour Dugué, mon professeur de Paris) – et non pas *Deuguïou*, comme une fois m'a sorti H.B. Mann ; là, il a exagéré, car il n'est pas américain d'origine – pour la fin janvier.

En sortant, nous rencontrons Takács, l'un des professeurs de Baby, chez qui nous étions allés le premier soir de mon arrivée à New York. Nous l'emmenons

dîner avec nous dans un très chic restaurant près de Shoreham Hotel, pas trop cher, de façon surprenante. L'après-midi, promenade dans Washington. Vu Blair House, en face de la Maison Blanche, la résidence des chefs d'État étrangers en visite officiel à Washington. C'est là que *Digôle*, comme on dit ici, s'installera en avril prochain.

Quelques mots encore sur la question des WC aux États-Unis. Baby n'avait encore jamais vu de cabinet sans porte et j'étais tout heureux de lui montrer ceux du YMCA Hotel, dans lequel nous avons entendu un curieux dialogue. Deux personnes étaient occupées..., enfin étaient occupées. Ils conversaient gentiment, chacun sur son trône. À un moment donné ; l'un d'eux dit à l'autre : « Excusez-moi d'interrompre la conversation ; mais je dois faire des efforts. » Il fit donc ses efforts et la conversation reprit. Et on dira encore que les Américains ont des complexes !

Mardi 29 décembre 1959

Visite de la National Gallery of Arts, de nombreuses salles, il faut faire un choix. Pendant que Baby va voir la peinture flamande, je vais dans les salles des impressionnistes et des contemporains. Beaucoup de Renoir, Van Gogh, Gauguin, Monet, Utrillo, Modigliani... Picasso aussi et même Salvador Dali. Je ne sais pas si, eu égard à l'école impressionniste, nous avons autant de tableaux à Paris.

Après la National Gallery, le Capitole, mais nous n'y entrons pas. Il y a là une foule d'écoliers, qui font la queue pour y rentrer. On aimerait se promener dans cette grande et longue esplanade devant le Capitole, un grand Champ de Mars. Ce doit être magnifique au printemps, mais il pleut ce jour-là et nous rentrons.

Le soir, nous invitons les deux Américaines à dîner, mais l'une d'elles, Lise, a la grippe ; seulement vient sa sœur Hélène. Après un excellent dîner dans un restaurant chic de Washington, nous trouvons un bon night-club, où l'on joue du bon jazz. Lise et sa sœur nous ont dit plusieurs fois qu'il n'y a rien à Washington, que c'est une vraie ville de province, qu'on s'y ennuit, etc. En réalité, elles n'ont pas beaucoup exploré la ville, car en connaissant un peu, ce doit être très agréable d'y vivre.

Mercredi 30 décembre 1959

Visite de la Maison Blanche. Rien à voir. Il y aurait autant d'intérêt à faire visiter la maison de grand-mère à Joigny. On y voit des peintures de présidents, le salon rose, le salon bleu, le salon vert, ... Que voulez-vous les Américains, à défaut de vieilles choses d'art, visitent la demeure de leur président.

En sortant, comme de vrais touristes, nous montons avec l'ascenseur au sommet du *Washington Monument*, une espèce de grande obélisque ; qui fait face au Capitole. Très belle vue d'en haut sur tout Washington. Avant de prendre le bus à 6h pour New York, nous allons voir comment est l'ambassade de France. C'est une grande villa dans un petit parc. De l'extérieur tout au moins, elle ne me mérite pas toute l'éloge, qu'on en fait en France en clamant que c'est la plus belle.

CHAPITRE 23

DE RETOUR À NEW YORK

Jeudi 31 décembre 1959.

Partis la veille à 6h de Washington, nous sommes arrivés à New York à 11 h. Ce matin, Jim nous téléphone. Nous sommes invités à une party pour le soir même. Auparavant, nous allons au Madison Square Garden où l'on a réservé des places pour deux matchs professionnels de basket, dont le premier est le match les Harlem Globe Trotters contre je ne sais quelle équipe. Par rapport à l'équipe de 1951, que j'avais vue à Paris, seuls deux joueurs ont été conservés. Cette équipe est encore plus extraordinaire. Où vont-ils chercher toutes leurs singeries ? Quant au match sérieux qui suit, il a vu un score de 120 à 110 à peu près. C'est simple ; les joueurs ne ratent presque jamais un panier.

Nous arrivons à la fameuse party à 11h30. Présentations. Personne n'a l'air de se connaître. Tout le monde discute, boit, mange, rit, fait éclater les ballons d'enfants qui sont contre le plafond. Je précise bien qu'on ne danse pas. Une musique de fond couverte par le brouhaha général. Jim nous quitte vers 1 h, car il doit aller à une autre party. Nous restons, puis une demi-heure après, beaucoup prennent leur manteau et s'en vont, même le maître de maison. Alors, de peur de rester seuls, nous partons aussi.

Vendredi 1^{er} janvier 1960

« Happy New Year ! » nous dit le Mr. Schenker. Qu'a t-on fait ce jour-là ? Je ne puis me rappeler, sauf que nous avons vu une foule compacte se presser à Times Square en se présentant mutuellement leurs vœux. Le soir, nous sommes allés au cinéma voir *The mouse that roared*. C'est un film anglais qui raconte comment l'imaginaire petit grand-duché de Fenwick a gagné la guerre contre les États-Unis et leur a pris en butin la « petite bombe », dernière création des ateliers des bombes atomiques américaines. C'est drôle, on rit, mais il règne comme un malaise. La bombe atomique est-elle vraiment un sujet de comédie ? Allez le voir, en tout cas, s'il passe à Paris. À ce propos j'avais quelques mal à comprendre, n'étant plus habitué au « British accent ». Je trouvais même que les acteurs parlaient anglais avec un accent étranger.

Samedi 2 janvier 1960

Dernière party new-yorkaise le soir. « Le mur du çon est dépassé. » Peut-être 80 personnes ; c'est la vraie *Open House*. Personne ne se connaît. N'importe qui pourrait rentrer là. « My name is... » « Very pleased to meet you. » « Please, check your coat in the bedroom. » Le buffet se trouve dans la cuisine au rez-de-chaussée. On a vu, par exemple, un groupe arriver, descendre ensemble dans la cuisine, boire toutes les bouteilles de scotch qu'ils avaient apportées et repartir une heure après. Toutes les filles sont des horreurs, c'est incroyable ! Tout de même, dans le lot, il doit bien s'en trouver une pas trop vilaine. Oh oui ! j'ai bien dû en noter une ou deux. Mais Dieu, qu'elles sont laides et bêtes. Vers 2h, Jim, qui a apporté sa guitare, se met à chanter. Un autre garçon aussi chante merveilleusement des negro spirituals. Je parle à Jim en français. Une Américaine m'interrompt et me dit : « Don't disturb him, he's in the mood ! » C'est bien typique, dès que les Américaines entendent une musique qu'elles aiment, elles se mettent à se rapprocher du premier mâle venu, à hocher de la tête en cadence et à sourire bêtement.

Nous quittons vers 4h du matin.

Dimanche 3 janvier 1960.

Il faut bien que j'arrive à Columbus lundi avant le début des cours. Alors, je prends l'autobus de 5h de l'après-midi, qui est supposé arriver à Columbus le lendemain à 7h40 le matin. C'est du moins ce qu'on annonce sur le papier. Hélas, le bus commence par tomber en panne dans le New Jersey. Je ne sais pas par quel phénomène il faut attendre trois heures avant de voir arriver la voiture de dépannage. Le bus repart, mais combler son retard ne semble pas être le souci de la compagnie. Au contraire, après Pittsburgh, le bus qui était exprès jusque-là est transformé en omnibus. Il s'arrête alors tous les 40 miles et finalement j'arrive à Columbus à 2h d'après-midi. Rassurons-nous, le train est aussi irrégulier, sinon plus, aux États-Unis. Ma foi, on part ; c'est encore une chance de ne pas partir plus tard que l'heure prévue ; savoir alors l'heure à laquelle heure on arrive est un autre problème.

CHAPITRE 24

RETOUR À COLUMBUS

Vendredi 8 janvier 1960

À mon retour à Columbus, beaucoup de lettres. L'une m'apprend que Monsieur Darmois était mort. Que de gens disparus ces temps-ci, Gérard Philippe, Fausto Coppi, Albert Camus, Georges Darmois. En recevant une longue lettre de Monsieur Dugué, datée du 1^{er} janvier, j'avais décidé d'écrire à tous mes professeurs pour la nouvelle année et avais envoyé une lettre de bons vœux à Monsieur Darmois. Humour noir. La mort de son frère Eugène, le physicien, l'an dernier, l'avait beaucoup affecté et après sa longue maladie de l'hiver, il n'était plus le bon vieillard à la chevelure blanche. La dernière fois que je l'ai vu, c'était en juin dernier, avec Lazaro, pendant une réunion à l'Académie des Sciences ; où il avait dit de sa bonne grosse voix : « Eh bien, continuez, mes enfants. »

Le faisan envoyé par Rose est bien arrivé, avec le saucisson. Bien sûr, il faut le manger, seul ce n'est pas drôle. Justement cet après-midi, Antoine et Jerry viennent me rendre visite. Mrs. Ellsworth n'est pas là. Si elle ne rentre pas avant 5 h, je lui en garderai un morceau.

Surtout il n'est pas nécessaire de m'envoyer de l'argent ; j'en ai assez, d'autant plus que les finances américaines vont me faire une ristourne de 68 dollars, montant des impôts que j'ai payés en 59. D'autre part, je ne pense pas partir pour Pâques ; nous n'avons, en effet, que 8 jours entre les deux trimestres et seuls des déplacements coûtent cher. Baby va sans doute venir à Columbus dans la première semaine d'avril. Enfin, pour ce qui est de mon aspect physique, j'ai pris 5 livres, soit un peu plus de 2 kg, durant mon séjour à New York.

J'ai reçu aussi une lettre de Baby, me racontant la réaction de Mr. Schenker, lorsqu'il a reçu ma lettre de remerciement. J'avais, en effet, pris un papier à l'en-tête *Ohio State University, department of Mathematics*, avec signature du Dr Foata. Alors, Mr. Schenker a téléphoné à tous ses amis, pour leur lire la lettre et leur demander s'ils avaient déjà reçu une telle lettre d'un docteur !

Dimanche 17 janvier 1960

Fin de la deuxième semaine de 1960 à Columbus. Je rappelle que mon *assistantship* consiste à travailler au laboratoire de statistique du professeur Whitney, quelques (?) heures par semaine. Jusqu'ici, rien de particulier à faire, si

ce n'est corriger les devoirs et les *midterms* des élèves de la classe du professeur Shapiro. Facile. Le travail principal est quand même de résoudre les problèmes, de nature (?) statistique, que nous soumettent différents départements de l'Université. Nous ne disposons pas de machine à calculer électronique (genre IBM 650), mais simplement de machines à calculer traditionnelles. C'est intéressant, il faut savoir le faire, mais je pense avoir les qualités, disons, d'un ingénieur statisticien pour résoudre les problèmes ou proposer des solutions.

Mon emploi du temps est assez réduit. En dehors des 5 cours de H.B. Mann du lundi au vendredi, du séminaire de statistique à 15h le jeudi, et des cours de speech le soir de 19h à 21h30 le mardi et le jeudi je n'ai pas d'autres obligations.

Mardi 19 janvier 1960

Je vois que la famille Foata est fidèle à ses traditions. L'épisode Henriette (jeune femme, amie d'Élisabeth, qui fait de grands panneaux publicitaires et qui manque de place chez elle) a vu transformer en atelier plusieurs pièces de notre appartement du Fort d'Aubervilliers. J'imagine très bien mon père s'étonner, qu'il était le dernier au courant de cette initiative, mais très fier au fond pour dire que sa maison accueille des étrangers : auberge internationale de jeunesse ou galerie d'art pour jeunes peintres. Quant à maman, elle est toujours à la recherche de nouvelles expériences et la dernière est toujours la plus formidable. Je l'entends volontiers s'extasier devant ce travail de peintre. C'est beau la jeunesse, à moins que ce soit cette disposition d'esprit que François Vezin appelait la « disponibilité ». On veut toujours expérimenter de nouvelles choses, de nouvelles idées, être acteurs dans de nouveaux événements. Bravo la famille.

Disponibilité. Tout le monde ne possède pas cette qualité. Ce n'est pas de l'opportunisme, c'est un peu de réalisme, qui nous fait apprécier toute nouvelle expérience et nous permet d'en profiter. On ne refuse rien a priori. Cette qualité, tout Européen débarquant en Amérique, doit l'avoir. Il sera fier de sa culture européenne, mais aussi avide de connaître les us et coutumes de ce pays.

Certains refusent, c'est leur droit. Je pense à mon copain Baby. Il a de bonnes raisons de ne pas aimer New York et Columbia University. Il avait passé de longues années de jeunesse dans la ville cosmopolite d'Alexandrie, et avait déjà dû poursuivre ses études, ensuite, dans un nouvel univers, qu'était Paris. Peut-être que sa disponibilité s'était déjà émoussée. Il tient à Paris et veut rentrer.

Cet après-midi, on donnait *Le Septième Sceau* dans la salle de projection de University Hall, le building qui abrite le département de mathématique. J'y suis allé. Tous ces Nordiques affectionnent les mystérieux problèmes, la mort, le mal, ... pour les placer dans un cadre moyenâgeux (cf. *Le Dies Irae* de Carl Dreyer), mais l'écuyer (le héros principal) du *Septième Sceau* dit des choses justes sur la fatalité, la solitude. À ce sujet, relisez les dernières lignes du bloc-notes de François Mauriac de *L'Express* du 14 janvier. Combien j'apprécie ces quelques mots sur la solitude ; il écrit cela pour une raison précise, mais on pourrait transcrire ses idées dans beaucoup de domaines.

La télévision à Columbus, ou plutôt chez Mrs. Ellsworth, nous ne pouvons que capter trois chaînes. Malheureusement, son poste ne peut capter la seule chaîne qui aurait quelque intérêt, à savoir la « TV Ohio State Station ». Il y a souvent des discussions intéressantes sur des sujets précis. C'est ainsi, que pour ce second trimestre, une fois par semaine, un rabbin, un pasteur et un prêtre catholique discuteront sur la Bible, le mariage, etc. C'est du moins ce que j'ai lu sur le papier que j'ai reçu, intitulé *Religion Affairs*. Les autres chaînes vous offrent de la publicité toutes les cinq minutes, et très rarement un programme intéressant. En fait, je ne regarde que les matchs de basket. Ohio State y excelle d'ailleurs ; l'équipe battrait aisément l'équipe de France. Le dernier match était contre Indiana, score 96 à 95 en faveur des locaux. C'était superbe. La télévision en couleurs ? Je ne l'ai pas encore vue. Il faut bien sûr avoir un poste spécial.

J'ai reçu de l'université une feuille de salaire pour 1959. Avec cette feuille et moyennant deux formulaires à remplir, je vais pouvoir obtenir le remboursement des impôts payés l'an dernier. Malheureusement, je ne comprends rien à ces formulaires ; il faut ajouter, retrancher, faire la balance, diviser par 12, mais quoi ? Jusqu'ici, j'ai seulement réussi à trouver l'emplacement où écrire son nom et son adresse... Je vais aller voir Mrs. Bailey.

Le faisan était bon ; c'est une délicate invention, mais ce n'est pas utile. Quand on est seul, on n'apprécie pas tellement, surtout qu'Antoine n'est venu à la maison que le samedi et que ce pauvre Jerry avait une bonne grippe. À New York, nous avons réellement dégusté le *Carré de l'Est* de Rose, qui était à point, mais ici ce n'est pas la peine d'envoyer d'autres choses.

Aujourd'hui encore, j'ai fait la connaissance d'un professeur au Department of Mathematics, Kurt Endl, allemand, mais ayant travaillé de 1954 à 1957 à Paris, en qualité d'attaché de recherche au CNRS. Naturellement, il parle un français magnifique. Il a dans les trente ans et avait travaillé à Paris sous la direction de Choquet et de Brelot. J'ai dû certainement l'avoir rencontré à l'I.H.P. Nous aurons l'occasion de nous revoir. À la question « Pensez-vous rester en Amérique ? » il m'a répondu : « Problème très délicat ».

Dimanche 23 janvier 1960

La radio de l'Université a annoncé vendredi soir que le président de Gaulle avait *fired* le général Massu, à la suite de ses propos anti-gaullistes. « Fired » signifie « avait viré. » Le sens n'est pas moins fort. Je suis donc allé annoncer la nouvelle à Antoine. Il avait déjà lu dans la *Sélection du Monde*, qu'il reçoit chaque semaine, que Massu avait été reçu par de Gaulle pour une bonne engueulade, c'est tout. Vendredi soir, la nouvelle était toute fraîche. Nous sommes donc allés arroser ça, en jouant au billard à l'Ohio Union.

Nous avons eu ensuite une longue discussion (intéressante en principe !) sur l'éducation américaine, l'adaptation des Européens, etc. En conclusion : si l'Amérique ne relève pas le niveau de ses High Schools (les lycées enseignement secondaire) c'est un pays hors de course et décadent malgré sa richesse dans vingt

ans. Il semble que cette immigration massive de savants juifs allemands et de scientifiques éminents, venus des pays slaves après l'avènement du communisme, ait donné l'illusion que les États-Unis était un pays scientifiquement avancé.

Un petit exemple : dans le département de mathématique ici, plus de la moitié des professeurs n'ont pas l'anglais comme langue maternelle ; la plus grande partie est d'origine allemande. Les noms sur les boîtes lettres en témoignent d'ailleurs. Ce serait trop long d'écrire, je vous donnerai mon opinion à mon retour, qui sera sans doute différente de celle d'aujourd'hui, comme celle d'aujourd'hui est différente de celle que j'avais un mois après mon arrivée.

Mrs. Ellsworth m'a prêté son poste de radio, qu'elle n'écoute jamais. Elle ne regarde, en effet, que la télévision. Le poste OSU est assez bon ; pas de publicité, beaucoup de musique classique. Ce matin ; j'ai pu entendre une messe de Schubert et le Concerto pour violon de Beethoven. Les snobs diraient l'opus 61 !

Hier soir, Mrs. Ellsworth avait des amis, qui sont restés jusqu'à 1 h 30 du matin. « They had a lot of fun, comme on dit ici, c'est-à-dire « Ils se sont bien marrés ». La fille de Mrs. Ellsworth, Nancy, était parmi les invités. Je ne l'ai pas vue, mais j'ai su sa présence par son rire. Jamais je n'avais entendu un rire aussi bruyant et aussi stupide. Est-il concevable, de 11 h à 1 h 30, de rire aussi bêtement et sans arrêt ?

Jeudi, une carte de l'abbé Milet. Je ne lui avais pas écrit depuis le mois d'octobre. Lorsque l'on s'habitue à une idée – en l'occurrence écrire plus tard – on ne sait plus à quel moment il est opportun d'interrompre le délai d'attente. Sa carte était très explicite : « Que deviens-tu ? L'Amérique t'a-t-elle englouti ? » Je lui ai envoyé aussitôt une lettre de quatre pages.

Mardi prochain, le sénateur H. Humphrey, un éventuel candidat démocrate à la Maison Blanche, sans doute le meilleur après Stevenson, vient faire une conférence plus ou moins électorale à Ohio State. Je vais aller l'écouter.

Baby me dit que Pierre Mendès-France a fait une conférence en anglais à Colombia University sur les relations Est-Ouest. La salle était archi-comble et il a été applaudi à la fin de son discours pendant quinze minutes par toute la salle debout. Baby me dit que même pour la plus grande danseuse on n'applaudit pas aussi longtemps. Pourquoi faut-il que nos meilleurs hommes d'État soient tant appréciés à l'étranger et non chez nous ?

Je vous ai envoyé un exemplaire du journal de l'Université *The Lantern*, quotidien, gratuit à l'intérieur du campus. J'ai choisi le numéro, où l'on annonce la démission de Pinay en première page avec une photo. Ce dernier était assez connu aux États-Unis. Sur le *New York Times* d'aujourd'hui, on peut voir une photo de Massu arrivant à l'Élysée !

Avec Antoine nous avons décidé d'aller à la prochaine réunion du Cercle français. Nous y rencontrerons le professeur Léon de l'Institut de phonétique de Paris, qui est là depuis un an déjà et s'en va en juin prochain. Tout le monde, c'est-à-dire Mrs. Mann, Kurt Endl, Mrs. Kovitz, m'ont dit qu'il était très sympathique. Et puis après quatre mois, où je me suis efforcé de m'intégrer (avec un succès relatif) à la vie américaine, je veux bien rencontrer de nouveau un milieu

français. Pendant le premier trimestre, ne comprenant pas toujours bien mes interlocuteurs américains, j'avais pensé que tous devaient être assez forts, plus qu'on voulait bien le dire et je me disais : c'est moi qui suis bête ! Maintenant, sans penser le contraire, ce serait trop idiot, je n'ai aucun complexe et vais aller voir H.B. Mann et le chairman pour leur dire que, si je ne peux pas avoir 300 dollars par mois l'an prochain, je m'en vais. Je me sens maintenant plus à l'aise pour demander, alors que jusqu'ici j'avais attendu qu'on veuille bien m'offrir quelque chose.

Je prends un exemple : le Laboratoire de Statistique a reçu un problème posé par des biomètres de Harvard University. J'ai vu, en lisant la lettre qu'ils avaient adressée à D.R. Whitney, que ce travail serait très bien payé. Or, c'est moi qui le fais, qui ai bâti le modèle et je n'ai pour ça que 158 dollars ! La question mérite d'être étudiée. J'ai quand même la chance de faire un travail intéressant et qui me plaît, mais je serais idiot si je n'essayais pas d'en tirer un peu profit.

M. Dugué a répondu à ma lettre, pour m'annoncer la mort de Darmois. J'irai certainement pendant un week end à Washington lui rendre visite. Il a désormais la chaire de statistique à Paris. Ses deux lettres étaient vraiment très gentilles. Je veux le remercier de vive voix. Et discuter avec lui de la possibilité d'une réintégration parisienne pour le second semestre 60–61. Je trouve que dans tout cela, j'ai beaucoup de chance.

CHAPITRE 25

DE GAULLE ET L'INSURRECTION D'ALGER

Lundi 25 janvier 1960

Ce matin, Dave, un étudiant de la classe de H.B. Mann m'interpelle : « What happens in your home ? » Je lui réponds : « Il n'y a rien, seulement un général d'Algérie a été démis de ses fonctions ». Ce que je ne savais pas, c'est qu'une réelle émeute avait éclaté à Alger et en trouvant le journal de Columbus à 5h chez Mrs. Ellsworth, qu'elle reçoit tous les jours, j'ai vu que les choses étaient sérieuses. Beaucoup d'évènements semblables à ceux du 13 mai. Très digne déclaration radiodiffusée du président de la République, appel au calme, attente...

Mercredi 27 janvier 1960

La radio CBS de Columbus, rattachée à la NBC de New York, donne d'abondantes nouvelles sur la situation à Alger. Leur correspondant à Paris, David Schoenbrunn, – il me semble, d'ailleurs, qu'il a écrit une ou deux fois dans *L'Express* – donne des commentaires abondants et souvent très ironiques. Je me tiens donc très au courant.

Je suis allé voir Antoine hier soir après mon cours de speech. Il n'était pas très au courant, avait seulement lu un éditorial très bref sur les émeutes d'Alger. Nous avons discuté de cela ensemble et je disais : « Pourquoi de Gaulle n'écrase-t-il pas avec cent tanks la révolte, comme les Russes l'ont fait à Budapest ? Nous serions à jamais ainsi débarrassés de cette maudite bande de fascistes, qui est le seul obstacle à l'arrêt de la guerre ? C'est une occasion unique ». Analyse simpliste évidemment. Attendons, car les évènements évoluent vite et les miens seront périmés lorsque vous recevrez ces lettres à Paris.

Lundi, j'ai eu un entretien avec H.B. Mann sur les mathématiques, mais aussi sur ma situation l'an prochain. Je lui ai dit que je ne pouvais pas rester avec un salaire inférieur à 300 dollars. Il m'a répondu qu'il allait en parler au chairman, le professeur Helsel. Tout s'annonce bien. Il m'a dit, par ailleurs, qu'il comptait prendre sa retraite, soit à Madère, soit sur la French Riviera. Pourtant, il est en Amérique depuis 21 ans et pense avoir 400 dollars (200 000 francs) de retraite par mois. C'est bon pour vivre en Europe.

J'ai reçu mes cent copies à corriger. Un élève moyen de Math. Élem., après trois cours élémentaires de statistique, obtiendrait 20 sur 20. Pourtant ces étudiants

sont en 3^e ou 4^e année en études des Sciences de l'ingénieur. Les pauvres réponses obtenues dépassent presque l'imagination.

En ce moment, à la radio de l'université, on donne une revue de la presse française de la semaine, comme chaque mercredi : *Le Monde*, *Le Populaire*, *Combat*,... donnent leur opinion sur la réduction des effectifs militaires russes.

Vous vous rappelez cet article du bloc-notes de François Mauriac, qui commençait par « Bidault à Malagar... ? » Eh bien, ma foi, il y a mieux : « Lagaillarde à Columbus ! » Nous avons eu, en effet, un reportage d'Alger, où l'on pouvait entendre les fragments d'un discours de Lagaillarde sur les barricades. Que ces deux mots vont mal ensemble ! Comment un tel fasciste peut-il avoir l'honneur d'être sur des barricades, qui firent la gloire de tant d'hommes généreux, réellement révolutionnaires ? les nouvelles ce soir ne vont pas fort ; l'avenir semble très incertain.

J'ai téléphoné à Antoine tout à l'heure. Il est aussi inquiet. J'ai bien peur que de Gaulle ait trop attendu. Toujours le même problème : si l'on n'écrase pas le mal dès le début, c'est lui qui vous écrase plus tard. Il semble que de Gaulle ne puisse pas revenir sur ses positions. Espérons-le. Il lui faut maintenant se débarrasser de Debré, après les dernières déclarations de ce dernier. Je pense à Baby à New York. Il doit être dans tous ses états, n'ayant pas d'interlocuteur. Il est bien capable de me téléphoner un de ces soirs.

Comme en de tels moments j'ai du mal à me concentrer pour un effort intellectuel, je corrige les copies de statistique des élèves du Dr Shapiro. Ses étudiants ont du génie dans l'absurdité ! Ils disent n'importe quoi dans une science exacte comme les mathématiques. Qu'est-ce que cela doit être en histoire ou en philosophie ?

Hier, H. Humphrey a parlé à Ohio State dans le grand amphithéâtre du Law Building, devant une salle archi-comble. Des gens assis par terre. J'étais heureux d'entendre, de la bouche d'une personnalité américaine, les mêmes paroles que je dis au sujet de l'Amérique : pas de vraie politique sociale, la richesse de certains États fait parfois illusion, et si l'Amérique ne remédie pas à tous ses maux, elle deviendra vingt ans un pays de second plan. Humphrey disait : « ... a second class country ». Il a été très applaudi et semble être un très bon orateur et un grand réaliste.

Samedi 30 janvier 1960

La situation algérienne évolue d'heure en heure. J'écoute toutes les émissions et les bulletins d'information. Il est maintenant 2h, soit 7 ou 8h du soir chez vous et on en est au point suivant : les troupes françaises cantonnées à l'extérieur d'Alger et commandées par un *loyal general*, s'apprête à écraser la révolte des colons ; ensuite, de Gaulle serait sur le point de diriger avec des moyens dictatoriaux, comme le prévoit la constitution.

Hier, j'étais invité à un bridge chez les Mann, pour la première fois depuis la rentrée du second trimestre. On a vu des choses sensationnelles : trois chelems de

suite et un 5 de chute, contré, non vulnérable de H.B. Mann. Hier, Steve, l'invité et moi, étions positifs, les deux Mann négatifs.

Hier encore, j'ai découvert au *Super Market*, mon épicerie habituelle, des boîtes de conserves de petits pois, épinards, haricots verts, etc. pas chers. J'en ai acheté 16 boîtes (du volume des boîtes Nestlé françaises). Mon placard à provisions est bien rempli. Hier enfin j'ai touché mon chèque de janvier.

Vendredi 5 février 1960

Plusieurs raisons d'être content : d'abord, on me dit que si l'on n'est inscrit qu'à 6h de cours par semaine ou moins, les droits sont moins élevés (45 dollars au lieu des 90 pour le trimestre) Je ne me suis donc inscrit qu'à un cours de 5h le trimestre prochain et à 1h de séminaire. Pratiquement, je suivrai une autre série de cours de 5h en auditeur libre. Ces 45 dollars que je ne donne pas vont me permettre de me payer le voyage circulaire, que j'envisage de faire pour les 10 jours de vacances à la fin de ce trimestre (18–28 mars) : Columbus, Washington (visite de Dugué), New York (Baby), Montréal (vous savez qui), Kingston, Ontario (le copain Max Falque qui était avec moi sur le bateau), Buffalo (où je retrouve Baby pour aller visiter les chutes du Niagara), Cleveland (où je laisse Baby qui visite un de ses amis américains professeur), et enfin Columbus (où Baby me retrouve le 3 avril pour une dizaine de jours). Les voyages forment la jeunesse. Soyons réalistes, pour l'instant ce n'est qu'un projet !

Enfin second sujet de satisfaction : D.R. Whitney m'a proposé de travailler un peu plus au laboratoire de statistique, dès le trimestre prochain et de doubler ainsi mon salaire. Quant à H.B. Mann, il m'a assuré d'un salaire de 300 dollars par mois l'an prochain, avec un travail restreint au Laboratoire de statistique et une charge d'enseignement de 5h par semaine. Il m'a donné aussi trois directions de recherche pour être capable de présenter une communication au Congrès de statistiques à Paris en septembre 1961. C'est beau, mais ça promet du travail. Je préfère actuellement la présentation d'un article de mathématiques pour sa classe. « I will report », comme on dit ici, sans doute mardi prochain.

Le New York Times donne des nouvelles extraordinaires : Soustelle limogé, de Sérigny à la Santé, des colonels aux arrêts, et le colonel Godard relevé de ses fonctions. On ose y croire. *Gaudemus igitur* ! Cela ne nous emmène pas forcément vers une paix proche en Algérie. J'attends avec anxiété *L'Express* demain. On va reconnaître maintenant les vrais patriotes et non ceux qui sous le couvert d'une francisation malade cachent une affreuse intention totalitaire.

Ma vie en ce moment est peu fertile en exploits. Vous dirai-je que H.B. Mann a la collection de toute la musique de Johann Strauss. Il trouve que chaque mélodie est différente ; il est aussi amateur d'Offenbach et apprécie encore quelques œuvres de Mozart (*Don Juan*, *Les Noces de Figaro*). En somme, en cette matière, il reste un vrai Viennois.

Nous avons eu à midi une discussion (évidemment hautement intéressante) sur la musique, sur les deux écoles qui s'affrontent maintenant en Calcul des

Probabilités. Il m'a expliqué pourquoi il a été obligé de publier ses résultats sur les processus stochastiques dans l'*Indiana Journal of Mathematics*. Il y a, en effet en Amérique, un dictateur en cette matière, Doob, de Illinois University, qui a d'ailleurs écrit un livre épouvantable, dont personne au monde n'a pu terminer la lecture. Ceci dit Doob, chef de la première école, ne tolère aucun écrit dans les publications américaines, appartenant à l'autre école.

Mercredi 10 février 1960

Pour en terminer avec cette histoire de l'insurrection algérienne, je voudrais dire que je ne partage pas l'optimisme de papa. Ce n'est pas sûr que les activistes ne reviennent pas à la charge. N'oublions pas que de Gaulle a eu besoin d'un pouvoir encore plus considérable que celui qu'il avait déjà, pour mener à bien sa tâche.

Encore une fois, je n'ai besoin de rien et pense pouvoir faire la soudure avec mon grand projet de voyage. Le prochain trimestre, je serai très à l'aise, puisque D.R. Whitney m'a définitivement proposé de travailler une heure de plus et de doubler mon salaire !

Antoine a acheté une voiture. Il pense avoir de quoi l'entretenir ; son revenu est de 225 dollars par mois. Quant à moi, un tel achat me paraît difficile, bien que ce serait bien utile. Acheter une chaîne haute fidélité et une stéréo me plait davantage ; la musique me manque trop.

Des légumes frais aux États-Unis ? Il faudrait aller dans l'Idaho ou dans les potagers de l'Iowa. Ici, tout est enveloppé dans du papier cellophane ; rien n'a plus le goût de rien. À tout prendre, je préfère les conserves ; c'est encore plus pratique. Étrange pays, où le pain est enrichi, vitaminisé. Quel peut être bien maintenant le goût du vrai pain ? Le lait est homogénéisé, pasteurisé ; c'est, en fait, un liquide fabriqué à partir du lait. En revanche, il y a tous ces « juices », que nous n'avons pas en France et qui sont très bon marché. Une note finale : il a plu sans arrêt toute la journée ; nous avons connu jusqu'ici un hiver très doux.

CHAPITRE 26

RENCONTRE AVEC GEORGES BONNIN

Samedi 13 février 1960

Hier, j'ai fait la connaissance d'un certain Monsieur Bonnin, Research Fellow, dans le Department of History. Ramona, la secrétaire du département, m'avait dit, il y a quelques jours, qu'elle avait rencontré un professeur français dans ce département et que celui-ci serait très content de faire ma connaissance. Les historiens sont en effet très voisins : ils occupent le premier étage de University Hall, nous le second étage.

Je suis donc allé voir ce Monsieur Bonnin ; dans les 38 ans. Il est arrivé à Columbus en septembre dernier et s'en va le mois prochain. Il finit de rédiger sa thèse d'histoire. De 1946 à 1959, il fut chargé par le Quai d'Orsay de consulter les archives allemandes, avec l'aide de deux autres Français, trois Anglais et trois Américains. Ces archives étaient à Londres. Il a donc vécu en Angleterre pendant 13 ans. Sa femme est d'ailleurs anglaise. Il est assez étonnant de rencontrer cette race de « Français à l'étranger », ce sont toujours des cas spéciaux.

Monsieur Bonin m'a demandé de venir prendre le café mercredi soir prochain. Il a une conversation très intéressante, absolument d'accord avec moi sur l'état futur du pays sous-développé des États-Unis, si le niveau de leur enseignement secondaire n'est pas relevé.

Quant à H.B. Mann, il ne manque pas d'étonner tout le monde par ses réactions étranges dans la vie courante ou en mathématiques. Hier à 10015, il venait de commencer sa classe de statistique, lorsque le voilà bondissant dans le Hall du secrétariat et disant à Ramona : « Appelez la police, je ne peux tolérer qu'on joue du piano pendant que je fais mon cours. » Il faut vous dire, d'une part, qu'au rez-de-chaussée se trouve une salle de spectacle – où sont donnés chaque mardi des films étrangers ; le piano se trouve dans cette salle – d'autre part, que la police a une section spéciale à l'intérieur du campus. Chose impensable dans n'importe quelle Université européenne. La réaction de Ramona fut très amusante, car elle ne s'est pas étonnée du tout de cette intervention de H.B. Mann. Ce n'est pas la première fois qu'il fait déranger la police. Après tout, il a bien raison ; il faut bien l'utiliser cette police qu'on met à la disposition de l'université.

L'avant-dernière histoire, c'est lorsque H.B. Mann a attrapé un *ticket*, comme on dit ici, c'est-à-dire une contravention, par la même fameuse police, pour stationnement de voiture illégal. Il était furieux, car ayant payé pour pouvoir stationner sa voiture dans le campus et n'ayant pas trouvé de place à

l'emplacement réservé, il avait garé sa voiture dans un endroit *no parking*. Il a parfaitement raison de réclamer. Il a même fait une lettre au Président de l'Université. Pour ma part, je trouve même abusif et choquant la présence d'une police à l'intérieur de l'université. Ce qui est amusant, c'est sa réaction. Ce jour-là, il a raconté l'histoire trois fois à D.R. Whitney, une fois à moi, etc. En classe, un de ses élèves faisait un *report*. À la fin, on m'a dit qu'il s'est brusquement levé, a quitté la salle, pour aller encore parlementer avec Ramona sur son ticket. La pauvre Ramona répondait ; « Yes, Dr. Mann. » « Of course, Dr. Mann. »

Jeudi et vendredi, j'ai donc fait mon « report » et finirai le présentation de mon article lundi. Sans effort apparent. Mardi dernier, je suis allé voir « Les carnets du Major Thompson », justement à University Hall. C'était la version anglaise et Martine Carol parlait anglais. Jeudi soir à la télévision, Lily Pons était interviewée après le spectacle. L'accent français est très amusant et dire que j'ai le même !

Au cours de speech, nous avons passé un examen un *midterm*. Les Américains sont des fanatiques pour les examens. Il fallait reconnaître des sons, faire un speech et lire un texte. J'ai obtenu 1.5 mais je ne sais pas à quoi ça correspond. Il paraît que c'est bien. En tout cas, ces cours sont très intéressants, on devient des champions de la phonétique et le soir, à 7 h, c'est de la relaxation.

Hier soir, j'étais invité chez Gene Martin, un étudiant de la classe de Mann. Il est marié, sans enfant. Nous étions huit personnes en tout. La critique de l'Amérique allait bon train... et je ne disais rien. Tous étaient américains. Une idée originale bien exprimée : « Il est assez étonnant que les États-Unis soit le pays de la liberté et que finalement nos journaux aient la même opinion sur tous les problèmes importants. Pas de censure, mais tous les journaux disent la même chose, comme en Russie, les procédés sont seulement différents. »

Enfin, tous étaient de fins mélomanes ; lui-même joue de l'alto. Il a en outre une collection de disques qui laisse rêveur, peut-être 200. Excellent goût, de Bach à Bartok. Des gens comme Gene sont des exceptions.

J'ai écrit à ce Mr. O'Bowen, de l'État de Washington, pour aller travailler cet été. Mrs. Ruth, l'autre secrétaire du département m'a gentiment tapé la lettre à la machine. En Amérique, on aime bien les titres, peut-être un peu moins qu'en Allemagne il est vrai, mais Mrs. Ruth a cru bon de taper : D. Foata, Research Assistant, Statistics Laboratory, à la fin de la lettre. Si l'emploi de Mr. O'Bowen n'est pas assez bien payé (moins de 500 dollars), j'aurais toujours la ressource d'aller à Madison, Wisconsin, avec H.B. Mann.

CHAPITRE 27

LE PET DE LAPIN SAHARIEN

Mardi 16 février 1960

Le journal de Columbus annonce ce soir que la France a fait exploser une bombe atomique dans le désert du Sahara. On pourra maintenant menacer Krouchtchev de faire exploser une bombe atomique sur la place de la Concorde, s'il ne se range pas à nos avis !

Ce pet de lapin dans le désert nous fait perdre toutes nos amitiés africaines. Le Maroc abroge aujourd'hui son traité de coopération diplomatique avec la France. Nous perdons dans le monde le peu de considération qu'on voulait bien encore nous accorder, parce qu'un président croit à un prestige retrouvé, en faisant éclater une bombe, qui a 15 ans de retard (Nagasaki 1945). En fait, nous ne serons jamais capable d'arriver au niveau des Russes et des Américains. Nous, Français de l'étranger, nous sommes bouleversés par toutes ces initiatives. On consulte la presse américaine ; reçoit la presse française, et l'on essaie d'avoir une opinion en pleine objectivité.

J'ai bien reçu *L'Express*, qui est d'un optimisme de bon ton. Cependant, le problème algérien n'est en rien arrangé. Je viens de lire dans le *New York Times* que l'arrêt de deux Européens insurgés n'avait plus été fait à cause de la complexité de certains éléments de l'armée. Plus on attend, et moins la nécessité de sévir sera évidente, et plus tous ces voyous auront l'envie de recommencer. On peut affirmer à l'heure actuelle que si de Gaulle n'est pas capable d'arrêter la guerre assez rapidement, il pourrait avoir cause liée avec les gens qui désirent la poursuivre. On peut avoir l'impression que la 5^e République s'évanouira avec de Gaulle, car à la moindre épreuve, celui-ci est obligé d'avoir des pouvoirs plus grands encore, et pourtant ceux dont il dispose de par la Constitution sont considérables.

Samedi dernier, nous avons joué au billard, Antoine et moi ; puis, nous sommes allés manger une pizza dans un restaurant italien ou non de Columbus. La pizza semble être un plat très populaire ici. Antoine m'a donc emmené dans sa voiture fraîchement achetée. Des *Américaines*, c'est très confortable.

Il a neigé dans la nuit de samedi à dimanche et la neige est restée (15 cm). Le temps est délicieux, un temps de neige n'est jamais froid. Il fait actuellement entre 0 et 5 degrés centigrade.

Anny Bauhofer me demande si l'Université n'organise pas des semaines de ski. Je me suis donc renseigné et suis allé d'abord au *Department of Athletics* dans

le Saint John Arena, et en ai profité pour visiter la salle qui est magnifique. J'ai demandé à la secrétaire : « Organisez-vous des sessions de ski pour les étudiants d'Ohio State intéressés ? » Réponse : « Attendez, je vais regarder si nous avons un *ski coach*. » Le coach est l'entraîneur d'une équipe sportive. Il y a le *basketball coach*, le *natation coach*, etc. Tout est si bien organisé qu'il suffit de s'adresser au coach d'un sport particulier pour avoir tous les renseignements relatifs à ce sport. Malheureusement, il n'y a pas de *ski coach*. La secrétaire, légèrement ennuyée, me dit de prendre contact avec le *Department of physical education*.

Dans ledit département, perplexité extrême : « For skiing, you mean ? » « Yes. » « At Ohio State I have never heard anything about that. » Il aurait fallu voir leur tête, c'est comme si je leur avais demandé si l'élevage des pigeons voyageurs était le principal passe-temps du vice-président du Nicaragua ! En fait, personne ne fait du ski dans l'État de l'Ohio : pour sûr, il n'y a pas de montagne. Cela prouve encore une fois que les États-Unis c'est grand et que les États sont quasiment indépendants les uns des autres. On a donc les seuls passe-temps que peut vous procurer votre État. Y a-t-il beaucoup de Belges skieurs ? En revanche, tout le monde fait du ski dans le Colorado. H.B. Mann regrette d'ailleurs de n'avoir pas pu s'y établir, les salaires étant vraiment trop bas. Ceci prouve encore qu'il y a une grande différence entre les États

J'ai reçu un prospectus me proposant un voyage en Europe pour 585 dollars, via Londres, Heidelberg, Saint Moritz, la French Riviera et Paris (3 jours). Le trajet typique de l'Américain moyen à travers l'Europe. Jeudi commencent les Jeux Olympiques à Squaw Valley. Je vais suivre ça à la télévision. Ohio State vient de remporter sa 10^e victoire consécutive dans le championnat universitaire de basketball du Middle West (Ohio, Indiana, Wisconsin, Illinois, Michigan, Minnesota, Iowa) et par un score éloquent : 109 à 81. Chaque fois que le team joue à St. John Arena, les places sont prises d'assaut ; alors je regarde à la télévision.

CHAPITRE 28

ENTRETIEN AVEC GEORGES BONNIN

Vendredi 19 février 1960

Mercredi dernier 17, je suis donc allé chez ce Mr. Bonnin, Research Fellow dans le *Department of History*. Il s'en va dans trois semaines, pour un poste en Angleterre, à Oxford. Sa maison à Columbus est loin dans le Nord, 4040 North High Street, plutôt son appartement, car il habite à l'intérieur d'un édifice tout neuf contenant 40 logements, ce qui est inhabituel à Columbus. L'immeuble a été terminé en septembre dernier et Mr. Bonnin en est évidemment le premier locataire. Le loyer est de 100 dollars par mois, ou 130 s'il est meublé. C'est assez cher, mais l'intérieur est un vrai bijou, avec air conditionné notamment, ce qui a été fort apprécié durant le mois torride de septembre.

Mme ou plutôt Mrs. Bonnin est anglaise. Elle comprend parfaitement le français mais ne le parle pas. Nous avons ce soir-là parlé français et anglais. Elle a, en tout cas, un speech bien britannique, auquel je ne suis plus habitué. Soirée agréable. Arrivé à 19h, je ne suis parti qu'à minuit et demi, raccompagné en voiture.

Discussion bon train. Ah les Américains ! Mr. Bonnin partage nombre de mes idées sur les États-Unis. Il arrive à la conclusion très saine : il faut venir aux États-Unis pour voir, six mois par exemple, à la faveur d'un échange universitaire, etc. Y rester est une folie. Il vaut mieux y revenir plus tard comme *visiting professor*, lorsqu'on a de 40 à 50 ans. Rester en Amérique, c'est-à-dire pour nous, y faire une carrière universitaire est un non-sens, car le salaire proposé – relativement bas – ne mérite pas la traversée de l'Atlantique. Cela s'applique à l'université ; il faudrait voir dans d'autres domaines. Enfin 800 dollars par mois, marié, un enfant, par exemple, reste une misère et vous ne pouvez pas espérer un véritable salaire à l'université avant une dizaine d'années.

Mr. Bonnin va présenter sa thèse de Doctorat d'État en histoire l'an prochain. Peut-être y en a-t-il une ou deux qui sont soutenues par an à la Sorbonne et qui sont l'aboutissement d'une carrière. Il a déjà à son actif de nombreuses publications et même un Ph.D. d'Oxford.

Le CNRS a répondu à ma lettre, où je leur demandais comment il fallait faire pour réintégrer le CNRS dès mon rentrée en France en 61. Naturellement, je reçois une lettre très impersonnelle, répondant très vaguement à celle que j'avais écrite à Madame Plin, la chef du quatrième bureau. C'est d'ailleurs le sous-chef qui me répond, du moins officiellement, peut-être le 8^e subordonné de cette Mme Plin.

Samedi 20 février 1960

Hier soir, second jour des Jeux Olympiques à Squaw Valley. La compagnie Renault (ou *Rhino*, comme ils disent ici) est le *sponsor* de tous les reportages, c'est-à-dire la maison qui finance les retransmissions. Nous avons donc droit à une description enthousiaste de la Dauphine, confortable, apte pour rouler par tous les temps, voiture officielle des Jeux Olympiques d'hiver, etc.

Auparavant, une intéressante émission *Person to Person*. Les gens interviewés aujourd'hui étaient Roland Petit et Zizi Jeanmaire dans leur domicile parisien. Ils se débrouillent très bien en anglais, Zizi avec un terrible accent de faubourg. Ils préparent un voyage en Amérique dans six mois.

Puis, un interview de Mr. Habib Bourguiba Jr., ambassadeur de Tunisie à Paris. Il a un speech absolument remarquable et a dit des choses très intéressantes sur son pays. On doit comprendre que le prestige de la France n'a rien à voir avec les pets de lapin du désert, si forts soient-ils, mais on doit au contraire être fier de notre rayonnement culturel, être fier de voir par exemple que ce Mr. Bourguiba soit pétri de culture française, serait prêt à parler de la France comme du pays de l'intelligence, du bien-être, s'il ne la voyait pas à chaque instant faire des sottises.

Après cette émission, on donnait *Les clés du Royaume*. Déjà vu à Paris, mais revu volontiers. Dans quinze jours, dans le cadre de l'émission *Person to Person*, nous aurons Silvana Mangano et Gaston Palewski. On pourrait conclure de tout ça que les États-Unis restent à découvrir, que les bonnes choses sont nombreuses. Oui, mais la médiocrité générale est si grande qu'il faut marcher pendant des heures et des heures pour découvrir un petit sanctuaire d'intelligence, qui vous réconciliera avec l'Amérique. Parfois, on trouve la marche trop longue ou inutile et on s'en retourne en Europe.

Dimanche 21 février 1960

Deuxième jour du long week-end ; en effet, demain 22 février c'est congé, c'est l'anniversaire de la naissance de Washington. L'Amérique a une sainte vénération pour ses grands hommes.

J'ai bien travaillé ce matin, du moins ce que je finis par appeler « bien. » Car le rendement n'est pas extraordinaire ; cela commence à m'inquiéter. Baby ressent la même chose, il me l'a encore écrit la fois dernière : « Ici il me faut trois fois plus de temps. » Il pense plus ou moins sérieusement que cela serait dû à la nourriture « survitaminosé aiguë. » Moi, je n'en suis pas sûr, mais ça me fait réfléchir ; en tout cas, c'est un facteur à mettre sur le plateau de la balance « retourner en France. »

On pourrait penser qu'isolé, loin des *entertainments* ; on est apte à travailler davantage, donc à produire plus. Si la première affirmation est juste, la conclusion est trop hâtive : je n'ai pas l'impression de travailler vite comme à Paris. Pourtant, j'aime la solitude : à Aubervilliers, j'aimais rester, car je pouvais souvent m'absenter, mais ici, avec cette nouvelle solitude, je n'ai pas beaucoup d'options.

Les gens vous demandent si vous êtes *homesick* (si vous avez le mal du pays). Oh non, pas du tout. Les universitaires, qui viennent ici pour un long séjour, emmènent leur famille, ou ce sont de jeunes étudiants travaillant d'arrache-pied à la conquête d'un diplôme américain. Je n'appartiens à aucune de ces catégories ; par conséquent, je m'interroge.

Aujourd'hui, du moins cet après-midi, long reportage à la télévision sur les Jeux olympiques d'hiver. Je suis un fidèle téléspectateur. Le reportage d'ailleurs était excellent, on pouvait suivre de très près tous les concurrents du slalom géant, une des trois disciplines alpines. Après la descente de tous les alpins, la cause était entendue ; le classement des dix premiers ne pouvait être remis en question par l'arrivée d'un Australien ou d'un Bulgare. C'est le Suisse Roger Staub qui fit le meilleur temps et obtint la médaille d'or, suivi par deux Autrichiens, un Américain (le seul non-alpin dans les dix premiers), un Italien, Périllat, le premier Français, et les autres Français.

Squaw Valley semble avoir une très bonne organisation ; les téléspectateurs sont très bien informés. Puis suivirent les épreuves de saut, domaines des Nordiques dit-on, mais c'est un Allemand qui a gagné devant un Russe et un Japonais (« from Djeupânne », comme ils disent ici).

Cela m'a fait plaisir de regarder toutes ces images et dans l'après-midi de ce dimanche, je devais être un des rares « TV-watchers » en Ohio. En dehors du football américain, du basket et du baseball, on ne comprend rien aux autres sports. Le ski n'intéresse que les Européens ou quelques fanatiques des Montagnes Rocheuses.

Mardi 23 février 1960

J'ai bien reçu *L'Express* samedi dernier et beaucoup apprécié l'article de P.M.F. (Pierre Mendès-France). C'est vraiment notre meilleur homme d'État, le plus intelligent et le plus capable. Qui me dira le contraire ? J'ai aussi reçu deux *Arts* et les ai prêtés à Mr. Bonin.

Bien sûr, la Gauche « cause toujours, c'est tout ce qu'elle sait faire », mais il faut dire que sous ce régime monarchique, « c'est tout ce qu'elle peut faire. » Avec ce pouvoir débordant de l'exécutif, l'équilibre est rompu et l'opposition – ou même « mon-opposition » – de Guy Mollet – ne peut que « causer. » P.M.F. l'a bien dit. On reconnaît les grands hommes d'État à la manière où ils prennent l'initiative ; l'attentisme était l'apanage de Queuille, mais personne n'a jamais dit que c'était un homme d'État.

Est arrivée aussi une lettre de Baby qui me dit que Dugué ne vient pas en Amérique. C'est Liliane, sa future (et gentille) femme qui lui a écrit la nouvelle. Il a été nommé directeur de l'I.S.U.P., après la mort de Darmois et ne peut s'absenter de France. Il ne me reste plus qu'à le féliciter pour sa nouvelle nomination.

Ce matin, une réponse aussi de Mr. O'Bowen de Renton. Il vient à Ohio State le 29 février et me demande de préparer un rendez-vous avec lui. Il me dit qu'il y a de

bonnes chances qu'on m'accepte, mais je vais discuter du prix : je ne me dérange pas à moins de 500 dollars par mois. En Amérique, il faut exiger : c'est le pays de l'offre et de la demande. La référence exacte de Renton est *Boeing Airplane Company*. On y fabrique les avions à réaction ; cela risque d'être intéressant et mieux payé que d'enseigner à Madison avec H.B. Mann.

CHAPITRE 29

POURSUIVRE AVEC R.C. BOSE ?

Dimanche 28 février 1960

Le titre aujourd'hui pourrait être : « à toute chose quelquefois malheur est bon », ou « mauvaise fortune peut vous laisser entrevoir de beaux rêves ». Je m'explique : il y a quelque temps lors d'un entretien avec H.B. Mann, celui-ci me dit : « Pourquoi vous n'iriez pas chez R.C. Bose l'an prochain ? » Celui-ci est le grand professeur indien, spécialiste de la statistique et des carrés latins. Je lui avais écrit en juin dernier et il m'avait envoyé son plus récent article qui m'intéressait. Il est, depuis plusieurs années, professeur à la University of North Carolina, à quelques 300 miles au sud de Washington. Sur le moment, ma réaction avait été : « Oh je me sens très bien ici ; je ne vais pas encore changé et remplir encore des montagnes de papier ! » H.B. Mann avait souri et n'avait pas insisté. L'avantage de R.C. Bose, c'est qu'en plus d'être un des très grands spécialistes dans le sujet qui m'intéresse, il se trouve dans une université beaucoup plus statistique qu'Ohio State. Ici, il y a H.B. Mann et quelques cours d'algèbre intéressants. Malgré tout ça, j'étais bien décidé à faire une nouvelle année ici et j'en étais resté là.

Or, j'entame mon sixième mois à Ohio State, ma curiosité s'est beaucoup émoussée, je ne travaille pas aussi vite que je le voudrais. Alors, je pensais plus ou moins confusément faire le premier trimestre de l'année 60-61 ici et rentrer en France, ou éventuellement faire ce premier trimestre ou semestre ailleurs. Là-dessus, jeudi dernier, travaillant sur un problème du laboratoire, ayant eu une nouvelle idée pour le résoudre, je n'avais pas commencé les calculs sous la forme que D.R. Whitney m'avait donnée. Je m'en vais le voir pour lui expliquer. Hélas, il n'était pas d'humeur à m'écouter et me parle d'un autre problème, en déclarant même que je n'avais rien fait sur le premier problème. Un malentendu inutile, et inopportun, car je m'apprêtais aussi à lui demander une référence pour ma demande d'emploi chez Monsieur O'Bowen, avec lequel j'avais rendez-vous le lendemain. Une bonne référence, je le crois, car par rapport aux autres aides, qu'il a à sa disposition, je me considère, sans orgueil déplacé, comme *well qualified*.

Baby m'attend pour le 15 mars ; il me dit être bien content que je vienne. Et moi, je suis bien heureux de le retrouver. En somme des petits problèmes, mais beaucoup de chance.

Revenons au sujet de Rose : « Peut-on vraiment ne plus compter sur l'Amérique ? » Je me rappelle une discussion que j'avais eue avec l'abbé Milet,

à Paris, ou à Montréal, je ne me rappelle plus. Je lui disais que la France et les autres démocraties européennes étaient des pays décadents, après avoir connu leurs heures d'épanouissement. Lui disait : « Mais non, je trouve au contraire que la France est dans un plein état de renouvellement... » C'est vrai parfois si l'on pense au programme scolaire, qu'on bouleverse chaque année de peur de n'être pas *up-to-date*. Cependant, je restais à convaincre. Maintenant, je dis que, vu l'accroissement industriel gigantesque des pays comme l'Italie et la France ou encore l'Allemagne, l'avenir ne s'annonce pas si sombre en Europe. L'accroissement industriel des États-Unis ces dernières années est inférieur à l'accroissement industriel de n'importe quel pays de l'Europe Occidentale. Si les États-Unis ne réussissent pas à relever le niveau de leurs lycées et collèges (les fameuses *High Schools*), ce qui me paraît essentiel, l'avenir est en Europe. En France, par exemple, si celle-ci réussit à résoudre au plus vite ses problèmes coloniaux et en particulier le problème algérien. Cela me paraît pour le moment une évidence. Il est d'ailleurs bien significatif que les États-Unis aient demandé aux pays européens de les aider dans leur programme d'aide au pays sous-développés. L'Amérique, la fière Amérique, ne se sent plus assez forte pour affronter seule ce nouveau problème, qui est bien plus essentiel que la course aux armements. Si de Gaulle pouvait comprendre que la fabrication d'engins atomiques pour la guerre est politiquement une absurdité, tout nous serait permis. Comme tous les journaux américains le disent, il ne peut faire en matière atomique que du chantage.

Vendredi 4 mars 1960

Semaine non encore décisive, mais presque. Lundi donc, j'ai vu ce Monsieur O'Bowen, de la Boeing Air Company. La question principale est évidemment le salaire. Malheureusement, il ne pouvait me donner un minimum. Évidemment, plus de 350 dollars. À ce minimum, je ne me dérange pas. Attendons en tout cas le chef du service *Transport Division*, qui doit me téléphoner dans quelques jours de Seattle, pour me parler et me proposer un salaire, sur le vu de mes diplômes. Mr. O'Bowen n'est, en effet, que la sixième roue de secours du carrosse, un simple représentant de commerce pour les emplois en quelque sorte.

J'ai, d'autre part, rempli une demande pour Westinghouse, la grande compagnie qui fabrique entre autres des sous-marins atomiques pour l'US Navy.

Mardi, entrevue avec mon maître. Il est vraiment très gentil. Nous avons parlé une heure, de mathématique et d'autres sujets. De mathématique, j'avais à lui poser plusieurs questions sur mon sujet de recherche. Il approuve mon désir d'aller à North Carolina. J'ai donc écrit à R.C. Bose en lui demandant en particulier s'il pouvait m'assurer un poste rémunéré de recherche.

Cette semaine j'ai corrigé ces cent copies de statistique pour le professeur Shapiro. Les élèves sont vraiment nuls. La fois dernière, notant sur 35, la moyenne des notes avait été de 22, mais c'était trivialement facile. Cette fois-ci, c'était un peu plus difficile. Le résultat ne s'est pas fait attendre : sur 35 encore, j'ai des 3, 4, 5, 6 et 7 : même un 2. La moyenne générale est cette fois 12/35.

L'abbé Milet m'a répondu et ne m'encourage pas trop à venir à Montréal en ce moment. La ville est ensevelie sous son bloc de glace et il n'y a aucune possibilité d'aller à la campagne. La meilleure saison serait mai ou juin, mais je ne suis pas libre à cette époque-là. On verra.

Depuis quinze jours Columbus est enneigé. Hier, il est tombé 20 cm de neige, qui sont restés. La température n'a rien de sibérienne : -10 quelquefois le soir, en général voisinant notre 0 centigrade.

J'ai présenté aujourd'hui Antoine à M. Bonin. Celui-ci quitte Columbus mardi prochain et embarque le 2 à New York pour Southampton.

Mardi dernier, j'ai revu *La Strada* de Fellini par hasard. Il était, en effet, 4h et comme je descendais du laboratoire, j'ai vu que dans la salle du spectacle de University Hall on donnait le film. J'ai bien apprécié une seconde fois, sans doute mieux que la première. Les Américains ne comprennent pas les finesses, ils rient toujours au mauvais moment.

Demain, il y a une conférence par le président de l'*Ohio farm...* sur l'agriculture en Pologne et en URSS. Je vais sans doute y aller ; c'est organisé par l'International Student Association, dont je viens de recevoir le journal.

Hier, avaient lieu des élections au campus pour élire des nouveaux membres du *Student Senate*, une sorte de Corpo de Ohio State. Plusieurs listes étaient en présence. Ne comprenant rien à la différence de leur programme, je me suis abstenu évidemment. Ici, les associations d'étudiants n'ont pas le rôle syndical qu'a notre UNEF. L'Amérique est une démocratie, mais que de choses sont imposées, sur lesquelles on ne peut revenir.

Je voudrais finir par deux faits assez étranges. La presse est libre ici, mais comme je l'avais déjà dit, tous les journaux disent la même chose. Faut-il conclure que la vérité est réellement une dans le Nouveau-Monde ?

Le seul acte socialisant vu jusqu'ici est le paiement de l'Ohio Union. Ce bâtiment a coûté très cher. Son financement et son entretien sont assurés par les 5 dollars que chaque étudiant verse chaque trimestre en payant ses droits. Il est surprenant que, dans le pays des autoroutes et des parkings payants, on taxe essentiellement l'individu.

CHAPITRE 30

UNE VOITURE EN AMÉRIQUE

Dimanche 6 mars 1960

Voici l'histoire : M. Bonnin a une voiture, une Dodge 1951, qui ne marche pas mal et il s'en va pour l'Angleterre vendredi prochain. Avant-hier il me dit : « J'ai mis une annonce dans le journal pour vendre ma voiture, mais pas d'acheteur. Je vais donc être obligé de la laisser dans une rue de New York en quittant le Nouveau-Monde. » Sa voiture vaut 180 dollars et il en proposait 100. C'est beaucoup trop bas, personne ne veut acheter une voiture à ce prix-là. Il aurait dû proposer 200 et quand un acheteur se serait présenté, il aurait descendu le prix à 100 dollars et il l'aurait vendu. D'un autre côté, il voudrait bien aller en voiture à New York pour transporter ses malles. Alors, il me dit : « Vous ne voulez pas l'acheter, je vous la laisse à 50 dollars, mais à New York. » A priori, je n'avais nullement envie d'acheter une voiture, surtout avec mon budget. Cependant, je vais être augmenté le mois prochain. Selon ma bonne habitude, j'ai réfléchi pendant deux jours, puis écrit à Baby pour prendre rendez-vous au téléphone et être sûr qu'il soit là quand je l'appellerai ce dimanche dans l'après-midi. J'ai besoin de son avis.

Vendredi, je vois tous les avantages d'un achat et samedi tous les inconvénients. La synthèse est à faire. Dimanche matin, je me dis : « Si Baby me donne le moindre encouragement, je l'achète. » J'appelle donc New York City, MO-6-4020, avec l'indication du prix. Dix secondes après, j'avais Mr. Schenker, puis Baby. Les téléphones américains doivent être excellents, car j'entendais ce dernier très distinctement. À Paris, je ne le comprends jamais bien, à cause de sa voix grave, puisant dans les fréquences des infrasons ! On peut avouer que la technique moderne permet des joies assez insolites, comme pouvoir parler avec un bon ami à 1000 km de votre ville un dimanche après-midi. Nous avons parlé pendant 10 minutes, je n'en reviens pas, le temps est passé très vite. J'avais auparavant établi mon « plan de communication » sur un papier.

Ce moment de la journée fut le haut-lieu de ce dimanche et j'en rêvais encore un quart d'heure après notre dialogue. Rendez-vous compte : téléphone à longue distance et peut-être acquisition d'une voiture. J'ai alors vu défilé Boston, Princeton, Harvard sur la côte, puis quand Baby serait à Columbus aller jusqu'à Chicago ou Detroit. *La laitière et le pot au lait*. Pourvu, en effet, que celui-ci ne se casse pas !

Dans la soirée, M. Bonnin me téléphone. Je lui dis : « Si vous êtes toujours d'accord, je l'achète votre voiture et mon ami à New York se chargera de tous

les détails de vente. » « Et bien, d'accord. Rendez-vous demain à 10h30 à l'Ohio Union. »

Vous diriez : une voiture, ça fait des frais ; oui, mais je ne risque que 50 dollars. L'assurance est payée jusqu'en juin. Si elle me lâche en route, et bien, je la laisse et prends le train. Sans doute pas, car M. Bonnin a fait changer une bielle. Il voulait la ramener en Angleterre, si les frais de transport n'avaient pas été aussi élevés, 350 dollars.

La compagnie Bell de téléphone a le monopole sur tous les États-Unis ; c'est aussi une compagnie privée. L'opératrice m'a rappelé après l'entretien pour me dire combien je devais à Mrs. Ellsworth : 2.70 dollars. Ce n'est pas excessif, nous avons parlé pendant 11 minutes. Elle m'a ensuite rappelé pour me dire : « Did you enjoy your call to New York ? » « Yes, I did, thank you. » Nous sommes en effet des clients, qu'il faut conserver. En France le téléphone est un service national ou non ; la nuance est énorme ; ici, on s'informe auprès du client pour savoir s'il est satisfait.

Conclusion : je ne vais pas au Canada et vais donc écrire de nouveau à l'abbé Milet pour le lui dire. Mon plan de vacances est maintenant le suivant : départ de Columbus lundi 14 au soir par le bus, arrivée à New York mardi 15 au matin, où je reste jusqu'au mercredi 23. Nous aurons sans doute l'occasion avec Baby de visiter Boston pour le weekend, éventuellement. Jeudi nous revenons (en voiture !) sur Buffalo, voyons les Niagara Falls au passage, puis Cleveland, où je laisse Baby chez son collègue professeur américain. Enfin Columbus ; où Baby vient me rejoindre le 2 avril. C'est le canevas ; comment seront les points ? Nous verrons.

Il devient donc urgent maintenant de m'assurer de mes 300 dollars. Je vois D.R. Whitney demain ; j'ai justement un bon plan d'expérience (*design of experiments*) à lui montrer sur lequel j'ai réfléchi toute la semaine. Laissez-moi faire un péché d'orgueil : je les vauds bien ces 300 dollars !

Samedi soir, j'ai assisté à l'Ohio Union à cette conférence sur l'agriculture en Pologne et en URSS par un des présidents de l'*Ohio Farm*... De très belles vues en couleur, mais rien de bien nouveau qu'on ne sache déjà. J'aurais voulu beaucoup plus de détails techniques sur la politique agricole russe ou polonaise.

Vendredi soir, la télévision nous offrait une interview de Sylvana Mangano et de son mari (je ne me rappelle plus le nom, producteur de cinéma). Ce qu'ils disaient était moins intéressant que le fait de voir le mari tenir toujours sa femme par la main tout au long de l'interview. Avait-il peur que les caméras américaines l'absorbent.

Suivait une interview de Gaston Palewski, infortuné candidat à la députation dans notre secteur. Là encore, ce qu'il racontait avait moins d'intérêt que la longue promenade que nous fîmes à l'intérieur de ce palais Farnèse, qui abrite l'ambassade de France à Rome. Quant à Gaston Palewski, il a le portrait de de Gaulle sur sa table de travail et ne nous épargna pas les coups d'encensoir pour son divin maître. Cela me rappelle cette citation de Bernard Shaw : « Il est plus facile de trouver des hommes qui obéissent que des hommes qui commandent. »

Enfin, je voudrais dire toute la joie que j'ai eue à lire la longue lettre que Pierre Geslin m'a envoyée. De bons amis, j'ai de la chance et ça me réchauffe le cœur.

Mercrèdi 9 mars 1960

En réponse à papa, quelques mots sur la « Recherche Opérationnelle ». C'est une chose très vague. Tel ingénieur, faisant une addition dirait : « Je fais de la recherche opérationnelle. » Pas de définition exacte. On pourrait dire que c'est l'étude mathématiques de tout problème économique dans l'espoir de trouver un optimum, c'est-à-dire une solution qui coûtera le moins cher. De là, tout le monde a cru que les moindres ingénieurs avec quelques intégrales pouvaient faire de la recherche opérationnelle ; on a galvaudé le mot. Si tout le monde peut faire des additions ou des multiplications (avec une machine), seuls des gens très qualifiés sont capables réellement de faire de la recherche opérationnelle, c'est-à-dire de structurer mathématiquement le problème conçu (?) et de le résoudre. Cela exige une très grande culture mathématique je n'exagère pas en disant qu'il faudrait dans tous les cas des personnes du niveau de H.B. Mann.

Nous avons eu un bon exemple, lorsqu'avec Daniel et Roger nous fîmes un stage de deux mois chez Shell à Paris. Cette compagnie avait fondé un service « Efficience » (ne pas rire !) pour ne pas l'appeler « Recherche Opérationnelle. » Quels en étaient les responsables ? Deux ingénieurs dont les connaissances mathématiques ne dépassaient pas le niveau de Math. Spé., un centralien et un autre type du génie Maritime. Il aurait fallu pour que ces gens soient rentables qu'ils aient complété leur formation mathématique. Ce stage a été très utile pour savoir le nom des sociétés, dans lesquelles il ne faudra pas poser candidature plus tard.

Revenons à la recherche opérationnelle. Toute personne avec un bagage moyen mathématique peut être utile. Ces deux mots, R.O., ont dû séduire par leur signification inconnue quelques généraux, car on a vu, ces temps derniers à Paris, des cours de *Programmation Linéaire* et un séminaire de *Recherche Opérationnelle* être envahis par un régiment d'officiers (même « brevetés techniques », comme dirait papa) en civil. C'est dans tous les cas un mot à la mode dans l'armée. Je doute que l'armée ait des gens capables, comme dans le civil en France d'ailleurs. Les livres dans ce domaine sont rares ou n'existent pas en français.

Lundi soir, j'ai donc vu M. Bonnin. L'affaire est arrangée. J'ai retéléphoné à Baby pour lui dire de se mettre en contact avec un notaire à New York, car l'acte de vente et la signature du vendeur doivent être revus et corrigés par un notaire. Une fois ce papier signé et notifié, Baby me l'envoie à Columbus. Je vais alors à la *Court of Justice*, paie ma *registration*, obtiens la plaque de voiture 60. On change de plaque de voiture chaque année aux États-Unis. Dans l'Ohio, l'an dernier elles étaient rouges sur fond blanc et cette année elles sont bleues sur fond jaune. Mrs. Ellsworth trouve ça « ugly. »

Samedi 12 mars 1960

J'ai reçu lundi le paquet de maman contenant les articles de toilette, dont l'eau de Cologne. Merci. Je vais donner le tube dentifrice à Baby, qui ne peut supporter les *tooth-pastes* américains. Quant au reste, on est bien fourni ici. Dans le second paquet reçu, il y avait la poudre des Pères Trappistes, qui s'était abondamment répondue à l'intérieur ; les savons, les lotions étaient généreusement saupoudrés, mais étaient restés intacts. Que penser de ladite poudre ? Nous souffririons ici plutôt d'une survitaminose et prendre chaque jour de cet ingrédient ne me paraît pas nécessaire. Je n'ai rien d'un sous-alimenté. Avec ces lotions pour les cheveux, je vais essayer de me faire une friction de temps en temps, mais ne peux garantir un traitement régulier. D'ailleurs, je n'ai pas l'impression de perdre des cheveux. Encore merci pour tous ces savons shampoing et eau de colonne ; je vais donc retrouver le parfum de la France à travers les savonnettes Palmolive !

Avant-hier, arrivait le gilet rouge revu et corrigé pour pays froids. Les manches sont parfaites. C'est une excellente idée. Cependant, l'hiver n'a pas été très froid ; une seule fois, le thermomètre est descendu à -10 degrés centigrades. Le climat est assez sec ici et se supporte très bien. Nous avons de la neige depuis un mois et mes grosses chaussures ont bien été utiles car j'ai un quart d'heure de marche de chez moi à University Hall et il m'arrive parfois de faire deux fois l'aller et retour.

J'ai présenté mon plan d'expérience à D.R. Whitney lundi et cela a fait bonne impression, puisqu'il m'a demandé si je voulais toujours travailler plus au laboratoire pour être plus payé, je crois 280 dollars, impôts déduits. Le nombre d'heures auquel je serai astreint serait de 4h par jour. Il faut tenir compte des semaines où il n'y a pas de travail comme cette semaine, tout en étant payé.

Hier, c'était donc la dernière journée de classe pour le trimestre d'hiver. La semaine qui vient est la « examination week ». Celle d'après, la semaine officielle de vacances entre les deux trimestres. Ohio State s'est qualifié pour les quarts de finale du championnat national universitaire de basket pour tous les États-Unis.

Dimanche 13 mars 1960

Baby me téléphone qu'il a pu arranger tous les détails pour l'achat de la fameuse voiture. Il a rencontré M. Bonnin et lui a fait signer l'acte de vente devant un *notary*. On serait tenté de traduire ce mot par « notaire », mais non ; Baby traduit par : « C'est n'importe quel épicier du coin, qui a juré qu'il connaissait tout le monde », en général le propriétaire du lieu. On lui permet de *witness* tous les actes de vente, comme l'acte de vente d'une voiture ou d'un véhicule immatriculé.

Je reçois, en effet, le *title*, ou la carte grise, ce dimanche midi. Baby me l'avait envoyé par *special delivery*. Il me demande d'arriver vite à New York, car il a laissé la voiture dans un garage et ça lui coûte 3 dollars par jour. Je vais donc essayer de tout faire dans la journée de lundi.

Lundi 14 mars 1960

À 8 h du matin, me voilà à la *Court of Justice*. Je remplis deux papiers, paie 3.50 dollars et obtiens une demi-heure après mon *title* à mon nom. Ce n'est pas fini, car il faut changer de plaque. Je sors donc de la Court of Justice pour rentrer dans un bureau où l'on peut acheter sa plaque 1960. C'est la vignette américaine. On reçoit deux magnifiques plaques avec un numéro bleu sur jaune et « Ohio 1960 » pour 10 dollars. J'ai presque tout. Il reste à prendre une assurance.

Je dois cependant interrompre mes formalités de propriétaire pour aller corriger à 10 h les examens de statistique. Dr Shapiro m'aide ; nous faisons du travail à la chaîne. Il corrige le premier et le troisième problème et moi le deuxième et le quatrième. Ça prend du temps et à deux nous n'avons fini qu'à 1 h 45.

Je retourne alors chez Mrs. Ellsworth, qui m'emmène en voiture chez le beau-père de sa fille qui est agent d'assurance. Je prends une assurance au tiers, 31 dollars 50. Ce n'est pas trop cher car j'ai plus de 25 ans. Antoine, par exemple, qui aura 25 ans au mois de novembre cette année, a dû payer exactement le double. La statistique a dû prouver qu'en Amérique les jeunes de moins de 25 ans n'étaient pas de bons clients, car ils avaient trop d'accidents. L'assureur habite à Worthington, le quartier de Columbus qui se trouve tout au nord. À notre retour, Mrs. Ellsworth me montre une ancienne maison dans le quartier nord-ouest très chic, dans un parc où l'on a construit des maisons. Cela doit être magnifique au printemps.

Au retour, nous avons eu une discussion sur le problème racial aux États-Unis. Ces Américains blancs sont tous des hypocrites. Leur éducation les a rendus racistes, car ils ne peuvent imaginer qu'au Brésil par exemple il n'y a pas de problème de race. Elle m'a dit que sa fille Nancy (qui rit si bêtement) veut mettre ses enfants dans l'école de l'autre côté de la rivière, car l'école publique près de chez elle vient d'être « intégrée » pour quelques enfants noirs. Je lui dis que l'éducation de ses enfants est l'affaire de Nancy, mais que personnellement je trouve qu'elle a complètement tort d'imprimer dans la première éducation de ses enfants (2 et 3 ans, je crois) une différence de race, que ne perçoivent pas les enfants, si tous les jours ils ne sont pas sermonnés.

J'ai essayé de lui prouver que l'attitude de Nancy avait un siècle de retard, que cet acte était en contradiction violente avec le célèbre discours de Lincoln à Gettysburg. Sa fille est un pur produit de l'imbécilité américaine, mais je n'avais pas l'impression de parler dans le désert avec Mrs. Ellsworth.

Je me rappelle qu'un jour, Nancy était à la maison avec Mrs. Ellsworth, en train de regarder la télévision. Il y avait une chanteuse ; était-elle noire (*colored*, comme on dit ici) ? Je ne sais pas. Nancy s'interrogeait. Ce n'est pas toujours évident à la télévision, car certains noirs ont la peau très claire. Ayant enfin découvert qu'elle était *colored* – oh, quelle marque de péché ! – elle dit : « pouah ! » J'ai dit alors : « quelle importance ? » et j'ai quitté le salon devant tant d'imbécilité si bêtement étalée.

Les lois fédérales sont formelles pour l'intégration des écoles, mais dans les esprits, l'intégration n'est pas pour demain, même dans le Nord. Avez-vous vu

en ce moment les manifestations des Noirs dans le sud ? Ils font leur chemin et arriveront bien à leur fin. N'oubliez pas que les trois-quarts des fonctionnaires de Washington sont des Noirs. Un bon point pour eux.

Pour finir avec ce problème, je me rappelle une courte discussion que j'avais eue avec l'abbé Milet à Montréal. Cela m'avait peiné. Pour ce fameux problème noir, il s'est gâté au contact de l'Amérique, la seule chose qui m'a chagriné. Tout le reste est bien chez lui. Quand donc les gens auront-ils fini de s'inscrire en pensée à la ligue de défense et de protection de la race blanche ? Il disait en substance, comme beaucoup de gens ici : « Oh, ces Noirs, ils sont sales, débâillés, dégoûtants. C'est pénible d'avoir affaire avec eux et je comprends parfaitement cette ségrégation américaine. » Moi je dis en réponse à un tel argument : « Honte à vous, soi-disant êtres supérieurs, qui n'avaient pas appris à vos concitoyens de couleur, l'hygiène, l'élégance, etc. Ils sont sales (je ne l'ai pas encore statistiquement vérifié) peut-être, mais vous êtes responsables, puisque vous leur avez refusé toute éducation ; vous avez attendu 1952 pour intégrer toutes vos écoles sans discrimination et vous n'avez pas eu à souffrir de la soi-disant saleté des Noirs. » Ce n'est qu'un exemple ; il est bien connu chez nous aussi ; il suffit de traverser la Méditerranée.

J'ai parfois une petite satisfaction lorsque je peux prouver à certains de ces « Blancs », qu'ils sont des imbéciles, puisque tel garçon noir que je connais, Ph.D., par exemple, est très intelligent et très cultivé, alors qu'eux sont restés des médiocres. C'est donc à eux qu'il faudrait fermer les écoles puisqu'ils n'en sont pas dignes. Malgré tout, on rencontre quelques « Blancs » intelligents.

CHAPITRE 31

UNE DODGE À NEW YORK

Jeudi 17 mars 1960

Ce lundi 14 mars, à 6h du soir, il ne me reste plus qu'à ranger mes affaires et à préparer mes bagages. Je prends le bus de minuit qui arrive à New York à 2h de l'après-midi le lendemain. Même voyage qu'à Noël, des autoroutes qui se croisent, se chevauchent, s'entremêlent. Un jouet d'enfant. Je me demande parfois si toutes ces constructions sont vraiment utiles ou plutôt nécessaires. De nouveau, la silhouette de Manhattan dans le brouillard... et Baby à ma descente du bus.

La voiture est dans un garage dans le sud-ouest de Manhattan. On doit la mettre dans la rue près de chez Baby. Après quelques difficultés pour trouver la marche arrière, nous voilà partis. Une Dodge, évidemment c'est courant ici, mais dans l'une d'elles il y a Baby et moi ! Ça se conduit très bien. J'ai seulement quelques ennuis pour la garer du premier coup, car elle est assez large.

Le lendemain mercredi 16, il faut la changer de côté dans la rue entre 10h et 14h. Toutes les places sont prises. Me voilà tournant dans le quartier pendant une demi-heure. Finalement, je trouve une place libre. À 14h, lorsque je veux la reprendre, je trouve un papier jaune sur l'essuie-glace. On a traversé l'Atlantique mais les techniques sont les mêmes : une contravention. Je me demande bien pourquoi, car elle est du bon côté, mais finis par découvrir que c'est peut-être à cause de la borne d'incendie qui se trouve juste à cet endroit sur le trottoir. La contravention porte en effet comme raison du délit : *Hydran*. Je gare donc la voiture dans un autre endroit – définitivement permis cette fois – et descends dans le centre de New York à l'Automobile Club pour me procurer un bouquin sur les règlements spéciaux de l'État de New York.

À Columbus, je m'étais fait inscrire à l'*American Automobile Association*, le célèbre AAA ou « triple A ». La cotisation est assez chère (15 dollars pour l'année), mais on peut vite les retrouver, si on utilise vraiment les facilités offertes par le club. D'abord toutes les cartes routières des États-Unis, puis la liste des garages AAA, des hôtels et d'autres papiers. Et surtout un dépannage gratuit, s'il vous arrivent des ennuis de panne sur la route. Il suffit de téléphoner à la plus proche agence. L'inscription est donc un bon placement.

À New York, je vais à la section des voyages et dis que je dois aller de New York à Columbus par Buffalo. On me dessine alors mon trajet sur une carte et sur un *triptik*, où le voyage est indiqué mile par mile, puis un grand bouquin sur les états traversés, avec la liste des choses à voir. Enfin, le plan d'un voyage à Boston que

nous voudrions faire demain et après-demain s'il fait beau et celui d'un voyage à Princeton pour dimanche. Je reviens avec deux grandes enveloppes de cartes et de *guides Michelin*.

Demain, j'achèterai deux pneus pour les roues avant ; ceux de l'arrière sont bons 35 dollars en tout. Évidemment, avec tous ces frais, j'ai largement dépassé le prix de la voiture, mais j'avais bien prévu 70 dollars en plus pour les frais d'assurance et d'immatriculation.

Aux États-Unis il est effarant de voir certaines petites choses excessivement chères et d'autres étonnamment bon marché. Voici l'histoire qui est arrivée à M. Bonnin à New York. Il a dû payer 40 dollars de contravention avant son départ, je ne sais pas pourquoi. Il n'aura donc vendu sa voiture que pour 10 dollars.

Jeudi 17 mars 1960

Baby a fait un chèque de 10 dollars pour payer ma contravention. C'est évidemment une mauvaise surprise ; elle passera dans le compte des frais généraux. Aujourd'hui, je suis descendu dans le centre de New York pour voir où je pourrais acheter mes deux pneus. Il tombait une pluie fine désagréable. L'Empire State Building était dans la brume et l'on ne pouvait pas voir son sommet. Par un tel temps, c'est opprimant de se promener. Beaucoup de bruit, des klaxons, des gens pressés. Je regrettais même ma bonne vie de Columbus, si paisible.

Samedi 19 mars 1960

Hier matin, je descendais dans le centre de New York – exactement 2nd Avenue et 35^e rue – pour acheter deux pneus pour la voiture. Les deux pneus avant n'étaient pas satisfaisants. 41 dollars, pneus Firestone, première qualité. Il importe d'avoir des pneus excellents et cet achat était nécessaire. André, le médecin indien de la Guyane hollandaise (cf. séjour de Noël à New York) m'accompagnait. Avec la fameuse Dodge on a eu quelques ennuis avec les sens uniques, mais finalement la circulation à New York est plus facile qu'à Paris. Il est amusant de constater que ce matin-là les trois-quarts des voitures dans New York étaient des taxis. Il est en effet impossible de stationner dans le centre (35^e rue–5^e Avenue).

Finalement, nous avons renoncé à ce voyage à Boston et sommes allés à Palisades Interstate Park à une cinquantaine de miles du Nord-Ouest de Manhattan. D'abord, nous avons pris le George Washington Bridge, qui franchit le Hudson ; pont à péage (55 cents) par voiture. De nombreuses portes de sortie ; on s'engage dans l'une d'elles, jette une pièce de 55 cents dans la boîte à sous, la lampe verte s'allume et vous pouvez vous en aller. Au sortir du pont, c'est de nouveau un mélange de routes, qui s'entrecroisent dans tous les sens, pour atteindre Palisades Interstate. On s'est trompé deux fois d'autoroute ; les indications sont rares. Quant au parc lui-même, il est magnifique avec de nombreux lacs portant tous des noms indiens. André et Baby prennent de nombreuses photos en couleur. Le soir,

nous allons au cinéma voir *Un tramway nommé Désir*. Nous partons au milieu du film, tellement c'est ennuyeux.

Mardi 22 mars 1960

La voiture est bonne, freine bien ; elle a seulement quelques ennuis à grimper les fortes pentes. Elle est aussi un gouffre pour l'essence, mais celle-ci n'est pas chère. À Columbus, une voiture revient à 20 dollars par mois. Pas de difficulté pour la conduire ou la garer. On est un peu surpris au début par la démultiplication du volant. Quant à la vitesse, elle est partout limitée, sur turnpikes à 60 miles et sur les highways, des routes gratuites, à 50 miles et parfois 40 miles.

Samedi, nous l'avons prise et sommes allés à l'ouest dans l'état du New Jersey. La promenade fut moins agréable que le jour précédent. Nous avons vu le *largest lake of New Jersey*. C'est comme en France gaulliste, on est toujours le plus grand, le plus beau, de quelque chose. Là encore, nous avons pris le George Washington bridge et donné les 55 cents de droit, mais les routes que nous avons prises après étaient gratuites, de simples highways.

Le soir, de nouveau à Radio City avec ses Rockettes. Même spectacle qu'à Noël avec des costumes et des décors différents. Un film ennuyeux et toujours ces 48 ou 64 girls (les *Rockettes*) dansant leurs danses américaines à la limite du vulgaire, mais toujours agréables à suivre.

Dimanche, nous allons à Princeton, célèbre par son université et son « Institute for Advanced Study », fréquentée par Feu Einstein, qui se trouve 60 miles au sud-ouest de New York. Du vieux dans du neuf : toute l'université est construite d'après le style des collèges d'Oxford. C'est joli mais ça sent trop l'imitation. Il n'y a aucune originalité. Promenade en voiture toujours avec la Dodge. Nous avons pris avec nous André, le médecin indien du Surinam, et son copain Mano, un autre médecin indien, cette fois de Singapour. Lui est très spirituel et très sarcastique dans ses appréciations américaines. Tous deux sont des experts en photos en couleurs. Il y a quelques jours, Mano nous montrait des photos en couleurs de Singapour, où on le voyait faisant visiter les installations sanitaires de Singapour au prince Philip, le mari d'Elisabeth II. Les quolibets fusent : « Qui est donc ce monsieur en spencer à côté du grand médecin indien, etc. ? »

À propos de photos en couleur, André s'est amusé à prendre en photo tous les animaux empaillés d'un musée de New York : des aigles, tigres, panthères, pingouins, etc. Un jour, il projetait ces photos en couleur devant des Américains. Premier commentaire d'André pour rire : « Voilà une panthère de la jungle africaine, ... » Les Américains : « Really ? » Devant un public aussi naïf, André a continué : « Aigle d'Amérique du Sud, pingouin du pôle Nord, etc. » Les Américains : « Quel chasseur vous êtes, André ! » Je vous laisse imaginer les réponses. Baby, qui a assisté à la projection, mourait de rire. Il faut comprendre : les Américains sont en général très peu cultivés. Voici André, à la peau brune, indien du Surinam. Dans l'imagination enfantine de l'Américain moyen, André est vite devenu le grand chasseur des Indes lointaines ou des *Mille et une Nuits*.

Revenons à Princeton ; style anglais donc, même la ville. Copiage intégral. Quand on a vu Cambridge et Oxford, cela paraît ridicule. Je préfère cent fois Ohio State, qui est vraiment typiquement américain. Je conçois que cette université de Princeton puisse émerveiller un Américain n'ayant jamais été en Europe. Pour retourner à New York, nous prenons un bout du New Jersey Turnpike et payons 95 cents de *toll*. Imaginez des autoroutes à trois voies dans chaque sens, parfois quatre, avec des ponts, des sous-ponts, des tunnels, des viaducs. Un jeu d'enfant. La vitesse est limitée à 60 miles et personne ne semble dépasser la limite. Le soir, repas indien chez Mano, un vicieux de la cuisine. C'est excellent mais que c'est donc épicé.

Lundi 21, hier. Baby va à ses cours l'après-midi et je travaille pendant ce temps à la bibliothèque de Columbia. Le soir, nous sommes invités chez Jacques, le jeune étudiant belge, avec lequel nous étions allés à Washington à Noël. Il s'en va le mois prochain pour San Francisco et de là prend l'avion pour Bruxelles par le Pôle Nord. C'est guère plus long qu'un New York-Bruxelles.

Tous ces Européens de New York sont dégoûtés de l'Amérique. Il semble qu'ici les étudiants soient plus idiots qu'ailleurs. Pauvre Amérique, il est temps en tout cas que lui et sa famille rentrent en Europe. Ils finiraient par devenir fous ici, à force de se rabâcher toutes les stupidités américaines.

Voici la dernière découverte qu'on a faite avec Baby, plutôt à mettre dans le chapitre de la pornographie américaine. Une vitrine du centre de New York exhibait une règle graduée d'un genre très spécial. On peut imaginer le nom : « mentulimètre ». Très concret. Avez-vous trouvé ? Sur les diverses graduations, quelques commentaires. La plus grande taille « betting in a bar » (pour parier dans un bar), la moyenne « large women or small cattle » (pour grosses femmes ou petit bétail) et cinq ou six autres que j'ai oubliées. C'est le genre de chose qu'il faudrait rapporter comme trophée, si ça ne coûtait pas, par exemple, un dollar comme c'est le cas.

Il n'est pas rare de voir dans la même vitrine des images religieuses, comme *La Cène* et des images obscènes. C'est incroyable. Relisez donc dans un *Express* d'il y a trois ou quatre semaines, cet article sur le cas *Chessman* par M^e Torres et un psychiatre. En quelques mots, M^e Torres explique très bien le rapport entre la justice élémentaire américaine et la pudibonderie astreignante voulue par la femme américaine. L'Américain se sauve en recourant à tous les moyens de la pornographie, films, images, etc. Il y a même des cartes à jouer avec rien que des femmes nues représentées.

Aujourd'hui, il est tombé quelques centimètres de neige. Comme tous les jours à 14h, j'ai changé de place la Dodge et suis allé à un cours de Columbia avec Baby, professé par Takács, le professeur chez qui nous étions aller à Noël. Cet après-midi, je travaille à la bibliothèque. Demain, pendant les cours de Baby, j'irai au Modern Art Museum. Le soir, nous projetons d'aller voir le film monument qu'est *Ben-Hur*, western biblique sans doute, mais il est intéressant de voir quels moyens ont été employés pour ce *Big Show*.

Jeudi 24 mars 1960

Exhibition Monet au Museum of Modern Art. Le soir, au cinéma, un *Ben-Hur* en super son, production et écran. La course des chars est étonnamment bien rendue mais la mort du Christ avec du sang coulant dans une eau de pluie est certainement du plus mauvais goût. Il ne faut pas manquer le film si la projection arrive à Paris.

CHAPITRE 32

RETOUR À COLUMBUS AVEC BABY

Vendredi 25 mars 1960

Départ, en Dodge, pour Buffalo. Nous prenons le *New York Thruway* au sortir de George Washington Bridge. Voyage sans histoire ; arrêt dans les *resthouses* le long du *turnpike*. On y mange, y boit, va aux toilettes, achète des cartes postales. Enfin Buffalo, où nous arrivons à 7h du soir, après ce voyage de 420 miles (675 km). Il est facile de conduire sur ces *turnpikes*. Arrêt dans un YMCA Hotel, puis promenade le soir dans les rues de Buffalo, ville par laquelle je suis entré la première fois dans les États-Unis, mais par le train.



L'auteur devant les Chutes du Niagara, côté USA

Samedi 26 mars 1960

Les chutes du Niagara à seulement 20 miles de Buffalo. Vues du côté américain, elles ne donnent pas cette impression gigantesque qu'on retire à la lecture d'un

livre de géographie de la classe de seconde. On ne peut traverser le pont pour aller au Canada, car Baby n'a pas de visa et moi non plus d'ailleurs, car je l'ai laissé à Columbus. Le plus étonnant est de voir ces chutes partiellement prises par les glaces. J'ai d'ailleurs du mal à tenir mon appareil photo, car il fait vraiment froid.

À 1h, nous partons pour Cleveland, où nous arrivons à 7h, nous dirigeant vers le traditionnel YMCA Hotel. On devrait prendre une carte de membre adhérent. Une chambre à deux lits coûte quand même 6 dollars.

Dimanche 27 mars 1960

Promenade dans le grand parc de Cleveland avec Annie et... la Dodge. J'avais oublié le principal personnage. À midi, nous sommes invités à déjeuner chez le professeur américain, ami de Baby, Richard S. Varga, maintenant *full professor* au *Case Institute of Technology* de Cleveland. Il a 31 ans. C'est un homme extrêmement charmant. Baby me l'avait déjà présenté à Paris, en juin dernier, lors du congrès d'analyse numérique au palais de l'UNESCO. Cependant, écoutez cette formidable coïncidence : il y a cinq semaines, j'avais écrit à R.C. Bose en Caroline du Nord et toujours pas de réponse ; je commençais à me demander s'il ne fallait pas récrire une autre lettre. Ne voilà t-il pas que Varga me parle d'un professeur indien, fameux algébriste, qui travaille dans son département à Case Institute, à savoir R.C. Bose. Rien d'étonnant, le courrier n'a pas dû suivre. Alors Varga me dit de revenir avec Baby dans quinze jours et que lui s'arrangera pour m'aménager une entrevue avec R.C. Bose. Tout cela est vraiment étonnant. Que doit-on en conclure ? Bien faire et laisser faire ? Nous arrivons à Columbus à 8h. Une chambre avait été retenue pour Baby sur Neil avenue, exactement en face de la maison 1394.

Lundi 28 mars 1960

Premier jour de classe. Voici mon rythme : 10–11 laboratoire ; 11–12 cours de géométrie projective par un jeune professeur d'origine allemande, Arno Cronheim ; 12–14 laboratoire ; 14–15 cours d'algèbre par Herbert Ryser. Tous les mardis, 1h30 de programmation au Computer Center (cela commence mardi prochain) et un séminaire de H.B. Mann le mercredi à 15h. Enfin, pour compléter mon assistantship, correction des copies du cours de statistique du Dr Shapiro. Cela m'occupe !

Jeudi 31 mars 1960

Avec Baby nous rendons visite à Antoine et nous l'emmenons manger une pizza, d'ailleurs excellente, dans un restaurant de High Street.

Vendredi 1^{er} avril 1960

Bridge chez les Mann. Je n'ai pas réussi à y faire inviter Baby ; c'est dommage, parce que c'est un excellent joueur. H.B. Mann semble assez pauvre en dehors des mathématiques, à moins qu'il ne veuille absolument pas s'extérioriser. Il dit cependant avoir longtemps hésité entre la carrière de mathématicien et celle de vétérinaire. Il trouve que les gens ne sont pas intéressants et préfère les animaux. Je voudrais lui donner raison, mais je n'aime pas les animaux a priori. Il a conservé de ses inspirations animales un amour pour son chat. Comme « dirait l'autre », c'est un beau chat mais « jyconnairien. » En somme, ce Mann est un anti-sociable, à moins que ce soit un grand timide d'une grande bonté. Mrs. Mann semble être assez anti-communiste, de la manière qui me déplaît, mais nous sommes en Amérique. Il est assez désolant d'ailleurs de voir les opinions saines se dégrader au contact du nouveau continent. Je n'ose penser à l'abbé Milet. Finalement, le quatrième joueur, Steve, n'est autre que le frère de Mrs. Mann. J'aurai attendu six mois avant de le savoir.

En ce moment, a lieu le recensement aux États-Unis. On va donc me compter parmi ces 180 millions d'Oligophrènes, comme dirait Baby. Je l'ai assuré de faire du racisme à rebours. Mrs. Ellsworth a rempli un grand papier bleu et l'a remis à l'officier du recensement. Pour ne pas changer, il fallait indiquer la race des personnes habitant la maison. On avait le choix entre blanc, noir, japonais, chinois (pourquoi cette nuance pour ces deux peuples asiatiques ?), hawaïen, puis 3 noms compliqués et enfin « etc. » Mrs. Ellsworth, dans sa candeur se demandait dans quelle catégorie il fallait me mettre et je lui ai dit ; « dans les etc. » Cette question des races aux États-Unis m'aura toujours horripilé.

Des potins : Ohio State en basket a remporté le championnat universitaire de tous les États-Unis. Sans doute, quelques-uns de ses joueurs représenteront les États-Unis aux prochains Jeux Olympiques. Mrs. Ellsworth, comme beaucoup de Columbusiens, est allée à l'aéroport accueillir les joueurs après le retour victorieux. Elle a trouvé cela « so exciting » de voir tout ces joueurs d'aussi près.

Samedi 2 avril 1960

Dîner le soir dans un restaurant chic de Columbus avec Baby et Antoine. Ce dernier vient nous prendre en voiture ; il a une magnifique Chevrolet 6 cylindres. Il paraît que la Dodge en a huit, elle doit donc user beaucoup plus d'essence. Comment le savoir ici, lorsqu'on mesure l'essence en gallons, plus exactement, en nombre de miles par gallon, et en dollars en plus ? Fin de soirée dans une cave de High Street, appelée Heidelberg, où tout le monde boit de la bière dans une atmosphère enfumée.

Dimanche 3 avril 1960

Mrs. Ellsworth s'en va pour 3 jours chez son fils à Canton. J'invite donc à dîner Antoine et Baby. C'est ce dernier qui fait la cuisine. Excellentes côtes de porc.

Lundi 4 avril 1960

Concert gratuit au Mershon Auditorium. Le violoniste Joseph Szigeti y joue les sonates et partitas pour violon de Bach, du moins ce soir-là ; une sonate et deux partitas. Le reste sera joué jeudi. C'est gratuit et seulement le parterre est plein. Peu d'admirateurs de Bach ! Beaucoup de gens du département de mathématiques, le chairman et sa femme, d'autres professeurs. J'aperçois Mrs. Mann, mais pas H.B. ; rien d'étonnant, n'ayant vu ni le nom Strauss, ni celui de Francz Lehar, il est resté chez lui. Baby accomplit la prouesse de vouloir m'accompagner et a même apprécié la deuxième partita. Szigeti, ce nom me dit quelque chose ; il semble ne pas avoir une technique assez parfaite pour jouer comme il voudrait la partita en ré mineur, dont un ami violoniste me disait à l'entracte que c'est le morceau pour violon le plus difficile qu'il connaisse. À notre retour, surpris par la pluie, nous nous engouffons dans l'Ohio Union pour faire une partie de billard.

Mardi 5 avril 1960

Cinq étudiants de la classe du Dr Shapiro viennent me trouver pour que je leur explique leur problème. Il est bien ennuyeux d'avoir à expliquer trois fois le même problème à trois personnes différentes. Cet après-midi, nous allons au Computer Center, de l'autre côté de la rivière. On nous explique la marche d'une machine IBM 704.

Il est 6 h et Baby semble préparer un consistant repas. Il a découvert des fraises congelées, qui après une heure à la température ambiante semblent devenir de vraies fraises ; mais sait-ton jamais ?

Samedi 9 avril 1960

Avant-hier soir, second concert de Szigeti. Il aura joué l'intégrale des sonates et partitas pour violon seul.

Hier, j'ai reçu une réponse de Harold Hotelling, le chairman de North Carolina, à qui H.B. Mann m'avait conseillé d'écrire. Curieusement, il m'envoie une longue lettre de deux pages, ne me disant même pas si oui ou non il peut me procurer un emploi dans son université. De plus, il ne fait naturellement aucune mention de salaire et donne l'entière responsabilité à R.C. Bose et me demande de rencontrer celui-ci pour un éventuel emploi. C'est assez étrange de voir un chairman s'abriter derrière la décision d'un professeur de son département. Je n'ai pu voir H.B. Mann, mais je vais lui en parler cette semaine. La situation en tout cas n'est pas mauvaise, si je fais bonne impression sur R.C. Bose. Baby a donc téléphoné à Varga, son collègue de Cleveland, pour me préparer une entrevue avec R.C. Bose, quand nous irons à Cleveland.

Hier soir, nous sommes sortis en ville, avec un certain George, 24 ans, soi-disant chanteur professionnel, actuellement rééducateur dans un centre pour jeunes

délinquants et qui vit dans la même maison où séjourne Baby. C'est un pauvre malheureux à qui sa femme a refusé d'élever l'enfant qu'elle a eu de lui. Il est donc divorcé et son fils est élevé par sa « mère à lui. »

Nous allons dans un night-club sur Broad Street ; nous nous asseyons au bar, qui n'est que le prolongement du piano et où un pianiste joue des chansons populaires américaines. Notre Georges « en pousse » quelques-unes. Belle voix. Comme nous sommes des amis, on nous paie à boire. Après le sixième verre de bière (un bon tiers de litre chaque fois), j'ai pris le parti de ne pas refuser, mais de tout renverser discrètement sur le tapis par terre ; pourtant, je suis déjà allé deux fois soulager ma pauvre vessie. il y a là un tas de braves types, soi-disant un compositeur de chansons d'Hollywood, qui nous paie plusieurs fois à boire et laisse toujours traîner un billet de 20 dollars sur la table. Nous rentrons vers 2h du matin. La soirée ne m'a coûté que le stationnement de la Dodge. Expérience intéressante, mais inutile à recommencer.

Mardi 12 avril 1960

Toujours rien au sujet de mon travail de vacances. Pas de réponse de Boeing, ni de Westinghouse,... mais c'est encore bien tôt. Quant à enseigner à l'U.S. Army Research Center à l'Université de Wisconsin avec H.B. Mann, j'ai abandonné le projet, ce serait trop mal payé. À ce propos, il faut préciser que cela n'a rien à voir avec l'U.S. Army. Celle-ci paie seulement quelques contrats de recherche à ceux qui enseignent là-bas. Il faut comprendre que les professeurs ne sont payés par leur Université que pendant neuf mois. Libres à eux de trouver des contrats de recherche pendant deux mois dans les vacances d'été. D'autres fondations en proposent, comme l'U.S. Navy ou l'U.S. Air Force, ou simplement la National Science Foundation.

Mercredi 13 avril 1960

Nous sommes allés dans un *Drive-In Theater*, c'est-à-dire un cinéma en plein air, mais où l'on reste dans sa voiture. Malheureusement, il ne fonctionne pas le week-end. Nous avons donc visité le quartier et particulièrement un immense bowling, trois fois plus grand que celui de Ohio Union. Rappelons que le bowling est un jeu de (grosses) quilles automatique avec plein de lumières, qui s'allument et s'éteignent.

Ce soir, nous téléphonons à Varga, l'ami de Baby et le collègue de R.C. à Cleveland. Il me faudra peut-être obtenir copie de tous mes diplômes mais je ne suis pas sûr qu'on en ait vraiment besoin. Il suffit d'attendre, car selon la réponse de R.C. Bose lundi, je devrais peut-être envoyer toutes sortes de renseignements. On verra.

Quelques nouvelles de l'Université : celle-ci est forte de ces 23000 étudiants en octobre, et pour ce trimestre, le *Spring Quarter*, seulement 19500 étudiants. Beaucoup n'attendent pas la fin d'année scolaire pour stopper leurs études

surtout les *Freshmen* ou étudiants de première année. Les prochains jeux olympiques auront lieu à Rome. Dans l'équipe de basket olympique des États-Unis, seul Jerry Lucas d'Ohio State est sélectionné ; ce qui a valu de nombreuses polémiques dans les journaux locaux, qui voulaient voir au moins trois joueurs locaux dans l'équipe olympique.

CHAPITRE 33

DETROIT, CLEVELAND ET R.C. BOSE

Samedi 16 avril 1960

Nous, Baby et moi, voilà partis à 6h en voiture de Columbus, par une pluie battante. Heureusement, elle s'arrête au bout d'une heure. Sans histoire jusqu'à Toledo – à ce propos, Baby arrivera en juin à Paris avec une foule de cartes routières retraçant l'itinéraire en détail de nos aventures – Toledo, ville américaine, impersonnelle ; une autoroute passant au milieu de la ville permet de l'éviter.

Nous faisons route après pour Ann Harbor, charmante petite ville, à une trentaine de miles à l'ouest de Detroit. Si l'Ohio que nous avons traversé est d'un plat continuel, le Michigan, serré entre les lacs Erie et Huron, n'a rien à lui envier, du moins dans la région que nous visitons, c'est-à-dire la partie extrême sud de l'État. C'est aussi très joli avec de nombreux petits lacs, quelques parcs – on ne peut vraiment pas les appeler forêts. Toutefois, ces routes américaines sont tristes avec cette succession de maisons de bois construites sans génie ; rares sont les villes qui ont un plan d'ensemble. Bien sûr, vous verrez des rues uniformément droites et dessinant de beaux carrés géométriques. Malheureusement, dans ces carrés s'alignent des maisons, oh certes pratiques, mais tristement uniformes. De temps en temps, au bord de la route surgit un immense *supermarket*. C'est un gigantesque centre d'approvisionnement où l'on peut acheter une orange ou une automobile, devant lequel s'étale un non moins gigantesque parking destiné aux voitures des clients. Il est d'ailleurs impossible d'atteindre ce Super Market si l'on n'est pas motorisé.

Voici Ann Arbor, entièrement construite dans un parc. L'Université du Michigan et la ville ne font qu'un. Voilà une charmante cité. Les étudiants circulent à bicyclette comme à Oxford. Des étudiants, blancs et noirs, se promènent devant un grand magasin, portant des pancartes où l'on peut lire « Égalité pour tous ». « Pas de discrimination », « Boycottez ce magasin », etc. il s'agit, en fait, d'une succursale d'une grande compagnie, possédant de nombreux magasins dans le Sud, où l'on interdit l'accès aux Noirs. L'un de ces boycotteurs nous explique qu'ils veulent ainsi obliger le gérant de ce magasin à écrire au patron pour lui demander d'ouvrir les magasins du Sud aux Noirs. Cela aurait une chance de réussir si le même boycottage était systématiquement fait dans toutes les villes du Nord. Là comme ailleurs, les progrès sont extrêmement lents. Comme nous le dit ce jeune étudiant dirigeant les opérations, les Noirs sont très craintifs et très

complexés. Parmi les manifestants seulement 20 % de Noirs. Il me semble pas, en tout cas, que le magasin souffre de ce boycottage, car il est raisonnablement plein. Toutefois, il faudrait pouvoir comparer.

D'Ann Arbor à Detroit, la route passe au bord de nombreux lacs. La Dodge fait des caprices et peu après Ann Arbor on est obligé de faire changer dans un garage une conduite du frein avant gauche. J'en profite pour faire resserrer les freins et la Dodge s'arrête maintenant en cinq mètres. De Pontiac à Detroit, des maisons tout le long. La route ou la rue contient quatre files de voitures dans chaque sens. Nous sommes, bien sûr, au cœur du monde automobile.

Detroit. Arrivée vers 7h. L'habituel YMCA Hotel nous attend. De notre chambre nous avons une excellente vue sur les gratte-ciels du centre de la ville. Promenade dans les rues le soir. Baby ne peut s'empêcher de penser à *Promenade au hasard dans les rues de Zürich* du mathématicien Polya, que M. Dugué lui avait conseillé de lire comme introduction aux méthodes de Monte-Carlo. Sourire ironique de Baby, l'ouvrage étant depuis longtemps périmé. À ce propos, *Promenade au hasard dans les rues de Zürich* prouve qu'il y a une probabilité égale à 1, que partant d'un point déterminé de la ville, on y revienne en se dirigeant au hasard dans les différentes rues de la ville.

Le lendemain nous voyons une autre partie de la ville. C'est toujours aussi immense. Nous saluons au passage l'*Ambassador Bridge*, qui franchit le *Detroit River*, rivière joignant le lac Huron au Lac Erie.

Puis retour à Toledo et route vers Cleveland par l'Ohio Turnpike, autoroute payante. C'est assez ahurissant, vous mettez votre voiture à 50 ou 60 miles à l'heure, selon les *speed limits*, puis vous attendez que ça se passe. Le pays étant désespérément plat, votre vitesse ne bougera pas.

À Cleveland, je laisse Baby chez R.S. Varga ; moi, je vais dormir au YMCA de la ville. R.S. Varga m'a pris un rendez-vous pour R.C. Bose pour le lundi matin.

Lundi 18 avril 1960

Je vais le matin à Case Institute of Technology, l'école où enseignent R.S. Varga et R.C. Bose (lui juste pour une année). Celui-ci me reçoit très gentiment. Léger accent indien, petite voix. « Fascinating person », comme dit R.S. Varga. Il me donne bon espoir quant à une attribution d'un fellowship à North Carolina. Bien sûr, c'est trop tard pour une demande régulière. Aussi ne me donne-t-il pas une réponse certaine. À cette université, du moins dans le département de statistique, ils n'ont pas de postes d'enseignants et ne proposent ainsi que des fellowships, mieux payés en tout cas que les assistantships d'Ohio State.

Vers 4h, je prends congé de Baby, Varga, et de Cleveland. Baby doit rester quelques jours chez Varga, puis retourner avec lui à New York, celui-ci devant se rendre à Harvard, pour donner une conférence. Sans histoire de Cleveland à Columbus, où j'arrive vers 9h.

Jeudi 21 avril 1960

La semaine prochaine, je vais recevoir mon salaire d'avril, devant approcher les 300 dollars. C'est une sérieuse augmentation depuis que je fais, en fait, un double service dans ce laboratoire de statistique. Cela tombe bien, car l'abbé Milet m'a écrit pour m'inviter à une grande partie de pêche dans les lacs canadiens pour le courant de mai. Il me faudra donc m'absenter la dernière semaine de mai et parcourir avec la Dodge les quinze cents miles aller et retour de Columbus à Montréal. Auparavant, je voudrais être sûr de mon avenir d'été (pas de réponse de Boeing, ni de Westinghouse) et de celui de l'an prochain (attribution du fellowship de la part de R.C. Bose).

Quant à la Dodge, elle est restée bien sagement devant la maison depuis ma rentrée de Cleveland. Il ne me restait, en effet, plus beaucoup d'argent. La soudure devrait se faire toutefois. Dans le quartier où j'habite, il n'y a pas d'ennuis pour garer la voiture. Elle peut rester tout le temps garée devant la porte.

CHAPITRE 34

UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE

Mercredi 27 avril 1960

Le téléphone sonne encore. Ce sont, en général, des gens qui viennent se renseigner auprès de Mrs. Ellsworth de l'achat de maison. Elle est, en effet, plus ou moins, agent immobilier. Cette fois-ci, c'est pour moi. Mrs. Lange, de l'*International Student Office*, la secrétaire de Mrs. Bailey, me téléphone pour me dire qu'une étudiante française d'Ohio University (ne pas confondre avec Ohio State, la mienne. Ohio University est une petite Université de 6.000 étudiants, située à Athens, Ohio) est en ce moment à l'hôpital de l'Université à Columbus et qu'il serait bon que quelques personnes aillent la voir. J'irai donc ce soir.

Baby va rapporter des photos en couleurs à son prochain retour en France et donnera de nombreux commentaires. Comme souvent je le lui ai dit : « Il faut toujours que tu exagères. » Il faut toujours diviser par dix tout ce qu'il dira. Bien qu'il s'en défende maintenant, il était parti en Amérique, dans cette Université de Columbia, plein d'enthousiasme, allant boire aux sources de la Science Statistique. Hélas, celles-ci étaient toutes taries.

Et la soif vous rend aigri. Cependant, il a toujours des idées très originales et une façon toujours surprenante, mais souvent astucieuse de voir les choses. Il y a beaucoup d'intelligence dans ces deux cents livres (américaines !). Du bon cœur aussi. Pourquoi s'en défend-il toujours ?

Samedi 30 avril 1960

L'université de Caroline du Nord est située à Chapel Hill, petite ville, à quelques miles de Raleigh, la capitale de l'État. Antoine, qui connaît l'Université, m'a dit que le cadre de Chapel Hill était magnifique et qu'il avait été surpris, lors de son passage à Noël dans cette ville, donc en plein hiver, de voir une gigantesque garden-party organisée dans les jardins de l'Université. La température est certainement clémente en hiver, mais quel four ce doit être en été.

Maintenant que je me suis fait à l'idée d'aller en Caroline du Nord et de travailler avec R.C. Bose, je serais bien déçu de voir ma demande de fellowship refusée.

Aux dernières nouvelles, Westinghouse vient de m'écrire que ma demande de travail n'avait pu être satisfaite. Pas d'autres nouvelles de *Boeing*, je vais donc récrire à Mr. O'Bowen, le recruteur, lundi. J'irai aussi voir mon chairman pour

voir s'il n'a pas quelque possibilité. Il serait bon d'être rassuré de côté-là avant mon départ pour Montréal le 20 mai.

Hier, j'ai reçu mon chèque du mois d'avril : 268 dollars, impôts déduits. Cela fait nominalement dans les 320 dollars. Il était temps, il ne me restait plus que 50 cents ! Mon travail actuel est le suivant (en fait, c'est moi, de mon propre chef, qui l'ai établi ainsi !) : 3 heures de laboratoire chaque jour pendant lesquelles je résous les problèmes et fais les calculs, tout en recevant les élèves du Dr Shapiro. Il me faut alors arrêter mon travail pour quelques minutes. En plus, je corrige tous les *tests, midterms, quizzes, examinations* de la classe du Dr Shapiro. Il y a 95 copies chaque fois. Pour un simple *quiz* (soit un problème à résoudre en vingt minutes) la correction dure deux ou trois heures. En somme, ce régime me convient, car théoriquement (?) je devrais être astreint à cinq heures de laboratoire par jour. Ce qui est beaucoup trop.

Je suis allé voir cette jeune fille française en traitement à l'University Hospital. C'est sérieux. Elle a une fracture du cou. Plus exactement, deux vertèbres cervicales cassées et un nerf coincé. Elle est donc allongée sur une planche, la tête vissée et immobile. Je crois même que tout le corps est fixé à la planche. La première fois que j'y suis allée, elle était dans la position numéro 1, allongée sur le dos. On ne voyait que sa tête. Elle peut parler, mais ne peut faire aucun mouvement avec ses bras. La deuxième fois, position numéro 2, allongée sur le ventre. Elle m'a dit qu'on la changeait de position comme une crêpe, c'est-à-dire qu'on fixait solidement une planche sur elle et qu'on retournait l'ensemble. Elle est bien courageuse. Cinq semaines à rester ainsi.

Les gens d'Ohio University sont très gentils, ils se relaient tous les jours pour venir la voir (Athens-Columbus : 79 miles). Antoine ira la voir aussi. J'irai la voir aujourd'hui ou demain pour lui faire la lecture d'un ou deux articles de *L'Express*.

Notre grand Charles a eu un succès indécent à San-Francisco et à New Orleans. Dans *L'Express*, Jean Daniel s'écrit : « ... la rage de voir gâcher cet immense capital de prestige et de gloire, cette extraordinaire possibilité de séduire au nom de la France... » On peut se demander à quoi sert tout ce succès, s'il ne peut servir à notre politique intérieure. En fait, il est difficile de faire la distinction entre le de Gaulle-interlocuteur de Kroutchev et d'Elizabeth II et le de Gaulle-prisonnier-des méchants-colonels-d'Alger. Les succès étrangers ne servent à rien tant que le guépier (on employait déjà le mot pour l'Indochine) algérien conserve toute sa réalité.

Samedi dernier, je suis allé au stade voir les *Ohio Relays*. L'athlétisme en Amérique déplace encore moins de monde qu'en France : deux pauvres milliers de spectateurs, perdus dans ce grand stade de 80 000 places. J'ai vu courir sans doute le futur champion olympique du 110 mètres haies, Hayes Jones (13 s 6/10). Quel athlète. Il y avait aussi Glenn Davis, la vieille gloire d'Ohio State, recordman du monde du 400 mètres haies et champion olympique de cette spécialité aux Jeux de Melbourne en 1956. Il gagna le 400 mètres haies, mais fut battu dans la course du 400 mètres.

Hier soir, Antoine m'a emmené au cinéma voir *Le Magicien* d'Ingmar Bergman. Nous avons pris Willie au passage. Très bon film.

Il y a un mois, Willie avec un de ses amis (un blanc) avait loué un appartement de cinq pièces sur High Street. Le propriétaire vient de lui signifier qu'il se voyait dans l'obligation de ne pas renouveler la location. La raison : la présence de *colored people* dans ce quartier n'est pas permise ! Willie s'en ira donc. Pouvait-il faire autrement ? Non. Le propriétaire l'enverrait devant la *Court of Justice* (sic), qui lui attribuerait tous les torts.

Willie est un grand philosophe, mais doit bien souffrir dans son for intérieur. Baby, dans son langage coloré (sans jeu de mots !) disait : « Quand je pense à tous ces oligophrènes, qui croient être supérieurs, alors que ce sont des imbéciles de la pire espèce. » On pourrait retourner l'argument : si ce n'étaient justement pas des oligophrènes, ils ne seraient peut-être pas racistes.

Les progrès sont lents. Les boycottages des magasins *Woolworth* sont plus fréquents. Ces boycottages n'auraient pu avoir lieu il y a dix ans. Toujours Baby, qui s'empporte dans sa dernière lettre au sujet de Truman, qui vient de déclarer que les boycotteurs étaient des communistes. La raison en est simple : il ne faut pas perdre la clientèle démocrate du sud. En effet, les racistes du sud sont démocrates... puisque le président Lincoln était républicain.

En tout cas, la correction du dernier *quiz* me montre que le niveau des études est encore bien faible. Pour 92 copies, pour une note maximum fixée à 6, on trouve 36 copies ayant 0 (inconsistant, idiot ou rien), 19 avec la note 1, 8 copies reçoivent la note 2, une a 3, trois ont eu 5 et 13 la note maximum 6. Et c'était bien facile.

CHAPITRE 35

UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE (II)

Jeudi 5 mai 1960

Baby ne me dit rien dans sa récente lettre au sujet du passage de de Gaulle à New York. J'ai écrit à Mr. O'Bowen de *Boeing* en lui demandant une réponse définitive. Il faudrait bien pourtant que je sache.

Aujourd'hui, grande parade militaire sur l'*Oval* du campus universitaire par les Cadets de la ROTC, c'est-à-dire le West Point local. Discours du président de l'Université, Mr. Fawcett, puis de la musique et le défilé avec drapeaux des États-Unis et de l'État de l'Ohio en tête. J'ai regardé tout cela de la fenêtre du laboratoire de Statistique. Les *Undergraduates* avaient congé après 10 heures du matin pour participer aux festivités, dites du « May Queen ». Une reine sera élue ce soir. Pendant toute la semaine, tous les midis, on pouvait voir une succession de voitures décapotables, avec leur pin-up respective.

Après-demain, je vais au dîner-bal international à l'Ohio Union. Les étudiants étrangers de toutes les Universités de l'Ohio sont supposés y venir. Ce n'est pas gratuit : 2.25 dollars.

Je suis retourné voir Anne, la jeune fille française au cou cassé, à l'hôpital. Sans changement. Elle a bon moral. Il y a toujours des visiteurs à chaque fois que j'y vais. Ces gens d'Ohio University sont extrêmement gentils. Il se trouve qu'elle a fait Sciences Po. l'an dernier avec Jean-Paul, le garçon qui était sur l'*Italia* avec moi et qui s'en allait étudier à Sakastoon (le pauvre !).

Hier soir, je suis allé prendre le café chez Kurt Endl, ce jeune professeur de mathématique allemand. Il ne pense pas faire carrière aux États-Unis et rentrera en Allemagne en juin 1961.

Il paraît qu'un professeur de l'Université de l'Illinois a été renvoyé de l'Université, parce que, dans une déclaration publique, il avait dit être favorable aux relations sexuelles avant le mariage avec sa future femme. C'en était trop pour l'Amérique puritaine, on l'a renvoyé. Naturellement, protestations de beaucoup de gens, qui voient là une entrave à la liberté d'expression.

Vendredi 6 mai 1960

Ce matin, je suis allé avec Antoine à la *High School* du campus (le lycée appartenant à l'Université). Le professeur de français, Mrs. Woodruff, nous

avait demandé de participer à une discussion, pour les élèves du lycée, sur la vie sociale des jeunes gens en France et sur les différences dans l'éducation entre les deux pays. Vaste programme pour seulement vingt minutes d'entretien.

Cet entretien doit être fait dans le cadre de la « Réunion du Comité International » (en français dans le texte) dudit lycée. La réunion devait durer une heure et était dirigée par une jeune française, élève dans ce lycée. Danses alsaciennes et chants folkloriques, précédés et suivis par une discussion. Le tout, bien trop rapide pour qu'on puisse dire quelque chose de bien intelligent.

À 10 heures, travail quotidien au laboratoire. Je suis toujours confronté à ce problème des dindons. Il s'agit de comparer la différence de poids, de longueur de sternum,... entre les dindons de différents groupes. Cette étude nécessite beaucoup de calculs et j'ai mobilisé les six assistants du laboratoire, tout en supervisant les résultats. Je me demande si cela est bien utile. C'est pourtant mon travail et je suis payé pour ça.

Mon assurance de la voiture a été annulée, parce que je ne suis pas citoyen américain. Il me faut en prendre une autre, après avoir passé le permis de conduire de l'Ohio. Encore une grosse perte de temps en allées et venues. Il faut pourtant régler tout cela avant mon départ pour Montréal.

Hier, je suis passé voir Anne à l'hôpital. Son état physique est vraiment sérieux. Elle est pour le moment paralysée de la jambe et du bras droit. Les médecins espèrent qu'elle pourra de nouveau se resserrer de ses membres paralysés. Elle devra rester à l'hôpital plus de cinq semaines. Les gens d'Ohio University envoient chaque nuit une étudiante pour la veiller : ils sont vraiment excessivement charmants. Elle semble avoir un moral étonnant.

Dans le dernier *Express*, j'ai pu lire quelques exemples des *Perles du facteur*. Dès que je me procure ce livre, qui ne contient qu'une suite de courtes phrases en contrepèterie, je le lui donnerai pour que les gens qui parlent français puissent lui lire quelques extraits. Elle est toujours allongée sur le dos ou sur le ventre, attendant des heures... et ne peut ni lire, ni écrire.

Ce soir, c'est le début de la réunion de tous les étudiants étrangers (du moins un grand nombre) de toutes les Universités de l'Ohio. En réalité, le grand dîner avec danse aura lieu demain soir. À cette première réunion, j'ai rencontré un Marocain, tout pétri de culture française et aussi un étudiant de Haïti. On éprouve toujours du bonheur à rencontrer de telles personnes, réagissant comme soi-même et utilisant la même langue.

CHAPITRE 36

LES COUSINS DE FUCHS

Mercredi 11 mai 1960

Samedi soir, je suis allé à la soirée internationale à l'Ohio Union. C'était plutôt bien, à ma grande surprise, alors que je m'attendais à ces numéros de patronage que l'on vous inflige pour ce genre de réunion. Toute l'immense salle de bal de l'Ohio Union était utilisée. Dîner à 19 heures. Huit cents convives. Chacun se sert à manger à un immense comptoir et revient s'asseoir à l'une des tables, qui lui est assignée. Salade arabe, riz indien, ... Tous ces mets excellents. Puis suivaient les shows des différents pays : danses et chants indiens, arabes, philippins ou sud-américains. Tous exécutés par les étudiants étrangers d'Ohio State, comme des professionnels. Grand bal jusqu'à une heure du matin.

Au cours de cette soirée, j'ai fait connaissance avec un jeune ménage français, étudiant à l'Université de Cincinnati. Tous deux sont de Strasbourg. Il se trouve que je connais leur cousin, M. Fuchs, professeur de probabilités à l'Université de Strasbourg. On peut ainsi faire le tour du monde et on rencontrera toujours des gens de « seconde » connaissance, des gens qui connaissent bien la même personne que vous.

Je les ai invités le lendemain à dîner dans un restaurant italien de Columbus (*Marzetti*). La conversation, pour les étrangers en court séjour en Amérique, est toujours la même : comment bien survivre dans ce monde tellement différent ? Ils m'ont invité à passer un week-end à Cincinnati. Ce ne sera pas possible de me libérer en ce moment, à cause de mon voyage à Montréal.

Il me faut toujours obtenir cette assurance pour la Dodge. J'ai passé hier les tests de connaissance du code de la route à la *High Central Police Patrol*. Je dois encore passer le *road test*, pour obtenir le permis définitif. On prend rendez-vous au téléphone, mais le numéro est toujours occupé. Il faut être patient.

À mon retour du centre de police, je suis passé voir Antoine, puis ai rencontré un ami de Willie, qui m'emmène à la salle de spectacle de University Hall, où la troupe de l'Université répète pour la dernière fois la pièce de théâtre *Tea and Sympathy*. Willie est le maître des sons et des bruits. La soirée se termine chez lui à deux heures du matin.

Les nouvelles de la presse écrite nous ressassent cette affaire de l'avion américain, le U2, espionnant le territoire de l'URSS. Eisenhower dit qu'on ne peut pas se permettre un nouveau Pearl Harbour et qu'il fallait prendre ses précautions

pour prévenir une attaque surprise. Imaginons le contraire : un avion russe pris en flagrant délit, survolant le territoire des États-Unis. On n'aurait pas fini d'entendre ici la propagande anti-communiste. Avec Staline à la place de Kroutchev, les États-Unis auraient passé un mauvais moment.

J'ai demandé à Mrs. Bailey le *certificate of eligibility* nécessaire pour traverser la frontière canadienne-américaine. Sans ce document, on ne peut retourner sur le sol américain. Il vaut mieux être attentif.

Samedi 14 mai 1960

Jeudi dernier, réunion du *French Club*. J'y vais avec Antoine (pour la première fois) ; en fait, une réunion des professeurs et des élèves de français de l'Université. Des jeux de société – en français, bien sûr – des projets de pique-nique, de la bonne humeur. Nous assistons à un festival « Monsieur Léon », le professeur (français) de phonétique. Très spirituel. Les Américains ne comprennent pas toujours, certains on bien du mal, d'ailleurs, à parler un français audible. Il y a cependant d'excellents élèves.

Ce monsieur Léon, en dehors de ses classes de français, s'amuse avec des magnétophones dans le *Research Center*, où je vais prendre mes cours de programmation tous les mardis après-midis. Je le rencontre là-bas chaque semaine. Il a une gaîté débordante. Il rentre en France en août. Il habite à Delaware, à 25 miles au nord de Columbus, car sa femme enseigne au collège de cette ville. En sortant, Antoine m'emmène à l'habituelle pizzeria. Le patron commence à nous connaître. Dire que j'ai mangé une pizza pour la première fois... en Amérique !

Vendredi, *Boeing* me répond que la lettre qui m'avait été adressée en mars avait été *misdirected*. Évidemment, je ne l'ai jamais reçue. On me dit aussi qu'il leur est impossible maintenant de m'offrir un emploi pour l'été. C'est très incorrect de me répondre si tard. Ce voyant, je vais voir D.R. Whitney, lui demande s'il a des emplois pour l'été. Il va voir. Je téléphone aussi à H.B. Mann. La demande lui paraît bien incongrue. Du coup, me voilà écrivant à quatre compagnies, adresses qui m'ont été fournies par le *Placement Office*.

L'Express arrive à 11 heures avec le courrier. Ce numéro est intéressant. L'après-midi, je suis allé lire l'article de François Mauriac à notre malade nationale à l'hôpital. Antoine est enfin allé la voir mercredi et m'a dit en être sorti très impressionné. Il est vrai qu'il lui faudra beaucoup de temps pour retrouver l'usage de ses deux mains et de son pied droit paralysés.

J'ai rencontré une dame d'Ohio University et elle m'a dit que l'Université pourrait peut-être réunir l'argent nécessaire pour faire venir la mère d'Anne de Strasbourg à Columbus. À ce propos, Max Falque m'écrivait, il y a quelques mois, que l'ensemble des dons volontaires constituait la troisième industrie du pays, après l'industrie de l'acier et celle de l'automobile. C'est en tout cas une bonne idée.

Ce soir, Mrs. Ellsworth reçoit sa sœur et son beau-frère de Cleveland. Il y a aussi dans le salon sa fille Nancy, dont j'entends le rire imbécile qui me fait sursauter chaque fois. Ces derniers jours, le temps était pluvieux et frais. Ce pays n'a pas de mesure : le moindre rayon de soleil vous abrutit.

Baby sera de retour en France le 4 juin et se propose de passer au Fort d'Aubervilliers pour traiter de son expérience américaine et montrer les nombreuses photos qu'il a prises.

J'ai commencé à lire *Exodus*. Lecture facile. Je m'aperçois que ce laboratoire est assez prenant et que je ne peux pas faire toutes les choses que je voudrais. Il faut que je termine plusieurs travaux avant Montréal. L'abbé Milet m'écrit pour préciser que la partie de pêche aura certainement lieu le jour de l'Ascension.

CHAPITRE 37

UNE JEUNE FILLE FRANÇAISE (III)

Jeudi 19 mai mai 1960

Dans le *Columbus Sunday Dispatch* de dimanche dernier, on peut lire l'article *Students act as sitters for injured French girl*. Il s'agit, bien sûr, de tous ces gentils étudiants qui viennent voir Anne chaque jour à l'hôpital. L'article devrait émouvoir les bonnes dames de tous les ouvriers de Columbus. La dernière phrase de l'article est touchante : les associations des étudiantes (*sororities*) ne pouvant se permettre de faire venir la mère d'Anne à Columbus, ont eu l'idée de payer à Anne un *transatlantic* coup de téléphone.

Depuis la parution de l'article, de nombreuses personnes sont venues, justement les dames des ouvriers. Les églises vont entrer en compétition ! En fait, c'est heureux, car, avec le temps, l'enthousiasme de tous les visiteurs initiaux s'est rafraîchi.

Je suis allé la voir hier. Une petite satisfaction : elle avait commencé à bouger d'un centimètre le pouce et les quatre autres doigts de la main gauche. En revanche, le côté droit reste pour le moment complètement paralysé de la ceinture au bas du pied, ainsi que la partie du bras situé plus bas que le coude. Très orgueilleuse, elle a dû en rabattre. Quelle école d'humilité, quand on se voit dépendre d'autrui pour le moindre besoin. Intelligente, toutefois, elle essaie de s'adapter à cette nouvelle situation.

Hier soir, grand meeting (pas plus de cinq cent personnes) sur l'Oval pour soutenir les étudiants du Sud. On y distribuait des boutons blancs avec un signe égal. Auparavant, j'ai passé le permis de conduire de l'Ohio. Encore 1.75 dollars à déboursier. La voiture a été garée sans trop d'émotion, sous les yeux de l'examineur-policier, resté très bon enfant.

Whitney n'a pas assez de travail cet été pour m'employer. Je suis allé voir le chairman pour lui faire part de mes ennuis. Après la mauvaise expérience avec *Boeing*, je me fais à l'idée que l'on ne respecte guère les engagements ici. En fait, on ne peut compter sur personne. Il me faut pourtant savoir si j'aurai ce travail d'été avant mon départ pour le Canada.

J'ai écrit à quatre compagnies (New Jersey, Texas, Findlay (une ville de l'Ohio), Indiana). Cela m'étonnerait que j'obtienne une réponse. Quant à la Caroline du Nord, je devrais bien avoir une réponse incessamment, surtout que R.C. Bose part ces jours-ci pour Tokyo au Congrès de Statistique. Mme Soury, la secrétaire de l'Institut de Statistique de Paris vient de m'écrire pour me dire que D. Dugué avait envoyé une lettre de recommandation au chairman de Chapel Hill.

CHAPITRE 38

BATELLE ET LES DOUTES DU DR WHITNEY

Vendredi 20 mai 1960

Ce problème du job d'été devient obsessionnel. Il faut encore réagir. Dès 9 heures, dans le bureau de D.R. Whitney : « Batelle emploie-t-il des statisticiens pour un job d'été ? » « J'en doute », me répond-il. « Je veux quand même essayer. Vous connaissez certainement le responsable des mathématiques ? » « Oh, yes, see Dr Bell. » « O.K, I go there right now. »

Batelle, ou plutôt *Batelle Memorial Institute* est un des plus grands centres de recherche privée aux États-Unis. Le site de Columbus se trouve sur King Avenue, à trois minutes de chez moi. On y trouve des spécialistes de toutes les branches scientifiques, depuis les mathématiques jusqu'aux travaux de céramique.

Quelques minutes après, je suis chez la réceptionniste de Batelle. « Je voudrais voir Dr Bell. » « Yes, Sir, what is your name ? » Remplissez cette demande de visite. Je remplis, elle téléphone, me donne un badge avec mon nom et la mention « visiteur, escorte nécessaire. » J'attends quelques minutes. Arrive un monsieur aux lunettes. Quarante ans. Sympathique. « Very nice to meet you. » « Ainsi vous voudriez travailler chez nous cet été ? » « Oui. » Il m'emmène dans un vrai labyrinthe de couloirs, sous-sols et entresols.

Première entrevue : Dr Bell me demande ce que j'ai fait, mes points d'intérêts, etc. Puis, il sort de la pièce, discute à l'extérieur avec trois personnes, revient, me dit : « Je vais vous présenter au Dr Macé, un des statisticiens. » Rencontre avec celui-ci, qui me fait un large panorama de tous les problèmes que lui et ses collaborateurs sont en train d'étudier.

Sortie du Dr Macé et présentation à un troisième larron, Dr Ralph Thomas, un grand dégingandé, le Philippe Clay de Columbus. Ce dernier m'expose en détail tous les problèmes qu'ils ont en étude. Cela n'a pas l'air sorcier, mais semble très intéressant. Je lui fais sans doute bonne impression, car il en vient à m'exposer son dernier problème très en détail. Je suis très bien. Je le quitte après une heure d'entretien.

Dr Macé m'emmène alors au *Placement Office* pour que je fasse ma demande écrite d'emploi et dit au chef du personnel : « This is Dr Foata and we would like to have him working with us this Summer. » Dr Macé me quitte en me disant qu'il sera très heureux de me voir en effet travailler avec eux cet été. Je remplis la demande écrite avec tous les renseignements habituels. Le chef du personnel me

dit qu'il m'appellera au téléphone cette semaine pour fixer les dernier détails. Je lui dis de m'appeler soit lundi, soit après le 1^{er} juin. Bien.

Me voilà donc sortant à 12h 15 avec la promesse ferme d'un job d'été. Cela me paraît sûr, bien que je m'attende à tout. Pourtant, je peux partir pour Montréal le cœur léger. Le salaire ? Je ne sais pas encore, mais moins de 500 dollars par mois m'étonnerait beaucoup.

De retour au laboratoire. « Dr Whitney, I have a found a job at Batelle. » « Oh, this surprises me. » Il était presque déçu. À 6 heures, Miss Loughridge, l'autre pensionnaire de Mrs. Ellsworth, reçoit un télégramme téléphonique pour moi de Findlay, Ohio. Je dois rappeler au plus vite Mr. Bowlby, à qui j'avais écrit pour une demande d'emploi dans sa compagnie, la R.C.A. J'appelle, pas de réponse. Il est trop tard. Attendons demain. J'imagine que c'est une bonne proposition. C'est incroyable. Compte-tenu de toutes ces événements, je me propose de partir lundi après-midi, dormirai quelque part entre Cleveland et Buffalo et essaierai de gagner Montréal mercredi dans la journée.

Le livre *Les perles du facteur* est arrivé. La lecture en est excellente. Je m'en vais pour lire quelques unes de ces perles à Anne, mais ce soir elle souffre trop. Je ne reste que deux minutes. Elle a actuellement une infection des reins et de la vessie. De plus, les nerfs de la sensation profonde reprennent leur fonctionnement et la font horriblement souffrir, car elle ne peut bouger.

Il faudrait bien qu'une personne de sa famille vienne ici. Les étudiantes du French Club s'occupent, paraît-il, de trouver un travail dans le Department of French, au cas où sa sœur viendrait. Je vais me renseigner et même écrire à sa sœur pour la décider. Il lui suffit de trouver 150 000 francs pour le voyage par avion. Ici ce sera facile. On m'a même dit qu'on pourrait accélérer les démarches d'obtention du visa par l'intermédiaire d'un sénateur.

CHAPITRE 39

L'AVION ESPION

Samedi 21 mai 1960

L'Express que je reçois aujourd'hui est assez pessimiste. On y trouve un article très modéré de Mendès-France. Nous saurons dans les jours prochains si la situation tourne bien ou mal. On ne peut compter sur les Américains. Ils font des gaffes comme des grands enfants. C'est parfois catastrophique ou même irréparable.

Je regarde une émission de télévision, où l'on voit trois journalistes américains (triplex Londres-New York-Washington) discuter de la situation russo-américaine après cet incident de l'avion-espion U2, qui s'est fait abattre sur le sol russe. Certains de ces journalistes ne se rendent pas compte de la gravité de la situation. On montre aussi de brèves images d'Eisenhower, faisant un discours. Il semble très affecté. On pourrait le plaindre et dire « pauvre homme », s'il n'était le chef de la nation occidentale la plus puissante. J'ai bien peur qu'ici le sentiment traditionnel « anti-red » prenne le dessus et assure une victoire facile à Nixon. L'Américain moyen, comme Mrs. Ellsworth, se durcit devant la réaction de Kroutchev. L'Américain est l'élève idiot qui se fait prendre, alors que dans ce monde la règle spartiate prévaut : « Volez, tuez, espionnez, mais ne vous faites pas prendre. » Ce pauvre élève américain vient de se faire pincer juste avant la distribution des prix. Tout le monde sait bien que les autres élèves couronnés trichaient, même plus que lui. Oui, mais ils sont plus malins. Là est le drame.

Quant à Columbus, les étudiants ont organisé leur « primary ». Dans cette mini-convention, on voit apparaître des badges, des pancartes, des pin-ups, des chapeaux, des portraits, des confettis, des énergumènes avec « I am for Kennedy » ou « I want Adlai ». C'est gentil, bon enfant. Les partisans de Stevenson l'ont emporté. Il en sera bien aise, il n'est même pas encore candidat.

J'ai appelé Mr. Bowlby de la RCA. Pas de réponse.

Lundi 23 mai 1960

J'ai appelé le professeur Mann ce matin au téléphone pour lui annoncer mon voyage à Montréal. Il a paru surpris. Je ne l'avais pas vu durant toute la semaine. Nous avons eu l'orage habituel suivi d'une pluie diluvienne. La voiture a eu son nettoyage de printemps naturel, mais aussi un lavage du

radiateur, vidange, graissage, etc. plus une bouteille thermo gratuite, le tout pour huit dollars.

J'avais pensé prendre l'avion pour Montréal, mais de Columbus, il n'y a pas de classe touriste, seulement la première classe qui coûte 108 dollars, aller et retour. Trop cher. Avec une correspondance à New York, on ne paie que 98 dollars en classe touriste. Le vol aller et retour Columbus-New York coûte 50 dollars. Je pourrai en profiter pour un prochain week-end, mais suis pourtant un peu inquiet.

Willie me prête 30 dollars pour mon voyage. J'avais compté un peu juste avec la voiture. Baby m'a appelé au téléphone de New York, il est prêt à rentrer. Le téléphone ici est un personnage important. Les communications locales ne coûtent rien, elles sont comprises dans le prix de l'abonnement mensuel.

Je suis passé voir Anne hier, elle a réussi à manger sans vomir tout de suite après, comme elle en avait pris l'habitude toute cette semaine.

Terrible journée. Ce matin, j'appelle ce Monsieur Bowlby de la RCA à Findlay, Ohio. Entretien bref. Je le rappellerai à mon retour de Montréal pour une éventuelle entrevue avec lui, si Battelle défaille. À ce propos, je m'arrête quand même chez Battelle, au Placement Office. Naturellement, le monsieur que j'avais vu l'autre fois n'est pas là et son remplaçant n'est pas au courant. Il me demande de le rappeler dans l'après-midi ; entre temps, il se mettra en contact avec Dr Macé. Je rappelle. Ce dernier me dit que pour le moment il ne peut encore me donner une réponse définitive. Je devrais rappeler le chef du personnel à mon retour.

Je deviens soupçonneux et fais part de mes doutes à Willie. Celui-ci me dit de partir sans arrière-pensée. J'ai deux bons jobs en vue, il serait surprenant que je n'en obtienne pas au moins un. Reste à savoir si le chef du personnel chez Battelle a plus de pouvoir que le chef des statisticiens.

J'ai presque tout, je pars. Au dernier moment, Willie me donne un chèque de 30 dollars, mais les banques ferment à 14 heures. Il lui faut alors des ruses de Sioux pour réunir enfin les trente dollars en liquide.

CHAPITRE 40

LE VOYAGE AU CANADA

Mercredi 25 mai 1960

Finalement, je quitte Columbus ce lundi 23 mai à quatre heures de l'après-midi, pensant être chez Dr Varga vers huit heures. En fait, je suis tout surpris lorsque je rentre dans les faubourgs de Cleveland à neuf heures. Pourtant, j'ai bien roulé. La raison en est que Cleveland a déjà pris l'horaire d'été (avance d'une heure), alors que Columbus a conservé l'heure d'hiver. Il faut savoir !

Tant pis, je vais quand même chez Dr Varga, devant lui prêter quelques livres de mathématique en français, pour qu'il se rende compte du niveau des étudiants européens. Tout semble dormir. Je sonne, il arrive en pyjama. Grosse grippe, me dit-il. Il reprend ses cours à Case Institute demain et me suggère de voir R.C. Bose dès demain. Entendu.

J'en profite pour téléphoner à Annie Bauhofer, pour prendre de ses nouvelles. Elle me dit qu'elle est mariée (sic !). Évidemment, tout arrive, même en Amérique. C'est quand même de l'expédié. Son mari est un immigrant d'Ukraine. Je lui retéléphonerai à mon retour la semaine prochaine. C'est drôle, laissez donc partir vos filles... Je vais devoir me méfier, pour ne pas me retrouver marié également sans m'en rendre compte !

N'ayant pas trouvé de chambre au YMCA, je suis descendu dans le *New Amsterdam Hotel*, à quatre dollars la chambre. Ce n'est pas cher : j'ai les toilettes, baignoire et lavabo dans une petite pièce accolée à la chambre. Je me dis que c'est quand même fou de partir tout seul ainsi. La Dodge n'a pas de radio, il faut donc assurer l'accompagnement musical par la voix.

Ce mardi 24 mai au matin, retour à Case Institute, accueilli par Richard – c'est le prénom du Dr Varga et il tient à être appelé ainsi. De nouveau, je rencontre R.C. Bose, qui part pour le Japon, au Congrès de Statistique dès le lendemain.

Ma demande de fellowship a été envoyée au chairman de North Carolina. Il ne voit aucune raison pour qu'elle ne soit pas acceptée. Justement, il rencontrera ledit chairman à Tokyo. Si celui-ci peut donner une réponse définitive, R.C. Bose se propose de m'écrire directement du Japon.

Richard (donc !) m'invite à prendre le lunch avec lui. Je ne m'attarde pas, car il faut bien être à Montréal avant jeudi. Je réussis, quand même, à quitter Cleveland à une heure. Quitter Cleveland, c'est difficile à dire, car les faubourgs n'en finissent pas. Il faut, en fait, plus d'une heure pour sortir de l'agglomération. Mon but est d'atteindre Syracuse le soir-même par le New York Thruway.

Auparavant, il faut emprunter un *highway*, une route très large, puis enfin ce New York Thruway, au sortir d'Erie. Là, tout devient facile : on met la voiture à la vitesse de 60 miles à l'heure (vitesse maximum permise) et on attend. Le soir, j'arrive à Syracuse, après être passé au large de Buffalo et de Rochester.

Il est 21h30 quand j'entre dans Syracuse et j'erre assez longtemps avant de trouver le YMCA et... une place pour garer la voiture. C'est bien dommage d'arriver si tard et de repartir aussi tôt le lendemain, car cette région du nord de l'État de New York est très pittoresque, avec ses immenses lacs très allongés. Syracuse est au bout d'un tel très long lac, tout comme Ithaca qui abrite la célèbre *Cornell University*.

Le mercredi 25 mai, départ très tôt, à 7 heures, de Syracuse. Là, je quitte le New York Thruway et prends la route nord-sud en direction du Saint-Laurent. Beaucoup de brouillard ce matin-là, mais il disparaît à neuf heures. C'est beau, c'est grand, c'est l'Amérique, mais il faut aussi passer très vite en voiture. Enfin, l'immense Saint-Laurent, que je longe sur la rive sud, du côté américain, pendant une trentaine de miles. Je le traverse à Cornwall, Ontario, sur un pont à péage. Un dollar. C'est là aussi que l'on passe la frontière, très vite en fait. C'est quasiment le même pays.

Empruntant la route de la rive nord, on entre très vite dans la province du Québec (« la province », comme on dit à Montréal). Les panneaux indicateurs deviennent bilingues, avec des traductions françaises étonnantes : *voie divisée en avant*, pour *divided highway ahead*.

On longe enfin le canal du Saint-Laurent, récemment inauguré, avec ses écluses immenses, ses ponts mobiles, puis on atteint les faubourgs de Montréal, avec des noms de saints tout le temps. À 15h30, j'arrive devant le Collège Stanislas. L'abbé Milet est encore en conférence avec ses étudiants. Il me demande de revenir dans la soirée et d'en profiter pour trouver une chambre.

L'abbé Milet me donne une adresse tout près. Le tarif de 9 dollars me paraît trop cher. Le YMCA dans le quartier d'Outremont, où se trouve le Collège Stanislas, propose des chambres à 3 dollars. Il est complet, mais la gérante me donne une liste de chambres chez les particuliers, qui pratiquent le même tarif. C'est donc une dame anglaise, faisant un excellent thé dès mon arrivée, qui me propose une chambre à 3 dollars, avec breakfast. C'est à cinq minutes du collège. Elle semble avoir une admiration surprenante pour les Français de France, et un léger mépris pour ceux du Canada.

Je retrouve l'abbé Milet vers 20 heures. Il a eu de longues conversations et un conseil de classe et semble assez fatigué. Nous ne sortons pas en ville et avons un long entretien sur l'Amérique et la vie de l'Européen isolé dans ce grand univers.

CHAPITRE 41

OTTAWA ET LES LAURENTIDES

Vendredi 27 mai 1960

Ottawa se trouve à quatre heures de voiture de Montréal. On passe de la fantaisie de la *province* à l'ordre et au culte du gazon anglais. L'abbé Milet voulait rendre visite à un ancien élève, aujourd'hui jeune père dominicain dans un couvent d'Ottawa. Nous déjeunons dans le grand hôtel « Mont-Laurier », comme le fit de Gaulle, lors de son passage au Canada. Excellente cuisine, vin français. On apprécie pleinement après neuf mois de drugs, snacks, hamburgers and sandwiches. Il est difficile d'avoir un bon repas à Columbus, à moins de descendre chaque soir chez Marzetti, mais c'est loin et ça coûte quatre dollars.

Le jeune père dominicain nous montre rapidement dans l'après-midi le Musée Moderne d'Ottawa, qui vient d'être inauguré. Quelques peintures de grands noms, des peintures de Canadiens aussi. Nous ne pouvons qu'y faire une visite éclair. Nous sortons pour admirer le Parlement, une copie conforme des Houses of Parliament de Londres. Froideur britannique, temple sacré, où l'on discute avec distinction et entre gentlemen.

En repartant pour Montréal, nous traversons l'Ottawa (le fleuve, prononcez *Ottaoué* dans ce cas!) pour gagner Hull. On y voit d'immenses tas de bûches de bois, plus hauts que des maisons. En effet, les troncs taillés descendent le cours de l'Ottawa et sont rassemblés à Hull, où l'on trouve de grandes papeteries. Nous revenons d'Ottawa, la ville, par la rive gauche du fleuve du même nom. La route est très pittoresque et rappelle les petites routes de France. C'est, en effet, une des régions les plus anciennement habitées au Canada.

Le vendredi 27 mai, départ très tôt pour le nord, où M. Boutaric, le professeur de Toulouse, qui m'avait accompagné en voiture lors de mon dernier passage à Montréal, nous a invités dans son club de chasse.

Quatre heures de voiture ; d'abord, la toute moderne autoroute jusqu'à Saint-Jérôme, puis une belle route, puis une moins belle, puis enfin vingt miles de piste indienne. D'énormes ornières. Je me dis que si la Dodge tombe en panne, je l'abandonnerai là. Brave bête, elle résiste bien.

En rentrant dans les domaines du club, on donne son nom au guide. Il arrive, en effet, que des personnes se perdent dans la forêt. C'est tellement grand qu'on ne peut les retrouver. L'étendue du club de M. Boutaric est grande comme la moitié du département de l'Yonne.

L'installation est somme toute confortable. On loge dans de petites *cabines*, comme on dit au Canada, en fait, de petits châteaux. Le club dispose de six ou sept lacs, grands chacun comme le lac du Bourget. L'après-midi, nous sommes tous les deux, l'abbé Milet et moi, sur un de ces lacs, pêchant. Ici, tout le monde devient pêcheur émérite : on lance sa ligne, tourne le moulinet et il y a toujours un gros brochet de cinq ou six livres qui gigote au bout de l'hameçon.



La pêche miraculeuse ; le club de M. Boutaric

Le soir, je laisse l'abbé Milet au club, qui y restera jusqu'au dimanche soir et rentre à Montréal en ramenant un des professeurs. On y arrive à deux heures du matin. Je suis exténué. Pourquoi ne m'a-t-on pas proposé de passer une nuit dans ce club ? Fatigue inutile.

CHAPITRE 42

QUÉBEC ET L'ÎLE D'ORLÉANS

Lundi 30 mai 1960

Ce matin du samedi 28 mai, je me lève très tard, mais dès 11 heures, je me mets en route pour Québec, la ville, en empruntant la route du nord, celle qui suit la rive gauche du Saint-Laurent en passant par Trois-Rivières. C'est le chemin, du roi (de France !).

À Québec, le soir, on donne un concert en plein air sur la longue promenade de la haute ville, près du Château Frontenac. Les gens écoutent, se promènent, parlent. Tout le monde est très élégant, les jeunes filles portent de belles robes, certaines de hauts talons. Quelle contraste avec Columbus, où les filles sont généralement laides et portent des chaussures de tennis.

Un détail surprenant : à la fin du concert, on joue l'hymne canadien. Tout le monde s'arrête, quelques gens se lèvent. Puis suit le *God save the queen*. Alors, tout le monde se rassoit ou continue à se promener. Les dernières notes sont accueillies par des sifflets.

Avec ma voiture immatriculée dans l'Ohio, et parlant le français si couramment, je passe pour un Américain très cultivé. Au retour à Columbus, je me promets de dire à mes copains américains que je solliciterai une récompense auprès des autorités pour avoir relevé le prestige intellectuel américain au Canada ! Les gens ici n'avaient encore jamais vu un Américain de l'Ohio qui pût parler si bien le français.

Ce dimanche 28 mai, je pars très tôt de la ville de Québec, pour visiter l'Île d'Orléans, située sur le Saint-Laurent en aval, en passant par Sainte-Anne de Beaupré. Quel beau nom. On y trouve, non pas un lieu d'apparition de la Vierge, mais une statue miraculeuse. Les pèlerins viennent de toute l'Amérique. Une sorte de Lourdes local. En effet, dans l'église, on voit des béquilles et cannes témoignant d'une guérison miraculeuse.

De retour à Québec, je refais à pied tout ce que le taxi à mon arrivée sur le continent américain m'avait fait voir. Après un séjour dans l'Amérique profonde, cette promenade dans les rues de la vieille ville me paraît culturellement belle. Quand on vient d'Europe, tout paraissait bien banal.

L'après-midi, je retourne à Montréal par la route du sud, sur la rive droite du Saint-Laurent. Elle ne suit pas le fleuve et manque de pittoresque. J'attends le soir l'abbé Milet chez lui. Il n'arrive qu'assez tard. En attendant, je regarde chez

lui la télévision canadienne. Cela paraît hautement culturel après un séjour de plusieurs mois à Columbus !

L'abbé Milet Jean (abbé) Milet prend l'avion le 31 au soir pour la France. Je le remercie et vais dormir chez mon Anglaise.

De nouveau sur la route le lundi 30 mai. Saint Paul disait que l'homme n'est qu'un voyageur sur cette terre ; et il ne connaissait pas l'Amérique ! À Cornwall où l'on franchit le Saint-Laurent, j'ai des ennuis avec la douane canadienne. Ces gens me réclament un papier bleu, qu'il me fallait obtenir pour la voiture en entrant au Canada. Je dois prendre un air indigné et obligé de dire que je ne suis pas responsable si les douaniers canadiens ne font pas leur travail. On me laisse, toutefois, partir sans histoire.

Même itinéraire qu'à l'aller. Le soir, j'arrive dans les faubourgs de Cleveland, à Painesville, soit à 550 miles de Montréal. Je descends dans un vrai motel et suis tout émerveillé d'avoir une belle chambre à la porte de la voiture, avec télévision, salle de bains avec douche, une cafetière électrique avec du Nescafé. Le tout pour cinq dollars.

Le lendemain matin, 31 mars, je téléphone à Richard, mais il est *out of town* pour quelque temps. J'appelle aussi Annie Bauhofer, m'arrête à son hôpital, bavarde une heure avec elle et repars pour Columbus, où j'arrive à cinq heures (Columbus time !). Le mari d'Annie, d'origine ukrainienne, a déjà la citoyenneté américaine. Il est médecin comme elle. Il est actuellement en Autriche pour se présenter aux parents d'Annie. Celle-ci doit rester ici, car elle doit changer son visa et naturellement prendre un avocat. Ce n'est pas facile. Tôt ou tard, elle devra prendre la nationalité américaine.

CHAPITRE 43

ENFIN UN JOB D'ÉTÉ

Vendredi 10 juin 1960

En rentrant à Columbus le 31 mai dernier, Dr Whitney me dit que je dois prendre contact rapidement avec le directeur de l'Institute for Research in Vision de l'Université, car cet Institut a besoin d'un mathématicien pour les calculs de leur recherche actuelle en vision (?). Cela devrait constituer un bon job pour l'été. Naturellement, entre temps, les belles promesses de Batelle s'étaient évanouies et la RCA ne répondait plus. Le scepticisme du Dr Whitney témoignait d'une bonne connaissance du milieu industriel ambiant.

Après un premier entretien avec le directeur, Dr Blackwell, je vois qu'il me faudra me familiariser avec les machines IBM. Et je n'y connais rien ; j'ai pris tous les livres utiles et vais les étudier. Ce ne sont pas des mathématiques extraordinaires. D'ailleurs, tout le monde s'est proposé de me donner des conseils.

Aujourd'hui, c'est le dernier jour de l'année scolaire. Le campus est encombré par un grand ballet de voitures. Ce sont les parents qui viennent chercher leurs enfants.

J'ai corrigé mes habituelles cent copies de statistique et travaille à plein temps au laboratoire de statistique, pour remplacer ma semaine canadienne. Je rends également mon devoir à la maison, qui tient lieu d'examen pour ce cours de géométrie moderne projective, auquel je m'étais inscrit.

L'autre bonne nouvelle est qu'en rentrant à Columbus du Canada, j'ai trouvé une lettre du chairman de North Carolina, me disant que son département m'avait accordé un fellowship de 300 dollars par mois du 1^{er} octobre au 30 juin 1961, pour travailler sous la direction de R.C. Bose. Je m'en vais donc transférer mon visa d'Ohio State à North Carolina.

Quant à H.B. Mann, je ne l'ai plus revu. Je lui avais téléphoné dès mon retour, pour lui dire que North Carolina m'avait accordé un fellowship. Il m'a félicité. Il part pour Madison, Wisconsin, où il poursuit ses recherches pendant les vacances, financé par l'U.S. Army Math. Research Center.

Il rentrera à Columbus le 15 septembre. Sans doute, après mon départ. Il me faudra revenir au printemps prochain, ne serait-ce que pour faire une partie de bridge avec lui !

Annie Bauhofer est venue me voir le 5 juin à Columbus, ville qu'elle n'avait jamais vue. Elle a dormi chez Mrs. Ellsworth, dans la chambre de Miss Loughbridge, qui

avait brusquement quitté les lieux. Je suis allé la chercher en voiture à la Bus Station, avons dîné chez Marzetti.

Le lendemain, visite du campus, qu'elle trouve magnifique. C'est vrai, il y a de beaux gazons verts et beaucoup d'ombre sous les grands arbres. Ce jour-là, il fait très chaud, 94 degrés Fahrenheit. À midi, nous avons pris Antoine et sommes allés déjeuner dans un restaurant chinois, puis visité le *Park of roses*. Il y a de beaux spécimens, mais ces Américains n'ont pas beaucoup de goût pour présenter les parterres de fleurs. Antoine fait simplement remarquer que payer la main d'œuvre ici coûte horriblement cher. À cinq heures, Annie reprend le bus pour Cleveland.

Mes parents s'étaient inquiétés lorsque je leur avais envoyé des photos de mes allées et venues. C'est vrai que j'ai dû subir de grandes variations de poids. Au départ du Havre, 78 kilos, soit 172 livres. Un difficile premier trimestre et arrivée à New York à Noël : 160 livres. Je paraissais vraiment maigre et Baby avait été effrayé. Il est vrai qu'il exagère toujours. Bombance à New York et retour à 165 livres, poids que j'ai conservé depuis. Je dois pourtant grossir quelque peu pour retrouver mes 78 kilos de naguère. Si j'achète des vêtements maintenant, ils vont devenir trop étroits !

CHAPITRE 44

RECHERCHE EN VISION

Mercredi 22 juin 1960

Ce job d'été s'annonce bien. Je suis attaché à cet Institute for Research in Vision, situé sur Kinnear Road, à juste un mile et demi de chez moi, pour un salaire de 500 dollars par mois. Il s'agit d'un problème de données statistiques assez simple, la difficulté venant du fait qu'il faut traiter un grand nombre d'observations et que l'usage des calculateurs électroniques devient nécessaire.

Le programme sur machine a déjà été fait, mais sur une machine IBM 650 (à diodes et triodes) et pourrait être continué ainsi. Cependant voilà, Ohio State a remis son IBM 650 au musée des antiquités et possède désormais une toute moderne IBM 704, plus rapide, plus manipulable et sur laquelle les programmes établis sur une IBM 650 ne correspondent plus à rien. Mon travail consiste donc à tout refaire pour nourrir la nouvelle machine.

J'ai alors lu les livres s'y rapportant, dérangé trois fois le directeur du laboratoire des machines. Ce qui me conforte dans l'idée que je réussirai bien à exhiber quelque programme. J'apprends. Que voulez-vous, à 500 dollars moins les taxes, c'est bien payé. Le risque est que je résolve le problème trop rapidement et me retrouve au chômage. Pour un expert en machine, ce problème demanderait une semaine de travail, au plus.

Comme dit plus haut, le problème au départ, dans sa partie théorique, est un problème de statistique et ladite partie a été écrite par Dr Kincaid, professeur à l'Université de Michigan, située à Ann Arbor, où nous étions allés un jour avec Baby. Le Dr BlackwellBaby, qui dirige le laboratoire m'a donc dit : « Allez donc voir le Dr Kincaid, si vous avez besoin de quelques détails supplémentaires d'ordre technique. Il a écrit l'article théorique, il doit savoir. Naturellement, on vous paie tous vos frais de voyage. »

J'ai donc téléphoné au Dr Kincaid, pris rendez-vous avec lui pour mercredi prochain, 29 juin. La secrétaire s'est occupée de me réserver une place dans l'avion pour l'aller et le retour. Je partirai le matin de Columbus et reviendrai le soir-même. Précisons, toutefois, qu'Ann Arbor n'est qu'à deux cents miles de Columbus !

Mercredi 29 juin 1960

La secrétaire m'avait donné mon billet d'avion dès lundi. Départ, le mercredi de chez moi à 7h15. Naturellement, ma voiture ne démarre pas ; je prends un taxi, arrive à l'aéroport, prends l'avion de Cleveland de 8 heures, qui fait escale à Mansfield. C'est un petit coucou. On nous sert une tasse de chocolat ou de café. L'hôtesse de l'air dit à certaines personnes : « Hi, Mr Brown, how are you to-day ? » Des gens prennent donc cet avion tous les jours.

Arrivé à Cleveland Airport, ma correspondance pour Detroit part dans quelques minutes. Je dois aller faire valider mon ticket à la compagnie du prochain vol. Je me trompe, tourne, vire, mais arrive quand même à attraper mon avion cinq minutes avant le décollage. L'avion Columbus-Cleveland appartenait à la Capital Airlines, celui de Cleveland-Detroit à la Northern Airlines. Il est extrêmement confortable. On nous dit de temps en temps l'altitude où nous volons, dans combien de temps nous atterrissons, tout cela pour un vol de trois quarts d'heure.

Atterrissage à Detroit Municipal Airport. Il est 10h30. La limousine, une grande berline pour neuf personnes, qui dessert Ann Arbor ne sera là que dans une heure. Bien que le Research Center me rembourse tous les frais de voyage, je ne prends pas un taxi (prix approximatif : 8 dollars) et j'attends. Mon rendez-vous n'est d'ailleurs fixé qu'à 13h30.

Il y a 28 miles entre le Detroit Municipal Airport et Ann Arbor. Le voyage en limousine coûte quatre dollars. Déjeuner à Ann Arbor au Michigan Union. J'ai plaisir à revoir cette ville paisible d'Ann Arbor, où les étudiants circulent à bicyclette comme à Cambridge. Baby avait même aimé lorsque nous étions venus en avril dernier.

À 13h30, department of mathematics, le Dr Kincaid est là. Reprenons : ce dernier a établi le programme de calcul sur une IBM 650, machine disparue. Il faut refaire le tout sur une IBM 704. À court de spécialiste, l'*Institute for Research in Vision* se tourne vers Dr Whitney, qui m'a sous la main. Les gens de cet Institute ne sont pas des mathématiciens, me donnent tous les documents qui doivent m'être utiles, évidemment tous sauf les bons. Quand je vois le Dr Kincaid, qui connaît bien le problème, il s'étonne que je ne sois pas en possession des deux récents documents où le programme est expliqué. Il est très long à être mis en confiance et seulement au bout d'une heure m'explique la méthode qu'il a utilisée.

Cet entretien est passionnant d'un point de vue psychologique. Il faut jouer serré. Le Dr Kincaid, ayant inventé les méthodes de calcul pour l'IBM 650, pensait bien qu'on allait lui donner un contrat pour transférer le problème sur une autre machine. Entre nous, d'ailleurs, c'eût été plus efficace. Il est ainsi amené à donner des indications à une personne qui lui a pris son job. Son embarras me plaît. Il finit par me donner les deux références utiles, sans aller jusqu'à me donner les deux exemplaires qu'il possède certainement en double.

Peu importe, à mon retour à Columbus, je trouve les fameux articles dans le bureau du Dr Blackwell. Il n'avait aucune idée sur l'importance de ces deux articles. Revenons au Dr Kincaid. Il finit par me souhaiter bon succès dans ma

tâche et me demande de lui téléphoner si j'ai besoin d'un service. Ce que je ferai sans aucun doute, si j'ai des ennuis.

Dans les couloirs, je rencontre le professeur Darling, qui était à Paris l'an dernier et dont j'avais écouté une conférence dans le cadre du séminaire de Calcul des Probabilités. Il paraît très étonné de trouver à Ann Arbor quelqu'un qui a pu l'écouter à Paris.

Relimousine. Cette fois pour l'aéroport *Willow Run*, qui n'est qu'à quatorze miles d'Ann Arbor (2 dollars 50). Le retour se fait par un avion de la Eastern Airlines, qui fait escale à Toledo. Arrivée à Columbus peu avant six heures et chez moi en taxi à 6h 15.

CHAPITRE 45

PROGRAMMATION

Samedi 9 juillet 1960

Quatrième semaine de travail, la plus courte aussi. Le lundi (4 juillet), jour de l'Indépendance Américaine, était férié. Ce jour-là, nous sommes allés, avec Willie, Gene et sa femme, au feu d'artifice à Columbus du côté de East Broad Street. La veille, j'avais vu deux bons films, à savoir *Alias Jesse James*, avec Bob Hope, une bonne satire des Westerns et de leurs *fast guns* et aussi *Some like it hot*, le film avec Marilyn Monroe ; comédie américaine excellente. Avez-vous vu tous ces films à Paris ?

Mon problème de machine avance ; je vais commencer la programmation dès la semaine prochaine et cela va sans doute m'occuper jusqu'à la mi-août. Le laboratoire où je travaille s'appelle *Institute for Research in Vision, Research Center of the Ohio State University*, Il n'y a que des *docteurs*. L'un d'eux, Dr Prina, a la particularité d'être sourd. Rien d'original, vous direz, oui mais il porte un sonotone. Toujours rien d'original : si, car il ne le branche que lorsqu'on s'adresse à lui ; il n'est donc jamais dérangé par les conversations des secrétaires. Notre institut, en effet, est encore en construction et nous sommes pour le moment dans une grande salle sans fenêtre, mais à air conditionné. Il y a à peu près dix personnes qui y travaillent. On va d'ailleurs bientôt construire un bureau pour Dr Prina, c'est-à-dire élever quatre cloisons autour de lui ; il aura sa bouche d'air et sa lumière et tout le monde sera content. D'ailleurs le Research Center est entièrement à air conditionné, pas de fenêtre à l'intérieur. On a découpé des zones, où différents instituts et laboratoires sont venus s'installer et chaque directeur arrangera sa zone comme il l'entend.

La semaine prochaine, commence la dénomination démocrate à Los Angeles. Je vais essayer de regarder ça à la télévision.

Anne va mieux, elle a commencé à marcher et reste parfois assise dans un fauteuil, au lieu d'être dans cet éternel lit. Elle va rentrer sans doute en France la semaine prochaine, accompagnée par une infirmière américaine de l'Hôpital de l'Université. Elle fera le voyage assise, ce qui aurait été encore impensable il y a seulement quinze jours.

Vendredi 15 juillet 1960

Où en est mon travail cette semaine ? J'ai fini la programmation proprement dite et vais la donner aux machines dès lundi. J'espère ne pas avoir fait de fautes bien que tout le monde me dise qu'il est naturel d'avoir à recommencer une ou deux fois parce qu'un *decimal point* (ici on n'utilise pas la virgule) a été oublié. Pour financer ce premier essai à la machine, un crédit de 300 dollars m'a été accordé. L'heure de machine et surtout de la 704 est très coûteuse.

Cette semaine, j'ai eu plusieurs entretiens avec le directeur du laboratoire des machines et il pense que mon problème va tourner. Je le voudrais bien, car dans ce cas, je consacrerai le reste de mes vacances à améliorer le procédé mathématique, ce qui est beaucoup plus intéressant que de regarder dans tous les coins si un *decimal point* ne s'est pas envolé.

Qu'ai-je fait cette semaine ? D'abord, le dimanche 10, Willie a pris son magnétophone et moi je n'ai rien pris, et avec Antoine nous sommes allés à l'hôpital voir Anne et faire une séance d'enregistrement : *Le malade imaginaire*, lu par Antoine, une scène de *Knock* par Antoine et moi, un poème de Rimbaud par Anne et un passage de Julius Caesar (prononcer *size(r)*) par Willie. Tout le monde était en forme, mais c'est encore Willie qui était le plus heureux : il enregistrait du French et même de la voix d'une *French girl*.

Patricia, une des nombreuses américaines du département de français, qui va souvent rendre visite à Anne, nous a présenté à un professeur français Gilbert Amat, maître de conférences à la Sorbonne en spectrographie. Il vient chaque été à Columbus pour trois semaines donner une série de conférences, puis rentre au bercail. Bien sûr, nous avons déjeuné, Antoine et moi, avec lui au Faculty Club, un établissement du campus juste à côté du Mirror Lake, que je ne connaissais pas. C'est assez chic, réservé aux professeurs. Jeune type, 35 ans, célibataire, très intéressant. Il m'a donné sa carte de visite et m'a demandé de l'appeler au téléphone quand je rentrerai à Paris. Il a pris l'avion mardi soir pour la France.

Le mercredi 13 juillet, le soir, Willie voulait que je fasse de la cuisine française chez lui. Il avait invité deux jeunes Américaines, Ann et Dolly. Les courses, la veille chez *Big Bears*, l'immense supermarket sur West Lane Avenue. Rosbif, le premier depuis que je suis en Amérique, saignant. Willie était effrayé et a fait griller de nouveau le morceau qu'il prenait. Les deux Américaines trouvent ça excellent et mangent tout. Willie est aux anges ! Café turc à la fin (Baby m'en avait envoyé deux boîtes de New York).

Après nous sommes invités chez Patricia, où s'est réuni tout le French Club. Party américaine classique, les gens sont assis par terre, on boit du punch et on cause. Ici, on écoute en plus du Georges Brassens et du Charles Trenet. À 11 h 30, je rentre chez moi.

Willie est très doué pour imiter l'accent britannique et on lui demande toujours de prendre cet accent lorsqu'il raconte une histoire. Pour moi c'est impossible, les accents français et de l'Ohio ne laissent pas diffuser d'autres accents !

Jeudi le 14 juillet, fête nationale. Nous l'avons célébrée avec les Français, Anne, Antoine et moi, puis ceux d'adoption, Willie, enfin les amis d'Anne de l'hôpital,

circulant sur leurs wheelchairs. Du champagne français, ça ne coûte que 8 dollars, mais c'est le seul 14 juillet que je passerai aux States. Dans moins d'une année, je serai à Paris. Cette partie hétéroclite avait lieu dans la chambre d'Anne à l'hôpital. Tout le monde a raconté des histoires, en anglais avec ou non un accent britannique, en français avec ou non un accent russe pour Antoine.

Samedi 16 juillet 1960

Excellente réaction européenne de Maman, lorsqu'elle dit, à propos du voyage d'Anne en France : « Mais qui va payer ce déplacement ? » Aucun problème, Anne était une Fulbright Scholar, c'est-à-dire qu'elle était venue en Amérique sur un programme d'échange. Ses frais de cours, logement et nourriture étaient couverts par la Fondation Fulbright. Celle-ci va donc payer les frais d'hôpitaux, qui s'élèvent déjà plus de 2000 dollars. Cela ne suffira pas. Cependant, Ohio (Athens) va payer aussi une partie ; enfin, une organisation de *sororities* va compléter le financement. Anne aura peut-être dépensé 100 dollars. C'est heureux pour elle qu'elle ait été une Fulbright Scholar, un titre qui est considéré en Amérique comme un honneur. On a beaucoup d'intentions pour ces heureux bénéficiaires. Quant à la générosité des Américains, disons que les dons volontaires forment la troisième industrie du pays, après le pétrole et l'acier.

Ce vendredi 15 juillet 1960, rien de particulier. C'est trop bête, j'ai raté à la télévision toutes les séances de la Convention démocrate à Los Angeles, où Kennedy a été nommé dès le premier tour. Dans le dernier *Express*, il y avait un article élogieux sur lui par Jack Alsop, un journaliste américain. Il semble avoir une bonne chance de battre Nixon. En tout cas, son équipe, surtout si Stevenson prend le *Secretary of State*, sera *outstanding*. Je vais essayer de ne pas rater la Convention républicaine à la fin du mois, à Chicago je crois, mais ce sera beaucoup moins intéressant.

Hier soir Willie en avait après l'Amérique, où, bien que MacCarthy soit mort, il reste beaucoup de méfiance envers toute tendance socialiste. Dans mes leçons de français hier, je lui demande si les Montagnes Rocheuses sont plus hautes que les Alpes. « Je ne sais pas », me répond-il, et voyant mon air scandalisé, il dit qu'il moque bien de le savoir. C'est drôle, cela me paraît important de savoir que les Rocheuses montent jusqu'au sixième kilomètre, mais comme dans la région de Denver et Salt Lake City, on est déjà très au sud, il faut monter très haut pour trouver de la neige en été, alors que dans les Alpes du Nord les glaciers descendent jusqu'à 3000 mètres. Peut-être est-ce mon goût de la montagne qui m'oblige à savoir tous ces détails ; et puis, j'ai toujours été passionné de géographie. Je suis quand même embarrassé lorsqu'il me place Madrid en Italie.

Lundi 18 juillet 1960

Aujourd'hui, nous avons eu un bel orage. Très violent, à la mesure de l'Amérique. Il était 5h et je rentrais avec la Dodge de mon travail. Celle-ci était bien navrée

et par sa brusque clarté, on oubliait son air stupide. C'est vrai qu'elle a l'air bête cette voiture.

J'attends toujours un coup de téléphone du directeur des machines pour essayer mon programme. J'ai donc commencé en attendant une seconde programmation du même problème, suggéré dans un article du Dr Kincaid. Je crois que ça va être utile de savoir faire tout ça.

Ce week-end a été un peu studieux ; c'était en réalité la première fois depuis six semaines que j'ai étudié en dehors bien sûr de mon travail rémunéré. Samedi prochain, je vais aller jouer au baseball avec Willie dans l'équipe (oh, très dilettante) des *Romance Languages* contre la non moins décontractée équipe du *Department of English*. De nouveau en enfance, le jeu des quatre coins, revu par les Américains, avec une grosse balle et un bâton.

La situation internationale n'est pas heureuse. En voyant ce qui se passe au Congo (ex belge), on pense forcément que les Français ne sont pas les seuls à faire des bêtises en politique coloniale. Triste consolation. Ne dites pas que les gens n'ont pas de cœur, non ils ne sont même pas intelligents, c'est la mesquinerie qui est responsable de tous nos plus grands malheurs.

Hier, j'étais heureux, j'aimais l'Amérique. En première analyse, tout est si facile ici, et cela va tellement bien avec mon caractère : on a besoin de 300 dollars pour quelques essais sur l'IBM 704. C'est une affaire réglée en cinq minutes : quelques mots au directeur, puis sa signature. La secrétaire s'occupera du reste !

Malgré tout, tant que ça va, ça va ! mais s'il vous arrive d'aller chez le dentiste ou d'avoir la moindre maladie, vous ne vous en remettez pas. La loi de la jungle. Le citoyen n'est pas protégé. « He makes money as long as he is healthy ! » Tenez, Anne a été bien fortunée d'être une Fulbright Scholar. Si la même chose arrive à l'étudiant étranger moyen, toutes les bonnes œuvres et les ouvriers de la ville ne suffiront pas. Évidemment, on s'arrangera, mais personne ne sait comment.

Anne passe sa dernière semaine à Columbus. Un avion militaire sanitaire spécial américain la prendra à l'aéroport de Columbus et l'emmènera directement chez elle à Strasbourg. Elle sera de plus accompagnée par une infirmière de l'hôpital. Voilà les puissants moyens américains. À l'image européenne, ce serait, disons, papa obtenant une voiture militaire pour transporter une de ses petites vieilles de Paris à Melun ! Les conditions matérielles sauvent tout ici, les malheurs, petits et grands, la médiocrité, l'incapacité.

Revenons à Anne. L'ayant vu pour la première fois aujourd'hui sur une chaise roulante, je me suis rendu compte qu'elle était encore paralysée. Toutes ces astuces, béquilles, chaise roulante, etc. qu'on met à la disposition des gens diminués, c'est à la fois pratique et indécent. Comme disait cet ami autrichien, c'est nécessaire pour ceux qui sont sûrs de remarcher (et pour les autres aussi !). Je pense à Rose, avec son n-ième plâtre et ses belles béquilles de fer, dont elle menaçait tout le monde et avec lesquelles elle me tapait parfois sur les mollets.

CHAPITRE 46

LE PROGRAMME TOURNE

Vendredi 22 juillet 1960

Du côté de Kinnear Road, on ne trouve que des manufactures, des centres de recherche, des ateliers de construction. Pas de demeures aux alentours. Astuce américaine que d'avoir décentralisé dans ce quartier de la ville les principaux lieux de travail. C'est bien, mais tout le monde finit son travail à 5 h et King Avenue, qui dessert le quartier, ressemble beaucoup à cette heure-là à la place de la Concorde, le diamètre des voitures augmenté !

C'est la raison pour laquelle je m'efforce de quitter le Research Center à 4 h 30, mais ce n'est pas toujours possible. Avant-hier, rentrée donc exceptionnelle à 5 h. King Avenue est déjà bien encombrée et doit cependant absorber toutes les voitures de Batelle. Il faut voir ça ! Imaginez un grand bâtiment de briques rouges, avec des terrasses, c'est Batelle, et une immense place asphaltée, c'est le parking évidemment. Tout le monde vient travailler en voiture et tout cet immense parking se vide à 5 h et provoque tous les embouteillages aux alentours. Chaque jour, il faut donc éviter le flot Batelle.

Avant-hier soir, je pensais que toute cette énergie était bien mal dépensée. Chaque ouvrier a sa grosse voiture, il est tout seul dedans et les voitures américaines consomment beaucoup d'essence. Ne va-t-on pas être obligé dans le futur de réglementer les achats de voiture ?

À propos, les États-Unis ne sont pas aussi déserts qu'on veut bien le dire. L'État de l'Ohio au dernier recensement (dans lequel on m'a compté !) a 9 millions d'habitants et une étendue égale au cinquième de celle de la France. Conclusion immédiate : la densité de la population est identique à celle de la France.

Mon programme a été perforé et sera essayé cet après-midi ou lundi. Tout le monde me dit que ce serait étonnant qu'il marche du premier coup. Sans doute. Dans ma naïveté, j'ai lu et relu ce programme, l'ai comparé, regardé à l'envers. Rien ne m'a paru louche. Attendons le verdict de la machine, qui ne tolère pas la moindre faute d'écriture.

Anne a dû arrêter ses séances de thérapie ; elle a, en ce moment, de la phlébite dans sa jambe droite et cela la fait souffrir. Il vaudrait mieux que cela guérisse avant son départ pour la France, le lundi qui vient.

Le Research Gate m'a remboursé mes frais de taxi et lunch de mon voyage à Ann Arbor. Ce qui fait que pour que leur statisticien de service puisse avoir une

conservation de deux heures avec le Dr Kincaid, il a dû dépenser 45 dollars, sans compter l'acquisition d'un billet d'avion Columbus-Detroit, aller et retour !

Lazarus, le plus grand magasin de Columbus, grand comme les Galeries Lafayette à Paris, fait une *Clearance Sale*. J'irai peut-être demain matin, au moins pour voir leurs marchandises. Je voudrais m'acheter quelques vêtements. J'avais pensé attendre le mois de septembre, lorsque je serai New York, mais il semble que la meilleure saison pour acheter quant au prix, soit maintenant.

Samedi 23 juillet 1960

La journée commence par cette partie de baseball pour amateurs et débutants. Il y a des terrains de jeu un peu partout et nous avons joué sur celui de la West Lane Avenue. Simplicité américaine, on tape dans une balle avec une crosse, puis on court en essayant de revenir au point de départ, après avoir touché les quatre coins. La difficulté pour des débutants comme nous, c'est que si le *pitcher* (lanceur) de la balle l'envoie trop fort, il n'y a aucune chance que le *batter* (celui, du camp adverse, chargé de taper sur la balle) puisse la renvoyer. Il faut donc que le lanceur soit extrêmement clément pour qu'on puisse au moins démarrer le jeu. Il faut bien payer tribut à la culture locale, mais l'apprentissage est trop long. Je ne pense pas recommencer. De plus, je n'étais plus habitué à courir, tout essoufflé à la fin et probablement courbatu dans la soirée.

Cet après-midi, descente en ville chez Lazarus, où je vais réussir à dépenser 100 dollars pour un complet d'été léger (on ne le sent pas), une veste de laine, une gabardine doublée, trois chemises d'été et deux paires de chaussettes. Comment va-t-on à Lazarus, qui se trouve au carrefour de *High Street* et *Town Street* ? On prend la Dodge, va au parking du magasin, y laisse sa voiture, traverse la rue, se perd dans les nombreux rayons, arrive au *Men's clothing*, essaie quatre complets, se fait rectifier les modèles. À ce propos, la confection américaine est *corrigible* : les pantalons n'ont pas de plis, ni de coutures en bas et l'on vous fait un repli à votre goût et à votre taille. C'est ainsi que mon complet sera prêt seulement jeudi prochain à cause des retouches.

Lundi 25 juillet 1960

Hier dimanche, repas dominical chez Willie. Très simple, cuisine française, facile à préparer, la viande achetée étant tendre et bonne. Le soir, nous sommes allés avec Willie, voir *Les cousins*, le film de Chabrol. Les dialogues sont bons, les images aussi, mais où est le film ? Pas de contenu ; quelques situations difficiles à croire. Il me faut préciser que j'ai vu la version française avec les sous-titres en anglais. L'avez-vous vu ? Rappelez-vous cette scène ou l'héroïne, Florence, oublie brusquement le cousin qu'elle aime, parce qu'elle découvre les vertus amoureuses de la peau du cou de l'autre cousin ? Bien sûr, les chattes, ça existe, mais on ne change pas de mâle ainsi dans l'espace de trois minutes sans donner une explication au spectateur. L'illusion de celui-ci devient une excuse trop facile.

Somme toute, film ennuyeux. Comme dirait Jean Cau, dans un de ses récents articles sur la *Nouvelle vague*, les mêmes astuces sont répétées : image d'une belle pin-up nue, qui a gardé une culotte pour un bain de soleil, du whisky, de la musique classique et du jazz. Chabrol est en tout cas bien servi par ses interprètes, qui sont excellents.

Aujourd'hui lundi, bonne surprise au laboratoire : mon programme a marché du premier coup. Du moins, le premier exemple ne fait pas apparaître de différences dans les résultats. Je suis tout heureux et vais montrer cela au Dr McConnell, qui me dit que si mon travail est fini plus tôt que je le pensais, on me paiera le reste du mois ; mais, quel mois ? Cela reste à préciser. Je voudrais finir vers le 26 août et être payé jusqu'au 14 septembre. Cependant, ce n'est pas fini, il faut d'abord essayer d'autres exemples et construire mon second programme.

Cela tombe à pic, car une lettre de North Carolina vient d'arriver, me proposant de commencer mon travail dès le 1^{er} septembre, pour le finir le 30 juin 61. C'est magnifique, j'ai beaucoup de chance. Il ne me reste plus qu'à travailler et mériter la confiance que les gens (et les circonstances !) mettent en moi. Adieu donc la Californie, mais salut à New York, où j'irai passer les derniers jours du mois d'août et comme disait Saint-Paul : « Sur cette terre... »

Mercredi 27 juillet 1960

Mon programme a été éprouvé sur trente-trois exemples. Il y a trois cas où j'obtiens des choses bizarres ; j'ai pu expliquer le premier cas et vérifier le programme afin d'éviter ce genre de *failure*, mais les deux autres restent encore une énigme. La rapidité de la machine m'a déconcerté : vingt secondes en moyenne pour chaque exemple, là où avec une machine à calcul ordinaire, il faudrait vingt heures !

CHAPITRE 47

LA CONVENTION RÉPUBLICAINE

Vendredi 29 juillet 1960

La Convention Républicaine s'est terminée hier par un beau discours de Nixon. Quel tempérament ce type ! Il a un peu du Kroutchev dans ses manières ; c'est un homme du peuple, qui risque fort d'être élu, le genre d'homme qui plaît aux Américains. Stevenson était beaucoup trop intellectuel, pas assez direct. Le candidat républicain pour la vice-présidence est Cabot Lodge. Lui a tout le chic et la distinction (américaine, j'entends) d'un diplomate. Une belle tête. Son éloquence n'est pas facile. Il est étonnant qu'il ait pu rester si longtemps le représentant des États-Unis à l'ONU.

On ne peut se représenter en Europe ces conventions américaines. Un grand carnaval, tout le monde porte des boutons à la boutonnière avec *Nixon for President We want Rick*, ou même *Pat for first Lady*. Pat – lisez Patricia – est en effet la femme de Nixon et on a à la fois le candidat président et sa femme. C'est drôle. Rockefeller, qui a fait le discours de présentation, nous a donc présenté Nixon et sa femme, que celui-ci tenait par la taille !

Je ne sais pas si j'ai changé au contact de l'Amérique, mais cela m'a plu de voir ce jeune type emmenant tendrement sa femme à une réunion, où on l'a choisi comme candidat président. On ne peut s'empêcher de voir un de Gaulle, à la réunion de l'UNR, tenant Madame de Gaulle par le cou : « Oh mon cher, vous avez de ces manières. » C'est le côté inattendu de l'Amérique, cette *informality*, tant qu'elle ne devient pas débraillée.

Cette convention est donc très décontractée, carnavalesque et aussi familiale. Il y avait là la mère de Nixon. Madame Nixon (c'est Pat) et les deux petites filles de Nixon, surprenantes invitées à cette grande foire pour adultes. L'une avait d'ailleurs bien du mal à se tenir éveillée pendant le discours de 50 minutes de son père. Quant à Mrs. Ellsworth, qui regardait la télévision avec moi, elle disait « que cette maman Nixon doit être fière de son fils » et « vous ne pensez pas, Dominique, que cette convention peut être une des choses les plus belles pour les deux petites filles de Richard ». « I bet they're happy. » Toutes les Mrs Ellsworth d'Amérique seront donc touchées par ce côté bon enfant et voteront républicain.

Le côté carnaval ? Ce sont ces milliers de petits ballons envoyés, lorsque Nixon est apparu ; ce sont ces immenses pancartes portées par chaque délégué d'un État et toutes se dandinent, virevoltent. Celle de Pennsylvanie nous a longtemps caché la figure du speaker de service, mais celle de New Mexico était maniée par un

expert. Il aurait fallu regarder cela à la télévision en couleurs. Cette convention se déroulait dans le grand marché aux bestiaux de Chicago. En tout cas, il y avait du monde. C'est dommage que l'écran du poste de Mrs. Ellsworth ne diffusait pas les images en couleurs. En Amérique, toutes les foules sont bariolées. Ce que Nixon a raconté n'a aucune importance. D'ailleurs, il lui a été bien difficile de défendre l'administration d'Ike de ces deux dernières années.

Ici la foule vibre, répond à l'unisson au, conférencier. Supposons la question : « Est-ce que ce n'était pas l'administration démocrate qui n'a pas pu finir la guerre de Corée ? » Réponse : « Si, bien sûr ; en américain, yes. » Et toute la foule clame un *yes* prolongé et le même phénomène se reproduira à chaque question plus ou moins implicite du conférencier. Naturellement, les applaudissements sont fréquents.

Dans tous ces discours, j'ai ressenti la volonté américaine de reprendre la première place. Tous ont mentionné le prestige entamé de leur pays, mais sont sûrs de reconquérir tout ce qui a été perdu. Je pensais alors que de l'autre côté de l'Océan Arctique on devait dire (en russe « nous, camarades, nous devons gagner le monde au communisme... » Deux conquérants s'affrontent. Faut-il avoir l'impression que le dernier avec son puissante écuyer chinois aura le dernier mot ? Le monde occidental est-il un grand royaume qui s'éteint ? Comment tous ces Kennedy, ces Lodge et ces Nixon peuvent-ils croire à une reconquête du monde communiste ? Le communisme a prouvé en Chine qu'il avait réussi là où le monde occidental avec échoué. Nous paierons cher notre insuccès.

J'ai donc regardé ces hommes politiques américains, hier, comme des princes naïfs d'un empire en déclin. Pourquoi nous, pauvres européens, devons-nous suivre ces grands enfants, bons, mais pas malins pour un sou ? À la fin de la convention, un *minister* est venu donner sa bénédiction. Peu importe qu'il soit presbytérien ou méthodiste, tout le monde a baissé la tête comme dans l'église méthodiste de King Avenue et a écouté le sage discours du pasteur.

Revenons à Columbus, où Anne ne pourra pas avoir son avion sanitaire militaire spécial. Le Département d'État lui financera cependant son retour par un avion commercial, accompagnée d'une infirmière. Voilà l'Amérique, il faut toujours se tenir prêt pour la prochaine surprise. Cela faisait plus de trois semaines qu'Anne devait partir. On devient les adultes dans ce pays de bons enfants, mais on y laisse quelque chose du côté de la sensibilité. Il faut parfois n'être sûr que de soi et toujours trouver en soi-même assez de force pour ne pas être désemparé.

J'ai reçu mon chèque pour le mois de juillet avec 82 dollars d'impôts (en moins). La French Line m'a envoyé son *1961 schedule* et je prendrai sans doute le *Liberté* le 13 ou le 29 juin. C'est affolant d'avoir à louer dès maintenant onze mois à l'avance. Quelques lettres à faire, en particulier pour le CNRS afin d'être payé à mon retour à Paris, à Dugué pour lui donner quelques nouvelles et aussi une carte pour H.B. Mann.

CHAPITRE 48

ANNE RETOURNE EN FRANCE

Dimanche 7 août 1960

Anne est finalement repartie en France hier. Antoine, Willie, Patricia et moi sommes allés à l'aéroport. Malheureusement, l'ambulance est arrivée dix minutes avant l'heure du départ et nous n'avons pas eu le temps de dire beaucoup de choses. À l'heure qu'il est, elle est déjà à Strasbourg. Elle sera restée tout de même près de quatre mois dans cet hôpital. Nous, qui l'avons vue souvent, avons été impressionnés par ses rapides progrès ; elle peut déjà faire quelque pas sans utiliser de canne. Fin de l'épisode, n'envoyez pas vos filles en Amérique se faire casser le cou.

On a beau être fort, ou de se vouloir tel, mais la voyant partir, j'étais prêt à prendre moi aussi mon billet d'avion pour la France, ... si les démarches n'étaient pas aussi longues et ne duraient pas des semaines, pendant lesquelles vous pouvez changer d'avis. J'ai ressenti là la même impression que lors de mon arrivée à Columbus, où il fallait trouver une chambre, errer dans ce pays inconnu. De nouveau, j'ai dû réfléchir sur le bon fondement de mon vouloir rester. Ce sentiment de vouloir partir ne m'a pas quitté, surtout partir de Columbus. Alors, j'ai brûlé les étapes, je vais essayer de finir mon travail cette semaine. Les jours d'après, vais régler toutes mes affaires (assurance auto, impôts) et dire au revoir à tous les amis ou connaissances. Je n'aurais pas cru que j'en avais autant !

Mon idée est de partir pour New York et descendre paisiblement pour Chapel Hill, m'arrêter au passage à Norfolk, Virginia, pour rendre visite à des amis d'Anne, un amiral américain et sa femme. Ainsi j'arriverais à destination avant le 1^{er} septembre. C'est au moins mon plan, mais il faut tellement se dire qu'il y aura d'inévitables changements.

J'ai pu rectifier les deux résultats étranges de mon programme, que j'avais obtenus et donner vendredi soir au Computer Center un nouveau programme du même problème. J'espère que ça va marcher.

J'appréhende un peu le séjour à Chapel Hill. C'est un village de 18000 habitants, en comptant tous les pasteurs, les prêtres et tous les étudiants. J'ai bien peur qu'on ne puisse s'extraire de l'ambiance *American College*. Si cette stupide Dodge marche toujours, je la ferai bénir. N'importe comment, il faudra travailler ; c'est toujours facile à dire.

Hier, après l'aéroport, Patricia nous a emmenés à Westerville, une petite ville aux nord-est de Columbus, où habitent ses parents. Les environs sont vraiment très

agréables. Le soir, un bal était organisé sur la terrasse de l'Ohio Union par les étudiants internationaux. Je l'ai su par hasard et j'y ai emmené Willie et deux jeunes filles américaines, Ann (une obsession, il y en a partout !) et Nancy, qui projettent de rester six mois en Europe l'année prochaine. Le côté agréable de ces bals organisés par les étudiants internationaux est qu'on peut y voir des Noirs danser avec des Blanches, ce qui est si rare dans ce pays. Willie était heureux, il a dansé un cha-cha-cha endiablé. Joya, une jeune fille d'origine grecque, élevée en France et parlant donc couramment le français, portait un saari indien et était la maîtresse de maison très à la hauteur.

J'ai aussi rencontré Mrs. Kovitz et son mari, qui m'ont demandé de leur rendre visite avant mon départ. Ce sont deux grands amis de Gilbert Amat, le professeur de physique, qui était à Columbus le mois dernier.

Dony m'a écrit. Sa compagnie Thompson l'envoie trois semaines à Boston pour étudier les fusées. Il me demande si je peux venir lui rendre visite. De Columbus, dit-il, ce n'est pas loin ; évidemment, cela ne fait que 1200 km. Mettons-nous d'accord sur la notion d'éloignement. Malheureusement, il n'arrive que le 1^{er} septembre, date à laquelle je serai déjà à Chapel Hill. C'est donc hors de question que je puisse retourner en Nouvelle-Angleterre à ce moment-là. Je lui ai déjà répondu.

Vendredi 12 août 1960

Je n'arrive pas à établir mon plan de voyage : quel jour ? Combien de temps à New York ? J'appréhende aussi cette arrivée à Chapel Hill. N'anticipons pas. Disons que je quitte Columbus le vendredi 19 août à midi, après l'arrivée du courrier ; samedi et dimanche, en route pour New York, soit par la Pennsylvania Turnpike, soit par la route du nord, le New York Thruway ; du lundi 22 au vendredi 26 août à New York ; enfin après le 31 août à Chapel Hill. Voilà établi mon plan. Quant à mon travail, je vais essayer lundi la version définitive de mon programme sur une centaine d'exemples, rédiger un rapport, expliquer aux gens du laboratoire comment ça marche et je m'en vais.

Ma propriétaire a déménagé, elle occupe maintenant seule l'appartement du rez-de-chaussée, ses locataires sont partis. Je suis donc seul en ce moment dans l'appartement du premier. Quand je partirai, elle louera cet appartement à cinq jeunes filles de Bliss College, une école commerciale de Columbus.

Je n'ai encore rien préparé pour mon départ et fais comme toujours, m'y prendre la veille quitte à fixer le jour du départ le lendemain où je fais mes valises... Ce ne serait pas trop prudent. De nouveau, le voyageur solitaire avec mes deux malles, mes livres et la Dodge, si elle suit. C'est elle, d'ailleurs, qui doit emmener tout mon monde. Je dois faire réparer la porte droite de la Dodge qui ne s'ouvre plus. Si jamais l'autre vient à en faire autant, je serai obligé de rentrer par le coffre !

Hier, j'ai développé des photos avec Antoine, ou plutôt je l'ai regardé faire. Il n'arrêtait pas d'éternuer, je l'ai donc emmené chez moi et l'ai forcé à boire une tasse de thé avec deux grosses pastilles américaines devant guérir tous les maux.

Lundi 15 août 1960

18000 habitants à Chapel Hill : il n'est pas question de les connaître tous et de les avoir tous pour amis, bien qu'avec la gentillesse des Américains, ce serait presque réalisable. Cependant je ne m'en soucie guère, le seul problème pour moi est d'avoir la certitude que je ne suis pas seul et que je peux réussir dans ce que je vais entreprendre. Au contraire, je le répète, j'aime souvent être seul et ne voir les gens que lorsque j'en ai envie. C'est tellement plus reposant.

Je ne pars pas avec l'idée de faire du tourisme à Chapel Hill, mais avec la ferme intention de travailler. Je crains parfois de ne pas en être capable et cela m'attriste. Pour rien au monde, je voudrais rentrer maintenant en France, car il me semblerait que mon contrat ne serait pas rempli. Il me faut rapporter quelque chose d'Amérique et c'est par mon travail que je peux l'obtenir. C'est seulement pour cela que j'ai besoin d'aide. De tout le reste, je m'accommode : j'ai acquis une telle facilité d'adaptation, que je crains parfois de devenir complètement insensible.

En principe, je pars toujours vendredi et je suis sur le qui-vive pour finir mon travail à temps. Les derniers exemples que j'ai donnés au laboratoire de calcul n'ont pas encore été perforés et cela me fait perdre du temps. Il va falloir dire maintenant quelques mots doux la responsable de l'IBM 704, qui prend son travail trop à cœur et n'est pas assez décontractée, ou que je joue de toute ma diplomatie pour que mon travail soit fait rapidement. Cette brave responsable des machines est aimable comme une porte de prison. Un sourire commercial parfaitement inutile, mais elle sait qu'on a besoin d'elle et exerce tout son pouvoir.

J'ai reçu une lettre de Daniel me disant très gentiment les démarches que je dois faire pour rentrer dans le service de recherche de la Marine en octobre 61. Je vais m'occuper de cela en février prochain et écrire à tous les appuis que je peux avoir du côté l'Université. Il faudra jouer serré, je suis en effet bien loin.

Samedi soir, charmante soirée dans un appartement de Woodruff Avenue, organisée par le Club Français. Un jeune Noir chanta des spirituals et... des chansons d'Édith Piaf. Chacun essaya de parler un français correct et nombreux y réussirent. C'est évidemment Patricia, qui parle le mieux, elle a, comme dirait un de mes amis en parlant d'une version discographie du *Boléro* de Ravel, un français définitif.

Dimanche 14, 9h., je prends Willie, Antoine et Beverly, une jeune Américaine qui venait souvent voir Anne et qui fréquentait Ohio University, et partons pour Athens, visiter l'Université d'Anne. C'est la plus belle région de l'Ohio, les Hocking Hills, là où avec H.B. Mann, nous avions projeté de faire de grandes randonnées à pied. C'est réellement magnifique ; dans deux mois, avec le temps de l'automne, ce sera encore plus extraordinaire avec de belles couleurs américaines.

Revenons à Anne. Je me demande si elle a pu profiter de ce paradis. Sans voiture aux États-Unis que faire ? Je le sais bien, je n'ai pour ainsi dire pas bougé de Columbus le premier trimestre. Athens est tout petit, 14000 habitants. L'université n'est pas grande non plus ; on ne peut pas dire que le campus soit

réellement joli. Beverly, qui nous a servi de guide, nous a montré le fameux balcon d'où Anne s'est cassée le cou.

Je m'interroge : doit-on venir en Amérique pour aller s'exiler dans cette Athens de l'Ohio et être limité dans ses mouvements, car l'on a ni voiture, ni énormément d'argent ? Bien sûr, on s'adapte mais tout est tellement plus facile avec ces deux puissants moyens. J'ai peut-être changé, mais je ne referai jamais ce que j'ai fait au premier trimestre. Fallait-il avoir vraiment la foi de vouloir voir l'Amérique ? Excellente école cependant. Malgré tout, je continue à croire que je suis très fortuné et dois prouver que je peux le mériter.

Si l'on quitte Athens, tout devient beau. Cette petite route 56 ressemble à une route des environs de Remiremont, avec des voitures américaines. Nous faisons un crochet pour envelopper le Lake Hope, plein de baigneur, et de rameurs. Pas de caleçon de bain, c'est dommage. Toutefois, nous faisons une partie de barque. Pour ramer, j'ai gardé la forme du Canada. Nous avons passé une très belle journée. La Dodge est toujours là, elle brûle beaucoup de gallons. S'il fallait traduire en km et litres, je serais effrayé, mais l'essence est très bon marché.

CHAPITRE 49

ADIEU COLUMBUS

Jeudi 18 août 1960

Mr. Schenker m'a écrit qu'il serait très content de me recevoir à New York. Malheureusement, il a loué la chambre de Baby et me dit qu'il va me trouver une autre chambre. Plus de nouvelles d'Annie Bauhofer, le mariage absorbe. J'ai téléphoné à Richard Varga à Cleveland ; il me dit que ce weekend il va voir ses parents à Pittsburgh et ne pourra me recevoir. Regrets, bons souhaits. Solution évidente : je n'irai pas à Cleveland. De plus, pour ne pas être bousculé par le temps, je partirai seulement samedi matin de bonne heure et essaierai d'être à New York dimanche dans l'après-midi.

Mercredi soir, Mrs. Ellsworth m'a invité à dîner. Très intime, il y avait même des bougies, oh pardon, des chandelles. Repas très américain. Si je dis, mais bon quand même, on va croire que je suis chauvin. Tant pis, c'était bon. J'ai mangé en particulier du maïs. Ce sont des pommes de maïs, qu'on fait bouillir, on étend dessus du beurre, on sale, on poivre. On mange ensuite ça comme du bon pain, à pleines mains, ce qui nous vaut d'avoir les mains pleines de graisse. Excellent film ce soir-là à la télévision, *Mildred Pierce*. Très vieux et très bon. Inévitables annonces publicitaires interrompent le film toutes les cinq minutes.

Et dire qu'Antoine a mis les mains dans cette affreuse industrie, la publicité, dont le budget est trois fois supérieur à celui de l'éducation. Les gens de Columbus avaient, en effet, besoin d'un bon accent français pour présenter un nouveau vin de Californie *Paree*. Naturellement, Antoine dût dire : c'est le meilleur, le moins cher, etc. Il aura participé à cette vaste campagne d'abrutissement de l'être humain. Ne soyons pas si rigides dans nos principes : c'est une heureuse expérience américaine. Il s'est cependant fait « rouler » : 10 dollars et 3h de dérangement, on s'est moqué de lui. Il ne sait pas encore se défendre devant ces hommes d'affaires, moi maintenant peut-être non plus. En tout cas, je n'aurais rien accepté à moins de 20 dollars. Dans ce pays, la stupidité doit être aussi bien payée que l'intelligence.

Avant-hier soir, mardi, Patricia avait préparé un dîner chez elle en l'honneur de mon départ. Il y avait, bien sûr, Antoine, Willie. Excellent repas, rosé d'Anjou, café fort. Nous avons veillé jusqu'à 1 h du matin.

Aujourd'hui, je suis allé dire au revoir à Joya, qui m'a présenté à sa très charmante *roommate*. Joya a pour elle un tempérament extraordinaire.

Ma malle est là ouverte, je l'ai longtemps contemplée, mais n'ai pas encore pu me décider à la remplir. Par où faut-il commencer ? C'est triste. J'ai erré en fin d'après-midi, voulant trouver de bonnes excuses pour ne pas commencer, ou plutôt commencer le soir. J'ai acheté un disque, des livres, du papier, me suis procuré deux cartons pour mettre mes livres. Fort de tous ces accessoires, rien n'a cependant bougé. Je veux encore faire un effort dans la soirée.

Le Triple A m'a fourni les habituelles cartes et plans. De New York, je descendrai vers Philadelphie, puis prendrai la presqu'île du Delaware et le ferry boat jusqu'à Norfolk. Une nouvelle expérience, le ferry américain. N'anticipons pas, il faut me bouger avant.

Surprise désagréable du CNRS. Je reçois une lettre hier me disant que si je ne suis pas rentré en France avant le 1^{er} janvier 1961, je n'appartiendrai plus au cadre des chercheurs. C'est très ennuyeux, je risque de perdre ainsi trois mois de salaire, juillet, août et septembre 61, et même d'être exclus. Je vais réfléchir à la réponse et écrire aussi au professeur Dugué, en lui disant tout mon étonnement, car il était bien entendu, etc.

J'ai rédigé un rapport pour mon travail, en expliquant comment il faut nourrir la machine en cartes perforées, quels sont les différents nombres qu'elle vous sert. Tout est fini, mais je vais cependant aller voir demain ce Research Center et dire au revoir à tout le monde.

Il est 9h maintenant, la température est plus clémente, le ventilateur tourne. Je vais commencer à remplir ma malle, mais par quoi faut-il donc commencer ?

Samedi 20 août 1960

L'épopée Columbus et toutes ses digressions ont pris fin. Mes bagages sont finalement prêts, mais avec grand mal. Ce samedi matin, Antoine et Willie sont venus gentiment m'aider à réunir les dernières choses, qui traînaient encore. Il est 10h ; départ définitif. Non, faux départ. Je crois avoir laissé mon stylo sur la table de ma chambre et non, il ne s'y trouve pas, mais j'y rencontre mon ami historien – je ne sais pas si je vous en ai déjà parlé ; ce n'est pas évidemment Georges Bonnin. C'est un Américain, parlant un français courant et un fließend Deutsch, 36 ans, Research Fellow, au Department of History – nous avons eu dans le passé déjà des conversations intéressantes.

Il revient de Cleveland et s'arrête pour me voir. Triste nouvelle : il a un cancer au testicule, comme il dit, traduisant mot pour mot de l'anglais. Les docteurs espèrent le sauver. Il me dit tout ça avec une grande simplicité et pourtant quelle humiliation ! Il semble chercher à revoir tous ses amis et connaissances. Avant quoi ? Peut-être guérira t-il. Il me présente à sa mère, qui l'a ramené en voiture de l'hôpital de Cleveland. Pendant que nous parlons, elle lit la *Bible* le livre posé sur le volant de sa voiture. Oh, souffrances d'une mère ! Combien doit-elle mesurer notre pauvreté dans ce mal qui nous domine. Qu'est-ce que je lui dis ? Toutes les banalités d'usage. Il faut les dire, car ces condamnés les attendent de notre part. La vie doit continuer, il faut les traiter comme des bien-portants à part

entière. Nous ne ratons pas dans notre entrevue de vingt minutes de mentionner les futures élections américaines et les événements du Congo.

Je dois partir. Au revoir. Je lui donne mon adresse. S'il guérit, il viendra me voir à Paris. Il a déjà fait deux séjours en Europe. Combien de connaissances et amis j'aurais semés ça et là.

CHAPITRE 50

ARRÊT À NEW YORK

Samedi 20 août 1960

Cette route américaine aura été un personnage important dans ma vie ici. Le temps est couvert, il ne fait pas trop chaud. Je dois d'abord atteindre le Pennsylvania Turnpike. Adieu l'Ohio. Je croque un morceau de la West Virginia, c'est très vallonné. Est-ce la plus longue autoroute du monde ? On recherche toujours les superlatifs. Quand donc nous présentera-t-on la plus petite route de l'Amérique ? C'est déjà fait à Québec, où on nous montre stupidement la plus petite rue d'Amérique du Nord. Ce Turnpike traverse une belle région, on devrait s'arrêter à chaque virage. La platitude de l'Ohio me donne envie de revoir les montagnes. Il ne faut pas se laisser emporter dans ses souvenirs et la Dodge continue fidèlement sa route, compagne fidèle.

Nous passons sous huit tunnels. M. Bonnin m'avait, en effet, signalé que le tracé de cette autoroute suivait exactement le tracé d'une voie de chemin de fer primitivement projetée ; la route est ainsi beaucoup moins monotone. Pas fatigué, je conduirais bien ainsi jusqu'à New York malgré un terrible mal de reins (ah ! ces bagages à emballer !). Je préfère cependant m'arrêter peu après Harrisburg et sors de l'autoroute. Tous les motels à proximité sont pleins. Je dois rouler dix miles pour en trouver un, bon marché d'ailleurs, 5 dollars avec télévision. Comment voulez-vous avoir envie de la regarder après dix heures de route ? Les moyens modernes empêchent même l'homme de se reposer.

Le lendemain dimanche, 8h départ ; ou plutôt 9h, on change de fuseau horaire. Très vite jusqu'au Delaware Memorial Bridge, fin du Pennsylvania Turnpike. Trop vite : ma voiture ne veut pas entrer dans l'État du New Jersey. Je ne me suis pas rendu compte qu'il fait très chaud ce jour-là, 30 degrés et que j'ai tenu la vitesse de 65 miles à l'heure. C'en est trop pour la Dodge, l'eau du radiateur bout, il faut que le moteur refroidisse et pendant une heure, la Dodge ne veut rien entendre. Bonne leçon, je fais tout le reste de la route jusqu'à New York à 50 miles de moyenne et finis par atteindre George Washington Bridge. Ces ponts gigantesques qui s'entrecroisent, ces skyways, ces souterrains vous donnent une impression de puissance. Le plus beau jouet électrique ou mécanique à échelle adulte.

Mr. Schenker a loué la chambre de Baby à un professeur d'anglais pour six semaines. J'ai donc pris une chambre à l'International House, toujours sur Riverside Drive, à 5 à 10 minutes à pied du domicile de Mr. Schenker. Les

chambres sont petites mais très confortables. On y rencontre tous ces étudiants étrangers de tous les pays et de toutes les races. Je ne me suis jamais intéressé à ces Nations Unies à échelle réduite, et depuis 24 heures que je suis là, je n'ai encore adressé la parole à personne. Ah si, je viens de parler à un pauvre Iranien perdu, qui s'ennuyait à mourir. Il ne savait pas à quelle université aller ; je lui ai donné tous les renseignements possibles sur Ohio State.

Hier soir, je suis allé (c'est la troisième fois) à Radio City. Un film et du music-hall. Le film « Song without end » raconte la vie de Franz Liszt et j'ai franchement aimé ce film ; les couleurs étaient belles, la musique divine et la princesse, qui fut fiancée à Liszt 40 ans, magnifique. Une certaine Capucine interprétait ce rôle. Je n'en ai jamais entendu parler ; elle est en tout cas divinement belle. Le film est de King Vidor, un spécialiste des grandes productions. Il a bien su faire revivre cette Europe des princes : le tsar, les ducs, les grands-ducs, toute cette société devant bientôt disparaître, mais qui savait combien apprécier le génie des Liszt, Beethoven, Brahms, ... On peut regretter qu'il nous ait joué seulement les morceaux de musique les plus ressassés : Sonate au clair de lune, Appassionata, Perpetuum mobile de Paganini et, dans la seconde partie du film, les œuvres de Liszt lui-même : son premier concerto et la mélodie « Plaisir d'amour », qui est tiré d'une de ses sonates. Les inévitables « Préludes » servent souvent de musique de fond. J'ai pourtant aimé réentendre toutes ces œuvres (en partie d'ailleurs) et suis resté à deux projections du film, ce qui m'arrive pour ainsi dire jamais. Là encore, je m'en suis voulu d'avoir ignoré certains détails de la vie de Liszt. On disait « l'abbé Liszt », et je savais qu'il était resté fiancé pendant 40 ans. J'imaginai donc un abbé de Cour du 17^e siècle, brusquement déplacé au 19^e et faisant le beau au milieu de toutes ces princesses.

Quel tempérament il faut avoir pour jouer du Liszt et quelle force ! Ce qui explique le très petit nombre de pianistes femmes qui jouent ses œuvres. Je ne me rappelle qu'une exception, à savoir la pianiste hongroise Edith Farnadi. À Paris, à ce sujet-là, vous êtes très fortunés : vous avez le meilleur interprète de Liszt, Georgy Cziffra. La musique me manque ; demain, j'achète un tourne-disque et des disques. Quant au spectacle, il était bon, les fameuses Rockettes, une bonne chorale, un chansonnier et du ballet. J'ai apprécié.

Ce matin, je suis allé à la « French Line », pour réserver ma place pour juin 61. Ces messieurs n'étaient pas encore en mesure de me dire si je pouvais en obtenir une. Quand donc faut-il s'y prendre ? Sans doute, le bureau de Cleveland m'avait déjà réservé une cabine et je n'avais qu'à leur confirmer. J'ai donc écrit sur-le-champ à Cleveland. J'avais pensé naïvement qu'il était plus sage de régler les derniers arrangements à New York, mais non. L'évidence c'est pas la même pour tout le monde.

Le « Liberté » est arrivé ce matin à New York. Je suis allé au quai d'embarquement pour essayer de voir M. de Visa. Maman aurait été si contente d'entendre M. de Visa père lui dire : « Mon fils a rencontré votre fils à New York, où ils se sont dit, etc. » J'ai obtenu une permission pour monter sur le bateau. Entre nous, les douaniers et autres policiers ne sont guère efficaces, on entre et on sort dans le port de New York comme dans un moulin. J'avais,

il est vrai, ma serviette, une veste et cravate et un air sérieux, qui ont dû me faire passer pour un officiel. Le salon de première classe est luxueux. Un des collègues de M. de Visa m'a dit que celui-ci est en permission en ce moment ; je le verrai donc à mon retour à New York en juin 61.

Vendredi 26 août 1960

J'ai acheté hier un électrophone et des disques pour 112 dollars en tout. L'électrophone me semble assez bon (77 dollars), il est portable et stéréophonique. J'ai acheté aussi les deux Passions de Bach, quatre quatuors de Schubert, le « Sacre du Printemps », le concerto pour violon de Brahms (avec Isaac Stern), deux cantates, deux sonates pour violon et piano de Beethoven, deux symphonies de Mozart, deux symphonies de Prokofiev et puis des bricoles. Après tout, pourquoi j'essaie de faire une liste exhaustive ? Il y a d'énormes ventes de disques à New York. Certains disques ne coûtent qu'1,40 dollars, mais le choix est limité. Quand on veut un disque précis, un sextuor de Brahms ou tel enregistrement de Mozart, cela coûte tout de suite 4 ou 5 dollars, ce qui reste en tout cas bien meilleur marché qu'en France.

Et bien, à New York je suis le brave paysan de l'Ohio visitant la capitale avant d'aller se retirer dans ses terres de la Caroline. Quel changement avec Columbus ! Je me réhabituerai vite à la vie de Paris. New York est un trésor si l'on a un peu d'argent. Il est temps que je m'en aille, car je vais être obligé de vendre la Dodge pour me payer un ticket de bus pour Chapel Hill. Je n'ai jamais dépensé autant d'argent, seulement en achats, chaussures, pantalon d'été, caleçons. Ils sont tous mignons de couleur ou avec des fleurs et des rayures. Comme c'est agréable de dépenser.

Quant aux spectacles, c'est vraiment la mauvaise saison. Pas de concert. Je suis allé deux fois au cinéma, vu « Jazz at Newport », excellent reportage du festival de jazz qui a lieu chaque année à Newport et le film anglais, qui à coûté la victoire aux Travaillistes « I'am all right, Jack », excellente critique des syndicats britanniques.

Longue promenade avant-hier à Central Park, seul coin de verdure au milieu des grattes-ciels. Visite du Metropolitan Museum of Arts, et une nouvelle fois admiré toutes ces peintures de l'école française de la fin du 19^et et début du 20^e. Il y a aussi de beaux Vermeer et de surprenants El Greco. Leurs Picasso sont en outre très visibles. J'ai évidemment acheté plein de reproductions en carte postale. La 5^e Avenue le long de Central Park est le paradis des promeneurs et des millionnaires. Les hôtels sont tous comme le Lutetia à Paris.

J'ai rencontré hier à l'International House un Vietnamien et deux Français. Ces deux derniers sont des élèves d'HEC et font un stage de trois mois aux États-Unis. Bons petits Français, à la fois prisonniers de leurs petits préjugés et débordant de richesse par leur culture et leur éducation française. Combien je me sentais loin d'eux et beaucoup plus près de ce Vietnamien, aux États-Unis depuis 5 ans, après 15 ans de séjour en France. Nous avons d'ailleurs fait nos achats ensemble. Il rentre au Vietnam complètement fauché.

Hier soir, j'étais invité à dîner chez Mr. Schenker. Il y avait ce professeur d'anglais, qui a succédé à Baby. Son anglais est d'ailleurs magnifique ; il emploie des expressions inusitées et a un bel accent de la Nouvelle-Angleterre. Il a été nommé assistant professor à Boston University et s'en va à la fin de la semaine. Mr. Schenker a toujours conservé un bon accent russe. Tiens, il projette d'aller en Russie l'an prochain pour rencontrer sa sœur qu'il n'a pas vue depuis quarante ans.

Kennedy a fait hier un excellent discours sur le Moyen-Orient devant la Zion Convention. Le livre « Exodus » a été beaucoup lu dans le monde. L'État d'Israël ne peut pas être abandonné. Par ailleurs, de Gaulle en médiateur du Mali a un rôle bien difficile à jouer. Comme tout serait simplifié avec la fin de la guerre d'Algérie. La situation internationale n'est pas encourageante.

Vendredi 26 août 1960

Ce soir, j'ai parlé avec un des jeunes Français ; je lui ai posé un tas de questions sur les événements récents : « Comment c'était à Paris pendant la révolte d'Alger ? » « Quel était le thème du boom de HEC ? » Je ressemble subitement à l'Américain moyen, demandant à Hassan, le Syrien de Columbus : « Avez-vous des robinets en Arabie ? » Ne condamnons pas ces pauvres Américains, dont le besoin d'apprendre est vif. Demain matin, je vais descendre en voiture dans le centre de New York avec Bao, le Vietnamien, puis irons à Bronx, au nord de Manhattan, voir le « Freedomland ».

Samedi 27 août 1960

Très bonne journée. Comme prévu, avec Bao, nous sommes allés à New York « downtown » pour affaires. C'est un secret ; encore un autre possible projet que j'ai dans la tête. Puis, nous sommes partis pour Yonkers, dans le nord de New York, où se trouve un gigantesque « Shopping Center ». Évidemment, nouveaux achats ; ce sont les derniers.

Puis, après s'être perdu quelque peu dans tous toutes ces autoroutes, parkways, freeways, qui sont là, se coupent et s'enlacent, nous avons atteint Freedomland. Toute l'histoire des États-Unis y est reconstituée, en grandeur nature. On y voit le gigantesque incendie de Chicago de 1925, le tremblement de terre de San Francisco, la guerre de Sécession, le train de Santa-Fé, le Pony-Express (dont les timbres actuels célèbrent le centenaire), puis Chinatown et de nombreuses attractions, des manèges, des soucoupes volantes. Un gigantesque parc d'attraction.

Bao, fin asiatique, a déjà travaillé dans ce parc, comme Restaurant manager. Nous entrons par l'entrée des employés, ce qui nous évite de payer à la fois le droit d'entrée et le parking. J'ai pris beaucoup de photos en couleurs et espère qu'elles seront réussies.

Avec Bao, on s'entend comme larrons en foire. C'est dommage que je m'en aille demain. Lui d'ailleurs part dans quatre jours pour Chicago, puis après un mois de stage là-bas, il va retrouver son Vietnam qu'il n'a pas vu depuis 20 ans. Il a 29 ans et parle le vietnamien difficilement, mais un français et un anglais extraordinaires et aussi le danois. Ce soir, je dis bonsoir à Mr. Schenker, irai peut-être au spectacle et je m'envole demain matin de bonne heure pour la presqu'île du Delaware.

CHAPITRE 51

DE NEW YORK À CHAPEL HILL

Dimanche 28 août 1960

Pour ma dernière soirée à New York hier soir, je suis allé voir « South Pacific », d'après la comédie musicale de feu Hammerstein Jr. (il est mort cette semaine), le roi de Broadway. C'est très bon. Antoine m'avait sermonné pendant un mois à Columbus pour que j'aille voir ce film, qu'il avait trouvé exceptionnel. Il me disait que pour une fois le rôle principal était tenu par un Français francophone des îles et que la chansonnette « Dites-moi pourquoi la vie est belle, dites-moi, pourquoi la vie est gaie... » en français dans le texte était devenue populaire en Amérique.

J'ai dit au revoir à Mr. Schenker qui m'a donné un flacon d'alcool pour se mettre sur la figure lorsqu'on s'est rasé. Il voulait absolument me faire un cadeau avant que je parte dans le sud. C'est un homme bon, très original et Baby n'a pas toujours été très agréable avec lui ; il était en Amérique un homme en colère, qui n'a pas pu s'adapter et rendait tous les Américains responsables de son malheur d'être à New York. Je le lui ai dit. Pourtant, c'est agréable de vivre ici. Sans doute, Baby n'avait pas tout à fait assez d'argent. C'est tellement important ici, où tant de choses vous sont offertes.

J'ai revu Bao et nous nous sommes donnés rendez-vous à Paris dans un, deux ou trois ans ; ce n'est pas du tout impossible, car il est appelé à voyager beaucoup. Dans deux ans, il retourne à Harvard préparer un autre diplôme de Business Administration. Moi-même, je retournerai à New York avant mon départ ou peut-être prendrai juste quelques jours avant que le Liberté appareille. Ce matin j'ai finalement réussi à quitter New York à 10h30, pour arriver ici à Kiptopeke, à 6h30, ayant avalé 330 miles exactement.

Kiptopeke, n'en croyez rien, ce n'est pas extrait de la langue de Zazie. C'est le nom du petit village situé à la pointe sud de la presqu'île du Delaware, faisant face à l'énorme port de Norfolk. C'est de là que je prendrai le ferryboat demain matin. La route de cette presqu'île est exquise, un parterre de verdure sépare les deux voies de la route. Celle-ci est bordée de grands buissons portant de petites fleurs rouges. On traverse des champs de maïs, puis des champs d'autres plantes vertes. Je ne sais pas ce que c'est, peut-être du tabac. Le long de la route des fermiers vous vendent directement leurs produits. Je ne peux tout de même pas acheter un immense cageot de pêches pour moi tout seul. Quelles pêches ! Elles sont plus grosses que mon poing. Elles ont du goût, vendues directement du producteur au consommateur. J'ai acheté aussi des (évidemment très grosses) pommes, bien différentes des pommes cellulósiques de Columbus.

Cette presqu'île du Delaware est étatiquement curieusement divisée. Le Nord est dans l'État du Delaware, le premier État de l'Union (le second étant la Pennsylvanie). L'État du Maryland a aussi une tranche de péninsule, puis l'extrémité Sud est dans la Virginie, le premier État du Sud. Le Sud, c'est sûr, car dans la gare navale de Kiptopeke, on y voit déjà la ségrégation des toilettes : « White men's restrooms » et « Colored men's restrooms ». Si donc j'avais fait le voyage avec Willie, nous nous serions quittés pour aller pisser. Il faut bien appeler les choses par leur nom.

Les Américains qui ont le génie des ponts projettent de rejoindre Kiptopeke à Norfolk (19 miles) par un pont, puis un tunnel sous la mer. La propriétaire du motel où je suis descendu me montre un grand article de journal sur ce sujet. Pour le moment ; le ferryboat coûte 3 dollars pour une voiture et 75 cents par passager.

Demain, je vais rendre visite à l'amiral, chez qui Anne a résidé juste avant son accident. Il habite Portsmouth, ville contigüe de Norfolk. Le seul ennui c'est que je ne sais pas comment s'adresser à un amiral américain. Comment traduire « Monsieur l'amiral » ? Je dirai alors alternativement « Sir » (très british) et « Admiral » (très cavalier). Un fils d'officier ne peut se permettre une erreur lorsqu'il parle à un amiral, américain ou non. En tout cas, ce ne devrait pas être un trop gros souci.

Lundi 29 août 1960

Je quitte mon motel de Kiptopeke à 8h puis pousse la Dodge dans le ferry et prends mon breakfast sur les grandes eaux de Chesapeake Bay. La traversée dure 1h30. On a le temps de voir tous ces nombreux bateaux de pêche ou de guerre, qui sillonnent la Baie de Norfolk. Celle-ci abrite l'une des plus importantes bases navales américaines. De Norfolk, je gagne Portsmouth par un tunnel à péage, évidemment. J'en profite pour donner quelques chiffres : de Columbus à Chapel Hill par New York, avec quelques détours, c'est 1210 miles. Coût de l'essence et huile : 38 dollars. Consommation d'essence : 14,2 miles par gallon.

À Portsmouth, je trouve sans trop de difficultés la « US Naval Hospital », où habitent Mr. and Mrs. van Peenen, les amis d'Anne. Il est 10h30 quand je présente mes hommages américains à Mrs. van Peenen. En fait, je ne sais pas comment dire en anglais ; je crois d'ailleurs que l'équivalent n'existe pas. Très agréable personne, une conversation toujours intéressante qui pourrait d'ailleurs durer des heures. J'ai quand même pris congé à 2h30.

Je lui explique comment l'accident d'Anne s'est produit, du moins ce que j'en sais. Je raconte surtout comment fut son séjour à l'hôpital de Ohio State et quelle progrès surprenants elle a fait. Mrs. van Peenen me semble être une femme de cœur et on sent vraiment qu'elle aime Anne comme sa fille, bien qu'elle ait elle-même quatre enfants. Les parents parlent toujours de leurs enfants et Mrs. van Peenen en a long à raconter, puisque ceux-ci ont réussi brillamment et sont tous de grands voyageurs.

À midi, arrive l'amiral. Nous prenons le lunch, servis par un Hawaïen tout en blanc. Je dois préciser que Mr. van Peenen est médecin-amiral ; la nuance

me semble importante. C'est dommage qu'il soit reparti si tôt après le lunch. Je continue ma conversation avec Mrs. van Peenen en prenant le café. Elle a lu énormément et en différentes langues. Dans la famille, ils sont tous bilingues anglais-espagnol. J'aurais d'ailleurs long à dire sur la lecture et sur le profit que les gens en tirent, mais voudrais traiter ce sujet plus tard, quand la vie à Chapel Hill sera très provinciale. Je regrette presque de devoir la quitter, mais ne veux pas être importun. Ce fut en fait un grand bonheur d'avoir pu m'arrêter chez eux.

Trois heures dans les rues de Portsmouth. Il est préférable de gagner Chapel Hill le même jour (210 miles par la route que j'emprunte). J'y arrive à 8h, trouve une chambre au Carolina Inn. J'aurai l'occasion sans doute d'en reparler. Un rapide coup d'œil sur la ville (très petite). On y trouve une cave où on boit de la bière et fume, un marchand de disques possédant tous les classiques. Bonne impression. Demain matin, je vais essayer de trouver mon nouveau chairman, ... et une chambre. Il importe de se tenir prêt à rencontrer les pires surprises.

CHAPITRE 52

L'INSTALLATION À CHAPEL HILL

Mardi 30 août 1960

Première journée. Il fait chaud, 92 degrés Fahrenheit, impossible de supporter la moindre veste. Tout le monde est en bermuda, long short arrivant au genou. L'université est un bijou, american old-fashioned, comme d'ailleurs tout le sud des États-Unis. Les buildings sont petits, n'ont pas cet ampleur de nouveau riche des immenses buildings de Ohio State. Toute l'université est un grand parc, presque une forêt ; on entend sans arrêt les criquets, tout est vert, de ce vert, qu'on ne voit que sur les peintures des Flamands ; je pense à cette peinture des frères van Eyck dans la cathédrale de Gand.

Je ne dénigrerai pas l'Ohio, mais les quelques filles, que j'ai rencontrées jusqu'ici, m'ont paru plus charmantes que les bonnes paysannes de Columbus. Peut-être doit-on se méfier d'un rayon de soleil avantageux et des robes d'été. Dire que l'homme ne fera que se répéter pour chaque chose qu'il découvre ; il cherche l'équivalent avec son précédent lieu visité. Nous ne ferons jamais rien d'autre que d'essayer de comparer.

Ce soir, j'ai suivi un groupe de grands costauds en bermuda, qui allaient dans une des cafétérias de l'université. J'avais justement à prendre mon dîner et entre dans ce restaurant. Au mur, les emblèmes et les sceaux de toutes les universités voisines. C'est le club des footballeurs. Tous les clients sont en effet grands et bien nourris. Le patron du lieu me fait une faveur en me servant à dîner ; ce doit être un privilège. J'avais deux gigantesques footballeurs à ma table. Ai-je su apprécier le rarissime honneur de dîner avec eux ?

J'ai réussi à voir mon chairman, le Dr Nicholson, cet après-midi. Jeune type, accueil chaleureux. Il s'étonne que je sois arrivé aussi tôt, l'école ne commence que le 15 septembre. « Projetez-vous de repartir en vacances et de revenir pour le 15 ? » me dit-il. « Oh non, je voudrais vraiment commencer à travailler tout de suite, du moins dès que j'aurai trouvé une chambre ». Quant à lui, il s'en va à Aix-en-Provence, à un congrès sur je ne sais quoi jeudi prochain et sera de retour pour la rentrée des classes. D'autre part, il n'est arrivé qu'avant-hier de Stanford University.

Quant au professeur Bose, il revient tranquillement de Californie avec sa femme... et sa voiture. Les Indiens qui sont si réservés habituellement ne reconnaîtraient plus R.C. Bose, qui a du passablement s'américaniser. On va me donner un bureau pour travailler dans le building du département de statistique. L'autre

problème est de trouver une chambre convenable. Tous les « dormitories » sont pleins et n'ont que des chambres à deux lits. Il y a quelques chambres en ville chez des particuliers. Très peu, car Chapel Hill n'est pas grand du tout. Je n'aurai pas le choix de Columbus (voilà encore l'Ohio qui se ramène !) et ferai la chasse demain matin. Rien ne presse, j'ai une chambre dans l'un de ces dormitories pour une semaine, après avoir quitté Carolina Inn, très luxueux, mais très cher aussi (6 dollars 18 exactement la nuit). Évidemment, il y avait air conditionné, salle de bains et téléphone, ...

Hier soir, en cherchant une chambre, je me suis arrêté dans un motel de Chapel Hill. Des Noirs. « Avez-vous une chambre ? » « No, Sir. » Cela m'étonne car il n'y avaient que deux voitures garées là. En partant, la patronne me dit : « Le motel est pour colored people ». Que me vaut cet honneur d'être versé dans les « American White People », moi qui ne suis pas américain ? À ce propos, je me demande comment les Indiens sont acceptés et en particulier R.C. Bose dont le teint est assez foncé. Au département, un abondant courrier m'attendait, en particulier une lettre du Dr Kincaid du Michigan, qui me remerciait pour le programme IBM704 que je lui avais envoyé.

Mercredi 31 août 1960

C'est bien difficile de trouver une chambre à Chapel Hill. La ville est bâtie assez superficiellement autour de l'université. Il faut encore s'adapter ; c'est de nouveau un pays étranger. Les chambres sont en moyenne de 35 dollars par mois et la propriétaire ne fournit pas les draps ni les serviettes de toilette, comme il était d'usage à Columbus Je devrais donc me monter en ménage et acheter deux paires de draps.

À dire vrai, cela ne m'amuse plus tellement de chercher une chambre ; j'ai trop l'impression de perdre mon temps. Il y a des choses délicieuses, comme cette brave sudiste, qui ne veut pas d'étudiants étrangers dans son appartement, car ils préparent toujours de la cuisine fort épicée, qui empeste tous les alentours.

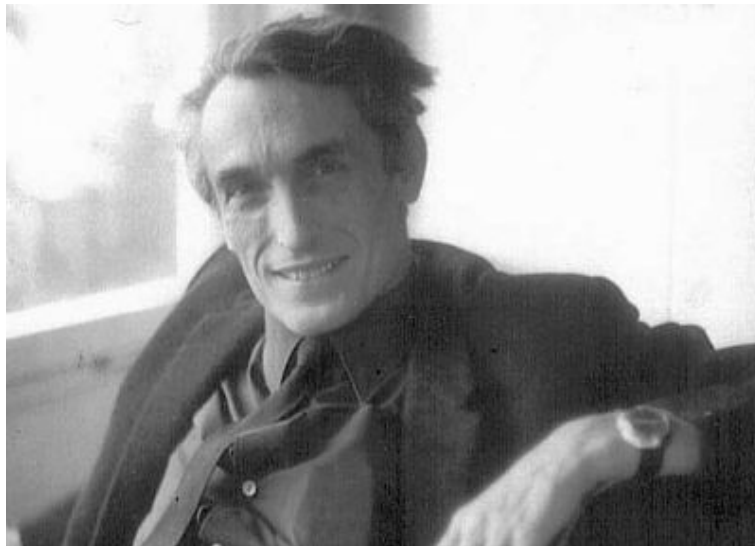
Hier, j'avais trouvé une chambre, pas très loin de l'université, à 110 dollars par mois, avec les trois repas chaque jour (« board and lodging »). Très charmante dame, se défendant d'être sudiste. J'ai longtemps hésité, il y avait autant d'avantages que d'inconvénients. À la dernière minute, j'étais plutôt pour, lorsque j'ai rencontré mon chairman, qui m'a déconseillé, car a-t-il dit : « Vous serez appelé à dîner dans un endroit ou dans un autre ». Suivant son bon conseil, j'ai téléphoné à la dame que je ne pouvais prendre sa chambre. Ce qui m'avait le plus gêné, c'est que la couleur de la chambre, d'ailleurs fort grande, était d'un vert foncé très triste. Le principal inconvénient était que je devais rentrer à des heures fixes pour les repas, bien que cela m'aurait évité de mener une vie de Bohème.

D'autre part, après avoir décliné l'offre d'une propriétaire sudiste (chambre à 36 dollars, mais je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire quelques mots doux avec un bon sourire, mais elle me déplaisait trop), je me retrouve sans rien. Il faudra continuer demain bien que cela ne m'enchanté guère.

J'ai revu mon chairman ce matin ; je suis considéré comme un « visitor » et en principe je n'ai pas de droit à payer, sauf les impôts. Il m'a présenté à tous les professeurs présents au département. Il y a le Dr Hoeffding, très mince, timide, l'œil sévère, originaire de Berlin, naturalisé depuis. On trouve aussi le Dr Hall, jeune professeur, très aimable. Enfin, j'ai aperçu le grand Hotelling, un des maîtres de la statistique, qui a donné son nom à une variable utilisée en statistique multivariée : « le grand T de Hotelling ». Je l'ai juste aperçu. On n'imagine jamais les grands hommes tels qu'ils sont ; lui a un gros ventre et ne fait pas intellectuel du tout.

CHAPITRE 53

MR. SCHÜTZENBERGER



Prof. M.-P. Schützenberger, dit Marco

***Jeu*di 1^{er} septembre 1960**

Voilà que je rencontre Mr. Schützenberger, professeur de statistique à Poitiers, dont m'avait parlé le professeur Bose à Cleveland. Il vient juste d'arriver de France, est là pour un an, en qualité de *visiting professor*. Il a un très bel accent, plutôt British, à peu près 38 ans, célibataire, je crois. De façon inattendue, il me dit haïr l'Amérique, depuis l'air conditionné jusqu'à la tête des gens qui l'entourent. Il ne vient que pour dix mois, car... il a besoin d'argent, me dit-il. Le professeur Bose le tient en très haute estime.

Il prétend que les citoyens français, pour un séjour d'un ou deux ans aux États-Unis, ayant un emploi universitaire, ne paient pas d'impôts, s'ils peuvent exhiber un certificat montrant qu'ils sont toujours attachés à l'enseignement français. Évidemment, il présente toutes les conditions. Pour moi, c'est difficile, car le

CNRS ne veut pas me maintenir au-delà du 31 décembre 60. On verra. Je lui promets de l'emmener à Durham pour trouver l'article de loi correspondant.

On m'a donc assigné un bureau spacieux avec un grand tableau noir pour moi tout seul. Au moins, il y a de bonnes conditions de travail ici. Sans doute, rien n'est définitif. J'ai fait hier et aujourd'hui la visite de Chapel Hill et de ses environs. La ville est au milieu d'une forêt ; c'est beau. Je rêve de me trouver une chambre au sud de la ville et aurais alors une charmante petite forêt de pins à traverser tous les jours pour me rendre à l'université. Il ne faut pas désespérer. J'ai l'impression que tout ce que je désire plus ou moins vaguement me sera le plus naturellement offert si je réussis, mais voudrais cependant finir avec ces maudits détails matériels.

J'ai reçu des nouvelles d'Anne, qui subit là-bas à Strasbourg des séances de thérapie très sérieuses. La thérapie de Columbus était pour les bien-portants ! Tant mieux, il faudra bien qu'elle guérisse définitivement.

Vendredi 2 septembre 1960

Toujours pas de chambre. Il est vrai que je n'ai pas beaucoup cherché. À midi, je suis allé avec Mr. Schützenberger à Durham à l'Internal Revenue Office. Nous devons, en effet, trouver l'article de loi stipulant que les universitaires français ne devaient pas payer d'impôts, s'ils étaient sur un visa de non-immigrant. Mr. Schützenberger en connaissait plus long que le fonctionnaire préposé et a trouvé lui-même l'article de loi. Ce n'est pas son premier séjour aux États-Unis. Il a déjà été professeur au M.I.T. et connaît toutes les ficelles et les complications de l'administration américaine.

Nous avons rapporté l'article au Personnel Office de l'université qui en a pris bonne note et ne retiendra pas d'impôts. En principe (?), je devrais recevoir mon salaire de 300 dollars intégralement. J'aurai certainement de nouvelles difficultés lorsque je demanderai le « sailing permit », à mon départ des États-Unis. C'est un papier montrant que vous êtes en règle avec le fisc américain.

Quant à Mr. Schützenberger, c'est un homme étonnant. Les Français qu'on rencontre ici sont tous des gens originaux. Il est marié à une Indonésienne, qui arrivera la semaine prochaine. Ce qui va sans doute lui procurer des ennuis dans le sud raciste. Il a beaucoup essayé de métiers avant celui de mathématicien. C'est un expert en Théorie de l'Information. Il donnait d'ailleurs un cours optionnel sur ce sujet dans le cursus de l'Institut de Statistique de Paris, que j'aurais pu prendre. Nous avons eu une longue discussion pendant notre déjeuner, qu'il m'a généreusement offert.

Samedi 3 septembre 1960

Cet après-midi, j'ai trouvé une chambre. Vingt-cinq minutes à pied de l'université, mais c'est joli, perdu au milieu de la forêt. J'ai pour moi tout seul une chambre à coucher, une salle d'étude et une salle de bains avec même des

WC. On doit cependant fournir ses draps et ses couvertures. Si donc je rapporte en France tout ce que j'achète ici, je vais être obligé d'acheter deux autres malles. Je vais essayer de rester dans cette place, au moins pendant le premier trimestre. A priori, elle me plaît.

La propriétaire s'appelle Mrs. Carter. Son mari est professeur de chant à l'université. C'est un docteur, mais qui ne l'est pas ici. Ils ont deux charmantes petites filles d'une dizaine d'années et deux chats. J'emménage mardi prochain. Ma malle et mes deux caisses de livres n'ont pas encore bougé du coffre de la Dodge depuis Columbus.

J'ai pris le déjeuner avec Mr. . Il est vraiment passionnant. Entre autres métiers, il est médecin psychanalyste. Il est extrêmement cultivé, mais le plus remarquable, c'est que sa culture est au service d'une intelligence extrêmement vive. Cela fait longtemps que je n'ai pas rencontré une personne de cette qualité. En Amérique, ce n'est pas étonnant. Le charme de ces gens-là vient en particulier du fait qu'ils voient tout sur une échelle mondiale ; ils ont débordé le cadre mesquin de la France cocardière. C'est passionnant, nous aurons l'occasion d'en reparler.

Lundi 5 septembre 1960

Cela fait exactement un an aujourd'hui que j'ai quitté la France. Le 5 septembre. C'est aussi le « Labor Day » aux États-Unis, le jour du travail, qui est évidemment férié, un long weekend que les Américains ont eu. Chapel Hill était désert. On a beau dire, mais c'est vraiment perdu. J'essaie d'étudier, mais ne suis pas très efficace en ce moment. Alors, je lis les livres que j'avais achetés avant de quitter Columbus, en particulier *The Ugly American*, qui explique pourquoi la politique asiatique américaine a été défailante. Les Américains se jugent très sévèrement. J'écris aussi beaucoup, viens de finir une lettre pour Mrs. Ellsworth et une autre pour le Dr Varga. Je suis surpris de la facilité avec laquelle je peux écrire en anglais. En revanche, j'ai du mal à me remettre à l'allemand, ai l'impression d'avoir tout oublié. Lorsque je me promène seul et essaie de construire des phrases en allemand, il me faut un temps fou et il me manque toujours un mot.

La bibliothèque de l'université reçoit le New York Times un jour en retard ; elle est aussi abonnée à *France Soir* et au *Monde*. Les Américains ne sont pas très intéressés par les Jeux Olympiques, bien qu'ils aient eu de très beaux résultats en natation. Il n'y a qu'une demi-page consacrée à ces événements dans les journaux locaux, à côté de trois pages sur le baseball et le football et cinq sur les potins locaux, comme le dernier mariage de Miss Black ou la ménopause de Mrs. Starter.

Mardi 6 septembre 1960

J'ai emménagé aujourd'hui et ne fus pas surpris de voir que dans ma malle les affaires étaient chiffonnées. Vestes, pantalons, manteaux vont mettre un certain

temps à reprendre forme. La chambre que j'ai ici (en réalité deux chambres et une salle de bains) me semble bien. Ce soir, on entend les criquets et les cigales. Il fait toujours chaud mais pas étouffant. J'ai payé 20 dollars pour avoir chaque semaine mes draps et serviettes de toilette lavés à la « University Laundry ». Chaque mercredi, il convient d'apporter ses draps sales et en prendre de nouveaux.

Revu Mr. Schützenberger, qui vraiment s'ennuie. Nous sommes allés déjeuner à Carrboro, la ville jumelle de Chapel Hill, dans un restaurant noir. On semblait surpris de notre présence. Tout le monde nous regardait. Je croyais bien que nous n'aurions pas été servis. Et puis si ! Le serveur nous a même dit en partant un habituel « Comme back ! ». Puis, le café chez Mr. Schützenberger. Parlé. Il était de nouveau 5h30, temps pour aller prendre le dîner. Je ne l'ai donc quitté qu'à 6h30. Son esprit se tient toujours éveillé, depuis le moindre papillon qu'il aperçoit, jusqu'à une idée qui lui passe vraiment par la tête et qu'il développe. C'est quand même une personne fascinante.

Mercredi 7 septembre 1960

La bibliothèque de mathématique-statistique-physique se trouve dans Philips Hall. On y trouve tout. Ce sont là les excellentes conditions de travail aux États-Unis ; on ne regarde pas à acheter des livres. J'ai même une clé de la bibliothèque, qui me permet d'y entrer quand bon me semble.

Le réflexe de Mr. Schützenberger, lorsqu'il me voit – il est en général midi – est de dire : « On va aller bouffer ! » Nous avons essayé aujourd'hui la cave. C'est assez bon. Celle-ci est-elle même une bonne imitation des « Heidelbergs » allemands. Il y a toujours beaucoup de monde, l'endroit à succès de Chapel Hill. Il y en a d'ailleurs assez peu.

J'ai laissé la voiture et fais mon chemin à pied, de ma nouvelle chambre au campus. 25 minutes. C'est très agréable, mais peut-être un peu trop long. Je devrais donc prendre la voiture tous les jours. Pourtant cette petite Laurell Hill Road est jolie ; elle longe un grand terrain de golf d'un côté et une forêt de pins de l'autre. Elle est bordée par de très belles maisons, qui ont chacune taillé une grande clairière, les plus grands arbres étant restés.

Ce matin, je me suis réveillé en pleine nature. Ma chambre est petite mais les deux fenêtres qui donnent toutes sur la forêt ont laissé entrer la fraîcheur. Il faisait jour depuis longtemps, mais les cigales chantaient encore. Cela m'a mis de bonne humeur pour toute la journée.

Jeudi 8 septembre 1960

Les étudiants arrivent de plus en plus ; la rentrée officielle est fixée au 14 septembre. Aujourd'hui, Mr. Schützenberger m'a présenté au grand Harold Hotelling et celui-ci nous a invités à déjeuner. Il est comme feu mon maître Georges Darmois, très drôle, ayant toujours de belles histoires à raconter. On l'avait ainsi invité en 1946 à venir fonder le département de statistique et le salaire

proposé était légèrement supérieur à celui du gouverneur de l'État de Caroline du Nord. Il a fallu que l'administration s'en accommode ! Fin connaisseur de l'histoire du sud des États-Unis (sa femme est d'Alabama, lui du Nord), il est très cultivé. Bonne obésité. Nous avons bavardé deux bonnes heures et étions d'ailleurs les derniers à quitter le restaurant.

Après quoi, j'ai aidé Mr. Schützenberger à se monter en ménage : cuillères, toaster, balai, etc. La bonne Dodge fut bien utile. Son épouse arrive dimanche et nous irons la chercher à l'aéroport de Durham-Raleigh. Nous avons découvert un magasin, où l'on trouve toutes sortes de choses, un vrai bazar. Il faudrait pouvoir acheter tout, tellement la laideur y est dense. Le musée des atrocités, qu'on pourrait trouver à Pithiviers ou à Romorantin. En revanche, il y a un Super Market pour l'alimentation bien fourni.

Je n'ai pas encore résolu le problème de mon petit-déjeuner. Il va falloir que je le prépare moi-même dans ma chambre. Ces gens du Sud ne sont pas aussi accommodants que mes anciens Yankees. La nuit dernière, il a fait très frais, le brouillard est resté jusqu'à 9h du matin. Nous avons donc eu une très belle journée aujourd'hui.

CHAPITRE 54

FAUT-IL S'INSCRIRE ?

Dimanche 11 septembre 1960

Il pleut. Depuis hier soir, cela n'a pas cessé. Eh bien un dimanche pluvieux à Chapel Hill, c'est triste et cela vaut rend ainsi on a beau puisé en soi-même toute sa bonne humeur, on ne réussit pas toujours.

Il y a aussi cette inscription. Comment va-t-on m'inscrire ? Vais-je payer des droits ? C'est presque absurde d'avoir à réfléchir à des problèmes aussi idiots. À ce propos, j'ai été effaré dans mon expérience américaine de voir combien de problèmes se résolvait, ou bien ne se résolvait pas pour une question de dollars. En France, je n'ai jamais fait attention à l'argent. C'est souvent ce que maman me reprochait. Je crois que vais devenir « money minded ». Ce défaut disparaîtra lorsque je retraverserai l'Atlantique. Elle est dure cette Amérique sous ces aspects bon enfant. Il faut toujours réagir, être sur ses gardes.

Revenons à mon inscription : ou bien, je me fais inscrire comme un étudiant régulier et je paie les *fees*, c'est-à-dire les droits, qui s'élèvent à 115 dollars pour un semestre, et j'ai les *avantages*, à savoir essentiellement l'assistance médicale gratuite, jusqu'à un certain niveau de dépense d'ailleurs ; ou je suis un 'post doctoral fellow » et ne paie rien, mais n'ai aucun avantage, étudiant.

Dans le premier cas, j'aurai un papier de l'université, montrant que j'ai été étudiant avec les notes obtenues (j'ai reçu ainsi mon vrai « record » d'Ohio State, et dans le second cas je n'aurai rien. Cela n'aurait aucune importance dans la mesure où je ne peux avoir de diplôme complet, c'est-à-dire un M.Sc. ou un Ph.D. Le M.Sc, ce serait possible de l'obtenir. Mais d'une part je suis bien au-dessus du niveau, celui de la licence. D'autre part cela, m'éloignerait de ma recherche, devant suivre certains cours et passer les examens correspondants.

Le Ph.D. serait mieux mais j'aurais besoin d'au moins un an et demi pour terminer. Il est donc plus facile de dire à mon retour en France que je suis un M.Sc. ou un Ph.D. plutôt que d'annoncer que j'ai travaillé un an à Ohio State avec Mann, puis combler ma recherche avec Bose en Caroline du Nord. Naturellement, vis-à-vis de l'université des Français, cela ne fait aucune différence. Car le M.Sc. et le Ph.D. ne sont pas considérés. Ce serait seulement utile pour entrer dans une entreprise privée.

Pour rester dans ce domaine de l'efficacité, si je peux produire un bon article, ici, en travaillant avec Bose et si cet article est publié dans une bonne revue, c'est

bien mieux. C'est comme la peinture, c'est plus difficile que l'autre peinture,..., celle de l'eau. Quand même, je vais travailler dans cette direction, car elle était ma première idée lorsque j'ai décidé, d'aller d'abord en Amérique, ensuite en North Carolina.

Peut-être vais-je prendre une troisième solution : consacrer 90 % de mon temps à la recherche, mais le faire inscrire comme étudiant et suivre officiellement un cours, qui, je crois, me sera utile et, d'autre part prendre le cours de Russe qui semble sérieux. Ce serait une grande satisfaction aux dépens de ces braves américains ! Et le veux un diplôme : c'est trop beau. Coût de l'affaire 115 dollars par semestre. Pour le moment, je suis pour cette troisième solution, mais ne prendrai une solution définitive qu'après avoir vu Bose. Autre avantage de cette solution : supposons que, pour une raison ou une autre, l'Université française me fait des ennuis après mon service militaire — le CNRS ne m'a-t-il pas refusé mon salaire quand je rentrais ? Le dernier mot n'est pas dit, je chargerai mon père d'obtenir l'autorisation de la part du CNRS de retourner en Amérique pour compléter mon Ph.D. Un an et demi devraient suffire.

Dimanche 11 septembre 1960

La chambre chez les Carter, est bien certes, mais au fond peu pratique, car, d'une part il me faut utiliser la Dodge tous les jours et d'autre part, je n'ai aucune possibilité pour me faire de la cuisine. Il me faut alors aller à Franklin Street. Le loyer enfin y est de 35 dollars. Si mon travail peut-être efficace dans mon bureau de l'université, je n'utiliserai ma chambre que 8 h 30 par jour essentiellement pour dormir. Pour les chambres dans les résidences pour les étudiants, il n'y a que 85 dollars pour quatre mois à payer. Le gain est vraiment appréciable.

J'ai fait la connaissance hier de deux Indiens, très gentils, Sathé et Scott, qui préparent un Ph.D. en statistiques. Comme à Columbus, l'université est pourrie d'Indiens. Ces deux Indiens vivent dans des « dormitories », ils ne sont pas trop déprimés.

J'ai oublié de dire que ce matin je suis allé avec monsieur Schützenberger à l'aéroport de Durham pour prendre madame Schützenberger. Bien sûr, nous ne l'avons pas trouvée ; elle est arrivée par ses propres moyens à Chapel Hill. Mon père n'aurait pas fini de dire que je suis toujours aussi incapable d'aller chercher les gens au train ou bus ou à l'aéroport.

Lundi 12 septembre 1960

Je suis allé voir le Dean de la Graduate School ; c'est, disons, le censeur ou le secrétaire général des étudiants gradués. Le problème était : dois-je me faire inscrire comme un élément étudiant régulier (donc paiement des droits) ou comme un visiteur étudiant (gratuit) ?

La race de ces des Deans est celle des sous-secrétaires d'ambassade ou des sous-secrétaires, qui pensent que toute la maison dépend d'eux ou leur appartient. J'ai

été poli, ou failli lui dire des sottises car il fut assez incorrect. J'ai obtenu de lui le droit d'attendre la rentrée de Bose et de mon chairman pour prendre une décision définitive. Ce sont deux petits détails très amusants, bien qu'une centaine de dollars sont en jeu.

C'était aujourd'hui l'inscription des « Undergraduates » et Chapel Hill, s'est peuplé d'énergumènes en brosse, ayant un air stupide et des Bermudas écossais.

J'ai rencontré à la bibliothèque un Coréen finissant son Ph.D. en mathématiques et que, ma foi, était très sympathique. Amateur de musique classique, parlant un français correct, ayant une bonne connaissance de la littérature française.

Quant au département en statistique, je crois que la plupart des étudiants sont d'abord peu nombreux et ensuite étrangers. Il doit y avoir plusieurs Indiens.

Les policiers sur Franklin Street, la rue principale de Chapel Hill, mettent beaucoup de contraventions aux automobilistes, qui ont laissé leurs voitures au-delà du temps requis ; l'amende cependant n'est pas très chère. Comme à Columbus, les policiers ont un revolver à manches de bois, sortant de l'étui et marchent en se dandinant comme dans les westerns.

Mercredi 14 septembre 1960

Lundi dernier, j'ai aidé, Monsieur et Madame Schützenberger à faire leurs provisions de la semaine. Le malheureux n'a pas encore de voiture. J'ai dîné chez eux le soir. Un bon repas ; il y avait longtemps ! Sa femme est indonésienne, pas très foncée et son fils de trois ans est très beau, avec de beaux yeux noirs. Ils parle français, bien que la plupart du temps, ses parents partent anglais ou malais entre eux. Madame Schützenberger va prendre à l'université quelques cours en sociologie.

Vous-ai déjà dit que monsieur Schützenberger est Docteur en médecine, psychiatre, exactement, mais qu'il a abandonné après un an ou deux ans de pratique, pour étudier les mathématiques, où il a d'ailleurs fort bien réussi. C'est fou comme c'est agréable de parler avec lui, surtout de l'écouter. Il connaît tout. Lundi j'ai été invité par les Schützenberger et je suis resté à table jusqu'en fin de soirée. Il m'a exposé posé sa théorie des groupes dynamiques ; j'y reviendrai. C'était passionnant.

Lundi dernier, discussion une nouvelle fois avec le Dean, purement formelle, d'ailleurs, car j'avais décidé de m'inscrire comme *regular student*. Je voulais faire admettre au Dean qu'il n'était pas capable de juger si mon Doctorat « le doctorat de Troisième Cycle » était, oui ou non, équivalent à un Ph.D. Cela en valait il-la peine ?

Le lendemain, il avait téléphoné à Martha, une des préposées au département de statistique, un genre de mouche du coche, pour lui dire qu'il était préférable que je m'inscrive. La brave Martha, pour qui la décision d'un Dean est celle de Dieu, le Père, raconte l'histoire à Bose qui venait de revenir de vacances ce matin-là. Celui-ci est complètement dépassé par toutes ces histoires, je le comprends. Il

me dit qu'il était sans doute mieux que je m'inscrive. Comme je ne voulais pas ennuyer Bose avec ces problèmes stupides et comme d'autre part c'était mon intention, je suis allé m'inscrire.

CHAPITRE 55

L'INSTALLATION À CHAPEL HILL

Je crois, finalement que cette race de français est insupportable ! Heureusement qu'ils sont peu nombreux dans les universités américaines. Psychologiquement, toutes ces aventures sont instructives. Elles me montrent les réactions des Américains : par exemple, la surprise du Dean, quand je discute sa décision et son acquiescement après mon argumentation. Ils ne sont pas habitués à voir les gens discuter. Les Américains sont très disciplinés, obéissants. Très instructif.

Autre exemple : je passe mardi après-midi la visite médicale obligatoire, gratuite d'ailleurs. Il me faut subir une piqûre anti-antitétanique et une série de trois piqûres contre la Polyomyélite. Je ne sais rien au sujet du vaccin et je dis à la secrétaire : je ne veux pas avoir des piqûres de polio, je n'ai pas confiance. Intéressante réaction encore, elle ne sait que faire, va voir l'un des médecins, qui me fait un long discours sur les ravages de cette maladie, et puis me dit que c'est une obligation de l'université : rien à faire. Je pourrais continuer mais ça n'a pas d'importance. Médecin et secrétaire ont tellement l'air ennuyés. Ils n'ont encore jamais vu personne qui aille contre les décisions de l'université et qui refuse de subir cette piqûre. Ce cas-là n'est pas prévu. Ce sont des Allemands, ils écoutent la consigne. Cent étudiants français, et ils deviendraient fous. J'ai finalement eu cette piqûre, qui n'est rien du tout, mais devrait revenir dans un mois puis dans sept mois.

Quant à la visite médicale, c'est extrêmement sérieux. Depuis l'analyse d'urine et l'examen de la vue, jusqu'à un examen anal pour les hémorroïdes. Cette université est sérieuse et prend son soin médicalement de ses étudiants. Je peux donc sans trop de soucis, tomber, malade.

Ce matin, inscription. À 10h20, j'entre dans le gymnase, passe à travers dix bureaux, remplis huit papiers et j'ai terminé ma *registration* à 11h05. Excellente organisation. J'ai tous mes papiers. C'est beaucoup plus pratique qu'à Ohio State. Je dois cependant revenir à la dernière histoire, c'est la meilleure. Je vais donc au département de Russe pour m'inscrire officiellement au premier cours. La nature a toujours trop d'humour. Le cours est complet. Cependant, je pourrai assister aux cours comme auditeur. Et s'il y a un élève qui abandonne, je pourrais aller me faire inscrire officiellement, ce à quoi je tiens.

Je prends maintenant mes repas à Lenoir Hall. C'est très bon marché 65 [dollars ?] le repas en moyenne soit à 300 Fr., ce n'est pas pire qu'ailleurs

Dimanche 18 septembre 1960

Sathé m'a présenté à un Marocain, très gentil, étudiant en Political Science, et à deux Algériens, dont l'un est sympathique et l'autre semble avoir le complexe des gens colonisés. Pour Chapel Hill, l'Algérie est déjà indépendante puisque ces deux étudiants algériens sont censés venir de ce pays. Je doute fort qu'ils aient un passeport français. Il y a paraît-il un autre Français et une jeune fille française qui, elle est à la High School locale. Ils m'ont tous dit leur nom, mais naturellement je ne me le rappelle plus.

Revu Bose aujourd'hui qui dépouillait son courrier. Je le verrai demain, il doit me donner quelques problèmes de recherche.

J'ai ouvert un compte en banque, ce matin, à l'une des deux banques de Chapel Hill. Je vais maintenant pouvoir tirer des chèques.

Encore une première impression : la vie universitaire américaine doit, pour un Européen, être celle d'une grande ville, ou celle de New New York. Celle de Columbus me semble bâtarde, la cité n'est ni trop grande, ni un village. Autre chose sympathique : la série de concerts est gratuite, lorsqu'on présente sa carte d'étudiant. Les matchs de football aussi, mais je peux m'en dispenser. J'irai cependant voir une fois pour y prendre des photos en couleur. Les foules ici sont très colorées.

Lundi 19 septembre 1960

J'ai pris ce matin mon second cours de russe, mais n'ai pas encore pu me faire inscrire officiellement, les places vacantes étant pour le moment en réserve pour les étudiants boursiers de la *National Defense Foundation*, les futurs diplomates ! En général, ils ne veulent pas s'y inscrire. J'attendrai donc mercredi et retournerai voir le chairman allemand. En effet, les classes de Russe font partie en effet du *Department of German*.

Cours de russe est finalement intéressant. L'alphabet n'est pas complet, le passé compliqué ; je peux déjà lire écrire le signe bizarre. Cela m'a l'air assez dur pour prononcer correctement. Il y a des sons palataux et d'autres non palataux. Je trouve ça sympathique d'apprendre le Russe aux États-Unis !

Je n'ai pu voir R.C. Bose ces jours-ci, il ne faudra pas le rater la prochaine. fois. Hier soir je suis allé, flanqué de mes deux Indiens, voir un film dans un building du campus. Je cite *Showboat*, film musical avec la belle Ava Gardner.

La maison où j'habite se trouve à 1,60 miles de Phillips Hall, où se trouve mon département, c'est-à-dire à 2,5 km ; c'est un peu trop loin à pied.

Ces gens du sud sont en général, très hospitaliers, dit-on, mais Chapel Hill est assez artificiel : il y a l'Université, les habitations du personnel, et quelques commerces et c'est tout. Comme on est dans le pays de l'offre et la demande, les propriétaires font la loi, en ce sens qu'ils n'ont pas besoin de se forcer pour être aimables ou pour louer leur chambre : la demande est grande. Résultat : pas de draps, pas de *kitchen privileges*.

Lenoir Hall est le restaurant universitaire, bon marché comme j'ai déjà dit. La nourriture est aussi mauvaise, mais bien moins chère qu'à Columbus. Ce n'est pas utile de se casser la tête à préparer à manger

Je vais rester dans cette chambre jusqu'à la fin du mois, puis prendrai une décision. Demain, j'irai à la réunion du Cosmopolitan Club, le club des étudiants internationaux. Nous devons en effet élire un bureau et allons essayer de faire élire le Marocain, comme chargé de récréation et plaisir.

Mardi 20 septembre 1960

Je n'ai pas en ce moment, une âme écrivassière : tous les petits détails de ma vie, de chaque heure, me semblent sans intérêt. Finalement, on dehors de mon travail, les attractions sont les rencontres de gens nouveaux, comme cet Anglais, Robert, Research Fellow en Bio Statistique, et vraiment, décrivant l'Amérique et les Américains comme seul un Anglais sait le faire. J'aurai l'occasion de le revoir, il m'a donné son numéro de téléphone que j'ai bien sûr déjà égaré.

J'ai vu le jeune français, étudiant en business administration, fils d'un soyeux lyonnais, très jeune, préparant un B.A. en Business Administration. J'aurai, sans doute, l'occasion de sortir avec cet Anglais, très amusant, et chose surprenante, parle un français, courant.

Ce soir en rentrant, Mr. et Mrs. Carter m'ont forcé à écouter la retransmission d'un concert de chant choral donné à l'Université en juin dernier. C'était, en effet, Mr. Carter qui dirigeait. Poli, j'ai attendu les trois quarts d'heure, que durait le concert, en mangeant un ice-cream offert par mes hôtes. Puis je suis parti, j'étais rentré tôt pour écouter, pour moi tout seul, le chorale *Christ Lag Todesbanden*. Je me moque de cette écoute, mais enfin comme dit le proverbe *Be sociable, have a Pepsi !*

Il y a toujours Monsieur Schützenberger, nous dirons Mr S. Il connaît tout. Que n'a-t-il pas fait ? C'est délicieux de l'écouter. Il a un tas d'idées et un parler très coloré.

R.C. Bose, ce matin au séminaire, n'a pas été brillant et nous a fait perdre notre temps. Il aurait dû préparer un peu son discours. Je dois le revoir jeudi, il doit me donner la reproduction de récents article non encore publiés.

J'ai entendu Rose se moquer, lorsque je n'arrivais pas à résoudre mon problème de *packing* à Columbus, avant de partir. En fait, j'ai attrapé un mal de reins qui n'arrive pas à s'en aller. Ces choses intellectuelles, à savoir 13cm^3 dans une malle pour loger une chaussette, sont au-dessus de mon niveau, et malheur à moi si je m'entête.

Samedi 24 septembre 1960

Mon « office » à l'université a été transféré au deuxième étage, parmi ceux des professeurs, des *Post-doctoral Fellows* et des *Really Advanced Students*. C'est

ainsi que de mon bureau purement personnel à l'étage des étudiants, je suis allé partager le bureau de monsieur Mr S. Promotion, si l'on veut, puisque je ne serai plus seul. Il est vrai que Mr S. est rarement là et l'Indien, qui était aussi dans ce bureau (au beau nom de Battacharya) semble calme. Tout ceci va me faire réviser ma politique de logement

Je n'ai pas encore pu finir mon deuxième film en couleur. Je dois pourtant faire un reportage de l'université de la Caroline du Nord. L'occasion, voilà, nous recherchons toujours. J'ai réussi à me faire inscrire officiellement au cours de Russe, ce dont je suis très fier. C'est dur quand même, surtout à prononcer peut-être vais-je acheter quelques disques.

C'est délicat de la part de maman de vouloir envoyer un souvenir à Mrs. Ellsworth. Maintenant, pour la guider dans son achat, je lui dirai que l'Américain moyen est le plus provincial des provinciaux et qu'un souvenir de Paris est toujours apprécié ; enfin les parfums français sont universellement aimés, à condition, toutefois que la bouteille ait une belle allure. La bonne paysanne de l'Ohio a du mal à faire la différence entre un Salomé et un Jacques Fath (moi aussi d'ailleurs !). Soignez la bouteille ou le flacon si vous versez dans le parfum.

Las Vegas, c'est le paradis des night-clubs à l'ouest, à la frontière du Nevada, de la Californie et du Mexique. C'eût été une expérience follement attrayante pour Betty. Qu'elle apprenne donc l'anglais ; il y aurait peut-être une possibilité américaine pour elle. Ce serait agréable de vivre une année à New York ou à Boston. Moi j'aime New York. C'est dommage que par amitié pour Baby, qui détestait cette ville, je n'ai pas pu apprécier pleinement mes deux premiers séjours. Je pensais que mon premier devoir, étant son hôte, était de lui rendre la vie agréable et de ne pas le gêner durant mon séjour. Il avait d'ailleurs besoin de compagnie. Je suis sûr qu'il regrette maintenant d'avoir condamné si brutalement, l'Amérique et New York. Il ne l'avouera bien sûr jamais.

J'ai dû répondre à maman ; pour, mon père, je dirais que c'est un diplomate accompli. Pourquoi ne fait-il pas une demande de poste d'attaché militaire à la principauté de Monaco ou à la République de San Marino. Je lui fais confiance dans son entreprise de séduction.

Lundi 26 septembre 1960

Ainsi, quand je reviendrai, vous serez à Antony, cela me fera tout drôle de ne pas revoir le fort d'Aubervilliers. Je ne retrouverai donc pas ma chambre. Homme sans racines. Tout ce qui m'appartient, c'est ma bonne Dodge et celle et son coffre, plein lorsque je me transforme en étudiant errant.

Les misères : il y a les petites et les grandes. Les premières, c'est cette douleur à la hanche gauche, qui hier m'a empêché de marcher normalement. Je suis donc allé à l'hôpital où un médecin m'a ausculté, à ordonné des séances de rayons infrarouges, 20 minutes tous les jours et m'a fait prendre des espèces de pilules blanches quatre fois par jour. Aujourd'hui après deux séances à l'hôpital, (le

statut étudiant a donc quelques avantages), les de pilules m'ont coûté deux dollars.

Je suis allé au magasin de disques pour acheter un coffret contenant toute l'œuvre orchestral de Ravel trois dollars par disque. Le vendeur m'a affirmé que le coffret ne contenait que deux disques donc six dollars. Moi ingénument, je découvre que le coffret contenait en fait trois disques. Gain : 3 dollars.

Les grands malheurs : ne dramatisons rien. C'est ce brave Bose, complètement dans la lune, qui me demande de revenir le voir le jeudi suivant. Je n'ai donc rien commencé, en ce concerne mon travail de recherche. J'ai donc repris un vrai sujet de recherche que j'avais commencé avec Mann et que je n'avais pas terminé. J'y consacrerai sans doute une grande partie de mon temps, soyons patient.

Avant-hier, cocktail en Statistique. Professeur Hotelling, nous fait un discours de bienvenue. Astucieux, bon vivant, comme l'était notre regretté, Georges Darmois. Tout le monde se présente avec son verre de punch et ses gâteaux secs et prends un air intelligent. Le staff se compose du chairman actif, le Dr Nichlolson, qui est revenu d'Aix-en-Provence, du professeur Hotelling, le fondateur du département et le chairman réel, un Australien, Dr Duncan, un Anglais, Docteur Smith, un Russe immigré, Dr Hoeffding, deux Indiens Bose et Roy, et quand même un Américain, Dr Hall. Il y a d'autres Post Doctoraux, *visiting professors* et une meute d'Indiens, dont certains sont très agréables comme Sathé, la plupart restant quand même ennuyeux. Des névrosés, comme dirait Dr S. Une gentille American *party*. Seul absent, Bose, il avait dû oublier !

Ce soir Mr. et Mrs. Carter m'ont invité à dîner, plus par curiosité que par gentillesse, je crois. Ils n'ont pas cette amabilité simple et accueillante de Mrs. Ellsworth. Ils ne savaient en effet rien de moi et voulaient savoir un peu. Je crois que l'expérience a été concluante et qu'ils ne me réinviteront pas, je préfère cela. Ils ne sont pas drôles. Tristes presbytériens. Laissons-les lire la Bible à leurs enfants ! Ils ont été très surpris par mes réactions et encore j'y ai mis des nuances. Sans doute ne sont-ils pas habitués aux remarques sévères des étudiants européens. Je n'insiste pas, vous savez combien j'ai besoin d'une certaine communion d'esprit pour aimer la compagnie d'autres gens. Autrement, je deviens inconsciemment, très cassant avec un beau sourire d'ailleurs. Je n'aime pas les gens tristes ou ennuyants.

Ce matin, je suis descendu à Durham avec M. et Mme S. et leur fils : emplettes ! Nous avons déjeuné dans un restaurant chic sur la route de Durham à Chapel Hill. Mme S. s'était habillée en *noble étrangère*, comme dirait son mari, c'est -à-dire elle avait laissé ses vêtements européens pour se draper dans une élégante robe indonésienne. Ainsi nous ne paraissions pas américains. Devant notre air décidé, il n'y a pas eu de refus. Seulement quelques vieux Américains dans la salle nous regardaient assez fixement. L'opération mise-à-la-porte sera pour une autre fois.

Cet après-midi, premier match de football de l'année scolaire. J'ai entendu du campus, les clameurs de la foule. Le stade de 40000 places, pour une ville de 15000 habitants, était archi-plein. D'où donc viennent-ils ? Le football est la religion de l'Amérique... après le dollar !

Je me suis hélas, attardé au département, cet après-midi, et quand j'ai voulu rentrer chez moi, je suis tombé dans les embouteillages de la sortie du stade. Pauvre Chapel Hill, qui soudain ressemble fort à la place de la Concorde ! Pour ma part, j'étais furieux de ce temps perdu, surtout un imbécile d'agent m'a obligé, pour les besoins de la circulation de faire un long détour, pour rentrer à Laurel Hill Road où j'habite.

L'abbé Milet m'a envoyé une charmante lettre. Il me dit d'une part de penser à mon travail et de ne pas faire trop de tourisme et d'autre part, me parle d'une future pêche en mai prochain dans le Grand Nord ! Les projets de voyage ne sont pas pour moi, un souci : j'ai une voiture et de l'argent, mes vrais soucis sont ailleurs : je dois produire quelque chose cette année et veux y réussir.

J'irai sans doute demain à la réunion de du « Cosmopolitan Club », après avoir été me faire chauffer les fesses à l'hôpital pour mon mal de rein. Je devrais manger plus de protéines, il y a trop de sucre dans ma nourriture, et j'ai récemment attrapé des boutons sur la figure. Il est bien difficile de manger de la viande. Le triomphe de la classe moyenne. J'y reviendrai.

Lundi 26 septembre 1960

Bonne après-midi hier au « Cosmopolitan Club », où j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec les deux Algériens. Ce sont finalement deux très charmants garçons et je regrette d'avoir jugé trop vite l'un deux au départ. Vous ne pouvez pas imaginer la joie qu'on éprouve à rencontrer des gens de culture française et qui ne sont — pas en fait — de nationalité française, mais aussi le désenchantement de voir ces gens se détacher de nous à cause de nos bêtises. Ils aiment la France (intemporelle dirait l'abbé Milet) et sont fiers de leur culture française.

CHAPITRE 56

LES FRÈRES ALGÉRIENS

Ces deux Algériens, Bachir et Rachid sont tous deux sur passeport des Nations Unies, comme l'était Baby, non encore naturalisé français et ayant perdu sa nationalité égyptienne. Ils n'espèrent qu'une chose : voir finir la guerre et pouvoir retourner en France, où ils sont interdits pour le moment. Que de tristesse !

Au « Cosmopolitan Club » avait lieu hier l'élection des membres du bureau et il y avait grand intérêt à assister à cette séance qui n'était en fait qu'une Convention Républicaine ou Démocrate pour la désignation des candidats à la Présidence, à une échelle réduite. Les candidats étaient nommés par un tiers qui les représentait et ils devaient sortir de la salle durant l'élection elle-même. Il y avaient d'autre part beaucoup de placards annonçant ou recommandant la candidature d'untel. Comme à la convention Républicaine, il ne manquait que les petits ballons de couleur.

J'ai vu Bose aujourd'hui qui enfin a repris ses esprits et a mis de l'ordre dans ses papiers. Il m'a donné de nouveaux articles à lire et m'a demandé de regarder spécialement une certaine question. Je crois que c'est assez difficile mais je vais essayer. D'autre part, je ne veux pas abandonner l'autre sujet de recherche de Mann et je vais les travailler simultanément.

Aujourd'hui, nous avons eu lors du séminaire du département, le colloquium qui se réunit tous les quinze jours, un exposé de Hammersley, un statisticien anglais d'Oxford, en voyage aux États-Unis. Toujours cet orgueil oxonian qui veut que le monde scientifique ne déborde pas la ville d'Oxford en Angleterre et l'Université de Princeton aux États-Unis !

J'ai rencontré un Allemand aujourd'hui, qui va me présenter à une Américano-allemande pour que j'améliore mon allemand. C'est la meilleure façon de faire, je lui enseignerai le français en échange. En tout cas, j'irai demain à la « German Table », pour le lunch de tous les gens bredouillant, quelques mots de « Teuton », comme dirait Rose. Je suis content ce soir, je sais quoi étudier, j'ai aussi un tas de projets dans la tête, comme celui de jouer au tennis avec Sathé de temps en temps, après... m'être acheté une raquette.

Mardi 27 septembre 1960

J'ai reçu ce matin la lettre de Maman du 24 septembre avec les annotations de son très cher époux. Je répondrai, par ailleurs, en ce qui concerne le CNRS. Il n'y a rien de pressé, je vais réfléchir et voir. Il y aura peut-être à négocier avec Mme Plin

la date de mon retour en France. C'est avant tout une question d'argent et je peux à la rigueur perdre le salaire de deux mois ici à condition de sauver plusieurs mois de salaire au CNRS.

J'ai commencé à lire des articles que Bose m'a donnés. Les lire, c'est facile, mais en tirer un résultat personnel, c'est plus difficile. Je me suis enfermé cet après-midi dans ma chambre de Laurel Hill à 2h, après un bon lunch et avec un sandwich. J'ai dû cependant sortir à 10h, car j'avais trop faim. C'est impossible à cette heure là de trouver un restaurant qui vous sert un repas. Ce sont ou des sandwiches ou une assiette froide. Cela m'a valu d'entrer successivement dans trois restaurants. . . pour finalement obtenir une assiette froide dans le dernier.

Dans ce pays, j'ai toujours faim. La nourriture dans le Sud est encore plus terrible que dans le Nord. Le seul moyen de sauver la médiocrité des restaurants américains serait de voir construire parmi eux des restaurants, chinois, javanais ou italiens. Il y en a dans le Nord, le pays des Yankees. Je pense à Marzetti de Columbus, qui est très chic, mais où l'on peut enfin manger. Dans le Sud, par contre, l'immigration reste faible et tout est typiquement américain, c'est alors terrible. J'ai trouvé finalement que le meilleur moyen de manger est d'aller dans les cafétérias, les surprises sont ainsi plus rares. Seul le breakfast est bon.

Mr. S. a découvert qu'il n'y avait pas de viande fraîche, pour des raisons plus ou moins religieuses (influence juive sans doute). La viande ne peut être consommée fraîche, car elle est *bloody* (saignante). On la conserve donc des mois dans le frigidaire. Parfois, le traitement est pire, on la fait légèrement bouillir, on la *fridge*, et on vous la ressert plusieurs mois après ! Finalement, les Américains ne mangent que très peu de viande ; le poulet est la viande bon marché. Il est presque toujours mauvais.

Je suis allé à la « German Table », mais je ne peux pas dire, je ne peux plus dire un mot teuton ! Je peux par contre comprendre une grande partie de ce qui se dit. N'ayant pas le temps pour le moment d'étudier mon allemand, j'irai régulièrement tous les mardis pour le lunch. Quant au Russe, ce n'est pas si facile, surtout pour retenir les mots, on n'a pas de points de repère.

Les conditions américaines, toujours excellentes : dans un des buildings de l'université (« Saunders Hall »), se trouve un « laboratoire », c'est-à-dire une salle où l'on peut entendre au moyen d'écouteurs et de magnétophones, tout les langues étrangères, le russe, le français, l'allemand. J'aurai l'occasion d'y aller pour le russe (bien que mon premier but était de lire « la langue », non de la parler, mais je ferai le maximum). De savoir les langues, c'est-à-dire du « courant » dans plusieurs langues est à la portée de n'importe quel imbécile. Ce n'est qu'une question de patience. En revanche, l'étude comparée de plusieurs langues, à savoir la linguistique, doit être une science passionnante. Peut-être vais-je m'y intéresser un jour si la statistique ne me plaît plus.

Robert Elston, l'Anglais, m'a redemandé de passer le voir. Il a l'air de s'ennuyer royalement. Il est pourtant ici depuis cinq ans. Il rentre en Angleterre définitivement à la fin de l'année scolaire. Il parle aussi l'allemand et et tout à fait bien. Mr. S. commence un cours demain sur la théorie des graphes. Je ne sais encore si je vais y assister.

Jeudi 28 septembre 1960

Les frères algériens sont revenus le 31. Et nous avons eu une discussion de douze heures, de 15 h à 3 h du matin avec une heure d'interruption pour aller me raser, et deux heures pour aller à Dunham, voir un western afin que Rachid puisse cuver tout le vin qu'il avait bu dans l'après-midi. En fait, je ne peux plus sentir l'odeur du vin. Peut-être qu'un bon Clos Vougeot me réconciliera.

Rachid a vu tous les membres importants du FLN, à New York, dont l'un des plénipotentiaires de Melun. Le FLN est un assez optimiste. À mon avis, il est en train de se corrompre. La pureté de l'insurrection initiale est souillée : leur administration s'alourdit de plus en plus. Ils ont des sièges et des immeubles partout dont un grand bâtiment à New York. Je n'ai aucune opinion sur le référendum.

Vendredi 29 septembre 1960

Hier soir, j'ai accompagné Mr. S. chez Robert Elston. Bien sûr, l'Amérique fut le sujet principal de notre conversation. Il est curieux de voir que tous les Européens réagissent pareillement. Robert nous a fait entendre un disque de parler canadien français. Ce n'est pas du tout immédiat à comprendre et Robert s'y entendait mieux que nous, à saisir d'abord les expressions et ensuite les astuces.

J'ai appris une chose étonnante. R.C. Bose est naturalisé américain. Il est vrai qu'il habite ce pays depuis plus de 10 ans. Cela ne l'empêche pas, si j'en crois Mr. S., de mépriser l'Amérique au plus haut point. Car même l'autre Indien Roy et l'Australien, Duncan se sont fait naturaliser. Si, en effet, vous résidez aux États-Unis plus de cinq années et que vous êtes sur un visa d'immigrants, on vous envoie un questionnaire en vous demandant de vous faire naturaliser. La plupart des gens répondent favorablement, car pour beaucoup de postes, la nationalité est requise. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet

Quant à mon travail, il suit, comme l'intendance de De Gaulle. J'essaie de ne pas me décourager. Mr. S. est à la fois un stimulant et un déprimant. On a beau dire, on ne peut pas faire toujours abstraction de tout le monde qui vous entoure. J'apprends beaucoup de mes longues, conversations mathématiques ou autre avec Mr. S., mais certaines de ses remarques sont judicieuses sur les mathématiques et les mathématiciens. Cela m'affecte profondément. Je me demande alors si je dois persévérer, car c'est tellement mesquin ce que je risque de trouver. J'ai travaillé cet après-midi, mais j'étais vraiment triste. Je n'en veux pas à Mr. S., il est bon et je l'aime beaucoup. Il parle le plus souvent comme à lui-même, dans un long monologue.

Je veux cependant persévérer. Le seul ennui, c'est que le fait d'être heureux augmente nos capacités. Cependant il faut l'avoir ce bonheur. L'homme court-t-il toujours après un but qu'il ne peut jamais atteindre ? J'aurai résolu certainement ce problème d'ennui demain. Finalement, notre bonheur, c'est un temps de réaction, à savoir le temps qui nous est nécessaire pour résoudre nos ennuis.

Cela m'amène à penser que je pourrais rentrer plus tôt, surtout si le CNRS me fait la concession de me réintégrer en avril ou en mai. Il y a un savant calcul de dollars et de francs à faire et à trouver l'équilibre.

Enfin, ce à quoi je pense ce soir, c'est aux seules personnes, qui dans notre univers d'égoïstes, s'intéressent toujours à nos problèmes. Je ne vois pas d'autres personnes que mes parents. C'est ainsi, il faut s'en persuader. Les autres gens, si bons soient-ils, s'en moquent éperdument et on les comprend, on ne le se dira jamais assez.

Ce matin, au cours de russe, j'ai fait une dictée sans faute, mais c'était très, très, très, facile. Le professeur ne va pas très vite et c'est difficile à prononcer ; l'alphabet lui, n'est qu'une convention et ça s'apprend très vite. Je vais devoir apprendre des déclinaisons, comme au beau temps de *rosa, rosae, rosas*, ... la rose. Dimanche soir, j'irai au laboratoire écouter du russe. J'ai de nouveau perdu mon stylo, le troisième depuis que je suis en Amérique. C'était pourtant un Parker. Hotelling s'est aussi plaint de cette maladie : il devait consommer trois stylos par an. Qui donc fait la collection de tous ces stylos perdus ?

Samedi 30 septembre 1960

Belle journée, il a fait beau. On peut dire que jusqu'ici le climat a été délicieux. Cependant l'humidité reste très forte.

J'ai fait du russe, peu de statistiques. Le laboratoire nous permet, à l'aide d'écouteurs, d'entendre les leçons du livre lu par un vrai Russe. Il parle lentement et je peux suivre. Demain nous avons une dictée et je voudrais la réussir.

J'ai repris mon travail aujourd'hui, pas longtemps, mais efficacement. J'ai fini de lire l'un des deux articles que m'a donné Bose. C'est très ingénieux, je ne vois pas encore comment je peux l'utiliser. La semaine prochaine je voudrais encore lire et lire, puis arrêter et réfléchir sur toutes ces lectures. Si je ne trouve pas une nouvelle idée pour le problème de Bose, cela restera un mystère. Ces problèmes ne sont pas faciles. J'ai toujours le problème de Mann qui me préoccupe. Celui-là m'excite réellement car la technique est là toute prête. Peut-être en le regardant de plus près, j'aurai des déconvenues. Je veux cependant mener les deux problèmes de front.

De nouveau, j'ai repris courage. On ne devrait pas rester seul, on devient méchant. Ce soir, en me promenant après le dîner avec Sathé, je suis allé jeter un coup d'œil sur les « fraternités ». Je n'ai pas encore dû en parler. Ce sont des établissements florissants autour des universités et dont le nom est une suite de trois lettres grecques $\Psi\Theta\Phi$, etc. Chaque fraternité est régie par un bureau, composé d'étudiants qui y habitent. Ils y couchent ; je ne peux en effet pas dire qu'ils y ont une chambre, car le plus souvent celle-ci abrite six ou huit personnes. La fraternité organise des parties, des causeries et toutes sortes d'activités de la vie sociale américaine.

Donc cette semaine, avait lieu le « fraternity rushing ». Voilà en quoi cela consiste : les nouveaux étudiants, les « freshmen » doivent faire les putains gracieuses ;

plus agréablement : ils doivent aller se montrer dans les différentes fraternités pour essayer d'y être admis, faire la cour aux anciens. C'est en effet un grand honneur d'appartenir à une fraternité toute sa vie. On l'écrit sur sa carte de visite : $\Psi\Theta\Phi$. Beaucoup ont donc essayé cette semaine de se faire admettre. Et ce soir c'était le dernier jour, le « pledge day », et dans chaque fraternité, une partie était organisée pour fêter les nouveaux admis.

Lundi 2 octobre 1960

Mon œil curieux m'a permis de constater que toutes ces parties ressemblaient à toutes les parties ennuyeuses américaines, où l'on s'assoit par terre pour boire du whisky. Je voudrais cependant essayer de me faire inviter un jour à une de ces parties de « Fraternity ». J'emmènerais Mr. S. En tant qu'étrangers, on devrait pouvoir réussir à se faire inviter facilement.

Ce soir, j'ai donc rôdé autour, et me suis disputé avec un jeune membre d'une fraternité, qui trouvant ma présence sur l'une des terrasses de la fraternité — c'est le Sud et tout a lieu plus ou moins à l'extérieur — était inopportune. Naturellement, on m'a posé l'habituelle question : « Where are you from » à laquelle j'ai répondu que ça n'intéressait personne et que je voulais seulement faire une étude ethnologique des indigènes de ce pays.

C'est drôle, l'Amérique, c'est toujours celui qui bluff le plus qui gagne ; ils sont assez peureux. J'ai toujours l'habitude de dire que la vie c'est 50% de bluff au moins. En Amérique je ne connais pas la proportion. On ne peut imaginer combien certains jours, on a n'a pas une grande estime pour les Américains, leur pauvreté intellectuelle vous rend acerbé.

CHAPITRE 57

UNE SUGGESTION DE FRANÇOIS VEZIN

Mardi 4 octobre 1960

Ce matin, arrive la lettre de papa du 30 septembre, contenant l'attestation de Mme Plin. La première manche est gagnée, le certificat est vraiment rédigé dans les termes qu'il fallait. Je veux maintenant jouer avec l'administration d'été américaine en faisant valoir d'autre part que mon travail d'été était un travail de recherche dans le cadre universitaire. Pour la réintégration au CNRS, je dois encore réfléchir. J'en parlerai aussi à Mr. S. ; il va en outre être fort surpris du succès de la première opération.

Depuis hier, j'ai inauguré une nouvelle technique de travail, c'est celle d'étudier chez moi toutes les après-midis, en quittant le campus après le lunch. Je m'achète deux gros sandwiches et je me fais du café, j'évite ainsi de retourner en ville dans la soirée. Je ne sais pas encore si cette tactique s'avéra efficace. Mais après ces deux jours j'en suis satisfait.

« Lenoir Dining Hall » à l'université, nous offre des repas très bon marché et des sandwiches coûteux ! J'y prends tous mes breakfasts et lunches. Breakfast Face Time est le meilleur moment de la journée, c'est le seul repas appétissant qu'on peut avoir aux États-Unis (comme en Angleterre d'ailleurs). Mon breakfasts ordinaire est certainement au-dessus du niveau, mais mon lunch et mon dîner sont très légers. Je pense que c'est la méthode de nourriture la plus saine ; en tout cas c'est la seule possible dans ce pays.

Tout à l'heure, avant la nuit, je suis allé faire une promenade sur le terrain de golf qui longe Laurel Hill Road. On y retrouve le culte du gazon anglo-saxon. Les arbres prennent déjà leurs couleurs automnales et elle est belle la nature américaine à l'automne. J'ai déjà dit qu'il y a beaucoup de couleurs ici, qu'on ne voit pas en Europe. Si notre humeur ne dépendait que du climat et de cette nature qui nous environne, on serait dans un état de bonheur continu. Songez que je n'ai pas porté de veste depuis six mois, sauf dans des occasions officielles ; je me promène toujours en chemisette et pantalon de toile.

L'idée qui me passe par la tête maintenant est la suivante : François Vezin m'avait demandé à mon retour d'écrire un article, ou une série d'articles sur mon expérience américaine. Je pense le faire, car finalement il y a assez peu de Français qui ont passé deux ans dans des universités américaines, et j'aurais beaucoup à dire. Pour compléter ma documentation, je vais essayer de me faire inviter dans

une fraternité, (ou une sororité pour les jeunes filles), et me rendre compte de la mentalité, des jeunes collégiens (ou collégiennes). On appelle *college* les quatre premières années d'études à l'université, préparant au diplôme de *Bachelor of Arts*. C'est l'équivalent des études de la première, philo, propédeutique, et une autre année.

Mr. S. prétend que pour une connaissance parfaite, il faudrait épouser une indigène collégienne. Bien sûr. D'ailleurs, la société américaine est tellement structurée qu'il n'est plus possible d'avoir accès, dans certains milieux, après un certain âge, si vous êtes encore célibataire. C'est la province : c'est fou comme les gens agissent en fonction de ce que dira, ou ne dira pas, son voisin. J'ai reçu dans ce cadre une lettre d'un Américain de Ohio State, encore au collège, et tout ce qu'elle raconte, reflète assez les aspirations de la jeune étudiante américaine ; une « coed » comme on dit.

L'ennui américain serait à étudier. Il n'y a pas que les étudiants européens qui s'ennuient. Je ne sais rien des étudiants asiatiques autre que les Indiens. Les contacts ne sont pas faciles. Les Indiens eux ont envahi toutes les universités américaines, comme j'ai déjà dit. Ohio State : 130 Indiens pour 400 étrangers, North Carolina : 25 Indiens pour 120 étudiants étrangers. Cette proportion doit être la même un peu partout. Que font-ils ? Ils se bâtissent leur îlot indien, étant assez nombreux pour cela. Ce qui explique pourquoi ils se plaisent.

Vendredi 7 octobre 1960

Tous les Européens ou les Américains fraîchement naturalisés sont évidemment tous américanophobes convaincus, du moins extérieurement. C'est pour certains une manière de cacher leur honte de s'être laissé acheter pour des conditions matérielles. Tous préféreraient sans doute enseigner à Cambridge, Oxford, Paris, ou Calcutta, avec les mêmes facilités matérielles. Toute leur vie, ils seront rongés par le désir de revenir, mais le confort aura tout sclérosé et toute révision sera impossible.

Rappelons-nous, par exemple, l'horizon de Mann, c'était sa maison blanche, son chat et ses mathématiques. Il est heureux avec ça : il peut rester en Amérique. Bose, tête en l'air, n'aimant que ses mathématiques à lui, est heureux ici. Pour tout, c'est Mme Bose, que je voudrais bien connaître d'ailleurs, qui pense et agit pour lui.

Le poisson frais, comme il existe, arrivant de Boulogne, ça n'existe pas en Amérique. Ce n'est pas pratique. Vous trouverez des filets de maquereau, hareng,... très mauvais d'ailleurs. Des fruits, on en mange très peu. L'Angleterre en pire ! Rassurez-vous, je ne perds pas de poids, ma nature, franco-gastronomique, ressort de temps en temps, et je maudis tout le monde.

Je crois que si je continue bien mon travail, fais aussi intensément du Russe. Ce n'est pas facile. Les points de repères sont peu nombreux. Cela m'amuse follement et notre professeur, fin linguiste, fait un cours très intéressant. Beaucoup d'élèves ont déjà laissé tomber. En français des États-Unis, nous disons « droppé. »

J'ai présenté à Mr. S. un étudiant de Java, qui fut très heureux de parler javanais. Il est à l'université tout seul de son pays.

L'un des deux frères Algériens, Bachir, m'a confié qu'il était fiancé à une fille d'un professeur de l'université de Caen, et qu'il voudrait qu'elle le rejoigne ici. Ses parents sont d'accord pour lui payer son voyage et une partie de son séjour. Mr. S. y voit là une fierté d'être français ; il dit que cela n'arriverait pas à un Anglais ou un Birman à échelle social égale. Nous en avons parlé ensemble et fait le tour d'horizon des gens susceptibles de trouver un emploi pour cette jeune fille. Il faut amener le plus de gens possible, on doit pouvoir réussir. Cela me rappelle les recherches que nous avons entreprises à Columbus pour trouver un emploi à la sœur d'Anne. Nous aurions certainement réussi, si finalement ce projet de faire venir sa sœur n'avait pas été abandonné.

Demain, nous allons au match de football. L'équipe adverse est l'équipe de l'Université de Notre-Dame (prononcer « Natte' Dème »), l'université catholique de l'Indiana.

CHAPITRE 58

VINGT-SIX ANS AUJOURD'HUI

Mercredi 12 octobre 1960

En effet, subitement je me sens vieux ! Pas autant, il est vrai que François Mauriac, qui nous le redit sans cesse.

Déjeuner (indonésien) chez Mr. S. On croirait rêver ; j'ai perdu le goût de la bonne cuisine, manger, tout à coup, devient un plaisir. Tous les quatre, hier, sa femme et son fils, nous allons au match de football. Il a plu toute la matinée et le ciel reste couvert. Tout le monde est là avec son parapluie, qui restera cependant fermé et ne servira qu'à encourager l'équipe de l'université. On le brandit en hurlant à chaque attaque des bleus pâles, la couleur de la Caroline-du-Nord. Les papistes, ceux de l'équipe de Notre-Dame, sont habillés en vert (la couleur de l'Irlande). Ils portent des culottes jaunes en harmonie avec la couleur du Vatican.

Que dire du match, ce n'est jamais excitant, le spectacle est dans la foule, et nous avons beaucoup apprécié les contorsions d'un énergumène à côté de nous. C'est la fête au village, on crie à la moindre occasion, on boit ; mon voisin a englouti sa bouteille de whisky durant la partie.

À la mi-temps, présentation de la « Halloween Queen » et de sa cour. La fanfare est là, moins importante qu'à Columbus, elle est simultanément conduite par trois majorettes, maniant chacune, dans un accord parfait, une verge fine — n'y voyez aucune allusion — et levant la jambe à l'arrêt, lorsque la clique termine l'hymne national ; il serait intéressant de savoir pourquoi.

À la mi-temps, je suis moi aussi descendu dans l'arène, avec les photographes de presse, pour prendre quelques clichés : les majorettes, les cheerleaders, les joueurs eux-mêmes, la fanfare. Je ne suis pas sûr de la bonne qualité de mes photos, car le soleil n'était pas au rendez-vous.

Si je dis que North Carolina, après deux défaites successives, a gagné 12 à 7, cela ne prouvera pas grand-chose. Le match est un prétexte. On l'impression que tous ces gens viennent là, pour se sauver de leur ennui, et crier animallement : « Oh ! c'est fou ce qu'on s'amuse. » Seule différence le cirque, ici, ouvre ses portes tous les 15 jours et seulement en automne. Ils boivent aussi beaucoup, c'est la kermesse à Romorantin ! Seule différence, le cirque ici, ouvre ses portes tous les 15 jours et seulement en automne.

Toute la semaine précédente, les étudiants avaient préparé moralement ce match ; le « Halloween Queen Game » est le plus important match, et il faut absolument

le gagner. Comme à Columbus, mais en beaucoup moins bien, les « Dormitories » et les « Fraternities » avaient présenté quelques personnages, en papier en grandeur naturelle, montrant le « Tar Heel » (le joueur de North Carolina, comme le « Buckye » était celui de Ohio State) terrassant l'Irish. Beaucoup de collégiens portaient en outre des boutons où l'on peut lire « Beat Notre Dame ». La pauvre ! Cette mode des boutons est très répandue. En politique aussi ; il y a les boutons « Kennedy for President » ou « Vote for the Nixon-Lodge ticket. »

Jeudi 13 octobre 1960

Le soir, réception chez le Dr Howell, le « Foreign Student Adviser » pour les nouveaux étudiants étrangers. J'y vais avec Mme Schützenberger, qui prend ici des cours de sociologie.

Très gentille réception. Un discours assez drôle d'ailleurs, du Dr Howell. Bachir, l'un des deux frères algériens, nouveau dans cette université (l'an dernier, il était à Indiana University), présente ses hommages à Mme Schützenberger, en français. Ce jeune Bachir est très bien élevé, d'une politesse extrêmement raffinée.

En sortant avec Bachir, nous rencontrons Joseph, un Libanais bilingue-français, arabe, qui nous invite à prendre une bière chez lui. Nous en sortirons à 5h du matin. Joseph, 21 ans, en paraît beaucoup plus. Il a l'air remarquablement intelligent et comme les tous les Libanais, a la bosse du commerce. Il doit l'an prochain rentrer à Harvard en médecine ; il a déjà fait deux ans de médecine à Beyrouth, à la Faculté Française de médecine. Harvard a seulement exigé de lui qu'il fasse un an d'études dans n'importe quelle université américaine, pour s'habituer à la vie du Nouveau Monde ! Nous avons parlé en français, bien sûr. Joseph a tous ses diplômes français depuis le baccalauréat jusqu'au PCB. Il est follement amusant et nous a raconté une foule de détails sur la vie au Liban.

Vendredi 14 octobre 1960

Réunion au *Cosmopolitain Club*. Très gentil programme. Chant indien, turc,... Un beatnik avec sa guitare et son pantalon de toile, nous chante la poésie moderne américaine. Loin du monde mécanisé des turnpikes et des réfrigérateurs. Il y a encore des troubadours, qui errent de ville en ville. Ce type est très sympathique. Tout le monde apprécie ; il est très applaudi et la série continuera avec lui dans un appartement de l'un des membres du club. Moi, je rentre chez moi car je dois préparer mon test de russe pour pour mardi.

J'ai reçu *L'Express* et *L'Observateur* la semaine dernière. Il y a du nouveau, c'est la première fois que dans l'ère gaulliste, une opposition à guerre, donc, à De Gaulle, s'amorce. Le grand Charles ne reste plus inviolable. Son opposition à l'ONU est exaspérante.

Mardi soir, concert par le quatuor de l'université, un violoniste et trois femmes, dont l'une ne semble pas laisser jouer son violoncelle. Dans le public, très peu

d'étudiants, beaucoup de vieilles dames. Ils ont joué en particulier un quatuor de Bartok que j'ai apprécié

Ce soir, avait lieu aussi la réunion de l'Alliance Française. J'y suis allé après le concert pour retrouver Joseph. La conférence finissait. Des gens très bien élevés. Beaucoup de « French Speakings. » Ce sont des Juifs français réfugiés en 1939. Ou des Français mariés à des Américains. Quelques indigènes arrivent à parler un français satisfaisant. J'ai encore droit à mon dépôt qui couvre la cotisation pour l'année. Je ne connais en rien les avantages mais les gens ont l'air bien élevé. Je suis aussi membre de « Cosmopolitain Club », trois dollars exactement.

Ce soir une dame physicienne avait fait une conférence sur « les progrès scientifiques de la France dans les dernières années ». C'était paraît-il, très recommandable. Il paraît que le professeur Lichnerowicz va venir à Chapel Hill en janvier prochain. C'est assez remarquable et sans doute sera remarqué.

Samedi 15 octobre 1960

C'est le é-nième anniversaire de l'Université. Pas de classe entre 11h et 14h. Conférence par le président de Harvard University au « Graham Memorial Hall » sur l'université américaine. Dans ce pays, l'éducation est un sujet de conférence inépuisable. On a besoin de se répéter qu'elle est excellente, qu'elle sait combiner, le système de recherche allemand dans le cadre de l'université (et dans les autres pays ?) et l'empirisme américain.

C'est assez étrange, tous les professeurs assistent à cette manifestation et pour l'occasion portent le *motorboard* », le chapeau cassé des universitaires en Angleterre. C'est un ensemble assez touchant. J'ai pris quelques photos en couleur. Je dois dire que Hotelling avec son gros ventre sous sa tige a fière allure. Je n'ai pas aperçu Bose. Sans doute était-il absent ?

Joseph me téléphone. Des ennuis avec Harvard. La commission d'Harvard lui demande maintenant de faire deux ans d'études avant d'entrer. Le pauvre est complètement perdu. On ne se dérange pas de si loin, du Liban, sans être sûr de s'en admission ; ce n'est pas sérieux. Le mieux, c'est d'en parler avec Mr. S. Il est vraiment très gentil ; il a donné à Joseph le nom d'un professeur de Harvard de qu'il connaît très bien et qui pourrait l'aider dans son admission. Nous restons à dîner chez lui. Très bon conseil, Joseph retournera, vraisemblablement en France pour finir sa médecine et reviendra peut-être à Harvard faire une spécialité. Il ne peut pas se permettre de perdre deux ans, mais c'est bien de sa faute. Mr. S. d'une immense bonté, je suis battu ; il a envisagé avec lui tout ce qu'il était opportun de faire et tout ce en quoi il pourrait l'aider.

Ce vendredi, rien de saisissant, si ce n'est mes propriétaires qui reçoivent leurs amis, et c'est toujours avec une grande satisfaction que je vois Mr. Carter « se taper » une énorme vaisselle. C'est assez génial. Mme Carter porte souvent une fleur rouge dans les cheveux ; elle a un bon accent du sud désagréable et n'a pas l'air douée. Je regrette assez Mrs. Ellsworth, toujours souriante et avec

laquelle je m'entendais bien. Si je suis courageux, je déménage, j'aimerais trouver une chambre ou un appartement plus près de l'université.

Aujourd'hui, nous, c'est-à-dire Mr. S., Mrs., leur fils et Joseph, nous sommes allés à Greensboro, à 50 miles à l'Ouest de Chapel Hill, la deuxième ville en importance de la Caroline-du-Nord, . . . pour acheter de la viande. Joseph, en effet, y a une tante, qui nous a indiqué les bouchers, une des professions qui survivent encore dans des endroits très reculés ! Mr. S. a acheté 5 kg de viande, car en plus nous sommes invités chez lui ce soir pour venir « bouffer » une partie. C'est assez rare de faire près de 200 km, aller et retour pour voir un boucher de près. La race n'a pas encore disparu.

Lundi 18 octobre 1960

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Betty. Elle a vieilli elle aussi. Samedi grand dîner de viande chez Mr S, presque à se faire éclater la panse. Pour mon travail, j'ai laissé tomber le premier sujet de Bose car je n'ai pas d'idée. Bose non plus d'ailleurs. Mr. S. m'a conseillé de regarder un problème de code, en relation avec le séminaire que nous fait Bose, cela me paraît intéressant et j'y travaille.

CHAPITRE 59

MARCO ACHÈTE UNE AUTO

Dimanche 23 octobre 1960

Mon intention, désormais, est de moins écrire. D'ailleurs, je n'ai pas donné de nouvelles pendant plus de dix jours. Est-ce un journal qui veut s'arrêter ? On verra à l'usage.

Les trois dernières nuits ont été décidément très fraîches. Cependant, les journées restent très belles, un beau bleu, il fait bon. J'ai commencé à mettre un pull-over. J'écris en ce moment, assis par terre sous un petit pin du terrain de golf. Les couleurs des arbres sont toujours aussi belles. On n'a rien de semblable en Europe. J'ai pris quelques *slides* autour de la maison, je vous les enverrai avec des commentaires.

C'est dimanche et il y a beaucoup de joueurs de golf. Je me demande comment ils réussissent à retrouver leurs balles, qu'ils envoient à 200m au loin. Ça devrait être drôle de jouer à ça.

Hier, nous sommes allés en grande pompe à Durham, prendre la livraison de la voiture que Mr. S. a achetée. C'est du moins Joseph qui s'est occupé de l'achat, car Mr. S. n'y connaît rien. Joseph est un expert : de 450 dollars proposés, il a fait descendre le prix à 275 et c'est une belle voiture, d'apparence, une « De Soto 1954 ». C'est Mme S. qui va la conduire car son mari n'a pas l'âme d'un chauffeur. Sacré Joseph ! Il a bien des ennuis en ce moment ; il attend une réponse pour continuer ses études de médecine à Paris. Deux ans d'études avant d'entrer à Harvard, lui semblait trop long.

Je continue toujours d'étudier ce problème de code suggéré par Mr. S.. Bose ne semble pas avoir beaucoup d'idées en ce moment. Il a l'air fatigué et s'essouffle dans son séminaire si brillamment commencé.

J'ai eu un 'A' à mon test de Russe, c'est-à-dire la meilleure note ; j'avais juste fait une faute. C'était cependant très facile. Les étudiants américains ont bien du mal. Une bonne base d'analyse grammaticale ou une étude approfondie du latin leur manque. J'ai cependant beaucoup de mal à retenir les mots et suis obligé de les rabâcher sans arrêt. Et tout ça m'amuse follement. On a beau dire, rien de difficile à apprendre une langue, c'est même reposant.

Du coup, Mr. S. s'est remis au Russe. Il le lisait très couramment et nous allons ainsi bientôt pouvoir nous insulter en Russe ! Je suis son support moral et lui montre les nouveaux mots que j'ai appris. Ils se refuse à réapprendre des déclinaisons.

Vendredi soir, excellent concert, par « Les Solistes de Zagreb ». Vivaldi, Boccherini, Roussel et Mozart. Il y a 9000 étudiants et les places du balcon leur sont réservés et sont gratuites. Malgré cela, il y avaient encore de nombreuses places vides. Tant mieux.

Samedi 29 octobre 1960

Arrive ce matin la carte de papa du 26 octobre. Je n'ai pas une grande envie d'écrire en ce moment. Je viens pourtant d'envoyer « ma lettre » à Mme Plin ; peut-être cela va-t-il marcher. J'ai aussi répondu à l'*Institute For Research In Vision*, où j'avais travaillé cet été, et qui avait des ennuis avec mon programme : ils n'avaient pas pris les données qu'il fallait, évidemment.

Que Betty me donne son adresse. En Italie, je lui ai écrirai. Donnez-moi plutôt les détails de son voyage : avec qui part-elle ? que compte-elle faire ? où est Boris Knyazev ? Je souhaite également un grand succès à papa dans la recherche d'un travail de retraité.

Dites-moi ce que vous faites de l'appartement d'Antony. Si vous le louez, assurez-vous que c'est pour une période limitée. S'il n'est pas loué en juin, quand je rentre, je serai très heureux de l'utiliser pour recevoir mes amis, américains ou étrangers qui ne manqueront pas de passer me voir. Ouvrons ensemble une second auberge internationale de jeunesse pour faire plaisir à papa !

Ces temps-ci, j'étais pris entre un violent désir de rentrer et un autre aussi violent de rester ici définitivement. Les positions extrêmes sont toujours très voisines. Je reste d'une très grande disponibilité, et suis prêt à partir du jour au lendemain.

L'automne est toujours aussi beau, et nous avons depuis quelques jours un magnifique soleil. Si vous voyez, comme ces couleurs sont belles. Quelle richesse.

Nous avons eu quelques échos dans les journaux locaux de la manifestation des étudiants de jeudi. Personnellement, je trouve la situation catastrophique. De Gaulle a bien du mal. C'est bien fait pour lui, mais c'est terrible pour nous. La chose personnelle, qui me préoccupe est que plus ça va, moins je serai capable de comprendre les mobiles des Français. En d'autres termes, je suis de moins en francophile. Ce serait parfait si je n'avais pas à faire mon service militaire. Il me faut absolument entrer dans la Marine. C'est le moindre mal. Je ne peux penser une seule minute qu'il faille aller en Algérie.

Que papa fasse ce qu'il veut pour entretenir de bonnes relations avec Mme Plin. J'ignore quelle sera sa réaction à la réception de ma lettre. C'est une affaire de mille dollars, mais je ne peux pas me permettre de ne pas faire partie du CNRS pendant mon service militaire.

Demain, je suis invité par une famille Américaine, comme tous les étudiants étrangers. Hier, avait lieu la présentation au cours d'une soirée dans une quelconque salle paroissiale. Je n'avais jamais accepté ce genre d'invitation à Columbus, mais ici j'y vais afin de faire connaissance avec la mentalité du Sud. Cependant, j'étais invité par une famille originaire de l'Arkansas. Chapel Hill

reste une ville assez superficielle. Ce n'est pas vraiment le Sud. Tous les gens sont plus ou moins en contact avec l'Université. Ma famille ne fait pas exception. Le père, 35 ans, est professeur à l'« Institute of Government », qui est à la fois une école de Police de la Route et un centre d'études économique de la Caroline-du-Nord.

Lundi 31 octobre 1960

L'Amérique aura été pour moi essentiellement le pays des rencontres les plus insolites, le pays où j'ai pu connaître des gens extrêmement intéressants et toujours étrangers. La faune étrangère qui rôde dans le Nouveau-Monde est maintenant d'une qualité exceptionnelle, particulièrement dans les Universités. Hier soir, j'ai ainsi rencontré une jeune Vietnamiennne, étudiante à Duke University, située à Durham, et qui est, bien sûr, de culture française et plus encore, Licenciée de Philosophie. Elle est pour un an aux États-Unis avant de revenir dans son pays et retourner plus tard à l'université d'Hawaï. Je devrais plus tard y demander un poste ! La chose la chose la plus drôle est que cette jeune dame, car elle est mariée, est une ancienne élève du « Couvent des Oiseaux. » Je croyais que cela n'existait qu'au temps de la Comtesse de Ségur. Avec Joseph, nous l'avons raccompagnée à Durham.

Ma plus grande satisfaction est de rencontrer des gens comme elle, comme Joseph, Rachid ou Bachir ; tous de langue française et qui ont un amour inconditionnel de la France, que j'aime et que je sais distinguer de la France impérialiste, incapable de résoudre ses problèmes coloniaux.

J'ai reçu une lettre d'Antoine, qui embarque à New York le 24 octobre pour la France. Il doit être arrivé maintenant. Il me supplie à genoux d'aller dans l'Ouest avant mon retour. Il revient d'un voyage d'un mois et demi, dans les Rocheuses et la Californie, et reste absolument enthousiaste.

CHAPITRE 60

RÉFLEXIONS SUR L'AMÉRIQUE

Lundi 7 novembre 1960

Merci à Maman qui m'envoie régulièrement les journaux dont le numéro de « Libération », le lendemain de la manifestation des étudiants et « l'Observateur » aujourd'hui contenant l'interview de Guilbaud. Non, ce dernier n'était pas à la soutenance ma thèse, mais je le connais très bien. C'est aussi un ami personnel de Mr. S. Guilbault dirige à l'Institut, Henri Poincaré, le séminaire de Recherche Opérationnelle. Tout n'y est pas très sérieux. Il faut se rappeler notre expérience à la Shell. Mon avis est très réservé sur l'utilité de cette discipline. Dans le seul but d'assurer notre survie, disons qu'il faut toujours encourager la recherche, même opérationnelle.

Ce matin, j'ai reçu aussi « Arts » et les « Lettres françaises ». Je n'ai pas grand temps de lire tous ces journaux, alors je conseille de ne plus m'envoyer le journal « Arts », sauf lorsqu'il contient un article vraiment intéressant. De même, ce n'est pas la peine de m'envoyer si systématiquement les « Lettres françaises » ou le « Le Figaro Littéraire. » Envoie les moi très, très occasionnellement. Quant à l'« Equipe », cela ne m'intéresse plus tellement. Je n'ai aucune passion pour les matchs de football. En résumé, j'apprécie grandement l'« Express » chaque semaine. Moins qu'auparavant d'ailleurs, on s'Américanise ! Et les autres journaux, seulement de temps à autre

C'est certain que mes idées sur l'Amérique ont évolué durant mon séjour. Je crois être arrivé maintenant à une américanophilie de bon aloi. Après l'automne 59, le premier semestre, j'étais encore américanophobe et depuis juillet j'ai une plus grande souplesse dans mes jugements ; sans doute aussi un léger abandon devant la facilité américaine, qui me convient. Je ne dirai pas que l'Amérique a du bon, c'est bien trop général ; mais la vie qu'on peut s'y faire est là devant vous, et c'est à vous d'être assez malin pour en profiter.

C'est une question de caractère, je repense à Mann, à sa femme, son chat et ses mathématiques ; entouré du confort américain, il est heureux. Il n'a pas d'autres exigences. Les conditions de travail—je parle en qualité d'universitaire—sont extraordinaires. Songez que j'ai une clé personnelle de la bibliothèque des mathématiques et que je peux très bien aller chercher à lire à 2h du matin si j'en ai envie. Si donc on place son travail au-dessus de tout, si votre travail c'est votre vie, venez en Amérique c'est le pays idéal.

Je précise une nouvelle fois que tout ce jugement doit rester dans le cadre universitaire. C'est le seul que je connaisse vraiment. En dehors de, ça c'est terrible. Les contraintes sociales sont très strictes : si vous habitez dans un quartier chic, vous êtes quasiment obligé de tondre le gazon de votre pelouse car les voisins ne manqueront pas de vous répéter que ce gazon non soigné, risque de faire baisser la valeur des maisons du quartier. On ne peut compter sur personne, la gentillesse souriante est une façade. On est complètement seul. C'est un pays pour gens forts. Si vous êtes faible, quelque soit le sens que l'on en donne, on ne vous le pardonnera pas. Il y aurait beaucoup de choses à dire.

Mardi 8 novembre 1960

Quant aux étrangers, universitaires toujours qu'on rencontre, ils sont toujours d'une très haute qualité. Les universitaires qui voyagent ne sont pas des gens ordinaires intellectuellement. Leur comparaison avec tout indigène, bien sûr, est démesurément en leur faveur, ce qui amène les étrangers à se regrouper, surtout les gens de langue française. Maintenant que viennent faire ces étrangers aux États-Unis ? Avant tout voir l'Amérique. Certains y font parfois quelques études.

Il y a encore un phénomène, dont je voudrais parler. N'ayant pas autour de moi, le folklore parisien qui faisait dire à nos amis que nous pouvions discourir pendant des heures, dans l'un quelconque des cafés du quartier latin et que nous n'étions jamais fatigués. En fait, j'ai désormais un grand manque et ça éclate : il faut que je raconte des savantes histoires aux French Speakings, en y mettant tout mon bon accent et tous doivent m'écouter !

Il y a aussi des jours où je ne parle à personne, ni en anglais, ni en français, n'ayant pas envie d'adresser la parole à un Américain, qui n'a rien à dire en général. Jusqu'ici, je n'ai pas de copain américain et ne pense pas vous avoir dit dans mes lettres que j'en avais un.

La Caroline-du-Nord fait partie des treize premiers états de l'union, alors que l'Ohio a été rattaché beaucoup plus tard. En fait, en dehors de l'Université, on rencontre assez peu de gens ne soient pas américains depuis plusieurs générations. C'est le vieux sud puritain et protestant. L'installation de l'église catholique à Chapel Hill est toute récente. Elle doit son existence à la fréquentation par des étudiants venant, ou de New York, ou de la Floride, un état à forte minorité catholique. Cela m'étonnerait même qu'il y ait une église catholique à Durham. Peut-être que si à cause de la présence de Duke University. On est donc forcément protestant, baptiste, méthodiste, luthérien ou First Unitarian, ... , et blanc et raciste. Un catholique, surtout latin, se placerait entre les grands blancs et disons les noirs. La société américaine est très structurée. Il y a des castes comme aux Indes. La distinction entre le blanc et le noir est assez schématique. Le noir est la dernière création dans l'éventail social. Avant lui, il y aurait les Italiens, les Grecs, les Juifs, etc. et enfin les vrais Américains, puritains et protestants.

Mercredi 10 novembre 1960

À Canton, Ohio, par exemple, il y a un très beau quartier, où pour y acheter une maison, il ne faut pas bien sûr, être noir. Le droit d'achat, vous est aussi refusé si vous êtes juif, ou italien ou grec ou sans doute catholique. Il est tout à fait remarquable que le gouverneur de l'Ohio, DisSalle, soit d'origine italienne et au pu réussir à se faire élire. C'est cependant dans l'Ohio. Il n'aurait eu aucune chance en Caroline-du-Nord ou dans un autre état du Sud.

Nous autres étrangers résidents temporaires, nous n'entrons pas dans leur système social. Nous pouvons rester « les beaux étrangers », ce qui nous rend la vie plus agréable. Il serait pour moi étouffant de devoir un jour pénétrer dans leur système. C'est la province, c'est Pithiviers, on ne fait pas ce que l'on veut.

Le campus est sans doute le seul endroit de la Caroline-du-Nord, qui ne soit pas « segregated. » Les noirs y sont admis depuis une date récente. Il y en a 40 en tout sur 8000 ou 9000 étudiants ! Pas de discrimination à l'intérieur de l'université ; mais dès qu'on traverse Franklin Street, les cinémas, leur sont refusés ainsi que la plupart des cafés ou des « drugstores. » Ce n'est vraiment pas drôle pour un Noir d'habiter le sud.

Non, les frères algériens, ne sont pas « colored. » L'un est Kabyle, donc de peau blanche, comme vous et moi, et l'autre a la peau vraiment claire. Est-ce que moi je suis considéré comme un « colored », évidemment non, du moins jusqu'ici !

Même dans Chapel Hill, il y a des taudis noir. En allant expédier le magnétophone de Joseph, je suis rentré par hasard, dans une maison noire. Il n'y a pas un habitant d'Aubervilliers qui soit plus mal logé que la famille de cinq enfants qui habitait là un-deux pièces tout délabré.

Jeudi 11 novembre 1960

Greensboro est en effet à 50 km de Chapel Hill. J'y suis retourné une nouvelle fois, lorsque j'ai raccompagné Joseph à l'aéroport, mais ne suis pas allé de nouveau chez le fameux boucher. Le problème du logement pour Joseph à Paris ne sera pas facile. Il trouvera. C'est un as du commerce et il en outre il a beaucoup plus d'argent que l'étudiant moyen.

Antoine doit être de retour à Chaumont, où habitent ses parents. Je vais lui répondre et lui donner et lui demander d'aller vous voir, lorsqu'il passera pas, Paris. C'est un très charmant garçon ; ce serait gentil aussi de l'inviter à dîner.

Je trouve que Betty a raté de ne pas venir à Las Vegas. J'aurais très certainement été l'attendre à New York, et encore plus certainement été lui rendre visite dans la capitale du monde, des jeux et du spectacle. Quelle continue, elle a tout mon soutien, je voudrais de tout mon cœur qu'elle réussisse. Je pensais même lui envoyer de l'argent, lorsque je ne la voyais plus travailler.

Je n'ai fait aucun projet de vacances. Pour Noël, je crois que je resterai ici pour travailler. Peut-être que j'emmènerai l'un des frères algériens avec moi à la Nouvelle-Orléans pour une semaine. Cependant je n'ai pas encore envie de

voyager en ce moment, bien que je sois toujours prêt à partir. En Amérique c'est l'occasion qui vous détermine. Avec Marco, on ira peut-être un week-end dans le Kentucky visiter les grottes de mammoth.

Quant à l'Ouest, cela me tente beaucoup. Cependant ce n'est pas pour moi essentiel. Je tiens le raisonnement suivant : si cette année je réussis avancer un bon sujet de thèse, je pourrais la finir à Paris, et dans quelques années me faire inviter avant dans l'une des universités de l'Ouest. J'ai quand même déjà un pied aux États-Unis.

Samedi, j'ai donc rencontré ces trois Tunisiens. Pas doués du tout. Quelle différence de classe avec nos frères algériens. Très complexés avec leur joie infantile d'avoir obtenu maintenant une souveraineté indiscutée. J'ai fait promettre à Rachid de ne pas devenir complexé le jour où deviendra indépendant.

Ainsi, le après le dernier discours de notre président, nous allons assister à la coexistence de trois exécutives algériens : le FLN, celui de Blida, disons installé par De Gaulle, enfin celui d'Alger des Européens ultra. Belle confusion en perspective. Marco y voit une très intelligente manœuvre de De Gaulle, lorsque ces trois exécutifs viendront à s'interpénétrer ; il arrivera en qualité d'arbitre.

Samedi soir, je suis allé écouter Cabot Lodge. Quand vous recevrez ma lettre, vous saurez s'il il aura été élu vice-président ou non. La salle où il a parlé, « Memorial Hall », était archi-comble. Il y avait en fait assez peu d'étudiants. Les gens sont farouchement Kennedystes. L'ambassadeur était accompagné de Mrs. Lodge. Famille américaine. Dans la salle, des chapeaux à l'effigie républicaine, des pin-ups, distribuant des programmes et des pancartes : « Nix on Kennedy », ou « Pat for First Lady. » Peu importe, les Américains n'y entendent rien en politique. J'ai peur que Kennedy, en croyant s'adresser à de grandes personnes, ait fait une campagne qui lui ait coûté son élection. Nixon, c'est monsieur tout le monde ; il est bête et comme Guy Mollet sait plaire au public. J'ai bien peur qu'il gagne ; ce serait dommage.

CHAPITRE 61

LA VICTOIRE DE KENNEDY

Vendredi 12 novembre 1960

Je suis enchanté de voir que la situation matérielle de Betty est définitivement ou presque assurée. Peut-être va-t-elle avoir l'occasion d'apprendre l'italien. C'est une langue qui, quand même, nous est assez proche. On peut imaginer que c'est facile, malgré tous les pièges. Il faut qu'elle me tienne au courant, lorsque qu'elle sera en Italie installée et qu'elle m'envoie son adresse.

Je n'ai encore rien reçu du CNRS, ni de Dugué. Quand j'aurai les deux réponses, bonne ou mauvaise, je déciderai. En tout cas, il est peu probable que je rentre avant juin ; il me faut quand même produire un article avant de rentrer. Marco me conseille bien. Il sait en fait beaucoup plus de mathématiques que Bose.

Je suis en train de généraliser un résultat de Bose. A priori, il me semblait juste. L'édifice que j'ai monté hier, hélas, s'est écroulé aujourd'hui sur un contre-exemple. Je dois donc faire encore des masses de lecture avant d'utiliser d'autres propriétés. Je mets un point d'honneur à rester ici et à travailler, car Bose a tout de même misé sur 300 dollars sur ma bonne tête ; ce n'est pas rien !

J'ai aussi écrit à Baby et à Jean Abadie de l'EDF, pour leur demander s'ils ne voulaient pas engager un jeune statisticien indien, un très brillant élève de Bose, qui doit en principe retourner aux Indes l'an prochain, mais qui serait très intéressé de trouver un emploi en France. Cela devrait marcher, car Jean avait un grand besoin d'un bon statisticien, une espèce rare en France.

Mardi soir, nous avons donc eu le mime Marceau qui a été applaudi ou plutôt acclamé pendant dix minutes par toute la salle debout. Les Américains réagissent toujours très fort.

Nous sommes ici tous très heureux de l'élection de Kennedy. Ces diables d'Américains nous brûlent leurs tabous un à un. Un catholique à la présidence, c'est impensable dans un pays foncièrement, puritain et anti-papiste. Il a eu le vote favorable de tous les gros états, les *Key-States*, sauf l'Ohio. C'est essentiel. Rien ne sert d'aller faire campagne dans le Nebraska. Seuls sont intéressants les votes de la Californie, de New York ou de Pennsylvanie.

J'avais bien peur que Nixon ne passe. Vous ai-je dit que mon stupide de propriétaire avait dirigé — à la manière d'un chef d'orchestre — l'hymne américain avant le discours de Cabot Lodge, samedi soir. Je ne peux toujours pas le sentir, c'est physique. Si je trouve un Américain supportable et un appartement, je déménagerai.

Je suis les évènements de France et d'Algérie d'assez près. Il va y avoir du changement sous peu. Il est curieux de constater que de Gaulle n'est homme d'action, que lorsqu'il se trouve un Lagaillarde pour l'insulter : « de Gaulle au poteau », « de Gaulle to the Gallows », comme voit dans les journaux locaux. Il saura réagir. On attend son commentaire sur cette prochaine aide chinoise au FLN.

Mercrèdi 16 novembre 1960

Dans « Graham Memorial », à la rédaction de « Tar Hill », le quotidien de l'université — je vous en enverrai un exemplaire — j'ai découvert un téléscript de l'agence United Press. J'y vais tous les jours à 6 h pour voir les dépêches en provenance de Paris ou d'Alger. Il y a tout de même beaucoup de ressources dans les Universités américaines.

Aujourd'hui, enfin, j'ai eu un long entretien avec Rachid, qui est lui aussi fiancé à une française. C'est le cas de 80 % des étudiants algériens. Il me racontait que son père avait séjourné pendant un an dans les camps dits de regroupement. La correspondance qu'il avait avec lui est assez était innocente. L'un et l'autre ne disaient pas tout ce qu'il voulaient dire.

Je ne suis pas allé au match de football aujourd'hui, où l'Université a encore perdu ; Ohio State, fait des scores fantastiques cette année 36 à 7, la dernière fois contre Indiana. L'Université a retrouvé son standing d'antan. Elle est considérée comme l'une des meilleures pour le football. L'équipe de basket sera certainement encore championne cette année, car ils ont conservé le même « cinq » et en particulier, Lucas, le meilleur joueur Américain des Jeux Olympiques ; il a juste 20 ans. Ici on prend sa retraite en sport à 22 ans, lorsqu'on rentre à la Graduate School.

Maintenant, je voudrais que vous me disiez à quelle bonne température, on doit faire cuire le pain. Renseignez-vous aux auprès des boulangers et faites-le moi savoir. Marco veut en effet faire du pain. Ce sera du spectacle ! J'ajoute que l'information est assez pressée, cela fait plus d'un mois que je voulais vous la demander.

Il fait toujours très beau, une douceur printanière. Les arbres perdent maintenant leurs feuilles rouges et le campus n'est plus autant coloré.

Vendredì 18 novembre 1960

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de maman. Je lui souhaite de bon cœur, car elle reste encore dans une décade avouable. Nous espérons ici un beau bordel en France d'ici peu. Dans notre bureau, nous l'avons d'ailleurs écrit en grande lettre, violette — en signe de deuil — sur le tableau noir. Nous n'avons pas eu la visite de Mendès France. S'il vient, nous l'emmènerons au « Dairy Bar » de « Franklin Street », l'on ne sert que des boissons « milkisées. »

Demain, c'est le grand match de football entre Duke University, la grande université voisine et rivale et North-Carilna. Cet après-midi avait lieu une grande parade dans les rues de Chapel Hill, devant préparer éventuellement les gens au prochain match. La parade c'était un Corso Fleury, des fanfares, des sections de la Navy et de l'Air Force, exécutant de curieux ballets avec leurs fusils, et divers chars ambulants représentant le « Tar Heel », joueur de l'UNC terrassant le maudit Duke. Je me suis amusé comme un fou à regarder tout ce défilé. De nombreuses « Queens » aussi sur des voitures décapotables. La fanfare de l'école, dont tous les exécutants donnaient en cadence des coups de derrière à droite et à gauche.

Encore une fois, les Américains s'amuse et disent : « organisons une gigantesque parade ». Les seuls gens qui semblent s'amuser sont les paradeurs eux-mêmes. La foule de Franklin Street, qui les regardait passer, réagissait assez peu. Elle n'était pas saoule.

Si de Gaulle nous fait voter, nous irons tous en chœur à Washington dépouiller les urnes. J'ai d'ailleurs écrit à l'ambassade avant-hier pour me faire enregistrer.

Samedi 19 novembre 1960

J'ai acheté la symphonie Linz de Mozart. C'est la répétition de la symphonie et son exécution définitive sous la direction de Bruno Walter. On entend celui-ci faire des commentaires reprendre un mouvement ; il a un accent allemand très prononcé.

Ils ont gagné. C'est incroyable. Un vrai coup de chance, trois minutes avant la fin du match. C'étaient des délires dans le stade, mais avant tout un délire de gens saouls. J'y suis donc allé avec Marco et sa femme, après avoir déjeuné chez eux et regardé les photos en couleur que j'ai prise. J'avais loué un projecteur pour la journée.

J'ai reçu une réponse de Mme Plin, qui me dit que je ne ferai plus partie du cadre des chercheurs après le 31 décembre 1960, c'est purement formel, car si je fais une demande de réintégration en mars, je serai repris dès mon retour en France. Donc aucune inquiétude, je ferai de nouveau une demande en février. Tous ces détails sont très administratifs.

CHAPITRE 62

THANKSGIVING VACATION

Vendredi 22 novembre 1960

« Marco », c'est évidemment « Schützenberger », comme on le connaît dans plusieurs milieux. J'avais transcrit « Mr. S » dans mes précédentes lettres. Je suis de l'avis de papa, quant à l'invitation de Joseph. Qu'il aille le chercher un soir pour venir dîner à la maison. N'allez pas organiser un grand gala et en profiter pour inviter tous les gens dont vous devez rendre la politesse. En une fois si vous attendez pour inviter Joseph, cela n'aura plus aucun intérêt : ce ne sera plus frais et perdra sa raison d'être.

Dimanche midi, jusqu'à lundi, nous sommes en vacances : « Thanksgiving vacation ». On doit, en principe, manger de la dinde dans toutes les familles américaines le jeudi soir, comme ce fut le cas l'an dernier chez les Weizemann, quand j'avais été invité à Springfield. Roger, un Français, naturalisé américain, étudiant à l'université, va préparer un repas, un vrai, avec du vin et des plats, chez Rachid et Bachir. Pour l'occasion, j'ai décliné l'invitation de mon cher chairman, le Dr Nelson. Il me semble plus important pour une fois de bien « bouffer ».

Marco part demain avec sa femme et son fils, pour Washington ; ils descendent à l'ambassade d'Indonésie, dont l'ambassadrice est une très bonne amie de Mme Schützenberger. J'ai écrit à l'ambassade de France la semaine dernière, pour demander où je dois me faire, enregistrer, démarche que je n'ai jamais faite depuis quatorze mois que je suis aux États-Unis ; si nous votons, pour décider du sort des frères algériens, ce sera drôle d'aller Washington.

Samedi soir, j'ai vu le film *Les 400 coups*. C'est à voir. La doublure anglaise était malheureusement très mauvaise. J'ai vu sur journaux français qu'on joue le film sur la vie de Liszt avec Capucine (*Le bal des adieux*) en français, c'est le film que j'avais vu à Radio City à New York. Il ne faut pas le manquer. Capucine, princesse russe est trop belle et la musique aussi.

Je reste ici pour ces courtes vacances. Je veux continuer mes recherches. Me voilà de nouveau bloqué : et je n'ai plus le moral. Je vais faire de nouvelles lectures. La situation est de nouveau calme à Paris et Alger. C'est inquiétant.

Vendredi 23 novembre 1960

Premier jour de vacances. Chapel Hill est désert. Mes propriétaires sont partis hier soir pour la Caroline du Sud. Je suis allé à la bibliothèque de musique (« Hill

Hall ») pour prendre des partitions de Mozart. Essayer de rejouer au piano pendant leur absence. Ils ont un beau quart de queue, mais il est étonnant de voir le Dr Carter laisser chez lui un piano aussi désaccordé. Le piano et mes doigts rouillés ont massacré Mozart.

Je suis assez triste car le département sera fermé d'aujourd'hui jeudi à lundi et je ne pourrai pas recevoir de courrier. Maurice, le petit Français, ayant emprunté la voiture d'une Américaine, est parti avec un de ses amis égyptiens à Charleston, le pays de Red Butler. Dans les petites villes d'université comme Chapel Hill, les gens font une course pour voir celui qui partira en vacances le plus tôt : même pour ces quatre jours tout le monde est parti et souvent très loin, Louisiana, Massachusetts.

Vendredi 2 décembre 1960

Je suis affolé par la vitesse des jours qui passent, particulièrement au cours de ce mois de novembre, qui a fui trop rapidement. J'ai pu répondre lundi à la lettre de papa du 21. En le remerciant pour tous ses renseignements concernant la cuisson du pain. Je n'ai pas encore pu en faire part à Marco. Ensuite j'ai eu la lettre de Betty du 25 novembre. Sa tournée semble relativement bien payée. J'espère qu'elle pourra prendre au vol des cours de vrai danse.

Hier, c'était la lettre de maman du 28. Bravo pour ce dîner avec Joseph. Je vais sans doute recevoir des échos de sa part. Les photos en couleur ont été expédiées elles ne sont pas parfaites ; il y a cependant une photo de Joseph, que pouvez lui donner.

J'ai lu le dernier *Express* et la lettre de Jules Roy. C'est une belle âme. Je doute fort que Ferhat Abbas réponde, la lettre est trop sentimentale, pas assez politique.

J'ai reçu une lettre d'Anne, qui semble complètement déprimée : elle a peur de devoir toujours boîter. C'est terrible. Je crains de n'avoir pas fait la réponse qu'il fallait. C'est difficile de dire les vraies choses. Notre pensée écrite est toujours incomplète.

Il faudrait pouvoir retrouver dans mon armoire ou la bibliothèque, le livre des contrepèteries « La Redoute », un petit livre broché. Et l'envoyer à Anne. Elle me dit que devant expliquer l'art de la contrepèterie (qui existe aussi en anglais, on les appelle *spoonerism*) à une amie, elle s'était trouvée à court d'exemple. Il lui faut beaucoup de distractions pendant sa pénible convalescence.

J'ai aussi reçu les papiers du consulat de France à remplir. C'est très compliqué, il leur faut quatre photos. Si cela m'ennuie trop et dans sept mois ; je serai parti, je ne m'enregistrerai pas. Tant pis pour le référendum

Jean Abadie, le chef de service de calcul du à l'EDF, le patron de Baby, me répond. Je lui avais demandé s'il ne pouvait pas engager un jeune statisticien indien, déjà docteur, élève de Bose et devant quitter l'Amérique l'an prochain. Il me répond très favorablement et cela pourra se faire. Jean vient en Amérique en avril et descendra jusqu'à Chapel Hill.

Dimanche soir, dernier jour de vacances, je suis allé chercher Marco au train à Raleigh. En allant à Washington, il avait eu un accident de voiture sans gravité, mais avait dû continuer le voyage par bus et il était ainsi revenu par train. C'est très sympathique les trains américains. Ils arrivent une heure en retard, traversent les routes sans passage à niveau et les contrôleurs ont toujours ce costume folklorique des westerns à la Jesse James.

Hier soir, je suis allé au concert au « Memorial Hall. » Une soprano, Adele Alison, donnait un récital. Il semble que le Debussy soit impossible à chanter pour un non-French-speaking (or singing) !

Je dois continuer mon travail, mais suis affolé de voir que dans quinze jours nous sommes de nouveau en vacances. J'ai reçu le rapport définitif du travail que j'avais fait cet été à Ohio State dans leur « Institute for For Research in Vision ». Mon programme a l'air de marcher ; les ennuis que les « visionistes » avaient, venaient du fait qu'ils n'avaient pas donné à la machine les données adéquates ; évidemment.

CHAPITRE 63

CHEZ LES BÉNÉDICTINS À CHARLOTTE

Dimanche 4 décembre 1960

Dans deux semaines, nous sommes en vacances. Tout le monde se prépare déjà à partir ; voilà un mot qui est bien souvent répété à Chapel Hill. On le comprend, l'équivalence serait une université à Pithiviers. Départ donc. Tant pis pour les mathématiques, ou tant mieux peut-être ; il est bon qu'une idée fasse son chemin. Je m'en vais moi aussi, bien que la dernière parole restera à la Dodge, que je vais faire examiner demain par mon garagiste noir de Carrboro... Les Noirs sont en effet les seules personnes qui savent réparer une voiture d'occasion : les voitures qu'ils utilisent bien souvent, ne tiennent que par la volonté du Bon Dieu, d'un bon Bon Dieu ! Donc révision demain de la Dodge et verdict. Trois mille km vont lui être imposés : je veux aller à la La Nouvelle Orléans. Maurice, le jeune étudiant français m'accompagnera. Mon plan est de partir vers l'ouest, atteindre le Mississippi vers Memphis et descendre la Big River, jusqu'à La Nouvelle Orléans. Nous en reviendrons par l'Alabama et la Georgie directement.

De plus, le week-end prochain, Maurice et moi, et sans doute à Hassan, le Marocain et Jorge, le Chilien, nous descendons à Belmont près de Charlotte. Nous avons eu, en effet, tous les quatre une très intéressante discussion avec un jeune avocat de Charlotte, Jack Mraz, qui était l'an dernier, le camarade de chambre de Hassan. En plus de son travail d'avocat, Jack donne quelques cours dans un collège tenu par des Bénédictins, à Belmont.

Il paraît que ces bons Bénédictins chantent le Plain Chant. Cela vaut le déplacement. Nous partirons donc samedi midi pour revenir dimanche soir. C'est Jack qui nous a suggéré cette idée. Le samedi soir, nous irons d'ailleurs dîner chez lui à Charlotte.

Le temps s'est rafraîchi avant-hier, il y avait de la gelée blanche sur la Dodge, mais il fait très beau dans la journée. Columbus doit être sous la neige.

J'ai donc décidé de rester ici jusqu'en juin prochain, quoi qu'il arrive. En ce qui concerne mon travail, ce n'est pas optimal, mais à Paris, ça l'est encore moins, sous la direction de mon maître. Je ne reviendrai pas sur le bon thème que deux heures de travail à Paris valent deux heures de pénible effort ici. Je n'ai pas toujours le moral. J'ai obtenu quelques résultats mais sans intérêt car ils ne sont pas susceptibles d'être généralisés. Il me faut lire un long mémoire difficile et cela me fait souffrir.

J'ai de nouveau payé mon terme pour le mois de décembre. Peut-être vais-je déménager en janvier. Maintenant, pour revenir à cette question de retour en France, je pense faire changer mon billet, reporter la date du départ du 29 juin au début juin. Tout finit ici le 1^{er} juin, et que ferais-je durant un mois, à moins d'aller se chauffer en Californie.

Dimanche 11 décembre 1960

La voiture a été réparée (les freins) pour 21 dollars. Je crois bien que c'est une folie, à moins que le voyage à Nouvel-Orléans, maintenant décidé vaille la peine. En principe, Maurice et moi nous partons samedi matin pour revenir le 26 ou le 27 décembre. Cela ne m'enchant guère qu'à moitié : mon travail n'est guère avancé, mais d'autre part j'ai trop peur de rester seul à Chapel Hill pendant les vacances. Tout le monde fuit, il n'y aura plus personne. Je ne pourrai résister. Ce soir, je suis triste, mais c'est toujours ainsi quand il fait mauvais temps. Et aujourd'hui, il a plu sans arrêt. Trop déprimant.

Hier après-midi, nous sommes donc allés, Maurice et moi seulement, car Hassan et le Chilien étaient pris, à Belmont Abbey, près de Charlotte. Nous sommes arrivés le soir à 7h à Charlotte et avons erré une heure avant de trouver la maison de Jack. C'est la tradition lorsqu'on atteint une ville américaine, elles sont tellement étendues. Charlotte est la plus grande ville du Nord, et si arbitrairement dessinée, qu'on se perd dix fois avant d'arriver au but. À huit heures, nous étions finalement chez Jack. Léger dîner. Sa femme est enceinte de sept mois et est aussi très antipathique (la femme américaine-type.) À dix heures, Jack nous a conduit à cet abbaye.

Curieux bénédictins qui occupent ce monastère, ils tiennent un collège et ne semblent pas même mener une vie très monacale. Nous sommes entrés dans une grande salle où six Pères Bénédictins buvaient bière et cognac et discutaient tout en regardant un match de boxe à la télévision. Ceux-ci cependant à appartiennent au corps enseignant et la règle de Saint Benoît doit leur offrir des ménagements. C'est étonnant quand même : les Bénédictins n'ont jamais été un ordre enseignant. Après une discussion de deux heures sans intérêt, on nous a montré notre chambre.

Ce matin, réveil vers neuf heures. Il pleut Ô tristesse. Avec Maurice, nous errons dans le collège-monastère, où nous rencontrons un moineillon, qui nous mène au réfectoire, où nous prenons un très bon breakfast : nous n'aurons pas tout perdu. Un autre moine nous fait visiter le monastère lui-même. Rien de vraiment particulier, mais je ne suis pas venu voir quelque chose de particulier. À 11 h 30 ces moines chantent leur messe conventuelle, du grégorien de la paroisse de Saint-André (si elle existe). On nous invite à déjeuner, bonne idée. Nous prenons le café chez un des professeurs laïc du collège, puis à 4h retour à Charlotte chez Jacques, ou cette bonne Dodge nous ramène à Chapel Hill.

Il pleut, c'est affreux. Il nous faut trois heures pour rentrer (120 miles). Je ne pense pas que je retournerai à Belmont. Toutes les expériences ne sont pas

heureuses. J'écirai cependant une petite carte au Father-Président du collège qui nous a si bien reçus. Évidemment que veut-on de plus ? Oh rien, mais il pleuvait.

Je raconterai beaucoup de choses à mon retour sur les statisticiens. Ils n'ont plus rien à dire. C'est dramatique. Je ne cherche pas de bonnes excuses. J'aurais tant envie de revenir maintenant ou de rester. Les décisions extrêmes sont toujours voisines. Je dois rester jusqu'en juin, n'importe comment mon anglais s'est amélioré et je serai diplômé en Russe. Peut-être aussi je rapporterai un article et de la production en statistique.

Vous ai-je déjà rapporté la remarque de Marco ? : « l'homme seul délire ». C'est exagéré mais il y a du vrai. Certains soirs, je voudrais aussi pouvoir détester tout le monde. Mais comme c'est étrange, si mon travail marche, j'aime tout le monde. Il semble que je sois de plus en plus caustique.

CHAPITRE 64

UNE FIN D'ANNÉE DIFFICILE

Lundi 19 décembre 1960

La procrastination est la pire des choses, elle nous impose finalement de ne rien entreprendre. Après avoir longuement tergiversé cette semaine, je reste finalement à Chapel Hill. C'est la faute de cette maudite lettre du CNRS, que vous m'avez fait suivre. Ces messieurs veulent en effet que je présente une communication au colloque de septembre 61. Je me suis donc dit qu'il était temps d'y penser et que je devrais aller à La Nouvelle-Orléans une autre fois.

Puis, les raisons ne sont jamais simples. Étant parti avec mon travail à Chapel Hill, je n'aurais pas été heureux. Je ne suis pas sûr non plus si j'aurais pu supporter Maurice pendant huit jours. Bon fils de soyeux lyonnais, qu'on a dû pousser aux études, car il est de bon temps dans ces milieux de bonne famille, que les enfants aient le bachot.

J'ai donc remis les clés de la voiture à Maurice et ai convaincu le petit Marocain Hasson de partir avec lui. Ils sont aussi peu astucieux l'un que l'autre que l'entente sera parfaite. Quant à moi, Cham, l'Indonésien, qui va à une conférence internationale à Minneapolis, m'a prêté son vélo. C'est américain, antique et solennel. Cela va me permettre d'aller sur le campus le matin pour chercher mon courrier.

Il me faut écrire des cartes de Noël. J'en ai déjà reçu plusieurs, de Bose, de Roy, l'autre professeur indien et de Ray-Chaudhury, le brillant élève indien de Bose, qui j'espère pourra venir à Paris l'an prochain.

Mes propriétaires s'en vont vendredi pour la South Carolina. À moi toute la maison ! Je vais essayer de travailler beaucoup. De façon surprenante, personne ne part du département, même Bose, le grand voyageur. J'irai sans doute un ou deux soirs faire un bridge chez Ray-Chaudhury.

Mardi 20 décembre 1960

Marco est parti hier en Floride avec sa famille et l'un de ses amis américains, un des grands savants psychologues américains, qui malheureusement est en mauvaise santé : il est comme deux fois madame Mollard. Un homme follement intéressant. J'ai déjeuné samedi chez Marco avec lui. Il est entre autres, conseiller des ingénieurs et différents futurs hommes qu'on verra dans l'espace, avant 1970,

semble-t-il. On ne peut imaginer tous les problèmes que cela pose et j'ai apprécié son entretien.

Nous avons suivi avec intérêt les derniers événements sanglants d'Algérie. Pauvres algériens sur lesquels on n'hésite pas à tirer dès la première menace, alors que les européens qui tuent des gendarmes et montent des barricades, ne sont pas réprimés. En plus, on leur donne l'occasion de s'échapper. Nous paierons cher notre justice à sens unique.

Je suis allé remonter le moral un soir à Rachid, qui, le soir de la fusillade (66 morts, dit-on officiellement) était tellement abattu qu'il ne pouvait travailler. Maintenant, avec Bachir, ils sont de nouveaux en forme et sont partis ce matin pour Boston, à une conférence des étudiants algériens des États-Unis. Il y en a 60. Rachid va y prononcer un discours devant les businessmen américains. Il essaiera d'être convaincant afin que ces messieurs accordent des bourses d'études à de nouveaux étudiants algériens.

Ce voyant, c'est moi qui devient très abattu, car cela va faire davantage d'english-speaking au détriment de french-ones. C'est bien de notre faute. Rappelons-nous que le diplôme d'ingénierie de l'université d'Oklahoma, accordé à un thaïlandais, de retour dans son pays, n'aura aucunement l'idée de commander des écrous à une entreprise française, mais utilisant la technique américaine il sera un client de la « Kiptopeke Standard Machine Company ». Mon amour désintéressé de la langue française n'est donc pas entièrement pur. Quand même l'anglais, c'est la langue des illettrés.

Pour en revenir à Rachid, il fait un très beau travail, allant faire des conférences dans les collèges américains et obtient ainsi de nouveaux crédits pour ses frères étudiants. Il me dit chaque fois le nombre de nouvelles bourses qu'il a obtenues, car il sait que si j'ai plaisir à savoir ces étudiants « boursés » et éduqués, je m'attriste à les voir apprendre l'anglais et peut-être à abandonner le français.

L'ambassade ou plutôt le consulat de France de Washington m'a envoyé un formulaire à remplir pour l'enregistrement et la liste des papiers à fournir. Il leur faut le livret militaire et la carte d'identité. Comme je n'ai pas tous ces papiers ici, je vais les envoyer se faire plumer ailleurs. Ne leur faut-il pas un acte de virginité de ma grand-mère ?

Jeudi 21 décembre 1960

Brusquement, il a fait froid cette nuit : les flaques d'eau avaient gelé. Il y avait pourtant un beau soleil. Cela m'a trompé et j'ai attrapé l'onglée sur ma bicyclette. Je dois dire que je ne suis plus sportif et monter la côte, c'est-à-dire Laurel Road pour aller en ville, m'a fait suer sang et eau. La bicyclette est bien sûr trop petite pour moi. Peut-être Xavier pourrait-il s'en servir ; encore a-t-il passablement grandi. Voyant tout ce mal, hier je suis allé à pied à l'Université, une marche saine et bénéfique. Aujourd'hui j'ai essayé de nouveau le vélo avec un peu plus de succès.

Mes propriétaires resteront finalement à Chapel Hill durant ces vacances ; les trois enfants s'échangent une bénigne rougeole. Au fond, je me sens moins seul de la sorte.

Pour Noël, Mr. et Mrs. Ayman, les gens chez qui j'étais déjà allé, m'ont invité au repas de midi. J'irai bien sûr. Je reçois chaque jour des cartes de Noël, ce qui m'incite à répondre et à en envoyer d'autres. Ici je ne connais pas grand monde et suis entouré au département par des étudiants Indiens, qu'au fond, je déteste, excepté Ray-Chaudhury, qui n'est plus un véritable étudiant et son assurance est très sympathique.

Bose est à peu près aussi antisocial que l'était Mann. Il reçoit cependant ses étudiants de temps en temps, mais évidemment il n'invite que ses étudiants Indiens, comme Mann, qui parmi ses étudiants, n'invitait pratiquement que moi. Cette longue solitude m'aura incité à être moins sociable. Après tout, pourquoi être aimable envers tout le monde. Le monde est trop vaste et je crois que l'on a réussi si l'on peut créer une atmosphère de paix dans un petit groupe d'amis. Dès que le groupe s'agrandit, les intérêts s'en mêlent et tout est corrompu.

Un autre phénomène dont je voudrais vous entretenir : la compétition. Je suis fondamentalement anti-compétitif. Partout où il y a compétition, je m'abstiens toujours ; cela me paraîtrait déshonorant d'avoir à mener une lutte. C'est en parti pour cela que je déteste ces étudiants Indiens, toujours épiant ce que le voisin peut trouver de mieux. J'aime les gens forts ou qui se prétendent tels.

Quant à mon travail, j'ai rédigé un petit résultat qui me paraît avoir quelque intérêt, car l'approche est différente de ce que j'ai lu jusqu'ici. N'ayant pas vu Bose, je l'ai montré à Ray-Chaudhuri, qui me dit que cela avait déjà été fait mais pas sous cette forme. Reste à savoir si cela mérite publication, au moins dans le cadre du département. J'attends de voir Bose la semaine prochaine. Je continuerai à étudier ce sujet. La généralisation à laquelle je pense, ne marche pas ou c'est trop compliqué.

Jeudi 27 décembre 1960

Naturellement, je n'ai pas fait tous les voyages que j'avais projetés, mais rien n'est perdu, nous aurons encore d'autres vacances. Ensuite, pour partir, il faut en avoir envie. Même si mon travail n'a pas été brillant, comme je l'espérais, j'ai été très heureux de rester à Chapel Hill. Maurice et Hassan reviennent ce soir. Ils m'ont envoyé une carte de la Floride. Cela semble joli. Il se peut qu'à la fin de la semaine je parte un jour ou deux avec Bachir pour Washington. C'est cependant couvert de neige. Ici il fait toujours un temps printanier. Le froid ne dure jamais plus d'un jour ou deux

Je vais écrire à Daniel. Il y a si longtemps qu'il n'a rien reçu de moi. Je suis heureux qu'il ait pu trouver un travail à l'EDF dans le service de Jean Abadie. Celui-ci vient aux États-Unis en avril prochain.

Je vais m'occuper de ce service militaire dans la marine. Je suis trop vieux maintenant pour avoir à rentrer dans n'importe quel régime stupide d'infanterie. Il me faut écrire aussi à Dugué. C'est la période des bons vœux.

J'ai reçu aussi une lettre d'Anne, qui me dit avoir reçu une gentille lettre de toi. Elle semble aussi avoir un meilleur moral, ces temps-ci et a réussi à écrire la moitié de la lettre de sa propre main. C'est étonnant, je ne croyais pas qu'elle réussirait à écrire avant plusieurs mois.

Joseph est en effet assez étonnant. D'après sa dernière lettre il a vraiment du bon temps à Paris. J'espère qu'il sera encore là en juin. Son père parle de lui acheter un appartement à Paris, qu'il revendrait lorsqu'il aurait fini ses études : c'est pratique d'être riche !

Il faudrait bien que Xavier réussisse. Dès qu'il finit ses études secondaires, j'essaierai de le faire inscrire dans une bonne université américaine. C'est fou comme de France on imagine ces choses-là comme impossibles. C'est si loin et si l'Amérique !

Revenons à Chapel Hill. J'ai passé la journée de Noël avec la famille Ayman, famille vraiment charmante. Il y avait là les deux sœurs de Mrs. Ayman, dont l'une a travaillé pendant trente ans dans une mission méthodiste en Chine et a quitté un an avant l'avènement du régime communiste. Nous eûmes ainsi une très intéressante conversation. Malheureusement, Mr. Ayman avait invité aussi un étudiant égyptien, excessivement déplaisant, m'ayant interrompu très souvent dans mes réponses. J'étais très gêné. Je me suis renseigné auprès de Ray-Chauhury, qui m'a dit que ce type était considéré au département, car il était aussi en statistique, comme un sale type et prétentieux. J'étais bienheureux de l'entendre dire. Mais Mr. Ayman, qui travaille à l'« Institute for Government » m'adressé un tableau de changement d'opinion sur la ségrégation chez les gens, qui demandent un emploi officiel. On leur pose toujours la question « How do you feel about segregation ». Maintenant, très peu de réponses montrent des partisans acharnés de la ségrégation, alors que c'était la règle, il y a seulement trois ans.

Bachir est rentré de Boston, hier, où Rachid a, paraît-il, fait son brillant exposé devant les présidents des « foundations américaines. » D'autres part, Bachir m'a dit qu'il ne pouvait supporter ces étudiants égyptiens et qu'il les évitait. Il leur a surtout demandé d'éviter de parler du problème algérien, leur opinion est assez cocasse.

Je suis bloqué dans mes recherches et j'attends le retour de Marco de Floride pour lui en parler. Nous rentrons le 3 janvier c'est-à-dire mardi prochain. Chapel Hill est désert. Seuls les étudiants Indiens sont restés.

J'ai repris le vélo aujourd'hui, puis monté la côte sans effort. Mrs. Carter, ma propriétaire, s'est émerveillée que pouvais grimper cette côte sans mettre le pied à terre. Ohio State poursuit sa brillante saison de basket. Avec Jerry Lucas, qui faisait partie de l'équipe olympique, ils sont bien capables de gagner le championnat encore cette année.

CHAPITRE 65

EST-CE LA FIN DES “LETTRES” ?

Lundi 29 décembre 1960

La lettre qui suit s’adresse davantage à ma sœur Betty. Elle a reçu une proposition de travail à New York. Il faut quand même qu’elle sache que la vie y est très chère, au-dessus de la moyenne, le double en fait celle de la vie à Paris. Les impôts sont très élevés, les gens y ont aussi plus d’obligations qu’en France, le standard de vie plus élevé. Naturellement New York est élu une ville passionnante.

Ce salaire de 150 dollars par semaine est très très ordinaire. Il ne faut surtout pas traduire en français, cela ferait des sommes exorbitantes. L’avantage des gens de passage comme nous vient du fait que nous n’avons pas toutes les obligations des gens qui vivent ici, comme l’achat d’une voiture ou de deux voitures, l’achat d’une maison, l’éducation des enfants. Nous pouvons donc vivre pour moins cher. Quel est le nom de cette revue américaine de New York, qui a besoin d’une trentième *girl*? Je peux me renseigner sur la taille des *Roquettes*. Elles semblent en effet assez grandes.

La suite s’adresse plutôt aux parents. Je n’ai jamais autant travaillé de ma vie! Disons que j’ai tous mes lemmes, mais j’attends toujours mon théorème. Finalement, j’ai été assez heureux de rester ici et suis allé trois fois au cinéma (deux westerns en couleurs, dont *L’homme des Vallées Perdues*, d’ailleurs excellent et un film bon enfant.

Maurice et Hassan sont rentrés hier avec la Dodge, enchantés de leur voyage. La Floride est un pays tropical, dépaysant, assez cher. Eux étaient logés au frais de la princesse dans une famille américaine. La Dodge est revenue en état. Seul le pot d’échappement a fini par cuver complètement et je vais le faire remplacer car mon bon garagiste noir m’a dit que je pouvais réussir à vendre la Dodge pour 200 dollars, en me prenant assez tôt. Cela me paierait les réparations que j’ai faites. J’espère pourtant en tirer au moins 150. Au retour, j’ai juste fait payer à Maurice un lavage de la voiture (le premier dans son histoire) et un graissage complet.

Mann m’annonce ce prochain voyage à Paris. Il participe à ce colloque de Dugué, pour lequel il me faut toujours écrire un papier. Je joue un peu mon avenir dans ce colloque et il faudrait que mon article soit présentable. Marco revient mardi, je lui demanderai conseil. Je ne veux pas voir Bose car il va me dire que c’est intéressant et que je dois continuer. Il est aussi invité et présente une revue générale sur ses anciens travaux sur les carrés latins.

Mann me demande aussi quand je viens à Columbus. Je voudrais bien. J'irai revoir tous mes amis. Cela se fera certainement. Quand j'ai décidé de rester ici pour les vacances, je me suis entre autres rappelé la dernière lettre de l'abbé Milet (à qui il faudra que je réponde), me disant que je devais penser à mon avenir. Il a raison

J'ai lu le dernier *Express* et l'article de François Mauriac. Très noble. Cependant, je le juge mal. J'avais fort apprécié l'interview de cet éditeur. J'y avais vu une possible américanisation de ma façon de voir le monde extérieur : tous les jugements et prises de position doivent être écoutés avec respect et intérêt. Toutes tes opinions sont admises, à condition d'être sincères. C'est l'esprit fondamentalement démocratique des Américains.

Nul sait comment évoluera la situation algérienne. Je suis très heureux de la prise de conscience des Musulmans, sûrs maintenant que ce sont eux les plus forts. C'est vraiment un peuple courageux et qui par sa lutte a finalement libéré tout le continent africain. Si il n'y avait pas eu de guerre en Algérie, on aurait sans doute dû aller se battre au Dahomey ou au Tchad. La communauté gaulliste est belle, c'est quasiment le FLN qui l'a bâti. Je voudrais être américain pour pouvoir dire tout cela, sans que ça me touche. Les vérités qui nous touchent sont terribles.

Le temps a été magnifique aujourd'hui. J'ai fait une promenade à pied le long de Laurel Hill Road tout à l'heure à plus de 12h. Toutes les maisons américaines ont un arbre de Noël illuminé à l'intérieur ou à l'extérieur du logis. Tous les restaurants étaient pratiquement fermés la semaine dernière. Seul Carolina Inn assurait l'intérim.

Sekou Touré est venu l'an dernier aux États-Unis, reçu avec tous les honneurs d'un chef d'État dûs à un chef d'État. Il est venu aussi à Chapel Hill (peut-être vous l'ai déjà dit). Ce fut le premier Noir à y obtenir une chambre d'hôtel.

Des étudiants de la délégation tunisienne furent logés par Mr. et Mme Hayman. Ils restent très intéressés d'ouvrir leurs portes aux étudiants étrangers. Maurice est bien gentil, mais il est fatigant à n'avoir d'opinions sur rien. Il n'a jamais réfléchi à tous ces problèmes sur la guerre d'Algérie, etc. mais il est perfectible et je lui explique toujours quelles sont les réactions honnêtes qu'il faudrait avoir.

Roger, cet Américain-Français, est très limité dans ses jugements, le parfait lecteur de l'*Aurore*. C'est un réactionnaire irréfléchi. Je me suis emporté deux fois avec ses remarques idiotes.

CHAPITRE 66

UNE RÉPONSE, SANS DOUTE : OUI

Jeudi 5 janvier 1961

J'ai rédigé hier le fruit de mon travail durant ces dernières vacances et les donner à lire à Marco. J'ai travaillé très tard et aujourd'hui je suis moins en forme et irai tout à l'heure au cinéma, voir *Porgy and Bess*. Marco est revenu de son voyage de Floride, content mais fatigué. Avec sa femme, il a seulement été mis à la porte une fois. Un progrès !

J'ai reçu aujourd'hui une longue lettre, très gentille, de Dugué. Au moins, j'ai là-bas un appui solide pour ma situation matérielle à mon retour.

J'ai lu hier dans le *New York Times* que seize généraux, de réserve ou en retraite — parmi lesquels Guillaume et Boyer de la Tour — avaient fait une déclaration pour condamner la politique de de Gaulle. Le commentaire du *New York Times* est assez sévère à leur égard, car il semble sûr maintenant qu'il n'y a pas un musulman qui ne soit pas, à l'exception de de Bachaga Boualem, pour le FLN. Ou ces généraux sont bêtes, ou ils ne sont pas sincères. J'attends avec beaucoup d'intérêt, la réaction du Président Kennedy le 20 janvier. Le *Secretary of State*, Dean Rusk est, en effet, un farouche partisan de l'indépendance algérienne. J'espère qu'une pression en ce sens se produira en France. N'importe comment, il n'y a plus rien à craindre de l'armée. Ses éléments activistes se sont bel et bien dégonflés avec cette révolte des ultras.

Judith et Sheila, nous leur avons payé le cinéma pour ne pas les effrayer pour un début, mais nous avons décidé que la prochaine fois elles paieraient elles-mêmes leurs places et que la fois d'après elles paieraient pour tout le monde. Cela fait partie de leur rééducation.

J'ai donné à Marco le travail que j'avais rédigé pendant les vacances, il se peut que ce soit publiable, au moins dans le cadre du département mais je dois continuer.

Hier et aujourd'hui, des étudiants blancs et noirs ont boycotté le cinéma où l'on jouait *Porgy and Bess*. L'entrée y était en effet interdite aux Noirs. Les piquets se promènent à l'entrée avec des pancartes où on peut lire : « ... avons aussi le droit d'apprécier un film » ou autre. Ces Noirs américains sont n'importe comment très pacifiques, ennemis de la violence. C'est un bon sentiment, mais ça ne fait pas beaucoup avancer le progrès et la promotion des races.

Lundi, je suis invité chez Ray-Chaudhury, à goûter la cuisine indienne (des Indes). C'est le seul Indien sympathique, il est d'ailleurs très astucieux. Mardi, c'est la réunion de l'*Alliance Française*. J'irai, les gens y sont fort sympathiques et il faut encourager les *French Speakings*.



Prof. D.K. Ray-Chaudhuri, Ohio State University

CHAPITRE 67

COMMENT ÉCRIRE UNE POSTFACE ?

Après le 6 janvier 1961 ?

J’ai quitté les États-Unis à la mi-juin 1961 et n’ai pas retrouvé de documentation sur mon séjour américain pour la période du 6 janvier au 16 juin 1961. Peut-être avais-je eu l’impression d’avoir dit le maximum de choses et promis de ne pas écrire aussi souvent. Il me reste donc à relater les événements importants, du moins ceux qu’on juge tels, et bien souvent après coup.

Puisque je viens de parler de Ray-Chaudhury, je me dois de poursuivre. Lorsqu’il était à Chapel Hill, nous avons beaucoup sympathisé. J’ai pu travailler sur un des problèmes qu’il avait conçu. Il s’agissait d’écrire un programme — on dirait aujourd’hui « informatique » — d’un algo-rithme servant notamment à la construction des géométries projectives. Le programme a d’abord été soumis comme projet pour le cours de mathématique 169 (Théorie et pratique des calculateurs digitaux), puis publié dans *Communications of the Association for Computing Machinery*, 4, 1961, 504–506.

Curieusement, cette revue existe encore. Elle conserve même les articles courts comme celui de Ray-Chaudhuri. Pourtant, l’informatique en tant que telle n’existait pas à cette époque, on parlait simplement de « calculateurs digitaux ». Le terme informatique a été adopté par beaucoup de pays. Il est l’amalgame des mots « information » et « automatique ». Les Américains ont conservé le terme originel : *Computer Science*.

Il faut noter qu’écrire un *flow chart*, comme on disait à l’époque, c’est-à-dire un diagramme de boîtes savamment ordonnées, servant à décrire tout algorithme, était déjà une performance. Aujourd’hui naturellement, tout ceci est très banal.

Autre activité

La discussion faite plus haut montre que mon travail durant cette période avait beaucoup changé. En fait, j’ai été en contact avec le professeur chargé de faire le cours sur les calculateurs digitaux et cela m’a valu d’écrire ce programme pour Ray-Chaudhuri. Il s’est trouvé aussi que Bose travaillait beaucoup encore sur les codes correcteur d’erreurs. J’ai voulu aussi ajouter quelques mots dans ce domaine.

À mon retour à Strasbourg, j’ai pu ainsi publier l’article intitulé *Sur la construction des plans factoriels fractionnés et certains codes correcteurs à l’aide*

des caractères des groupes abéliens dans la revue *Publ. Inst. Statist. Univ. Paris*, 11, 1962, 57–66.

Disons que ce séjour m’a permis de mettre au point une bonne série de lemmes, qui devaient pleinement me servir dans la rédaction de ma thèse de doctorat d’État. Sous la direction attentive de Marco Schützenberger.

Des nouvelles des autres résidents

L’appartement de Joseph Maouad étant devenu vacant et d’un d’un prix de location raisonnable, j’ai pu convaincre les deux frères algériens de prendre la suite. Il était assez grand pour deux personnes. Comme déjà mentionné dans les courtes biographies, Bachir était de santé fragile et fit une légère dépression durant son séjour. C’est encore notre psychiatre local, à savoir Marco, qui a pu lui apporter quelque secours. Quant à Rachid, il a continué la rédaction de son doctorat, tout en faisant des conférences sur le problème algérien à des associations locales.

Version française du Halloween

Hélas, il est de tradition en France de brûler les voitures au Nouvel An. Pas toutes heureusement. Et brusquement cette manie, je devrais dire cette folie des Français, a repris avec comme excuse de fêter Halloween. Autrement, dit on a transformé cette fête traditionnelle américaine en une excuse de défoulement collectif. On voit sur Internet des adolescents, déguisés en je-ne-sais quoi, s’agiter. Peut-être, ne sont-ils pas les auteurs de ces méfaits. En tout cas, le viens d’en être le témoin ... en 2024 !

Autres nouvelles

Je n’ai plus de matériaux valables pour remplir encore plusieurs pages. Il me faut commenter le devenir des gens avec lesquels, j’avais vécu. D’abord, Marco, à la fin de son séjour à Chapel Hill, devait repartir pour la Harvard Medical School pour une année sans doute pour enseigner, je ne sais pas vraiment la discipline précise.

Quant aux deux frères algériens je ne les ai plus revus et ne sais pas ce qu’ils sont vraiment devenus.

Bose a fait encore quelques séjours en Europe. Il a pu exposer à Paris le BCH code, qui a une vie très pittoresque. Comme toujours, une bonne invention a été faite en général par plusieurs mathématiciens. Ce fut le cas pour le BCH code. Il faut faudrait écrire « B-Hocquenghem-Ray-Chaudhuri Code », car Hocquenghem avait écrit un article sur ce sujet plusieurs années auparavant.

La remontée sur New York

Le consulat de France m'avait demandé de faire passer l'oral du baccalauréat, je crois pour la classe de première. Il y avait en effet deux examens de fin d'année. Les gens que je voyais étaient tous des élèves du lycée français de New York. Pour la plupart, ils s'apprêtaient à entrer en deuxième ou troisième année dans une université américaine de renom. J'ai enfin pris le bateau le 15 juin, retrouvé ma mère et , qui m'attendaient à Cherbourg. Ce fut la fin de mon séjour.

CHAPITRE 68

SUITE À LA POSTFACE ; TEX

La première fois que j'ai été mis en contact avec D.E. Knuth, c'était en 1960, lorsque Bose et Chakravarti, *visiting professors* au Case Institute of Technology, m'avaient dit qu'ils avaient utilisé les immenses talents d'un étudiant de quatrième année (D.E. Knuth) pour obtenir essentiellement des carrés latins orthogonaux deux à deux d'ordre 5.

Il était élève ingénieur au Case Western of Technology qui devait devenir Case Western Reserve University située à Cleveland (Ohio).

Le résultat avait été publié dans deux articles de *Technometrics*, Published online 01 May 2012, à savoir

R. C. Bose, I. M. Chakravarti and D. E. Knuth,

– *On Methods of Constructing Sets of Mutually Orthogonal Latin Squares Using a Computer. II*, *Technometrics* Vol. 3, No. 1 (Feb., 1961), pp. 111–117.

– *On Methods of Constructing Sets of Mutually Orthogonal Latin Squares Using a Computer. I*, pp. 507–516, Published online 01 May 2012.

J'ai rencontré Knuth pour la première fois au Congrès international des mathématiciens qui s'est tenu à Nice en 1970. Non seulement il avait lu ma thèse, mais il m'avait envoyé une liste avec les erreurs ou les *misprints* qu'il avait trouvés. Nous avons parlé de rencontre. Et il m'a invité à venir passer un semestre à Stanford en 1971. Il avait déjà une chaire, étant déjà *full professor* à 31 ans.

Quand on parle de Knuth, on ne peut éviter de parler du merveilleux outil de typographie informatique, à savoir TeX, auquel il a consacré plusieurs années pour sa confection ; au moins sept ! La meilleure description, qu'on puisse en donner, est l'article (qui n'a pu être rédigé que par lui-même) de Wikipédia intitulé

<https://en.wikipedia.org/wiki/TeX>

Il y avait plusieurs versions de ce logiciel, qu'on a appelés TeX78, puis TeX82. À Strasbourg, nous avons déjà utilisé TeX78. La nouvelle version nous a donné beaucoup d'autres possibilités. Dans les années quatre-vingts, les mini, puis les micro ordinateurs sont apparus et on a su (ou pu !) y implanter TeX. Il a fallu quand même attendre 10 ans avant que tous les utilisateurs puissent travailler avec ce logiciel.

La version TeX78 avait été implantée sur l'ordinateur UNIVAC 1110 de l'Université Louis-Pasteur de Strasbourg. Il a fallu toute l'ingéniosité des

informaticiens locaux pour réaliser cette implantation et aussi la connexion avec les outils d'impression. Nous avons été heureux de recevoir et d'utiliser le fameux TeX Book dès sa parution en 1986. Nous sommes conscients qu'à cette date très peu de sites pouvaient vraiment proposer une utilisation complète de ce logiciel.



Donald Knuth, lisant le petit Livre de TeX

Qu'il me soit permis de faire figurer le portrait de Donald Knuth, en train de lire le petit livre de TeX, écrit par mon collègue Raymond Sérout. C'est tout à fait inattendu. Nous sommes en effet en 2025.

CHAPITRE 69

LA COMBINATOIRE

Comme décrit plus haut, c'est mon travail avec Bose, qui m'a fait changer d'orientation, ou plutôt forcer à décrire précisément ce que j'entendais par Statistique. C'était réellement une redécouverte de la Combinatoire. La meilleure description que je peux en faire est celle donnée par Timothy Gowers, dans sa leçon inaugurale d'entrée au collège de France. Sa description est fortement teintée de recherche faite par les mathématiciens hongrois, Erdős, Szemerédi et naturellement Euler lui-même.

Cette leçon était une introduction à la combinatoire, un domaine des mathématiques dont les racines remontent aux XVIII^e et XIX^e siècles mais qui n'est devenue un domaine de recherche majeur que dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Parmi les résultats discutés, citons le problème des ponts de Königsberg, résolu par Euler, le théorème des quatre couleurs, conjecturé au XIX^e siècle mais qui n'a été résolu qu'en 1976 par Appel et Haken à l'aide de plus de 1200 heures de calcul informatique, la preuve par Erdős d'une limite inférieure pour le théorème de Ramsey, qui a lancé la méthode probabiliste en combinatoire, et le théorème de Szemerédi, qui a joué un rôle clé dans mes propres recherches et plus généralement en combinatoire additive, un sous-domaine de la combinatoire qui concerne les ensembles d'entiers. La conférence s'est terminée par une discussion sur certaines des applications de la combinatoire en dehors des mathématiques.

La combinatoire devenait un sujet noble inattendu. J'ai eu la chance de pouvoir dès le début trouver quelque chose que les gens ont trouvé intéressant et qui a donné en particulier naissance au livre

Pierre Cartier, Dominique Foata – *Problèmes combinatoires de commutation et réarrangements*, Berlin, Springer-Verlag, 1969 (Lecture Notes in Math. **85**), 88 pages.

Au fond tout est une question de chance et j'insiste beaucoup là dessus. Ce n'est pas parce qu'on a envie, qu'on va trouver quelque chose. Il faut aussi tomber au bon moment. Enfin, ma seconde chance a été de pouvoir travailler sous la direction de Schützenberger. J'ai été son premier étudiant de doctorat et nous avons gardé un contact étroit.

CHAPITRE 70

CONCLUDING WORDS AT THE SURPRISE PARTY ON OCTOBER 17TH, 2024

In the archives I could recover Doron's notes about my career in Strasbourg. I found them interesting, as there referred to the great Pierre Cartier, who passed away last month. I do him a great tribute. They should not be out of place !

Historical Remarks About Doron Zeilberger's Oct. 2, 2014 talk

As a form of reply, let me tell you some stories related to those discoveries. First, the Cartier-Foata episode. I had been very privileged to have seen my thesis refereed by Pierre Cartier, when I applied for a junior professorship in Strasbourg.

My tutor was Paul-André Meyer, the late great probabilist, whom I first met in Spring 1959 in Paris, when I attended a seminar in Probability led by Michel Loeve, who was on leave for a semester from his home Berkeley University.

At that time André, as we called him, had worked with BreLOT and Deny, on, say, *Potential Theory and hard analysis*. Thanks to the presence of Loeve in Paris, he got very much interested in Probability. Loeve seeing his great talent, sent him to Urbana (Illinois University) to work with Doob. There and on his way back to Paris, he completed his State Doctorate very rapidly.

When I was back from the States in Summer 1961, I was drafted in the French Navy, to be appointed in the *Operations Research Bureau*. There, whom I met Paul-André Meyer. We have remained close friends since, until he died back in 2003 of a heart attack.

In 1965 I could complete my State Doctorate painfully, under the illuminating guidance of Schützenberger. A year earlier, I could get a provisional position at Lille, and was immediately invited by Paul-André to come over to Strasbourg, where he had been hired the previous year. I was lucky to get the job in October 1965.

The first thing I did for my research work was to re-write my Doctoral dissertation, to put it in a more contemporary way, with some diagrams, and universal problems. Jean-Louis Verdier, who had been hired at the same time (and already belonged to the Bourbaki group) was kind enough to make some interesting remarks, but more essentially gave a copy to Pierre Cartier.

Pierre Cartier had just been writing a first draft on graphs, functors and categories for Bourbaki, a draft that had been rejected by the Bourbaki

establishment. He was a bit disappointed, but when he read my draft, he was pleased to see that he could use the techniques developed in his own draft to present my work in a more algebraic way.

By the way, the great Knuth told me that he had preferred my own thesis style, compared to the Bourbaki flavor of the Cartier-Foata! Completing the joint monograph took two years, but it was well-received by several groups. Having Cartier as a co-author is a great privilege.

As for the exponential formula, I must say that the Mehler formula proof is a very rewarding subject. Not too complicated, and still spectacular. Proved by means of two transparencies, as Xavier Viennot would say. Himself gave a talk in Montreal some years ago, and surprisingly reproduced the combinatorial proof of the Jacobi polynomial generating function, a work I had done with Pierre Leroux.

Richard Askey had just written a paper giving several proofs of such a generating function, saying that it was an important result, as he sometimes says emphatically. My response was that it was not such a great accomplishment, as it was a way of writing two combinatorial objects in two different manners.

Postface

I cannot end this contribution without mentioning the stunning Strasbourg offspring, I had been privileged to work with : Jacques Désarménien, Dominique Dumont, Laurent Habsieger, Jiang Zeng, Guoniu Han, Bodo Lass and Arthur Randrianarivony, whose most of them could participate in the party on October 17th 2024. I have greatly benefited from their mathematical talents. I have always wondered who the master was and who the pupil. I also have had several interesting mathematical discussions with Volker Strehl.

Index des noms

- ABADIE 211, 215
ABRAHAM (plaines) 11
AMAT Gilbert 4, 150, 160
ASKEY Richard 235
AYMAN 222
- BABY voir Feingold David
BACHIR Saïd 192, 223, 229
BAO 4, 170, 171
BAUHOFFER Annie 4, 44, 72, 96, 117,
138, 143, 144, 163
BENOUMEUR Rachid 4, 192,
194, 210, 212, 214, 221, 223, 229
BONNIN Georges 4, 93, 98,
105, 107, 108, 112, 164, 166
Mme BONNIN 98
BOSE Raj-Chandhra 2, 4, 102,
103, 117, 119, 120, 123–125,
133, 138, 144, 174, 175, 177,
182–184, 187, 188, 190, 192–195,
198, 202–204, 211, 215, 220, 222,
224, 228, 229, 231, 233
Mrs. BOSE 198
- CANCELER 11
CARTIER Pierre 234
CBR (Can. National Railways) . 13
CPR (Can. Pacific Railways) ... 13
- DE GAULLE (Général) 28, 30, 33, 49
DÉSARMÉNIEN Jacques 235
DUGUÉ Daniel 2, 80, 224, 226
- DUMONT Dominique 235
DUPLESSIS Maurice 11
ELLSWORTH Violette 5, 21, 30,
34, 40, 43, 44, 49, 57, 58, 64, 65,
68, 86, 87, 106, 163, 189, 202
- ELSTON Robert C. 5, 193, 194
ENDL Kurt 5, 86, 87, 128
- FALQUE Max 8, 18, 131
FEINGOLD David dit Baby 4, 6,
34, 35, 44, 45, 49, 50, 52, 55,
57, 61, 65, 70, 73–77, 79–81, 84,
85, 87, 90, 91, 99, 100, 102, 105–
108, 111–114, 117–120, 122, 123,
125, 127, 128, 132, 137, 145–147,
150, 163, 166, 169, 171, 189, 192,
211, 215
- FOATA Jean-Baptiste 5
FOATA Geneviève 5, 42
FOATA Marie-Rose 41, 42, 49,
55, 84, 86, 102, 152, 188, 192
FOATA Xavier 1, 42, 230
FUCHS Aimé 130
- GAUTSCHI Dr 33
GUERRE DE SEPT-ANS 11
- HABSIEGER Laurent 235
HAN Guoniu 235
HASSAN 59
HOTELLING Harold 5, 119, 176,
180, 190

- ITALIA (bateau) 8
- JERRY 44
- KINCAID W.M. 5, 146, 147,
152, 154, 175
- KNUTH D.E. 231, 235
- KOVITZ (Mr. or Mrs.) 4, 59, 60,
63, 67, 70
- LAUGEL Anne 5, 6, 128, 129,
131, 152, 158, 159, 161, 178, 215
- LESAGE (gouvernement) 11
- LOÈVE Michel 47
- MACÉ 134
- MACWORTER Willie 5
- MANN Henry B. 2, 5, 21,
26, 28, 30–32, 34, 35, 42, 45–56,
60, 62, 66, 67, 69, 71, 80, 85,
89–91, 93–95, 97, 101, 102, 117–
120, 131, 136, 144, 158, 161, 182,
190, 192, 195, 198, 207, 222, 224
Mrs. MANN 46, 47, 49, 53,
60, 62, 67, 87, 118, 119
- MAOUAD Joseph 5, 229
- MEYER Paul-André 234
- MILET Jean (abbé) ... 6, 13–17, 33,
58, 73, 87, 102, 104, 106, 118,
124, 132, 139–141, 191, 225
- MONTCALM (reddition de) 11
- OCCIDENT « La plus belle réussite
du génie humain » (Jean Milet)
16
- OHIO Columbus 3
- PARIZEAU Jacques 15
- PLIN (Mme) 2, 98, 192,
197, 205, 213
- QUÉBEC 11, 139, 142, 166
- QUEEN ELIZABETH (gratte-ciel) 14
- RANDRIANARIVONY Arthur ... 235
- RAY-CHAUDHURI Dijen K. ... 6, 222,
220, 222, 226, 228
- ROBERT 188
- RYSER Herbert 30, 35
- SAÏD Bachir 6
- SCHENKER Mr. 6, 73, 77, 79,
82, 84, 105, 163, 166, 169–171
- SCHÜTZENBERGER Marcel-Paul
dit Marco 6, 177–181,
183, 184, 188, 203, 204, 220, 226,
229, 233, 234
Mme SCHÜTZENBERGER
183, 184, 201, 203, 214
- SHAPIRO (prof.) 62
- SIEBENMANN
Larry (frère de Otto) 6, 19
Otto (frère de Larry) 6, 18,
19, 58
- STANISLAS (Collège) . 6, 13, 14, 139
- STAUSS Inge 21
- STREHL Volker 235
- TERRE-NEUVE 9, 10
- USC .. (United States Customs) 18
- UNION NATIONALE (parti pol.) .. 11
- VAN PEENEN Hubert J. (Amiral)
and Mrs. MAVIS W. ... 6, 172
- VARGA Richard S. . 6, 117, 119, 120,
123, 138, 163, 179
- VERDIER Jean-Louis 234
- VIENNOT Xavier 235
- WILHELEM Antoine 7, 24
- WILLIE McWorter 47
- WILSON R.M., 6
- WIZEMANN M. and Mrs. ... 7, 29, 37,
40, 44, 54, 63
- ZEILBERGER Doron 234
- ZENG Jiang 235